

Apprendre le surf. Adopter... Dormir dans une... Ce sont les rêves... Des rêves  
la grande... dans un... ire. Des... jamais venait  
le faire... dernières volonées... dit une... qu'il a  
porter... une lettre... homme  
dos... et une... camp, se son  
malad... Hodge... que  
amur... choses... plus

À DEMI-MOTS - I

# 101 Choses

À FAIRE  
AVANT DE  
MOURIR

LILY  
HAIMÉ

- [Couverture](#)
- [101 choses à faire avant de mourir](#)
- [Mentions légales](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Épilogue – Des années plus tard](#)
- [Birdie](#)
  - [Prologue](#)
  - [Chapitre 1](#)
  - [Chapitre 2](#)
  - [Chapitre 3](#)
  - [Chapitre 4](#)
  - [Chapitre 5](#)
  - [Chapitre 6](#)
  - [Chapitre 7](#)
  - [Chapitre 8](#)
  - [Chapitre 9](#)
  - [Chapitre 10](#)

- [Épilogue](#)
- [Dix Instants de toi](#)
  - [Premier Instant – Avoir huit ans...](#)
  - [Deuxième instant – Avoir quatorze ans...](#)
  - [Troisième instant – Avoir seize ans...](#)
  - [Quatrième Instant – Avoir dix-huit ans...](#)
  - [Cinquième Instant – Avoir vingt ans...](#)
  - [Sixième Instant – Avoir vingt-deux ans...](#)
  - [Septième Instant – Avoir vingt-quatre ans...](#)
  - [Huitième Instant – Avoir « encore » vingt-quatre ans...](#)
  - [Neuvième Instant – Avoir vingt-six ans...](#)
  - [Dixième Instant – Avoir vingt-huit ans...](#)
- [De la même auteure](#)
- [Notes](#)

Lily HAIME

# **101 choses à faire avant de mourir**

(A demi-mots - T.1)

Incluant les nouvelles :

Birdie

Dix Instants de toi

MxM Bookmark

# Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

**MxM Bookmark © 2017, Tous droits réservés**

Relecture © Porte-plume

Correction © Porte-plume

Illustration de couverture © Kryseis

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9782375742068

Existe aussi en format papier

À mon fils R., à mon conjoint D.A.  
À ces guerriers malades, qui se battent jour après jour.  
À ceux qui ont choisi l'amour.

« Qu'y a-t-il de plus grand pour deux âmes humaines, que de sentir qu'elles sont unies pour la vie, pour être ensemble dans le silence des souvenirs indicibles ? »  
George Elliot

Quitter Boise ✓

# Prologue

*Mardi 28 Aout 2012*

— Je ne peux pas rester une semaine de plus, maman.

Assise sur ma chaise de bureau, elle m’observait balancer le reste de mes affaires dans mon sac. J’étais déjà resté bien plus longtemps que prévu. Un mois pour être exact. Tous les étés, ma mère réussissait à me faire culpabiliser de vivre si loin. Regards tristes. Sourires désespérés. Elle savait y faire puisque je finissais toujours par partir de Boise des semaines après la date prévue. Ce matin encore, elle chercha à me retenir. Mais il n’était pas question que je rate mon avion. Je devais repartir à San Diego. La rentrée scolaire était imminente, et, dans quelques jours, je retrouverais mon poste de documentaliste dans la bibliothèque du lycée Lincoln. À plus de neuf cents miles de l’Idaho. Rien qu’à l’idée, je respirais mieux.

Après mon diplôme, j’avais fui cette ville qui m’avait vu grandir. Survivre. Secrètement, j’avais espéré ne plus jamais y revenir. J’avais voulu oublier tout ce que j’avais perdu, ici. C’était injuste pour mes parents, pour mon grand-père. Pour Lynn surtout. Les bons souvenirs avaient coulé, laissant à la surface les plus mauvais. J’avais tourné cette page en me faisant une promesse. Une seule. *Plus jamais.*

La Californie avait été ma terre d’accueil. Son soleil avait bruni ma peau trop pâle.

Là-bas, j’avais recommencé.

Petit à petit, je m’étais reconstruit.

Pourtant, j’aimais Boise... J’aimais le petit restaurant de mes parents et les spécialités russes qu’ils y servaient ; la table à laquelle je m’asseyais pour faire mes devoirs quand j’étais gamin. J’aimais mon excentrique grand-père et ses histoires un peu folles d’un autre temps. J’aimais ma petite sœur et cette timidité qui cachait le feu d’un caractère qu’elle avait appris très tôt à étouffer. J’aimais la maison de mon enfance, ses deux étages, l’arbre qui l’abritait, le paysage montagneux, les rires des gamins dans la rue, les voisins un peu indiscrets, les quelques coups d’œil lancés de derrière les rideaux, pour voir ce que devenait Hadrian Mianovich... Est-ce qu’il s’en sortait bien ? Ici, les gens ne pouvaient s’empêcher de me dévisager. À San Diego, je n’étais qu’un documentaliste qui aimait son boulot. Ma vie était simple, sans prétention. Mais c’était la mienne. J’étais bercé par le rythme des vagues du Pacifique. Je buvais trop le week-end.

Je faisais l'amour sans me soucier d'avenir. Je ne faisais pas de plans. Je ne croyais qu'au moment présent.

Les jours d'après étaient des surprises.

Des bonus.

Je fermai mon second sac. Ma mère se leva de la chaise, le pas exagérément lourd. Je me retins de lever les yeux au ciel et la serrai contre moi. Un instant, j'enfouis mon visage dans ses cheveux. Ils sentaient toujours la vanille et les pâtisseries qu'elle cuisinait mieux que quiconque.

— Tu reviendras pour Noël, mon chéri ?

Je souris en m'écartant.

— Comme tous les ans, non ?

Elle fit une drôle de grimace. Avec ses boucles blondes dont j'avais hérité, ses yeux bleus, et ce visage au teint de nacre, elle paraissait trop candide pour une femme de plus de quarante ans. Elle avait autant de force que de douceur.

Je balançai mes affaires sur mon épaule et sortis de la chambre avant qu'elle ne décide de m'y enfermer à double tour. Je dévalai les marches, jetant quelques coups d'œil aux photos accrochées au mur. Certaines amenèrent un sourire. D'autres me firent détourner le regard. Il y avait des moments auxquels je ne voulais plus penser.

Je posai mes sacs à l'entrée, ma mère sur les talons, et filai vers la cuisine en avisant l'heure à l'horloge du salon. Mon père était assis en bout de table, des lunettes sur les yeux ; il feuilletait une revue culinaire en secouant la tête. Il adorait ronchonner et critiquer ces cuistots qui se lançaient dans des plats moléculaires ou gastronomiques. Pour mon père, c'était de la connerie. Il considérait la cuisine comme l'un des plus beaux actes d'amour. Elle n'avait pas besoin de belles apparences. Ce qui importait c'était le goût, la saveur des choses. La générosité aussi. L'envie de faire plaisir.

Ellison Mianovich cuisinait comme il aimait, en donnant tout.

— Ta mère te laisse quitter la maison, me dit-il, un brin moqueur. Je suis impressionné.

— J'ai dû négocier.

— Erreur, mon fils. Ne négocie jamais avec une femme.

Ma mère, qui passait justement derrière lui, en profita pour lui donner un coup sur le crâne. Il ne broncha pas. Avec son mètre quatre-vingt-dix et sa centaine de kilos, les claques de ma mère étaient des piqures de moustique.

Si je n'étais pas aussi grand que lui, et loin d'être aussi lourd, j'avais hérité de ses épaules larges, de sa peau un peu tannée et de ses yeux noirs. Avec mes

cheveux d'un blond très clair, mon visage avait quelque chose d'étrange. Je ne m'en souciais pas vraiment, mais les matins où je prenais le temps de m'arrêter sur mon reflet dans le miroir de la salle de bains, je trouvais mes traits particuliers. Ni laids, ni beaux. Juste... *originaux*. À défaut d'un terme plus approprié.

Je pris une pomme dans le saladier et un croissant sur le plateau. Mon grand-père passa la tête par la porte et me fusilla du regard.

— Tu crois que j'ai la journée à perdre avec toi, gamin ! me lança-t-il.

Je haussai un sourcil, sourire aux lèvres.

— J'espère bien que non, Pops.

— Alors ramène tes fesses, que je te conduise à l'aéroport avant que la nuit tombe.

— Il est sept heures du matin, lui rappelai-je.

— Tu veux discuter de l'heure avec moi ?

Il renifla en faisant demi-tour. Mon grand-père était l'un de ces hommes qui exprimaient leurs sentiments en grognant. Il *grognait* chaque fois que je m'en allais.

J'embrassai mes parents, pris un second croissant et sortis pour traverser le jardin jusqu'au hangar où Lynn passait tous ses week-ends. Mon père l'avait transformé en bibliothèque, j'aimais y passer du temps avec elle lorsque je rentrais. Nous avions en commun le goût des livres. Ceux qui avaient bercé nos enfances, qui nous avaient fait voyager et rêver. Ceux auxquels nous nous étions accrochés avec une sorte de frénésie et de désespoir, quand tout foutait le camp.

Lynn avait dix ans de moins que moi. Elle était née la mauvaise année. Et, pourtant, son arrivée avait été une bénédiction.

Je lui avais lu son premier livre alors qu'elle n'était qu'un bébé endormi au creux de mon bras, si petite et fragile que j'en étais devenu fou. Aujourd'hui, c'était une jeune fille de seize ans, douce et tranquille. Lynn était trop sage. J'aurais aimé l'entendre hurler, l'entendre dire non. Dire merde.

Je m'assis sur le divan, à côté d'elle, et coinçai une mèche de ses cheveux bruns derrière son oreille. Elle posa le livre qu'elle lisait sur ses genoux et tourna son regard bleu dans ma direction.

— Tu sais ce qui me plairait, ma belle ? Que lorsque je rentrerai pour Noël, tu me dises que tu as rendu fous les parents, que tu t'es fait faire un tatouage, que tu as pris ta première cuite, que tu as rencontré un mec que papa déteste mais que maman adore bien sûr et qui fait battre ton cœur trop vite.

Elle rit en secouant la tête et sortit une enveloppe d'entre les pages de son

roman. Je la récupérai, un peu intrigué, la faisant tourner entre mes doigts.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne le sais pas ?

Elle semblait un peu étonnée. Mais pas tant que ça. Comme si elle avait eu l'espoir que je le sache tout en étant consciente que ce ne serait pas le cas.

— Tu auras le temps de l'ouvrir dans l'avion, me dit-elle.

Elle se pencha pour m'embrasser et je caressai sa joue fraîche. C'était toujours difficile de la quitter ; elle me manquait. Elle aurait été la seule à pouvoir me retenir à Boise, elle ne l'avait pas fait.

Ma sœur.

Mon ange.

— D'accord, petite mystérieuse, souris-je en glissant l'enveloppe dans ma poche de jean. On se voit pour Noël.

— Comme toujours.

Elle posa un instant sa tête sur mon épaule et je déposai un baiser sur sa tempe.

Nous rîmes en entendant notre grand-père grogner, – encore ! – et de plus en plus fort. Lynn me poussa et je me levai avant qu'il hurle mon prénom.

Avant de quitter le hangar-bibliothèque, je me tournai une dernière fois vers elle.

— Prends soin de toi, Linnie.

Elle hocha la tête.

— Promis.

Je rejoignis mon grand-père à l'instant où il sortait une corne de brume qu'il avait achetée dans une brocante, des années plus tôt. Elle marchait encore très bien, malheureusement pour nous.

Je jetai mes sacs dans le coffre de la voiture et m'installai côté passager. Mon grand-père ne cédait le volant de sa vieille Camaro à personne. Il appuya sur l'accélérateur et sa voiture se lança à toute vitesse sur la route. En crachotant, dans un bruit d'enfer.

Il ne parla pas de tout le trajet. Ni même à l'aéroport. Ce n'était pas grave, j'aimais le silence. Les siens n'étaient pas pesants. Ils expliquaient mieux ce qu'il ne savait dire. Et même s'il repartit à peine mes bagages enregistrés, je n'avais pas besoin de longues étreintes pour comprendre que lui aussi, il aurait aimé que je reste en Idaho, près d'eux tous. Ils s'inquiétaient. Ils s'inquiétaient sans cesse. Je n'arrivais plus à le supporter suffisamment longtemps. J'avais besoin d'être loin.

Cinq ans étaient passés maintenant.

J'avais mis beaucoup de force à tout oublier.

À Boise, c'était compliqué de ne pas marcher dans l'ombre de ce qui avait été. Mais bien plus encore, c'était difficile de ne pas aller voir cette tombe vide à l'abri d'un pin doré.

La mienne.

Plus tard, lorsque l'avion décolla, j'observai la ville devenir un point au loin et, très vite, disparaître derrière les nuages. Je sortis mon iPod de ma poche, mes écouteurs et l'enveloppe que Lynn m'avait confiée avant de partir.

Encore une fois, je la fis tourner entre mes doigts.

Et finis par l'ouvrir.

Il ne me fallut qu'une seconde pour reconnaître ma propre écriture et réaliser ce que j'avais sous les yeux.

Une seconde de plus pour me rappeler chaque instant...

*Cher Mia, Cher moi*

*Je me suis toujours demandé pourquoi tout le monde m'appelait Mia. Hadrian est un prénom qui m'a toujours plu. Mais non, je suis Mia, le petit Mianovich. As-tu cette réponse, aujourd'hui ? As-tu demandé pourquoi nous sommes affublés de ce « Mia » depuis la naissance ? Je parierais que non. Après tout, peut-être que tu as dix ans de plus, mais tu restes moi, n'est-ce pas ? Un moi adulte. Tu dois toujours aimer les mystères, ceux qui rendent la vie plus palpitante. Ce n'est qu'un nom après tout. Et il a son secret.*

*Je ne sais pas vraiment pourquoi je t'écris cette lettre. Demain, je pourrais bien être mort. Sans doute que je le fais parce que je te connais bien. Parce que je sais ce qui arrivera si jamais je m'en sors. Je sais toute la force que tu mettras – que je mettrai – à oublier. Les gens ne savent pas ce que la maladie vous prend. Ils ne savent pas non plus ce que la mort vous arrache quand elle tourne depuis si longtemps autour de vous, pour être finalement refoulée à la porte d'entrée in extremis. Ils ne connaissent pas ce calvaire et tu n'as fait que les épargner, leur taire le plus terrible. Si je suis certain d'une chose, c'est que tu ne leur en as pas dit plus aujourd'hui. Pourquoi les faire souffrir ? Pourquoi les inquiéter avec ces idées noires qui t'ont traversé aux pires moments, lorsque tu as songé à tout abandonner ? Ce n'est pas une honte. Souviens-toi du gamin de dix ans que tu étais, celui auquel on a annoncé la maladie d'Hodgkin. Souviens-toi de ces médecins qui te disaient que tout allait bien se passer, que c'était un*

*mal qu'ils savaient si bien guérir aujourd'hui. Souviens-toi de ces combats, quand tu t'es rendu compte que tu faisais partie de ces cinq pour cent de malades qui ne s'en relèveraient pas. Combien de jours à refuser de pleurer ? Combien de semaines à essayer de sourire ? Combien de mois à survivre ? Combien d'espoirs tués par les récides ? Combien d'années à n'être qu'un corps qui se délite ?*

*Je ne serais pas étonné que tu aies réussi à partir, pour ne plus voir ces rues dans lesquelles tu déambulais quand la maladie te laissait un peu respirer. Tu y marchais, des foulards sur ton crâne chauve, des écharpes au cou même l'été et ces regards que l'on posait sur toi avec tant de pitié. Tu les as toujours détestés, ils t'étaient bien plus violents que tous ces traitements qui se succédaient sans s'arrêter.*

*Tu as passé de longues années entre chimiothérapie et radiothérapie. Entre les larmes de notre mère et les sourires douloureux de notre père. Entre les rires de notre sœur et les histoires de notre grand-père.*

*Entre alopecie, souffrances et démangeaisons.*

*Entre rêves et enfer.*

*Entre envie de vivre et besoin de mourir.*

*Et ce n'est pas fini... Hodgkin est toujours là. Comme ce cauchemar récurrent, que tu faisais trop souvent... Celui de ton propre enterrement, le cercueil qui descendait en terre, les pleurs de notre famille, l'oraison funèbre dont chaque mot te percutait à la poitrine.*

*Tu te souviens ? Ces nuits-là, tu prenais un stylo et tu notais toutes ces choses que tu aurais aimé faire sans oser le dire. Toutes ces choses qui t'étaient interdites. Tu en faisais une liste pour plus tard. Tout en sachant au fond de toi que plus tard justement, tu serais mort. Et si tu ne l'étais pas, alors tu t'empresserais de l'oublier.*

*Ça fait dix ans aujourd'hui. Dix ans que j'ai confié cette lettre à Lynn timer, mon petit rayon de soleil. Elle n'a que six ans, mais je lui fais confiance. Elle n'était qu'un bébé de deux mois lorsqu'on t'a diagnostiqué la maladie d'Hodgkin. Elle a grandi à l'ombre d'un frère malade, derrière les larmes et les espoirs. Elle n'était qu'une petite fille qui se glissait dans ton lit pour que tu lui racontes des histoires. J'espère qu'elle est heureuse aujourd'hui. Si tu es guéri, si c'est arrivé par je ne sais quel miracle, prends soin d'elle comme elle a pris soin de toi, du haut de ses quelques années. Et, je t'en supplie, pour moi qui ai hurlé en silence, qui suis tombé si souvent à genoux sans pouvoir me relever, n'oublie pas.*

*N'oublie pas la liste que tu as faite, toutes ces choses à accomplir avant de*

*mourir.*

*N'oublie pas de rayer point après point.*

*N'oublie pas d'aimer et de dire merci.*

*N'oublie pas de vivre.*

*N'oublie jamais de vivre.*

*Je t'en supplie, n'oublie pas que tu as cette force.*

*N'oublie pas que tu peux tout faire, braver la mort et continuer.*

*N'oublie pas la tombe à l'abri du pin doré.*

*N'oublie que c'est un lit où tu ne dors jamais.*

*N'oublie pas que tu es Hadrian Mianovich.*

*Que tu es Mia, quoi que ça veuille dire à présent.*

Avoir un colocataire ✓

# Chapitre 1

*Mardi 28 Aout 2012*

« J'ai bien cru que tu ne rentrerais jamais » fut la première chose que me dit Shea lorsqu'il vint me chercher à l'aéroport de San Diego. Une certaine enveloppe traînait dans ma poche de jean. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais en faire. Ces années étaient baignées de flou, comme si un autre les avait vécues à ma place. Je n'avais pas envie de me souvenir de cette agonie. À seize ans, j'étais encore loin de la rémission. Il avait fallu attendre que j'en aie vingt et un... Ce n'était pas si loin. En même temps, une éternité. J'aurais dû me débarrasser de cette lettre et de cette liste...

J'y penserais plus tard.

Je pris Shea dans mes bras et lui tapai sur le dos. Il n'avait pas profité de l'été pour couper ses cheveux noirs qui lui arrivaient presque aux reins, attachés en une longue queue-de-cheval.

— Ma mère, dis-je seulement.

J'étais parti pour une dizaine de jours. Ils s'étaient transformés en un mois entier. Je ne savais pas encore résister au visage désespéré de Blair Mianovich.

Shea se dirigeait vers la sortie et je le suivis, heureux de respirer l'air californien. L'été à San Diego m'avait manqué. Cette ville m'avait manqué.

— Ta mère te clouerait au mur de son salon si elle le pouvait.

— Elle a dû y penser.

Il la connaissait suffisamment pour savoir que j'avais plutôt de la chance d'avoir réussi à attraper ce fichu vol.

J'avais rencontré Shea dans un camp de vacances, en Arizona, quelques mois avant de tomber malade. Il n'était pas venu me rendre visite souvent à l'hôpital, il habitait trop loin, mais il écrivait toutes les semaines. À Noël, il m'envoyait des grigris faits par sa grand-mère et bénis par Mamako. L'été, il trouvait toujours une semaine ou deux pour venir déambuler avec moi dans les couloirs de l'hôpital et, dès que mes parents, les infirmières, les médecins, tournaient le dos, il dénichait un fauteuil roulant et me poussait en courant vers la sortie. En grandissant, nous nous étions rendu compte que tout le monde savait parfaitement que Shea me faisait quitter l'hôpital. Ils détournaient les yeux, pour que ce soit plus amusant pour nous.

Il avait toujours été là, même quand les pronostics étaient si sombres que

chaque respiration aurait pu être la dernière. Il priait. Je l'écoutais.

J'étais venu m'installer à San Diego parce qu'il y vivait depuis des années. Il y avait fait ses études et n'en était jamais reparti. Il m'avait assuré qu'ici, je ne serais plus malade. Je serais seulement en vie.

Shea me lança les clefs de ma camionnette, garée sur le parking. Elle était cabossée, noire, hormis l'une de ses portières, d'un blanc rayé assez étrange, et avait quelques problèmes mécaniques. Je refusais quand même de la mettre à la casse. Tant que je pouvais la conduire, il n'était pas question que je m'en sépare.

Je grimpai derrière le volant, jetai mes sacs sur la banquette arrière et démarrai. Le moteur toussa et une fumée épaisse sortit du pot d'échappement.

— Ce truc va finir par t'exploser dans les doigts.

Je branchai le poste radio.

— Steeve l'a révisée avant que je parte à Boise.

Shea m'observa, pour savoir si j'étais sérieux ou si je me foutais de lui. Un peu des deux, à vrai dire. Steeve était un gamin de seize ans qui habitait dans mon immeuble. Il était plutôt doué avec les voitures. Surtout quand il s'agissait de les voler. Il avait passé quelques mois dans un centre de correction et, depuis, il se contentait de jeter un œil à mon moteur. Du moins, c'était ce qu'il disait.

— Steeve se contente de mettre du fil de fer autour de ton moteur pour qu'il se retrouve pas sur le bitume.

Ce n'était déjà pas si mal.

Shea baissa le son de la radio.

— Tu ne poses pas de questions sur ton nouveau colocataire ? me demanda-t-il.

J'avais évité d'y réfléchir. Comme j'avais évité de réfléchir au fait qu'Angèle avait déménagé. Je grimaçai en y repensant, mon cœur se serra. J'accélérai sans y faire attention.

Angèle était la première personne que j'avais rencontrée en débarquant d'Idaho. Elle était venue me chercher avec Shea. Fasciné par ses grands yeux, j'avais passé plusieurs minutes à me demander si elle était une femme ou homme, derrière ce regard amusé. Sa silhouette androgyne, ses pantalons à pinces, ses gilets et ses chemises au col relevé ; ses cheveux courts coiffés en arrière comme un mafieux italien. Elle était magnifique. Et la colocataire idéale. Du moins c'était le cas avant que je fasse la connerie d'entrer dans son lit et d'en ressortir le lendemain, sans savoir quoi dire. J'avais trop bu et ce que j'avais voulu d'elle, elle n'avait pu complètement me le donner. J'aurais été un salaud si j'en avais profité. Je lui avais expliqué... Bien sûr que je lui avais dit pourquoi...

Au début, elle m'avait assuré que ça n'avait pas d'importance. Deux semaines plus tard, elle déménageait. J'avais attendu qu'elle revienne. Mais elle n'était jamais revenue et j'avais cherché un nouveau colocataire.

Angèle était un amour.

Elle n'était pas le mien, voilà tout.

— Et alors ? finis-je par demander. Comment est Luc ?

— Luc ?

— C'est le prénom de mon nouveau colocataire.

— Eh bien, tu en sais déjà plus que moi.

Je ne l'avais eu qu'une fois ou deux au téléphone. J'aurais dû être là le jour où il avait débarqué de San Francisco. Au lieu de quoi, c'était Shea qui lui avait remis les clefs.

— J'espère pour toi qu'il n'aura pas mis les voiles avec l'argenterie, me dit Shea.

Je m'arrêtai au feu rouge et lui jetai un coup d'œil.

— Je n'ai pas d'argenterie.

— Mais un écran plat.

— Ce serait emmerdant qu'il l'ait pris vu que tu regardes tous les matchs devant.

— Tu vois comme on se comprend, mon pote.

Il haussa un sourcil à mon intention, pour bien me faire comprendre que je renierais nos longues années d'amitié si je ne comprenais pas l'importance du football. On ne plaisantait pas avec le Super Bowl chez les Red. Il avait autant d'importance que les vieilles légendes qui se racontaient au coin du feu. La famille de Shea n'avait jamais oublié les anciennes coutumes. La première fois que j'avais accompagné Shea à la réserve des Six Nations, en Ontario, j'étais revenu avec un attrape-rêves tissé à la main par la grand-mère de Shea. Elle me l'avait offert, respectueusement, les mains dans les miennes et la tête inclinée, en me surnommant *Phoenix*. Elle avait plongé son regard au fond du mien et j'avais eu l'impression qu'elle lisait en moi. *Phoenix*. C'était vrai, j'étais mort à trois reprises, je m'étais relevé au milieu de mes propres cendres. Mon cœur était reparti à chaque fois, laissant des tracés plats sur mon moniteur cardiaque.

Shea renifla.

— Tu l'as trouvé où ce type, Mia ?

— J'ai mis une annonce sur un site immobilier. Il a appelé.

— Ouais...

— Ouais, quoi ?

Il ricana.

— Tu sais comment madame Anderson l'appelle ?

Madame Anderson était la gardienne de mon immeuble. C'était surtout une commère qui connaissait dans le moindre détail la vie de chacun de ses voisins. Du nombre d'heures de sommeil au régime alimentaire, des prénoms des petits amis de passage aux numéros de téléphone des parents au fin fond de l'Arkansas. Rien n'échappait à madame Anderson, ses yeux et ses oreilles traînaient partout. J'avais la chance qu'elle m'aime bien et qu'elle me fasse des cookies tous les dimanches soir. Ce qui, d'après la tête que faisait Shea, ne devait pas être le cas de mon nouveau colocataire.

— Je commence à m'inquiéter.

Shea fit durer le suspense plusieurs secondes.

— Elle l'appelle le *petit délinquant*, m'apprit-il.

J'enclenchai mon clignotant à l'angle de la rue où habitait Shea et m'arrêtai plus loin devant son immeuble. Celui où Angèle avait trouvé un studio à louer. Ça me rassurait de la savoir ici, même si Angèle était capable de se débrouiller n'importe où. Je n'aurais pas dû m'inquiéter. Je le faisais quand même.

— On se voit plus tard, me dit Shea en descendant de la camionnette.

Il claqua la portière et s'appuya à la fenêtre ouverte.

— Je passerai demain soir avec des bières.

— Ça marche, mon vieux.

Il tapa une fois ou deux sur la carrosserie, se retint d'ajouter quelque chose et finit par laisser tomber en s'éloignant. Quoi qu'il ait voulu me dire, ça pouvait attendre. Tant mieux, parce que je rêvais de rentrer chez moi et de prendre une douche. De dormir dix heures dans mon lit, la tête enfouie dans mon oreiller et... dans les draps sales que je n'avais pas changé avant de partir ! Pour ma défense, je n'avais pas prévu de partir aussi longtemps.

Je ne prévoyais jamais rien. La vie était trop fragile, trop imprécise. Elle n'était qu'un fil qui montait lentement vers l'avenir. À tout moment, nous pouvions nous mettre à vaciller au-dessus du vide avec l'espoir qu'en s'accrochant de toutes nos forces, il resterait une chance d'être sauvés. Mais c'était un leurre. Bien sûr que ça en était un. Il n'y avait rien d'acquis dans ce monde. Aucune croyance absente de doute. Toutes les fois étaient aveugles. Toutes les fois étaient des mensonges pour donner du courage à ceux qui en avaient besoin.

Évidemment, madame Anderson m'attendait de pied ferme devant le hall de

mon immeuble d'Hillcrest. Je ne m'étonnai pas qu'elle connaisse la date de mon retour. C'était seulement effrayant. Je dus m'arrêter quelques minutes pour l'écouter déblatérer sur le voyou que j'hébergeais, son manque de politesse et ses tenues débraillées. Est-ce qu'il allait rester longtemps ? Pourquoi était-il ici ? Est-ce que Spidou, son « *adorable* » chiwawa – qui portait un gilet rouge et un nœud entre les deux oreilles – risquait quelque chose ? Elle avait bien une bombe au poivre quelque part, mais elle doutait savoir s'en servir.

J'eus quand même droit à mon assiette de cookies. Elle me répéta dix fois de lui ramener son plat le lendemain sans faute. Avec le nombre de pâtisseries qu'elle faisait, son assiette à fleur jaune était indispensable. Je retins à temps mon sens de l'ironie, bien certain qu'elle ne l'aurait pas apprécié.

Quand je réussis à m'engouffrer dans l'ascenseur, encombré de mes sacs et des cookies, je soufflai profondément en m'appuyant à la paroi dans mon dos. Je fixai les numéros des étages défiler jusqu'au septième.

Les portes s'étaient tout juste ouvertes que mon voisin de palier, Glen, un homme aussi rigide qu'exaspérant, sortit de chez lui dans des chaussons en feutre, un pantalon à carreaux et une chemise jaune. Il avait même posé un béret sur son crâne dégarni. Je jetai mes sacs près de ma porte et cherchai mes clefs dans ma poche à toute vitesse, l'assiette de madame Anderson en équilibre.

— C'est inadmissible, Mia ! s'écria Glen Il n'y a que des gens respectables dans cet immeuble et tu y as installé cet... cet... *espèce d'énergumène* !

Glen adorait Angèle, il avait eu autant de mal que moi à la voir partir. Elle, la seule à comprendre son style démodé. La seule à apprécier le mariage parfait d'un haut de forme, d'une canne et d'une queue de pie.

Glen pointa mon appartement du doigt, scandalisé.

— Il a osé venir frapper à ma porte pour me demander de *couper* la *Cinquième Symphonie* de Beethoven. Qui coupe la *Cinquième Symphonie* ?

— Écoute Glen... tentai-je.

— Personne ! continua-t-il, au bord de l'apoplexie. Ce que je lui ai dit sans qu'il semble le comprendre, de toute évidence. Il m'a donc assourdi avec sa musique *démoniaque* pendant l'heure qui a suivi. Il a perverti l'œuvre de Ludwig !

Je jetai un coup d'œil à Glen, raide au milieu du couloir, les bras croisés sur la poitrine et un air revanchard plaqué sur le visage.

J'allais en entendre parler pendant la prochaine décennie.

— Je suis certain que Ludwig s'en remettra, Glen.

Il fit aussitôt demi-tour, lançant un juron très politiquement correct et rentra

chez lui, sans claquer la porte, mais en me fusillant du regard. L'instant d'après, *La chevauchée des Walkyries* résonnait dans tout l'étage. Glen l'écoutait chaque fois qu'il était contrarié.

Je ris avant de cesser aussitôt, en entrant dans mon appartement.

Je déposai les clefs et les cookies sur le comptoir de la cuisine, mes sacs abandonnés à l'entrée et jetai un coup d'œil alentour. L'écran plat était toujours là, Shea pouvait être rassuré. Même si, pour l'heure, je le voyais à peine. Il y avait des montagnes de désordre, comme des taupinières disséminées un peu partout dans un pré. Une odeur infecte me donna les larmes aux yeux. Un mélange de chaussures suantes, de fringues sales et de moisissures. D'accord, j'étais loin d'être un type qui faisait la vaisselle tous les jours, mais... ça. Je n'aurais jamais dû écouter ma mère. J'aurais dû rentrer il y a trois semaines avant que cet... *cet espèce d'énergumène*... fasse de mon appartement un véritable champ de bataille où les champignons et les bactéries se battaient pour gagner du territoire. Il y avait des magazines pornos sur la table basse, un cendrier débordant et des bières vides jonchant le sol.

Un bras pendait du canapé.

— Putain, marmonnai-je

*Le petit délinquant.*

*Le petit délinquant qui allait vite prendre la porte.*

Je fis le tour du canapé pour le voir endormi de tout son long, sur le dos et ronflant bruyamment. En caleçon. Je me retins de le réveiller et de lui demander de prendre ses affaires tout de suite. Je ne pouvais pas le foutre à la porte sans préavis.

Je pris une grande respiration et me détournai, récupérai mes affaires et marchai vers ma chambre où je les balançai sur mon lit, fermant derrière moi d'un coup de pied. Je partis vers la salle de bains en me déshabillant. Il n'y en avait qu'une seule, elle communiquait avec les deux chambres. Et, aujourd'hui, elle n'était plus encombrée des affaires d'Angèle. Pourtant, son bordel ne m'avait jamais dérangé. *Elle* ne m'avait jamais dérangé. Là, il y avait un rasoir électrique sur la tablette au-dessus de l'évier, des poils dans la baignoire, de l'eau partout et les serviettes mouillées sur le dessus de la panier à linge.

D'accord.

— Putain.

D'accord...

Je me glissai sous la douche cinq minutes, avant de sortir, de m'essuyer succinctement et d'enfiler un short. Puis je tombai sur mon lit.

Le sommeil ne vint pas tout de suite. Il était rare qu'il me rattrape en quelques secondes. Il lui fallait du temps avant de franchir toutes mes barrières. J'avais beau essayer de m'en débarrasser ; elles étaient restées en place, même après ma rémission. Malade, j'avais toujours eu peur de dormir. De faire ce cauchemar ou, pire, qu'il devienne une réalité. J'avais peur de ne pas me réveiller. Mon cœur ralentissait, mon souffle devenait profond et ça ressemblait tellement à la mort que je ne pouvais m'empêcher de sursauter, de me pincer pour m'assurer que j'étais toujours vivant.

Je n'avais plus rien d'un mourant. Mais il m'arrivait de le voir de temps en temps... lorsque je fixais mon reflet dans un miroir... Un instant je redevais maigre, chauve, les yeux si cernés qu'on avait l'impression qu'ils étaient enfoncés dans ma boîte crânienne... Je clignais des yeux et, la seconde suivante, j'étais de nouveau un homme en bonne santé. Avec des cheveux un peu trop longs, par bravade.

J'étais en vie.

Bien sûr.

Je pouvais dormir tranquillement.

Bien sûr.

Alors pourquoi avais-je encore les yeux grands ouverts ?

Demander pardon ✓

## Chapitre 2

*Vendredi 21 Septembre 2012 – un mois plus tard*

— Alors ? Comment va Luc ? me demanda Shea.

Je coinçai mon téléphone entre mon oreille et mon épaule, en claquant la portière de ma camionnette, mon sac à l'épaule. J'évitai de justesse un gamin en retard qui arrivait à toute blinde sur son vélo et serrai mon gobelet à café entre mes doigts avant qu'il ne se retrouve au sol. Pas ce matin. Pas alors que Luc avait fichu le camp après plus de dix jours à mettre un peu d'ordre dans l'appartement. J'avais enfin trouvé un studio qu'il pouvait louer loin de chez moi. Bien sûr, j'aurais pu me contenter de le coller à la porte. Ou de lui refaire le nez. Ça m'était passé par la tête à plusieurs reprises. J'avais jugé plus prudent de prendre mon téléphone, les journaux et de brancher mon ordinateur sur les sites immobiliers. Heureusement, ça avait été rapide. Et tant pis si je devais payer le loyer tout seul. Tout valait mieux que de vivre avec ce type.

— Il s'est barré il y a juste une heure. Tout l'immeuble était debout pour voir ça. J'ai cru qu'ils allaient lui faire une standing ovation.

Shea rit, j'écartai un peu mon oreille du portable. Il le faisait toujours trop fort, ce que les élèves lui rappelaient souvent. Shea était conseiller d'orientation dans un lycée à l'autre bout de la ville. Dans un quartier qui n'avait rien à voir avec celui-ci et où les gamins n'arrivaient pas en cours avec une arme blanche au fond de leur sac.

— Tu as des nouvelles d'Angèle ? me demanda-t-il.

— J'ai essayé de l'appeler hier.

— Et ?

— Elle a raccroché avant même que je n'aie dit un mot.

Shea soupira et resta un moment silencieux. À quoi s'attendait-il ? Angèle ne m'avait même pas laissé présenter des excuses. J'aurais pu aller la voir au pub où elle bossait tous les soirs. J'avais toujours adoré l'entendre chanter. Je n'étais pas certain d'avoir encore le droit d'arriver sans la prévenir, de commander un verre et de m'asseoir à une table, la regardant se planter devant son micro ; avec sur le dos un costume qui lui donnait des airs de dandy des années vingt. Je n'étais pas certain d'avoir encore le droit de me dire qu'elle était vraiment très belle dans ces moments-là.

— Je crois qu'il est temps que je fasse appelle à Mamako, me dit Shea, le plus

sérieusement du monde.

Je poussai la porte du bâtiment et m'écartai aussitôt en apercevant un élève se ruer dans ma direction. Est-ce qu'ils avaient tous décidé d'être en retard aujourd'hui ?

— Je pense que Mamako ne peut rien pour moi.

Mamako était l'esprit qui veillait sur la famille Red. L'un de leurs ancêtres. Ils y croyaient plus fort que les chrétiens croyaient en Dieu. Mamako pouvait faire des miracles, envoyer des signes, mettre en garde, guérir et protéger. Et il n'était pas question d'en rire ou de lui manquer de respect. Aussi rationnel que soit Shea et qu'importait qu'il boive son café au Starbucks tous les matins ou même qu'il ramène trop de filles chez lui, il restait persuadé qu'un esprit bienfaiteur veillait sur les siens. Si j'avais dû avoir la foi en quoi que ce soit, j'aurais choisi Mamako, plutôt que n'importe quelle divinité. Après tout, Shea avait prié des années et des années, et j'étais toujours en vie.

— Tu as le temps pour un verre ou trois, ce soir ? lui demandai-je

— Demain, dit-il.

— Alors demain, mon vieux. Passe le bonjour à Mamako pour moi.

— Hum...

Je raccrochai en me dirigeant vers la bibliothèque du lycée. Jenny ne leva pas un œil vers moi lorsque je balançai ma besace sur le comptoir de l'accueil. Elle continua de boire son café, la tête penchée sur son écran d'ordinateur. Elle s'était lancée dans la recherche active de l'homme de sa vie. Le sixième si mes comptes étaient exacts. Depuis trois ans que je travaillais ici, elle avait quitté le mari numéro quatre et épousé le numéro cinq avant de le tromper avec le jardinier.

— Bonjour mon chou, me lança-t-elle. Tu t'es débarrassé de ton colocataire ?

— Je l'ai regardé partir. J'ai même attendu quelques minutes pour être sûr qu'il ne reviendrait pas.

La bibliothèque était calme. Deux élèves travaillaient, des écouteurs dans les oreilles, inconscients que Jenny faisait défiler des photos d'hommes qui semblaient tous trop jeunes pour elle – en ignorant consciencieusement la pile de cartons derrière elle, les livres à ranger, les animations de la semaine à préparer, les recherches à faire pour quelques professeurs et la base de données à mettre à jour. Et je ne parlais pas des élèves qui n'allaient pas tarder à débarquer avec un air paniqué dès que ce fichu prof de littérature allait leur donner leur première dissertation.

— Que penses-tu de lui ?

J'ôtai l'opercule de mon gobelet de café ; Jenny tourna son écran vers moi. Le

type devait à peine avoir vingt-cinq ans. Il portait une chemise transparente, des piercings aux tétons et faisait une moue qu'il avait dû penser aguicheuse. Sans doute l'avait-il travaillée très longtemps devant un miroir avant de prendre la photo. Pas assez, pourtant. Il manqua me faire recracher ma gorgée de café.

— Tu es au courant qu'il a l'âge d'être ton petit-fils, Jenny ?

— Je vais lui envoyer un message, me répondit-elle comme si elle n'avait rien entendu.

Ou, plus vraisemblablement, avait-elle entendu exactement ce qu'elle voulait.

— Cougar, lui dis-je à voix basse.

Elle renifla, tapant sur son clavier à toute vitesse.

— Quand des vieillards épousent des jeunettes, on salue leur vigueur, me fit-elle remarquer. Mais si une femme d'une petite quarantaine d'années...

— Cinquante-trois, lui rappelai-je.

— ... veut prendre du bon temps avec un homme un peu plus jeune...

— De plus de vingt-cinq ans, précisai-je.

— ... c'est une cougar ?

Je n'allais pas entrer dans ce débat, elle le savait et m'offrit son sourire le plus magnifique.

Je finis mon café, jetai mon gobelet dans la poubelle et récupérai un cutter pour ouvrir les cartons. Ce serait un miracle si je trouvais assez de place sur les rayonnages pour caser le nouvel arrivage de livres. J'allais devoir en stocker dans la réserve ou faire une demande pour des étagères supplémentaires. Ce que j'avais déjà fait l'année dernière. J'attendais encore.

À un moment, je me perdis au milieu des bouquins et le temps s'écoula de façon différente. Une sensation qui me poursuivait depuis que j'étais enfant. C'était devenu plus fort lorsque j'étais malade et que lire était ma seule façon de voyager, de m'évader. Les mots des autres m'avaient touché comme si je les avais prononcés moi-même. Ils m'avaient donné du courage. Au fil des pages, j'avais croisé un millier de vies. Je m'étais senti moins seul.

Ce n'était que des compagnons de papiers, des personnages imaginés dans la tête d'écrivains mi-fous, mi-prophètes. Pourtant, il m'était arrivé de leur octroyer une certaine réalité. Juste quelques jours, le temps d'une lecture. Puis ils redevenaient des fantômes entre des pages que je tournais, parfois le cœur lourd, parfois plus léger.

Un vacarme à l'entrée me fit quitter les rayonnages. Jenny jeta un coup d'œil au gamin qui avançait d'un pas lourd, avant de hausser un sourcil à mon intention. Elle refusait de se mêler de ça. Je n'étais pas certain d'en avoir envie

non plus, mais le proviseur ne m'avait pas vraiment laissé le choix. Il avait suffi que je m'occupe de quelques élèves un mercredi après-midi de retenue, que je leur fasse lire un ou deux passages de livres et qu'ils aient eu envie de m'écouter pour que ça devienne une habitude. Depuis, chaque gamin exclu de cours se retrouvait à la bibliothèque et toutes les heures de colle se déroulaient entre ses murs. Je n'avais pas l'âme d'un professeur, je n'étais pas assez patient. Et dès que je voyais l'un de mes « habitués » débarquer, le ton montait. Surtout lorsque c'était Quinn Freeman. Ce gamin se retrouvait ici à peu près tous les jours. Si ce n'était pas plusieurs fois par jour. Et rien à voir avec son amour pour la littérature anglaise. Il était juste incapable d'ouvrir la bouche sans être insultant.

— Qu'est-ce que tu as encore foutu, Quinn ?

Il renifla, dédaigneux, et s'affala sur une chaise en lançant son sac sur la table.

— Rien.

— « Rien » à quel point ?

— Rien, c'est tout, ragea-t-il.

Je rangeai les quelques livres encore dans mes mains et poussai du pied le carton pour dégager l'allée. Je m'assis en face de lui. Je commençais à bien le connaître. En général, il suffisait d'attendre en silence et Quinn finissait toujours par en déballer plus qu'il n'en fallait. Avec ses cheveux châtons et ses yeux bleus, il pouvait facilement passer pour un ange. Un ange qui n'avait pas hésité pas à casser le nez d'un de ses camarades quand il l'avait regardé de travers.

— J'en ai ras le cul de ce lycée ! se mit-il à crier trois secondes plus tard. J'en ai ras le cul de ma mère. J'en ai ras le cul de mon beau-père. Et j'en ai ras le cul de cette vie de MERDE !

Ses parents avaient divorcé et son père avait fichu le camp sans prendre le temps de donner des nouvelles. Aujourd'hui, Quinn se retrouvait avec un demi-frère qui avait le même âge que lui et avec lequel il ne s'entendait pas. Il ne supportait personne, d'ailleurs. Encore moins lui-même. Il était triste, dépassé et coincé dans son mal-être. Pourtant, je n'arrivais pas à le plaindre. À son âge j'étais mourant... Alors, même si son père était un bel enfoiré et qu'il n'avait pas mérité qu'il l'abandonne, il était devant moi, debout et en bonne santé. Il jouait au foot dans l'équipe du lycée. Il avait une petite amie qui s'inquiétait pour lui. Des professeurs qui savaient reconnaître son potentiel malgré son caractère déplorable. Son cœur battait, ses poumons fonctionnaient, il n'y avait pas d'échéances devant lui, seulement du temps pour faire ce qu'il voulait. Pourquoi le gâcher à faire n'importe quoi ?

Il vivait.

Ça faisait mal, mais il vivait.

— Ce n'est facile pour personne, Quinn. Regarde un peu plus autour de toi, de temps en temps. Tu n'as pas le monopole de la souffrance. Tous les gamins de seize ans de ce bahut ont de bonnes raisons d'être en colère.

Il grimaça en se détournant, donnant des coups de talons contre les pieds de sa chaise.

— Tu n'es pas censé être documentaliste, me rembarra-t-il. Je n'avais pas compris que tu étais un foutu psy.

— Si j'étais *un foutu psy*, il faudrait me payer très cher pour que je m'occupe de toi. Je mériterais une augmentation chaque fois que tu passes les portes de cette bibliothèque.

Un sourire discret étira ses lèvres et son pied tapa moins fort au sol. Je posai les coudes sur mes genoux et l'observai sortir un cahier de son sac.

— Ça tombe très bien que je sois ici, parce que j'ai une dissertation à écrire sur *Hamlet*.

Je penchai la tête de côté. Quinn quitta ses airs de dur et son visage se fit suppliant.

— Oh, allez, Mia. Tu es Wikipédia à toi tout seul.

— Lève ton cul de ta chaise et fais des recherches.

La porte se rouvrit et le proviseur Cooper entra, parlant avec entrain – *trop d'entrain* – à un homme à ses côtés. Ce n'était qu'un inconnu. Pourtant, son regard me trouva comme s'il me cherchait depuis longtemps. Et je lui souris, comme si je l'avais attendu depuis longtemps aussi. L'instant d'après, le proviseur Cooper lui dit quelque chose et cette drôle de sensation s'envola, aussi facilement que le vent emporte la dernière feuille de l'automne.

Quinn plongeait le nez dans son cahier, espérant vainement ne pas être reconnu. C'était peu probable, mais sa tentative m'amusa.

— Monsieur Freeman, je suis vraiment étonné de vous trouver encore ici, ironisa le proviseur Cooper en s'approchant de nous. De quel cours vous êtes-vous fait renvoyer, aujourd'hui ?

— Littérature, répondit Quinn.

Il réussit à mettre dans ce simple mot suffisamment de défi, de condescendance et d'agressivité pour se faire coller jusqu'à la fin de l'année. Il fallait lui reconnaître ce talent, il lui suffisait d'une seule seconde pour mettre le plus patient des hommes dans une colère noire.

Heureusement, le proviseur Cooper avait passé toute sa carrière dans cet établissement et n'en était pas à son premier « Quinn ».

— Retournez en cours, lui ordonna-t-il. Tout de suite.

Quinn ne se le fit pas dire deux fois et plia bagage en fonçant vers la porte. Il eut quand même l'insolence de lever la main avant de sortir et de me lancer un : « On se voit demain, Mia ».

Je haussai les sourcils en pointant la sortie du menton. J'attendis qu'il ait quitté la bibliothèque pour secouer la tête. J'aimais bien Quinn.

— Mia, voici Jace Logan, notre nouveau psychologue.

Je me levai et tendis la main au dénommé Jace, m'attendant presque à ce qu'il me dise : « Salut, tu te souviens de moi, on s'est croisé un jour à... » D'un coup, tout aurait pris sens.

Je le dévisageai, peut-être de façon trop appuyée. Il devait avoir un ou deux ans de plus que moi. Il portait un t-shirt noir et un jean un peu élimé au genou, des baskets montantes en cuir marron. Il était brun, grand et semblait plutôt lourd. Bien plus que moi. Il n'avait pas vraiment l'allure d'un psychologue. Je n'avais pas celle d'un documentaliste non plus.

— Bienvenue à Lincoln, Jace.

— Merci.

Il avait une voix grave, un peu rauque, comme un chanteur qui s'était égosillé sur un rock entêtant. Ce fut suffisant pour que Jenny abandonne son écran d'ordinateur pour nous rejoindre, son plus beau sourire aux lèvres. Elle minauda pendant des secondes qui me parurent interminables. J'aimais beaucoup Jenny, c'était une femme intelligente qui pouvait être aussi charmante qu'agaçante. Elle était entrée dans un âge où le regard des autres n'avait plus d'importance. Elle se moquait de ce qu'on pouvait penser de ses lubies. Même si je doutais qu'elle en ait eu un jour quelque chose à faire.

Elle fut ravie de servir de guide à Jace et l'entraîna à sa suite sans lui demander son avis. C'était d'ailleurs ce que le proviseur Cooper avait espéré. Il jeta un coup d'œil sur sa montre, satisfait, en marchant vers la porte.

— Prévenez-moi si le jeune Freeman refait un tour chez vous dans la journée.

Je ne répondis pas, le proviseur Cooper soupira.

— Vous êtes trop gentil, Mia.

Après tout je n'étais ni professeur, ni surveillant, ni rien de tout ça. J'étais un documentaliste qui se retrouvait encombré d'emmerdeurs parce que ça arrangeait bien Cooper.

Ce qu'il savait très bien.

— Vous êtes doué avec les gamins, me dit-il pour la énième fois.

— J'aime les bouquins. Les adolescents à problèmes, ce n'est pas mon job.

Il se frotta le menton.

— J'en suis conscient. C'est pour ça que j'ai embauché quelqu'un.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Ça fait trois ans que vous embauchez *quelqu'un*. C'est le sixième, c'est ça ? Vous croyez qu'il va tenir plus d'un mois ?

L'école en avait vu défiler. D'accord, c'était un job compliqué. Il y avait pas mal de gangs dans le coin et certains gamins étaient plutôt difficiles à gérer. Ils ne venaient pas vraiment des plus beaux quartiers de la ville. Ni même des plus tranquilles. Il fallait garder l'œil ouvert et le proviseur Cooper faisait ça mieux que personne. Il veillait à ce que tous ses élèves se sentent en sécurité entre les murs de son lycée. Parfois il y arrivait. À d'autres moments un peu moins. Mais il y mettait autant de cœur qu'il en possédait. Parce qu'il avait cet idéal... Il croyait vraiment que tous les enfants de ce pays avaient le droit à un enseignement digne de ce nom. Qu'ils avaient tous les mêmes chances de devenir des personnes bien.

— Écoutez Mia, je sais très bien que je vous donne plus de responsabilités qu'il vous en incombe. Vous êtes le seul à savoir calmer ces gamins. Jusqu'ici, nous n'avons pas eu beaucoup de chance avec nos psychologues. C'est pour ça que j'ai cherché quelqu'un d'un peu différent.

Quoi que veuille dire le proviseur Cooper, il ne comptait pas l'expliquer. Il haussa un sourcil à mon intention et quitta la bibliothèque avec un sourire énigmatique aux lèvres.

*De différent ?*

Ce qui n'empêcha pas Quinn de débarquer, deux heures plus tard. J'avais encore des cartons à vider, et je me battais avec un fichu système de données que Jenny aurait dû mettre à jour depuis une bonne semaine. Alors quand il s'apprêta à me dire quelque chose, je m'énervai.

—Fais ta dissertation !

Je récupérai un exemplaire d'*Hamlet* sur une étagère et le posai devant lui. Quinn s'assit sans dire un mot et se mit aussitôt au boulot.

Je lui jetai un coup d'œil, les yeux plissés.

S'il était capable de le faire avec moi, ici, il pouvait le faire dans n'importe quelle salle de cours. Ce n'était qu'un gamin de seize ans, bon sang ! Ce n'était quand même pas si compliqué de lui demander de la boucler et de se mettre au travail !

Quinn n'ouvrit pas la bouche pendant une heure ; même lorsque la sonnerie retentit, annonçant la pause de midi. Il ne bougea pas de sa chaise, concentré sur

ce qu'il faisait. Très vite, il ne resta plus que lui et moi dans la bibliothèque. J'hésitai à le laisser seul et sortis finalement un sandwich de mon sac et une bouteille d'eau pour les lui tendre. Il leva à peine les yeux, se contentant de déballer le sandwich et d'en engloutir la moitié en deux secondes.

— Je n'arrive pas à trouver une bonne citation d'*Hamlet*, baragouina-t-il la bouche pleine. « Être ou ne pas être. Telle est la question. » Mais celle-ci, tout le monde va l'utiliser.

— Il y a des chances, oui.

J'avais besoin de manger. Et d'un café. Surtout d'un café.

Je pris quand même le temps de m'asseoir devant Quinn et lui pris *Hamlet* des mains, le temps de retrouver un certain monologue. Je lui pointai du doigt en récitant de mémoire.

— « Mourir, dormir, Dormir ; rêver peut-être : oui, c'est là qu'est le hic ; En ce dernier sommeil quels rêves l'on peut faire, Lorsqu'on s'est échappé de l'humaine bagarre. Voilà qui doit nous faire hésiter : c'est le doute. »

Quinn se détourna.

— J'ai rien compris.

— Je suis sûr que si.

Je lui tapai sur l'épaule et me relevai, le laissant à sa dissertation, avec mon sandwich et ma bouteille d'eau. Il ne m'avait pas remercié, mais je ne m'y étais pas attendu. Et puis, d'une certaine façon, il l'avait quand même fait. D'une façon plus discrète. Quasiment invisible.

J'attrapai mes affaires et l'aperçus, adossé à la porte de la bibliothèque. Jace Logan. Le psychologue.

— Vous êtes là depuis longtemps ? lui demandai-je

— Quelques minutes. C'est grave ?

Il inclina le visage, je haussai un sourcil.

— Non, c'est sans importance.

— D'accord.

Il semblait y être depuis un moment, d'ailleurs.

Je récupérai mon téléphone près de l'ordinateur de Jenny et le rangeai dans mon sac en rejoignant Jace. Il poussa la porte et se décala pour me laisser passer. Elle se referma dans notre dos.

— Je t'offre un hot dog et une bière si tu m'aides à échapper à Jenny, me dit-il. Je glissai les mains dans mes poches.

— Ce n'est pas en venant ici que tu vas y arriver.

— Je te cherchais.

*Sans blague ?*

Je retins mon sarcasme. Jace sourit, comme s'il l'avait quand même entendu.

—D'après Cooper, tu es le mieux placé pour me donner un coup de main.

—Pour un hot dog et une bière je suis prêt à faire à peu près n'importe quoi.

Jace attrapa un paquet de cigarettes dès que nous sortîmes du bâtiment et en alluma une à l'instant où nous nous retrouvâmes sur le trottoir, à l'extérieur du lycée. Il fuma en me suivant dans une ruelle clandestine où je savais que Martin, le cousin de Steeve, vendait des hot dogs, des bières et bien plus que ça si on le lui demandait. Ses deux séjours en prison n'avaient pas eu raison de son sens du commerce.

Cooper avait raison, Jace n'avait rien de ses prédécesseurs. Il ne cligna pas des yeux devant l'immense Martin, ni face à son sourire qui laissait apercevoir ses dents en or.

Celui-ci nous tendit deux hot dogs, deux cocas – la bière attendrait ce soir –, et nous demanda aimablement si nous avions besoin d'autre chose, un sourcil levé pour bien se faire comprendre. Personne dans cette rue n'ignorait que l'un de ses frigos était rempli de sachets de marijuana.

Nous déclinâmes et nous installâmes autour de l'une des quelques tables que Martin avait installées.

— Tu viens souvent ici ?

Ça m'arrivait de temps en temps, quand j'avais besoin de solitude.

— Chaque fois que je veux échapper à Jenny, lui répondis-je.

— Je m'en souviendrai.

Il ouvrit sa cannette. Je l'imitai, buvant une longue gorgée en l'observant. Il avait des yeux d'un ambre prononcé. Des yeux de désert, de la couleur du sable s'étirant à l'infini.

—Alors, docteur Phil, en quoi puis-je être utile ? Tu as noté que je n'étais que le documentaliste de ce bahut.

— J'ai cru comprendre que tu l'étais, oui, plaisanta-t-il.

— Cooper a tendance à l'oublier.

Jace hocha la tête.

— Quinn Freeman est le dossier tout en haut de la pile que j'ai trouvée sur mon bureau. Pourtant, le gamin que j'ai vu avec toi, tout à l'heure, ne me semblait pas avoir d'autre problème que de trouver une bonne citation d'*Hamlet*.

Les apparences étaient souvent trompeuses. Les masques que nous portions cachaient facilement ce qu'il y avait derrière. La vérité était plus subtile. Il fallait la chercher pour prétendre la connaître un jour.

— Quinn se fait renvoyer de cours tous les jours, plusieurs fois par jour quand il est en forme. Il se bat avec n'importe qui ayant le culot de croiser sa route au mauvais moment. Il ne supporte pas de rentrer chez lui. Il supporte encore moins d'en partir pour venir au lycée. Il est en colère, souvent violent et passe ses soirées dans les mauvais coins de cette ville, avec les mauvaises personnes, à faire les mauvais choix. Il mérite sa place en haut de ta pile de dossiers.

Jace fit tourner sa canette sur la table, jeta un coup d'œil distrait à la jeune femme qui passait à proximité.

— Je sais qu'il y a eu succession de psychologues ces dernières années et qu'ils ont tous fini par démissionner ou se mettre en arrêt maladie.

— Le job est compliqué par ici.

— C'est vrai.

Ces prédécesseurs avaient tous fichu le camp avant que nous ayons pu mémoriser leurs prénoms. L'un d'eux n'avait même pas été au bout de la première semaine. Celui-ci débarquait du Montana avec l'image idéale d'un lycée californien rempli de jeunes surfeurs, en sandales, qui riraient à l'ombre de palmiers. Et aucun vrai problème à régler.

— Cooper prétend que tu es différent.

Jace rit et se laissa tomber sur le dossier de sa chaise.

— Je ne suis pas certain de la façon dont je dois le prendre.

— Ça ressemblait à un compliment.

Mon téléphone sonna.

— Excuse-moi.

Je le récupérai dans mon sac avec l'intention de couper la sonnerie. Avant de me rendre compte que c'était un message d'Angèle. Elle me demandait de la rejoindre en bas de chez elle pour discuter. Une partie de moi – la plus fière – eut envie de lui répondre : « Hé, ma belle ! Ça fait des mois que je te cours après. Des mois que j'essaie de te parler. Des mois que je te téléphone et que tu raccroches ! Alors tu vas attendre un peu ». Mais une autre part de moi-même – plus censée que la première – savait que même si ça faisait des mois que j'attendais après elle, je n'avais qu'une seule chose à faire. Me lever et aller la retrouver. Lui dire pardon mille fois et mille fois encore. Et, surtout, la fermer quand elle commencerait à me crier dessus et à m'insulter.

Je méritais bien plus que ça encore.

— Je suis désolé, dis-je à Jace. Mais je dois y aller.

— Pas de soucis.

Je me levai et fouillai dans mon sac pour trouver les deux ou trois billets qu'il

y avait toujours.

Jace me devança et déposa vingt dollars sur la table.

— C'était le deal, Mia. Un hot dog contre un coup de main.

— Je ne l'ai pas fait.

— Tu m'as parlé de Quinn.

D'accord...

— Merci, Jace.

Il sourit.

— À plus tard.

Je m'éloignai en lui faisant un signe de main. Un peu plus loin, je ralentis, pris d'une envie de regarder dans mon dos. De jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule vers Jace. *Différent*. Cooper avait sans doute raison, il l'était. Bien que je ne sache pas encore en quoi.

Il avait ouvert un bouquin. Inconscient que je le regardais, il lisait, une cheville posée sur un genou, ses cheveux bruns tombant un peu devant ses yeux. J'aimais assez cette image. Celle d'un type plongé au cœur des mots. C'était un tableau qui avait une certaine poésie. Et la beauté de ces choses qu'on aime tous admirer.

Dormir sur un banc public ✓

## Chapitre 3

*Vendredi 21 Septembre 2012*

La sonnette à l'entrée retentit pour la cinquième fois, je commençai à perdre patience. Je n'avais pas pu faire un pas sans que Glen vienne me demander de faire moins de bruit. Alors qu'il faisait gueuler *Gloria* de Vivaldi depuis qu'il savait que sa mère avait prévu de passer quelques jours à San Diego. Je comprenais que la présence de la vieille madame Jenkins puisse pousser Glen au bord de la folie furieuse. La dernière fois qu'elle était venue, j'aurais sûrement fini en prison pour assassinat si Angèle ne m'avait pas raisonné. Mais Angèle ne vivait plus ici et même si nous avions passé un moment ensemble dans la journée, il n'était plus question qu'elle revienne. Nous devions nous voir demain soir, avec Shea.

En attendant, je devais subir les humeurs névrotiques de mon voisin et m'occuper du lavabo que Luc avait réussi à boucher avant de partir. Je préférais ne pas imaginer ce que j'allais trouver dans le siphon. Ça me mettait déjà suffisamment sur les nerfs, si en plus cet emmerdeur de Glen refusait de me foutre la paix, j'allais finir par m'énerver.

J'ouvris la porte à la volée.

— Va te faire voir, Glen ! lui balançai-je aussitôt.

Avant de m'apercevoir que ce n'était pas du tout Glen.

— Okay, se moqua Jace.

Il se tenait sur mon palier, un casque et une veste sous le bras. Je soupirai profondément en m'écartant pour le laisser entrer. À l'instant même où Glen sortait de chez lui pour venir voir ce qu'il se passait.

— J'ai cru ...

— Tu n'as rien cru, non, marmonnai-je.

Avant de lui claquer la porte au nez. Je l'entendis jurer sur mon manque de politesse. Je fermai les yeux en prenant une grande inspiration et, sans même demander à Jace ce qu'il fichait chez moi, j'attrapai une clef, un seau, ôtai mon t-shirt et filai vers la salle de bains. Jace m'y suivit, s'encadra sur le seuil, les mains dans les poches.

— Un coup de main ? me proposa-t-il.

— Non.

Je m'accroupis devant le lavabo et desserrai le joint du siphon, priant pour que

cette journée n'empire pas.

Je relevai les yeux, Jace fixait la cicatrice sur mon omoplate. Une course à vélo avec Shea, un été de rémission. J'avais fini au fond d'un fossé, le vélo au-dessus de moi. Je manquais d'entraînement il fallait dire.

— Il y a des bières au frigo, dis-je. J'en ai pour cinq minutes. Après tu pourras me dire ce que tu fous chez moi et comment tu as eu mon adresse.

Il me laissa à mon débouchage. J'entendis la porte du frigo s'ouvrir et souris. Avant de cesser aussitôt en m'essuyant le front avec mon avant-bras et me concentrai sur un siphon tellement serré que j'insultai tout bas l'abruti qui l'avait vissé si fermement. Et l'abruti, c'était moi.

Les auteurs du crime étaient deux préservatifs ; je refusai de me poser plus de questions que ça. Je les jetai dans la poubelle en prenant une grande respiration et passai dix minutes à tout remettre en place.

Lorsque je rejoignis Jace dans le salon, il regardait les photos accrochées au mur. Celle de ma famille. De mes amis. Ma promo à l'université. Ma remise de diplôme. Mes quelques voyages. Les jours qui passaient, les moments importants. Un peu de ma vie étalé à la vue de tout le monde. Il y avait quelque chose de presque indécent à le voir observer un cliché après l'autre. Je repassai mon t-shirt et récupérai une bière sur le comptoir, m'asseyant sur le tabouret en silence. Jace me jeta un coup d'œil avant de continuer son observation.

— Dure journée ? me demanda-t-il.

— C'est ça, dure journée.

Il se tourna vers moi, sans sourire, ni même ciller devant mon regard suspicieux. Je bus une longue gorgée, il s'approcha de moi, sortant une feuille de sa poche. Il la posa sur le comptoir près de moi. Et retira sa main. Je la reconnus aussitôt. Le contraire aurait été difficile. Depuis que Lynn me l'avait donnée, j'avais lu cette fichue liste tellement de fois que je pouvais réciter par cœur les cent points.

— Elle a dû tomber de ton sac, ce midi, me dit Jace. Quand je suis venu te la rendre, tu étais déjà parti. Je n'étais pas certain que la confier à Jenny soit une bonne idée.

Ça aurait été la pire.

— Tu as préféré lui demander mon adresse ?

— Oui.

Je dépliai la feuille et la parcourus, en silence.

— Après mon diplôme, j'ai trouvé un poste dans un hôpital, m'apprit-il. Je bossais souvent dans le service pédiatrique. Certains médecins conseillaient aux

gamins de faire ce genre de liste.

Mon oncologue aussi m'avait poussé à l'écrire. C'était une façon comme une autre de donner du courage au malade. Ou un brin d'espoir. Tout ce qui était nécessaire pour qu'ils trouvent la force de se battre un peu plus. Et un peu plus encore.

À en mourir.

— Tu travaillais avec les petits cancéreux ? Très noble, ne pus-je m'empêcher d'ironiser.

Je repliai la feuille et la poussai sur le comptoir, me levant pour m'éloigner d'elle. J'aurais dû la mettre à la poubelle. Bon sang, oui ! J'aurais vraiment dû !

Je récupérai ma bière et me dirigeai vers la baie vitrée.

— La première année, oui, me répondit-il en me suivant sur le balcon.

— Et après ?

C'était plus simple de s'intéresser à sa vie qu'à la mienne.

Il regarda le quartier d'Hillcrest s'éclairer de quelques lumières. Les lueurs aux fenêtres et le ciel qui s'obscurcissait.

— Après, j'ai travaillé un an et demi dans le quartier de haute sécurité d'une prison d'Orange.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Je ris, en repensant à l'air énigmatique de Cooper.

— Ce qui explique en quoi tu es *différent*.

S'il avait tenu si longtemps en milieu carcéral, il devrait s'en sortir avec les adolescents de notre lycée.

Il s'alluma une cigarette et souffla la fumée dans les airs, elle s'envola en volutes et prit de la hauteur. Avant de disparaître tout à fait, à la première bourrasque d'un vent tiède de fin d'été.

Je le sentis me regarder et me tournai vers lui. Il se détourna.

Pas assez vite.

— Et maintenant, tu te retrouves à Lincoln ?

Il haussa les épaules. Pas fataliste. Plutôt comme si ça avait du sens pour lui. Les malades, les détenus. Les adolescents. Ils avaient tous un point commun après tout.

Leur mal-être.

— À seize ans, je me croyais en taule dès que je passais le portail de mon lycée.

Je croisai les bras sur la balustrade, observant la rue, en bas.

— À seize ans, j'étais en train de crever.

Les mots résonnèrent entre nous.

Je récupérai la cigarette coincée entre ses doigts et la balançai en contrebas. Il me laissa faire, sans rien dire, sans un geste de recul, sans un mouvement d'humeur.

— Je déteste ces conneries, je déteste leur odeur, je déteste les abrutis qui se suicident à coups de nicotine, je déteste qu'ils foutent en l'air ce que d'autres se battent pour garder.

—Quoi ? me demanda-t-il

Même s'il le savait parfaitement.

— La vie.

*À seize ans, j'étais en train de crever.*

*À vingt-six, j'étais en vie.*

Qu'est-ce qui comptait le plus ? Ces années à mourir ? Celles où j'avais vécu, malgré tout ?

Qu'est-ce qui comptait vraiment ?

— Parle-moi de ta liste.

— Pourquoi ?

Sans répondre, Jace s'adossa à la balustrade juste à côté de moi, dos à la ville, et m'observa. Je fixai les lumières citadines, en faisant rouler ma bière entre mes doigts.

— Cent choses à faire avant de mourir, lui expliquai-je. Il n'y a rien d'autre à dire.

— Combien de points as-tu rayés ?

Les yeux de Jace étaient inquiétants, la nuit tombée. Ils brillaient comme ceux d'une panthère tapie dans l'obscurité.

— Je n'en sais rien, avouai-je. J'avais oublié cette fichue liste jusqu'à récemment.

— Tu devrais l'accrocher quelque part.

Je me tournai franchement vers lui et plissai les yeux.

— Et peut-être que tu devrais te mêler de ce qui te regarde, Jace. Arrête de jouer les psys avec moi.

Il eut un claquement de langue.

— Peut-être, oui.

Une fois de plus, nos regards s'accrochèrent un peu trop longtemps. Il se détourna en premier, plus gêné que moi. Comme un homme qui n'avait pas envie de ressentir ça. *L'attirance*. Ce n'était que de l'attirance... Parfois, c'était

électrique ; un courant qui faisait tressaillir la peau, battre le cœur un peu plus vite. Comme maintenant. Je n'y avais jamais vu un problème. Hommes, femmes, mes désirs n'avaient pas de genre, pas de corrections, et se foutaient pas mal du qu'en dira-t-on. C'était la raison pour laquelle Angèle m'avait toujours fasciné. Elle portait les deux facettes de mes envies. Du moins le pensais-je avant de passer la nuit avec elle et de comprendre qu'au bout du compte ce n'était pas à *elle* que je faisais l'amour, mais à *lui*. Ce mec qu'elle était un peu. Je m'étais servi d'elle, je l'avais blessée, et maintenant, j'essayais de réparer. Ce qui n'avait rien d'évident avec Angèle. Elle était plus intransigeante qu'un bataillon de soldats prêt à tenir le front pendant des années entières.

Je suivis Jace jusqu'à l'entrée où il récupéra veste et casque. Je souris en le voyant prendre la fuite, comme une souris coincée dans un labyrinthe à qui on ne laissait qu'une chance de sortie. Il avait la main sur la poignée de la porte lorsque je le rappelai.

— Hé.

Il tourna à peine le visage dans ma direction.

— Merci, Jace.

Il ouvrit, se tourna vers moi et fit un pas en arrière. J'aurais pu lui expliquer que je ne risquais pas de me jeter sur lui. Que s'il m'était arrivé de vouloir un mec, ça n'avait jamais dépassé ce stade-là ; *le vouloir*. Y penser.

Quoi que j'aurais pu lui dire, il n'avait de toute évidence aucune envie de l'entendre.

Il partit aussi facilement qu'il était arrivé. Une feuille abandonnée sur le comptoir. Je la récupérai et l'aimantai sur la porte de mon frigo. Je la relus une énième fois. Et une fois encore. Encore et encore. Réapprenant à la perfection mes rêves d'alors. Mais je ne les avais jamais vraiment oubliés. Cette liste, je ne l'avais pas seulement écrite. Elle avait été en moi. Inconsciemment, toutes ces choses auxquelles j'avais pensé durant mes insomnies malades, je les avais faites. Du moins, quelques-unes. J'étais parti en Thaïlande, je pouvais rayer le numéro 32. Et vu la Grande Muraille de Chine, le numéro 4. J'avais bel bien fait l'amour n'importe où et ne comptais pas m'arrêter, le numéro 92. J'avais appris les bases du taekwondo et quelques notions élémentaires de japonais ; les numéros 3 et 15. J'avais voyagé quelques jours sur un voilier ; le numéro 9. J'avais vu le Grand Canyon ; le numéro 34. Assisté à un match du Super Bowl ; numéro 94. Dormi dans un château que tout le monde pensait hanté, numéro 23. Sauté en parachute et à l'élastique ; numéros 6 et 50. Fait de la plongée sous-marine, avec Shea et Angèle ; numéro 97. Fait de l'auto-stop, alors que nous

étions en panne au milieu de nulle part, entre le Nevada et le Dakota ; numéro 69. J'avais fait du parapente avec mon grand-père ; numéro 74. De la voile avec Lynn ; numéro 54. Du rafting avec mon père ; numéro 25. Et même rencontré Bill Gates ; numéro 82.

Pris dans une étrange frénésie, je rayai une chose après l'autre, réduisant ma liste à vue d'œil. Bien sûr, j'étais loin d'avoir tout fait et je n'étais pas certain d'en être capable. Mais après tout, pourquoi ne pas essayer ?

Qu'est-ce que je risquais, à part me sentir en vie ?

Ça faisait cinq ans, maintenant. Cinq ans de rémission.

Aujourd'hui, je pouvais peut-être le dire. Peut-être même m'autoriser à le penser. À y croire.

J'étais guéri.

Moi, Hadrian Mianovich.

Mia.

*J'étais guéri.*

Et si j'étais guéri, je pouvais tout faire.

Je pris mes clefs, une veste et quittai l'appartement. Je déambulai des heures dans les rues de San Diego et finis par m'endormir sur un banc public, à une heure indéterminée.

Numéro 57.

Au matin, je me réveillai entre deux clochards, sous une pluie battante.

Peindre un tableau ✓

## Chapitre 4

*Samedi 22 septembre 2012*

— Qu'est-ce qu'on fête ? demanda Angèle.

Elle le savait très bien. Elle se plaisait seulement à se l'entendre dire. Une bière à la main, enfoncée dans sa banquette, une cheville posée sur sa cuisse, elle but en nous observant, Shea et moi, à tour de rôle. Elle soupira, à son aise, et lissa son gilet noir ouvert sur une chemise blanche.

— On fête mon pardon, ma belle. Tu te rappelles ?

— Qui te pardonne ? fit-elle en me regardant bien en face.

Shea joignit les deux mains et baissa la tête. Ses cheveux longs formèrent un rideau noir devant ses yeux.

— Mamako, fit-il tout bas.

Comme d'autres auraient dit : « Bon Dieu. »

Je me laissai tomber contre le dossier de ma chaise et pris une grande respiration.

— Si tu attends que je me mette à genoux, je ne le ferai pas.

Elle renifla, dédaigneuse. C'était exactement ce qu'elle m'avait demandé la veille. Mais qu'importaient ma culpabilité et le nombre de fois que je m'étais traité d'imbécile, je ne tomberais pas à ses pieds. Ni aux siens, ni à ceux de quiconque d'ailleurs. J'étais trop fier pour me prosterner et j'avais tellement présenté d'excuses que les mots en avaient perdu de leur sens.

Mais je pouvais essayer la flatterie. Même si elle n'y avait jamais été très sensible.

— Tu ne peux pas me reprocher d'avoir flanché, Angèle, lui dis-je en lui offrant mon plus beau sourire.

Shea leva les yeux au ciel, se retenant de dire quoi que ce soit. Angèle me donna un coup pied dans la jambe, assez fort pour me faire jurer.

— Tu n'es qu'un enfoiré, Mia.

— Un enfoiré que tu adores, grimaçai-je

— Un enfoiré tout court, grinça-t-elle en finissant sa bière.

Shea soupira.

— Bon, on peut clore le sujet ? nous demanda-t-il en finissant son verre. Et décider de ce qu'on fait de notre soirée. J'ai passé une semaine de merde avec des parents d'élèves qui veulent ma peau depuis qu'un de nos professeurs a décidé que s'envoyer en l'air avec un de ces élèves n'était pas un problème en

soi.

Shea haussa un sourcil et se servit un autre verre. Nous pouvions toujours compter sur Angèle pour avoir un whisky pur malt à proximité.

Il but une longue gorgée.

— Le gamin en question a dix-huit ans et le professeur n'en a que vingt-deux, nous expliqua-t-il. Lui loue un appartement en ville, travaille le soir et le week-end, ne compte que sur lui-même et vient d'être accepté à Brown. Elle, vit encore chez ses parents, a fini ses études l'année dernière et vient de trouver un nouveau post près de Brown pour pouvoir le suivre l'année prochaine... Disons que la limite est assez floue dans les circonstances. S'ils ne s'étaient pas fait surprendre avant la fin de l'année, personne n'aurait trouvé à y redire. Maintenant, on est dans la merde, parce qu'on ne peut pas laisser passer. Mais bousiller la carrière de cette nana, ça me donne envie de gerber. J'essaie de trouver un compromis.

Shea soupira en repoussant ses mèches noires de devant ses yeux. Angèle, agacée de les voir devant son visage, attrapa un élastique et s'installa derrière lui pour les lui tresser. Il n'eut même pas le temps de dire quoi que ce soit qu'il se retrouva avec une natte qui pendait jusqu'à ses reins.

— On est dans un lycée, marmonna Shea. Si on commence à accepter que certains dépassent les limites, c'est la porte ouverte à n'importe quoi.

— On parle de deux personnes amoureuses, lui dit Angèle.

— Non, la contredis-je. On parle d'un *prof* et d'un *élève*.

Shea acquiesça, en marmonnant :

— J'ai besoin d'un autre verre.

C'était le troisième, mais inutile de le lui faire remarquer. Shea savait très bien compter.

— Et de baiser, ajouta-t-il.

J'étais bien d'accord avec lui, mais je la fermai pour ne pas vexer Angèle. Ça ne changeait rien, elle me connaissait assez pour le comprendre à la façon dont je me perdis un instant dans mes pensées. Je levai les bras, pour m'en excuser ; elle secoua la tête en pointant le culot de sa bouteille de bière dans ma direction, menaçante.

— Et sinon, la vie ? fit Shea avant qu'Angèle se jette sur moi, et me colle son poing dans la gueule.

Elle en était bien capable ; elle avait une droite qui en ferait pâlir plus d'un. J'avais bien fait du taekwondo mais je n'avais pas l'intention de m'en servir contre elle. Je fus donc plutôt soulagé qu'elle décide de m'épargner.

— Un nouveau psy a débarqué à Lincoln, leur dis-je.

Shea explosa de rire. Après les six derniers et le nombre d'histoires – et certaines loin d'être drôles – que je leur avais racontées, c'était presque comique que Cooper en ait embauché un autre.

— Combien de temps tu lui donnes ? me demanda Angèle.

À Jace ? Aussi longtemps qu'il le voudrait. Il n'avait pas l'air d'un type qui baissait les bras et s'il décidait de partir, ce serait sans doute lorsqu'il aurait atteint son objectif, quel qu'il soit.

— Il est différent des autres.

— Vraiment ? s'étonnèrent mes amis, d'une même voix.

Vraiment, oui.

Je renversai le visage et scrutai le plafond, les jambes étendues devant moi, les points de ma liste dansant devant mes yeux. J'aurais dû leur parler de ça. De la lettre que Lynn m'avait remise, des cent choses à faire avant de mourir, de Jace qui était passé chez moi. J'aurais dû m'amuser à leur raconter son regard qui s'était attardé et sa fuite, comme un criminel pris en flagrant délit. Oui, j'aurais dû m'en moquer un peu, ce n'était pas si grave quand on le faisait avec ses meilleurs amis. Je le gardai pourtant pour moi, me sentant obligé de cacher ces quelques secondes, comme il devait se les cacher à lui-même.

Je haussai les épaules.

— Cooper a sans doute trouvé judicieux d'aller chercher un type qui a bossé quelque temps dans une prison. Je suppose qu'il en avait marre de les voir démissionner les uns après les autres. Il s'est assuré d'avoir quelqu'un qui ne prendrait pas le large dans la semaine. Je vais pouvoir arrêter de jouer les assistants sociaux avec la racaille de Lincoln.

Shea pencha la tête d'un côté, puis de l'autre. Une manie qu'il avait chaque fois qu'il réfléchissait.

— Ça n'a jamais eu l'air de te déranger.

Pas autant que ça aurait dû. Parce que j'aimais mon job. J'aimais être l'intermédiaire entre le savoir et ces gamins. Les orienter, les guider entre les ouvrages jusqu'à ce qu'ils trouvent ce qu'ils cherchaient.

— Bon, et si on allait voir ce qui se passe au Fluxx ? leur lançai-je en me levant.

J'allais finir par m'endormir si je ne bougeais pas. La semaine avait été longue.

— Le Fluxx ? grimaça Angèle en se redressant.

— Une autre idée ?

Elle prit le temps de réfléchir en passant sa veste et ses chaussures. Je récupérai mon portable et le glissai dans ma poche de pantalon. Shea finit son verre et s'étira.

— Le Paradox ? tenta Angèle.

— Il n'en est pas question.

Elle ouvrit la porte en haussant les épaules et enfonça un chapeau sur sa tête.

— Alors le Bassmnt ?

— Ça me va.

— Okay pour moi aussi.

Un taxi nous conduisit sur la 4<sup>e</sup> Avenue et, une heure plus tard, nous étions transpirants au milieu d'une foule qui sautait, les bras en l'air, en rythme avec le DJ. Shea disparut tellement vite que je ne m'étonnai pas de recevoir un message une demi-heure plus tard pour me souhaiter bonne soirée. Il n'avait jamais eu de mal à obtenir quoi que ce soit, avec ses yeux verts et son mètre quatre vingt dix.

Quelques verres plus tard, assis côte à côte sur une banquette, Angèle pointa une belle rousse, plus loin.

— Tu as l'air de lui plaire, me dit-elle en se penchant à mon oreille. En même temps, tu plais à tout le monde.

Elle sourit tristement.

Je secouai la tête et jetai un coup d'œil à la jeune femme, plus loin.

— Ce n'est pas moi qu'elle regarde, ris-je. C'est toi.

Angèle, prise de court, abaissa son chapeau sur son front, pour masquer son air gêné. Elle croisa les bras et tapa discrètement du pied au sol, suivant le rythme de la musique.

—J'aurais plus de chances avec les femmes, tu crois ? me demanda-t-elle

Je la dévisageai.

—Tu n'as pas envie que je réponde à cette question, Angie.

Elle secoua la tête, me donnant raison. Qu'aurais-je pu lui dire qu'elle ne savait pas déjà, d'ailleurs ? Habillée comme elle l'était, coiffée comme elle l'était, elle passait aux yeux de tous pour un jeune homme plutôt fin au style travaillé. Ses gestes, son attitude, sa façon de marcher, de parler ; tout faisait d'elle quelqu'un... *d'interminé*. Qu'elle en soit inconsciente ou qu'elle en joue, ça faisait partie d'elle. C'était *elle*.

Pour moi elle était magnifique. Pour d'autres, dérangeante.

Quelques verres encore et je l'accompagnai jusqu'à son taxi. Je la regardai filer, les mains dans les poches, hésitant à rentrer. En me retournant, j'aperçus la jolie rousse, plus loin. Elle me sourit. Peut-être qu'Angèle avait eu raison après

tout. C'était bien moi qu'elle regardait.

Une heure plus tard, une bouche pulpeuse trouva la mienne. Des mains se faufilèrent sous mon t-shirt. Mais sans arrêter de danser. En gardant le rythme. Elle devait avoir un prénom, mais l'alcool aidant, je ne pensais pas à le lui demander. Ni elle d'ailleurs. Elle dansait si près de moi et de façon si suggestive que mes doigts se contractèrent sur ses hanches.

Une heure, sans parler.

Juste se toucher.

Et puis, au bout de la nuit, la porte de mon appartement claqua. Un corps chaud se blottit contre le mien et mes dernières retenues s'envolèrent.

Un pantalon enlevé rapidement. Une jupe remontée sur des cuisses magnifiques. Des sous-vêtements presque arrachés.

Mes mains dans ses cheveux.

Le canapé, juste à proximité, où je la chavirai.

Un préservatif que je sortis de ma poche, des rires quand je m'écroulai sur elle, maladroitement, pris d'un désir noyé de whisky.

Puis le silence quand j'entrai en elle.

Nos regards qui s'accrochèrent, amoureux pour ce soir. Ça ne durerait pas. Bien sûr que non. Mais là, juste maintenant, alors que ses jambes s'enroulaient autour de mes hanches et que je la serrais contre moi, elle devenait particulière.

Belle et incroyable.

Je ne savais toujours pas comme elle s'appelait, je n'avais même pas envie de le savoir. Ça gâcherait tout. Quand je me réveillerais, elle aurait sans doute disparu.

Alors je l'aimai. Je l'aimai pour une heure, peut-être deux. Sans doute moins.

Je l'aimai oui, cette beauté inconnue.

Cette beauté éphémère.

Pourtant, le lendemain, lorsque je m'essayai à la peinture, installé sur mon balcon, mon nouveau matériel devant moi, ce ne fut pas elle qui m'inspira. Je passai une bonne heure, devant un Glen hilare qui avait décidé d'envahir mon appartement pour fuir sa mère, à essayer de tracer les traits d'un certain visage. Le résultat fut hideux et laborieux. J'y avais pourtant mis tout mon savoir-faire. Ce qui, en art, se limitait à la confection de colliers de nouilles pour la fête des mères et à quelques œuvres en pâte à modeler.

J'avais quand même mon tableau, bien que le modèle soit méconnaissable.

— Mais qu'est-ce donc, mon ami ? se moqua Glen, planté à côté de moi

devant le chevalet.

J'inclinai la tête d'un côté, puis de l'autre.

— Le numéro 48.

Faire du surf✓

## Chapitre 5

*Dimanche 30 Septembre 2012 – Une semaine plus tard*

— Je crois que ça va aller pour aujourd'hui, me dit Sammy en sortant de l'eau.

Sammy était agent immobilier, je l'avais rencontré trois ans plus tôt. Ça faisait des semaines que je tournais en rond avec mes recherches d'appartement. Je devais commencer à bosser à Lincoln deux jours plus tard et je squattais toujours le canapé de Shea. J'avais fini par me résoudre à appeler une agence en pensant qu'il me prendrait une commission si élevée que je mangerais des pâtes et des biscuits secs pour le reste de ma vie. Sammy m'avait fait visiter l'appartement d'Hillcrest en me conseillant de le sous-louer. En moins d'une semaine, j'emménageais avec Angèle, mon banquier rassuré.

Ce matin, si je l'avais appelé, ça n'avait rien à voir avec un quelconque bien immobilier. Mais tout avec le numéro 5 de ma liste.

Sammy, en bon Californien, était né sur une planche. Il m'avait souvent poussé à essayer. L'océan. Les vagues. La sensation de glisser sur l'eau. Il avait eu raison. C'était indescriptible.

L'équilibre. Le rythme. Les sensations.

J'avais été éjecté tellement de fois que je n'arrivais plus à les compter. J'avais été malmené encore et encore, et pourtant, j'étais prêt à recommencer.

— Tu ne te débrouilles pas trop mal pour un novice, me lança Sammy.

— C'est sympa de le dire étant donné que j'ai passé les trois quarts du temps à essayer de ne pas me noyer.

Sammy rit en me tapant sur l'épaule.

Plus loin sur le sable, Angèle discutait avec quelqu'un, assis à côté d'elle, une casquette sur le front. Je ne voyais pas grand-chose à cette distance, mais elle avait oublié son livre.

— Je te dois un hamburger et une Bud, dis-je à Sammy.

C'était le prix de « ma leçon ».

— Ça tombe bien, je meurs de faim.

Ses yeux bruns brillèrent. Sammy était un type heureux, tranquille et serein. C'était reposant d'être près de lui.

Nos planches sous le bras, nous marchâmes vers Angèle en décortiquant ma première session de surf. J'écoutais attentivement ses conseils. Un peu moins

lorsque je reconnus enfin le type qui discutait avec Angèle. Jace. Dans un short et un t-shirt noir collé à la peau, des baskets aux pieds et une bouteille d'eau entre les mains.

— Salut, nous dit-il, en se redressant sagement.

— Tu me suis ? plaisantai-je.

Il haussa les sourcils, sans répondre. Inutile. Cette semaine, je n'avais pas fait un pas dans le lycée sans tomber sur lui. Il était partout où je regardais. Partout où j'allais. Et comme si ça ne suffisait pas, j'avais frappé à son bureau, vendredi midi, avec deux hot dogs de chez Martin. J'avais pensé qu'il trouverait une excuse pour foutre le camp. Au lieu de quoi nous avons mangé tranquillement, en parlant des premiers élèves qu'il avait reçus. Et des absences répétées de Quinn qui refusait d'entrer dans son « antre » pour « se faire charcuter la cervelle ». Il l'avait expliqué à Jace quand il l'avait rejoint à la bibliothèque, là où Quinn passait plus de temps qu'en cours. Enfin, *expliquer* était un sacré euphémisme. Même Cooper avait dû l'entendre de l'autre côté de l'établissement. Jace s'était contenté de le fixer, sans faire un pas en arrière, sans broncher, sans paraître assourdi par les hurlements. Lorsque Quinn avait eu fini, il avait hoché la tête. « Lundi, à 8 heures », lui avait-il dit sèchement, en se penchant sur lui. « Et si tu ne viens pas, c'est moi qui viendrai te chercher ». Après ça, les portes avaient eu de la chance d'être toujours debout, vu la force que Quinn avait mis à les claquer.

Jace tendit la main à Sammy qui la serra fermement.

— Jace Logan, se présenta-t-il.

— Sammy Wells.

Angèle se releva en époussetant le sable de son pantalon relevé jusqu'au mollet. Il n'y avait qu'elle pour porter des bretelles et un nœud papillon à la plage. Et un chapeau qu'elle avait emprunté à Glen.

— Alors ? me demanda Jace. Bonne journée ?

Il sourit en jetant un coup d'œil à la planche sous mon bras. Même s'il ne dit rien, je l'entendis quand même « *Un autre point à rayer sur ta liste ?* »

— Bonne journée, oui, répondis-je sans le lâcher les yeux.

Je n'arrivais pas à me décider. Est-ce que je l'appréciais vraiment ou avais-je juste envie de le jeter sur le sable pour voir comment changerait son regard, une fois que mes lèvres s'écraseraient sur les siennes ?

— On va déjeuner au Busters's, dit Sammy. Vous vous joignez à nous ?

— Il ne faut jamais dire non à un burger, se réjouit Angèle. Surtout ceux du Buster's.

Jace se tourna vers moi, je haussai un sourcil. Il sourit encore, je passai mon bras dans mon dos pour tirer sur le lien de ma combinaison.

—Okay, finit-il par accepter. Je passe chez moi me changer et je vous rejoins là-bas.

Il repartit en longeant la plage, prit les escaliers pour remonter sur le parking et, un instant plus tard, le moteur d'une moto se mit à rugir.

— Tu aurais pu me dire que ton psychologue était..., me lança Angèle.

—Quoi ? la coupai-je.

Sammy rit en se raclant la gorge. Je lui lançai un regard noir, il leva les bras et se dirigea vers ma camionnette.

Angèle repositionna son chapeau.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, articula-t-elle lentement.

Je jetai un coup d'œil vers le parking, Jace avait disparu.

— Ce n'est pas mon psy, rectifiai-je, peu convaincant. Mais celui de Cooper.

— Hum, hum, fit-elle en m'observant.

Elle se frotta l'arête du nez, prête à en dire beaucoup plus.

— Angèle, grondai-je, pour l'arrêter.

En vain.

— Il te plaît, Mia.

Ce n'était même pas une question. Elle le savait, inutile de le nier. Bien sûr qu'il me plaisait.

Je soupirai en passant mon t-shirt, bien décidé à ne pas aller plus loin sur ce terrain. C'était trop glissant. Trop incertain. Je n'avais pas envie de passer plusieurs mois sans elle, parce que j'aurais réussi à la blesser. Il y avait des choses qu'Angèle n'était pas prête à entendre. Des choses, aussi, que je n'avais pas envie de partager.

Elle me fixait, je fis semblant de l'ignorer en envoyant un message à Shea pour qu'il nous rejoigne.

Le temps d'attacher nos planches sur le toit de ma camionnette, de choisir une station de radio en démarrant, de penser tomber en panne lorsque mon tas de ferraille se mit à toussoter ; de rire en s'engueulant ; de s'engueuler pour rire ; de parler tous en même temps ; de se faire klaxonner au feu lorsqu'il passa au vert sans que je le voie ; de s'arrêter chez Sammy pour déposer son surf; d'arriver ; de ne pas verrouiller les portières parce que personne de censé ne penserait à voler mon engin, et nous entrâmes au Buster's, encore pleins de sable.

Jace et Shea étaient déjà en train de discuter lorsque nous les rejoignîmes. Angèle se laissa tomber, un peu avachie et ôta son chapeau. Il y eut un moment

de flottement lorsque Jace comprit que le type qu'il avait rencontré à la plage, avec cette voix basse et ses airs de dandy, était en fait une jeune femme un peu divergente.

— Non, tu ne te trompes pas, fit-elle, provocante. Je suis cent pour cent XX. Même si le Y doit bien se marrer, quelque part, si on me demande mon avis.

— Il s'est fait botter le cul à la dernière minute ? plaisanta Jace.

— Quelque chose comme ça, sourit Angèle.

Le serveur déposa les cartes devant nous. Sammy et Jace furent les seuls à les ouvrir.

— Tu as encore besoin de la regarder ? se moqua Shea en voyant Sammy la parcourir attentivement.

Alors que nous venions ici plusieurs fois par mois depuis près de trois ans.

— J'ai encore besoin d'un mémo pour mon code d'alarme, Shea. Alors le menu du Buster's...

Je souris en voyant Anaïs, sa queue-de-cheval blonde fouettant l'air. Elle sautilla presque vers moi, un livre glissé dans la poche arrière de son pantalon – sûrement l'un de ceux qu'elle avait empruntés – et un carnet à la main.

Anaïs faisait partie des « emmerdeurs » que Cooper m'avait imposés. Je n'avais jamais compris pourquoi. Elle ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre. Parfois, il lui arrivait d'avoir le regard un peu vague et de mentionner une mère avec qui elle avait des relations compliquées. Elle n'en restait pas moins une bonne élève et une gamine charmante qui bossait le week-end au Buster's pour remplir ses étagères de livres.

— Bonjour Mia, m'accueillit-elle d'une voix chantante.

— Salut, ma grande.

Elle sourit jusqu'aux oreilles et sortit un stylo de sa veste.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

Quand elle croisa le regard de Jace, sa bonne humeur fondit comme une boule de neige abandonnée sous un ciel caniculaire.

Elle déglutit et baissa aussitôt la tête.

— Monsieur Logan, fit-elle, tendue.

— Bonjour Anaïs.

Il y aurait eu un trou de souris, cette gamine s'y serait jetée la tête la première. Elle finit de prendre notre commande et s'éclipsa plus vite que jamais.

Shea siffla en se tournant vers Jace.

— Je crois que Mia a raison, tu ne vas pas avoir du mal avec les gamins de Lincoln. Par contre, eux, vont en avoir un grand avec toi.

Jace fit tourner son verre de bière, laissant des ronds humides sur la table. Il me lança un coup d'œil et je me rendis compte que je le fixais depuis plusieurs secondes.

— Tu es courant qu'ils sont plus disposés à te parler quand ils n'ont pas peur de toi, lui dis-je, avant d'avoir pu y réfléchir.

Il se laissa tomber au fond de sa chaise et un lent sourire étira ses lèvres.

— J'ai lu son dossier, Mia, m'expliqua-t-il. Personne n'a envie de croiser quelqu'un qui en connaît autant sur sa vie.

— Dis plutôt qu'elle était sur le point de prendre le premier avion avec ses quelques billets de pourboires.

— Je ne suis pas leur ami, je suis psychologue.

— Il y a une différence entre *ne pas être leur ami*, et leur coller la trouille.

— Tu n'en sais rien, Mia. Et tu sais pourquoi ? Parce que tu passes ton temps à protéger ces gamins comme s'ils étaient tous les tiens. Tu as oublié les limites et ils le savent.

— Je connais les limites.

— Vraiment ? Ils t'appellent Mia. Ils te tutoient. Ils viennent manger avec toi le midi.

— Ils n'ont pas à me vouvoyer, je ne suis pas leur professeur.

— Précisément.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu...

Shea se racla la gorge, nous empêchant de continuer. D'un coup, nous prîmes conscience du silence qui nous entourait. Même quelques clients s'étaient arrêtés de manger pour nous écouter. Je me redressai sur ma chaise et Jace passa une main dans ses cheveux.

— Ce n'est peut-être pas le meilleur endroit pour en parler, nous dit Shea, en pointant Anaïs qui revenait avec nos plats.

*Peut-être pas, non*, pensai-je.

Jace me fixait, j'en fis autant. Ça n'était pas qu'à cause d'Anaïs, de Quinn et des gamins. Ce n'était pas juste ça. C'était la façon dont il me regardait, c'était la manière dont il se frottait la nuque lorsque j'étais près de lui, comme pour chasser un frisson ou deux, ou celle dont il observait mes lèvres, quand je parlais. C'était deux ou trois choses qui m'amusaient, moi, et qui le dérangent, lui.

L'atmosphère s'allégea dès que Shea se mit à parler de Mamako. Nous avions beau rire, nous finissions toujours par l'écouter, plus attentivement qu'une

rangée de gamins devant un conteur particulièrement doué.

Cinq burgers plus tard, et autant de cafés, Sammy jeta un coup d'œil à sa montre et se leva de table précipitamment, prenant tout juste le temps de nous saluer avant de quitter le restaurant au pas de course.

— Bon, les amis, nous dit Shea, ce fut un plaisir, mais je dois aller jouer les médiateurs, même si nous sommes dimanche.

— Toujours tes amoureux ? lui demandai-je.

— Ouais. Tout le monde se fout que je sois en week-end.

Il prit ses affaires, Angèle en fit autant.

— Je pars avec toi, il faut que je sois au pub en soirée et j'ai besoin de dormir avant.

— Comme tu veux.

Ils quittèrent le Buster's, l'un à côté de l'autre. Angèle parlait trop et Shea avait élevé les silences au rang de sagesse.

— C'est une fille fascinante, me fit Jace.

Elle disparut à l'angle de la rue, une seconde avant Shea.

— Elle est même plus que ça.

Anaïs nous observait. Je lui envoyai un clin d'œil discret en lui faisant un geste de la main. Elle sourit et s'en retourna travailler.

— Tu n'es pas si discret que ça, se moqua Jace.

— Tu ne l'aurais pas vu, si tu ne me regardais pas.

Il se figea une seconde.

— C'est vrai, m'accorda-t-il. Je te regarde.

— Moi aussi. Et très bien.

Il devint froid, presque glacial.

— Ne dis pas ça, siffla-t-il.

— Pourquoi pas ?

Une lueur sauvage traversa son regard ; une flamme à l'éclat violent. Elle vacilla entre nous, dangereuse.

Il sortit son paquet de cigarettes de sa poche. Nous étions en terrasse et les derniers clients venaient de régler leur note. Il n'aurait dérangé personne à fumer. À part moi. Il n'en fit pourtant rien, jeta ses clopes sur la table en se laissant tomber contre le dossier de la chaise et se détourna vers la rue. Il observa les quelques palmiers qui faisaient de l'ombre en terrasse. La petite marina plus loin. Les passants qui marchaient le long des quais. Le vent tiède remua un peu ses cheveux et ses yeux cherchèrent de nouveau les miens. Pendant une seconde, nous nous fixâmes sans rien dire. Avec défi, peut-être. Avec colère, pour lui. La

seconde suivante, quelque chose se passa. Le décrire serait compliqué. Ce fut comme reconnaître en l'autre une part de soi-même. Comme se voir dans un miroir qui reflétait une vérité. Comme écouter une mélodie inconnue et, pourtant, j'aurais juré la connaître par cœur. Je l'avais au bord des lèvres, prêt à la fredonner.

— Allez, viens, lui dis-je.

Il hésita le temps que je paie la note et finit par me suivre.

Quelques minutes plus tard, nous longions la marina, en silence. Plus loin, nous descendîmes sur la plage, nos chaussures à la main. Épaule contre épaule, face au vent.

Dix minutes.

Puis vingt.

Une demi-heure... à laisser l'empreinte de nos pas dans le sable, sous un soleil déclinant. Il était beau. Pas comme les hommes qu'il m'était arrivé de désirer, de façon aussi brève que fulgurante. Des éclairs qui illuminaient le ciel avant de disparaître. Il était beau et aucun orage ne grondait au-dessus de nos têtes. J'avais envie de poser ma main sur sa joue.

Conscient que je l'observais, il ralentit et finit par s'arrêter. Quelques pas plus loin, je me tournai vers lui et lui souris. Après une seconde, il m'imita et recommença à marcher. Peut-être un peu plus lentement. Peut-être un peu plus près de moi, aussi.

Et puis nous parlâmes. De tout et de rien au début. Des gamins de Lincoln, ensuite. De la prison, lorsque la lune se refléta sur le Pacifique. Jace m'expliqua à quel point travailler avec des criminels pour qui la vie n'a aucune valeur lui avait arraché un bout d'âme. À quel point les entendre raconter leurs crimes avec tant de froideur l'avait obligé à se blinder et à verrouiller ses propres émotions. Il ne savait plus où il avait foutu la clef, mais il n'avait pas vraiment voulu chercher. Une part de lui craignait ce qu'il retrouverait s'il s'en libérait. Parce que chacun des aveux qu'on lui faisait était un morceau d'obscurité qu'on lui offrait. Dans la bouche de certains, elle paraissait vraiment tentante. Il aurait été si facile de sombrer à son tour. Peut-être l'avait-il fait, d'ailleurs. Sombrer. Il n'en était pas certain.

Plus tard, en retournant vers le parking du Buster's, ce fut de Boise que nous discutâmes. D'une tombe vide à l'abri d'un pin doré. De mes rechutes, de mes électrocardiogrammes plats. De mon envie d'abandonner, du regard de ma famille qui m'en avait dissuadé et du nombre de fois que je les avais haïs de me retenir. Des années qui avaient défilé, de mes cheveux qui tombaient à chaque

nouvelle chimio et du goût de fer dans la bouche dès que les séances de radiothérapie débutaient. De ma petite sœur qui avait fait ses premiers pas dans ma chambre d'hôpital, qui avait dit ses premiers mots alors que je me débattais avec le fil de ma perfusion. De cette rémission à laquelle je n'avais jamais vraiment cru et du besoin d'oublier. De tout oublier.

Et puis, des heures plus tard, je garai ma camionnette à Shelltown, derrière la moto de Jace, face au garage d'une petite maison de banlieue. Je descendis et refermai ma portière grinçante et rouillée. Jace, son casque sous le bras, sortit des clefs de sa poche.

— Tu as pensé à la fourrière ? me lança-t-il, avec un sourire en coin.

— Ma camionnette roule très bien.

Je le suivis, les mains dans les poches.

— Elle ne roule pas, Mia. Elle avance on ne sait comment en menaçant de s'arrêter à chaque kilomètre.

Il ouvrit la porte et la poussa du pied en s'écartant pour me laisser entrer.

— Tu es mécano ? lui demandai-je.

Il referma derrière nous, jeta ses clefs sur la console d'entrée et posa son casque.

— Non, finit-il par dire.

— Okay.

Ce « okay » résonna comme un « va te faire voir, Jace ! ». Ça l'amusa. Il sourit en coin en me lançant un coup d'œil.

— Okay, alors.

Oui, exactement !

Je fis un tour sur moi-même. Le salon était rempli de cartons, il y en avait partout, même en dessous de la cage d'escalier. Le canapé devait être sorti de son emballage depuis peu de temps, il sentait encore le neuf. La table basse n'avait pas une seule rayure et la télé était posée sur une planche soutenue par deux tréteaux. Les murs étaient à moitié peints, la cuisine quasiment vide.

— Bière ou whisky ? me demanda-t-il.

Par contre le bar était plein.

— Whisky.

Il jeta quelques glaçons dans nos verres et les remplis de moitié. Il m'en tendit un, avant de mettre une pizza au four.

Je me laissai tomber dans le divan, la tête renversée. Mon téléphone sonna, je ne le sortis même pas de ma poche et attendis seulement qu'il se taise.

Jace alluma la télé, s'installa à mes côtés et balança ses chaussures n'importe

où avant de poser les pieds sur la table basse.

Nous trinquâmes à cette journée. Nos glaçons cliquetèrent dans nos verres. *Sin City* jouait doucement à l'écran.

« *As-tu commis des péchés, mon fils ?* » demandait un prêtre à Marv.

« *Eh ben* », répondait Marv, « *c'est-à-dire, mon Père, que je voudrais pas qu'on y passe la nuit alors je vais juste vous rencarder sur la dernière journée.* »

Jace rit. Je baissai les paupières. Je connaissais si bien ce film que je n'avais besoin que de l'écouter pour que les images défilent devant mes yeux.

Une demi-heure plus tard, une pizza et un autre verre.

Quelques rires et quelques histoires mal racontées. Après tout, nous avions parlé du pire. Pourquoi ne pas dire le plus beau. Les premières fois et les matins heureux à l'autre bout du monde. Les grands n'importe quoi et les pas grand-chose. Les amours et les amis – parfois même les deux. Les voyages et les retours.

S'apprendre. Et peut-être... oui, peut-être, se laisser rattraper par un sentiment... Se dire qu'il était empreint d'une douce violence.

Ce n'était d'abord qu'un tremblement imperceptible.

Une secousse.

Un cœur qui battait plus vite.

Et plus vite encore, lorsque sa tête tomba sur mon épaule.

Dire je t'aime à une inconnue✓

## Chapitre 6

*Lundi 29 Octobre 2012 – un mois plus tard.*

— Je vous aime, dis-je à la vendeuse du Starbucks lorsqu'elle me tendit mon gobelet de café.

Elle rougit jusqu'aux oreilles et je la trouvai jolie. Avec ses cheveux un peu en désordre, son chemisier moulant une poitrine pulpeuse et un jean dessinant à la perfection des hanches adorablement larges, je fus content qu'elle soit mon numéro 24.

Elle me rendit ma monnaie, un peu gênée, un peu charmée aussi.

— Bonne journée, monsieur.

J'allais ajouter quelque chose – peut-être lui demander si ma déclaration était si incongrue ; après tout elle faisait un café excellent et elle méritait bien que je l'épouse –, mais Shea me tira en arrière jusqu'à ce que l'on se retrouve sur le trottoir.

— Tu es au courant que c'est son mari le patron de ce café ? Tu ne tiens plus trop à tes dents et tu as décidé de t'en séparer, c'est ça ?

Je bus une gorgée de cet excellent café et Shea ouvrit sa voiture en me lançant un coup d'œil par-dessus la carrosserie.

— Jace et toi vous allez terminer en prison à cause de cette foutue liste !

— J'espère que oui, j'ai dû écrire ça quelque part.

— Il y a d'autre façon de le pousser dans ton lit, Mia.

— Je ne les ai pas encore trouvées.

Ce dernier mois, Jace et moi l'avions passé à rayer le plus de points de ma liste. Taguer un mur, numéro 78. Voler un livre dans un magasin, numéro 66. Voir un combat de boxe clandestin, numéro 40. Avoir un tatouage et adopter un chien, numéros 70 et 27. Bon, le tatouage était un simple numéro –100 – caché derrière l'oreille. Et si j'avais bien adopté un chien dans un refuge, un horrible bâtard aux oreilles pendantes, au poil rare et au caractère déplorable, il vivait chez Glen. Ce dernier l'avait rebaptisé Jean-Sébastien<sup>1</sup> et lui faisait écouter *La Traviata* avant de s'endormir.

Quoi qu'il en soit, m'occuper de cette liste me demandait pas mal de temps. Du temps que je passais avec Jace. Rien que pour ça, je remerciais le gamin avisé de seize ans que j'avais été.

Shea s'installa derrière le volant, je m'installai sur le siège passager, la tête renversée sur l'appuie-tête, le pied posé sur le tableau de bord.

Shea était plus qu'un frère pour moi. Il était parfaitement conscient qu'en cinq ans je n'avais pas prononcé une seule fois les mots « lymphome » ou « maladie d'Hodgkin ». Quelque part, il savait qu'en parler avait quelque chose de libérateur. Au bout du compte, peu de gens savaient que j'avais été malade la majeure partie de ma vie. Jenny l'ignorait. Sammy l'ignorait. Même Angèle l'ignorait. Ce n'était pas que je tenais à le leur cacher. Seulement que je n'avais jamais eu envie de m'expliquer. Et encore moins de répondre à toutes les questions qui suivaient toujours ce genre de nouvelle.

Je branchai le poste radio et Shea prit la direction de Lincoln. Ma camionnette m'avait lâché la veille et je l'avais faite remorquer chez un garagiste. Du moins, il avait dû l'être à une époque. C'était un autre cousin de Martin, un certain Lou. D'après Martin, il pouvait réparer n'importe quoi. Pourtant, il avait vu arriver ma vieille camionnette d'un drôle d'œil. Il avait soupiré si profondément que je ne me faisais pas trop d'illusions.

Shea avait bien voulu faire le détour ce matin pour me déposer devant le lycée. J'avais pris le second casque que Jace avait laissé chez moi, lorsqu'il m'avait ramené d'Anaheim. J'avais pris un train au hasard quelques heures plus tôt. Numéro 91.

— Tu as vu le nouveau mec d'Angèle ? me demanda Shea, me sortant de mes pensées.

— C'est difficile de le louper. Il a une tête de mort tatouée sur son crâne chauve. Et il s'appelle Death.

Shea explosa de rire et mit son clignotant.

— Elle a l'air heureuse.

C'était vrai. Elle n'avait pas souri autant depuis longtemps. *Pas depuis moi*, pensai-je avec amertume.

— Elle a trouvé quelqu'un qui ne voit ni une femme, ni un homme, mais seulement elle.

Shea s'arrêta à un feu rouge.

— Tu t'en veux encore pour ça.

Ça étant la nuit que j'avais passée avec Angèle pour de mauvaises raisons.

— Je me suis servi d'elle, Shea.

— Autant qu'elle s'est servie de toi.

J'allais contester, mais il posa sur moi son regard noir déterminé et, un instant, je me demandai si ce n'était pas lui, Mamako.

Quelques minutes plus tard, il me déposa devant le lycée et je lui promis de passer le lendemain avec des bières pour parler de la journée d'échange. Une journée que nous avions pensée quelques semaines plus tôt. Choisir cinq élèves de son lycée qui viendraient une semaine à Lincoln et cinq de Lincoln qui passeraient la semaine dans son lycée. Une idée approuvée par nos deux proviseurs et qui, nous l'espérons, permettrait à tout le monde de briser les clivages.

— Essaie de ne pas te faire arrêter, me lança Shea. Pas aujourd'hui, du moins, je n'aurai pas le temps de venir te chercher au poste de police.

— J'essaierai, ris-je, en m'éloignant.

J'étais déjà en retard de plusieurs minutes lorsque j'arrivai à la bibliothèque. Jenny avait eu le temps de parcourir ses sites de rencontre et de sélectionner quelques noms en prévision de son week-end. Un mec de moins de trente ans, timide, et impressionnable. Elle ne m'épargna aucun détail.

Je bus mon café en allant remettre les recherches à cet enfoiré de Jurquier, professeur de littérature, et m'en servis un autre à mon retour. J'étais en train de ranger les livres rentrés la veille, lorsqu'un bruit d'enfer retentit à l'entrée. Jenny manqua chavirer de sa chaise et les quelques élèves présents relevèrent brutalement la tête.

Quinn débarqua, poussant tellement fort la porte que je m'étonnai qu'elle ne se brise pas contre le mur. Décidément, elle était solide, vu la force avec laquelle il la malmenait ces derniers temps.

Il se laissa tomber sur une chaise qui crissa au sol, balança brutalement ses manuels sur la table, la moitié tomba au sol.

La journée s'annonçait longue...

Jenny soupira en levant les yeux vers moi. Elle pointa Quinn du menton pour me pousser à aller m'occuper de *lui*.

Je le rejoignis en quelques pas.

— Quinn, lui dis-je.

Il croisa les bras, refusant obstinément de me regarder. Il savait très bien ce que j'allais lui dire.

— Si tu t'es fait renvoyer, et je sais très bien que c'est le cas, tu dois te pointer au bureau de monsieur Logan.

C'était une suggestion de Jace qui avait été largement approuvée par le proviseur, l'équipe enseignante et la mère de Quinn. Il se faisait renvoyer de cours, il allait voir Jace à son bureau. Ce dernier espérait apaiser une situation qui s'envenimait. Tenter de le faire parler de ce qui le rendait si violent – dans

ses gestes et dans ses mots –, de sa mère, de son père, de son beau-père, de son demi-frère.

— Je n’irai pas voir ce connard, marmonna Quinn. Qu’est-ce qu’il peut comprendre, cet enfoiré ?

— Plus que tu le penses, sans doute.

Il se tendit tellement qu’il ressembla à un arc prêt à tirer une flopée de flèches sur quiconque assez stupide pour l’approcher.

— Ne m’oblige à aller là-bas, Mia.

Ça ressemblait tant à une prière que je me retrouvai comme un con lorsqu’il releva son visage vers moi et que ses yeux brillèrent de larmes retenues.

Je soupirai, une boule dans la gorge et un poids sur l’estomac. Peut-être que j’avais dépassé les limites avec Quinn. Peut-être oui... Parce que lorsque mon téléphone sonna et que je reconnus le numéro de Jace, je ne décrochai pas.

— Okay, finis-je par dire.

Je récupérai un livre sur les étagères et le posai devant lui. Il ne discuta pas ni ne rechigna sur l’auteur ou le titre et tourna seulement la première page.

Lire était la meilleure thérapie.

Même si ce n’était pas l’avis de Jace... Il débarqua une heure plus tard et jeta un coup d’œil à Quinn qui lisait toujours, sans avoir bougé ne serait-ce que d’un millimètre. Il tournait page après page, de plus en plus vite à mesure qu’il avançait. *Abattoir 5* était le genre de bouquin qui remettait tout en perspective. L’histoire de Billy et de ses voyages dans le temps. Lorsque l’avenir faisait partie du passé et que les événements futurs étaient déjà des souvenirs. Lorsque tout se mélangeait et que tout avait quand même du sens. C’était des mots bien choisis pour un gamin qui ne savait plus où il en était, où il devait aller, comment avancer. Là, tout de suite, Quinn n’était plus le gros dur du lycée, celui qui tapait et qui hurlait ; il n’était qu’un gamin perdu qui, enfin, s’apaisait. Alors peu importait le regard dur que me lança Jace. Peu importait sa voix qui claqua dans l’air, tranchante.

— On peut se voir cinq minutes, Mia !

Il ne me laissa pas le temps de répondre, il fit déjà demi-tour. Je le rejoignis dans le couloir. Il marcha quelques pas, s’éloigna de la bibliothèque, avant de se retourner brusquement vers moi. Je glissai les mains dans mes poches.

— Je pensais qu’on s’était mis d’accord, Mia. Quinn se fait renvoyer de cours, il atterrit dans mon bureau.

Sa voix était basse et vibrait de colère. Elle avait quelque chose de dangereux.

— L’enfermer dans une pièce de cinq mètres carrés en essayant de le faire

parler n'est pas une foutue solution, Jace. Pas pour lui.

Il s'approcha de moi et me pointa du doigt, sa mâchoire se contracta. Son visage était si près que je pouvais voir ses traits se tendre, son regard luire. Je pouvais sentir son souffle chaud sur mon visage. Il respirait fort. J'appuyai une épaule contre le mur, incapable de faire autre chose que de le regarder. Sa colère le rendait... le rendait... Je me penchai vers lui, hypnotisé. Il prit une grande inspiration, et posa une main sur mon épaule, m'empêchant d'aller plus loin.

— Bon sang, gronda-t-il, Mia, arrête ça !

Mais qu'est-ce que ça pouvait foutre, bon sang ? Pourquoi devait-il toujours se retenir, dire non, se détourner, s'en aller, fuir, revenir quand même et recommencer une nouvelle fois ? S'approcher de lui, un pas après l'autre, en essayant de ne pas l'effrayer. Il était sauvage, imprévisible, indomptable. Il ne se laissait pas facilement manipuler.

Pas suffisamment.

Pas encore.

— Mia...

J'écartai les bras.

— Excuse-moi.

Il prit une grande inspiration, bien plus furieux, mais pas seulement à cause de Quinn. Bien que ce soit de lui qu'il me parla.

— Je savais que j'allais devoir me battre avec les élèves, m'assena-t-il. Je ne pensais pas que je devrais le faire aussi avec toi.

Il passa ses mains dans ses cheveux, cherchant à se calmer. Juste le temps que Fanny, la secrétaire, passe devant en nous offrant un sourire immense.

Elle disparut à l'angle du couloir et Jace se tourna de nouveau vers moi.

— Je connais Quinn, Jace.

Il ricana.

— Tu le connais trop bien, justement.

Je me tendis à mon tour.

— Tu m'emmerdes avec ça.

Il se pinça l'arête du nez et ferma brièvement les yeux.

— Tu ne l'aides pas, Mia. Tu es juste un refuge qui lui évite de voir le reste en face. Il sait que tant que tu es là, il n'a plus besoin de réfléchir. Mais ce n'est pas comme ça qu'il régler ses problèmes.

Je le dévisageai, énervé.

— Tout le monde n'a pas besoin d'un psy pour s'en sortir.

— Il ne s'agit pas de toi, me balança-t-il durement. Ce n'est pas parce que tu

as refusé de voir quelqu'un quand tu étais malade que c'est une vérité pour les autres, tu comprends ça ? On parle de Quinn là, pas d'un gamin cancéreux ! Et il va mal finir si on le laisse faire n'importe quoi, alors si tu pouvais, ne serait-ce que quelques minutes, penser à autre chose que ce que tu voudrais toi, à ce que tu crois être bien ou mieux, à...

Il fut stoppé par mon regard. Il croisa les bras derrière la nuque, se détourna un instant, avant de revenir vers moi et d'appuyer une épaule contre le mur, juste en face de moi.

Je ne savais pas ce qui était le plus blessant. Le ton de sa voix. L'insulte à peine sous-entendue. Ou l'entendre parler de mon cancer comme si ce n'était que peu de chose. Après tout, j'avais dû me battre seulement pendant douze ans, contre un ennemi si fort qu'aucune arme n'aurait pu en venir à bout ! Un véritable bataillon sanguinaire avait siégé en moi en me tuant à petit feu, jusqu'à que je manque y rester tellement de fois que j'avais longtemps cru être un mort-vivant.

— Je suis désolé.

Le courage de cet instant fut de ne pas lui envoyer mon poing en pleine gueule.

— Désolé ? répétais-je.

— Écoute, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Son bras frôla le mien et ça me mit encore plus en colère.

— Non, c'est vrai, ce n'est pas *ce que tu voulais dire*, lui jetai-je brutalement. *Ce que tu voulais dire* c'est que tu ne sais pas comment faire avec Quinn, comme tu ne sais pas comment faire avec moi. Peut-être bien que c'est toi qui refuses de voir *le reste* en face.

Il ne détourna pas le regard, il ne chercha même pas à reculer lorsque j'empoignai fermement sa nuque, amenant son visage à un centimètre du mien. C'était viscéral, ce besoin d'être près de lui. C'était douloureux.

— N'utilise jamais plus mon putain cancer pour cacher tes lâchetés, susurrai-je au bord de ses lèvres. C'est clair ?

Il aurait pu se dégager, me repousser, faire quelque chose. Mais il resta devant moi, inclinant seulement la tête pour soulager la douleur dans sa nuque. Il ne me demanda pas de le lâcher, ni de m'écarter. Il se laissait faire.

— Très clair, Mia, murmura-t-il entre nous.

Comme un secret.

Comme une caresse.

Boire de l'absinthe✓

## Chapitre 7

*Mercredi 31 octobre 2012*

— Tu pourrais appeler plus souvent ta mère, gamin !

— Moi aussi je suis content de te voir, Pops.

Je le vis renifler à l'écran et je me retins de sourire. Il n'avait jamais su dire que je lui manquais. Pourtant c'était toujours le premier à utiliser la vidéoconférence lorsque j'oubliais de téléphoner régulièrement. Même s'il se défendait de savoir utiliser Internet. Alors qu'il naviguait sur le Net tous les jours et avec les mêmes facilités qu'un gamin de quinze ans qui avait grandi dans l'ère technologique.

Aujourd'hui encore, il n'avait pas hésité à faire fonctionner Skype et j'avais à peine branché mon ordinateur qu'il sonnait déjà. J'avais hésité à répondre. Après la journée que je venais de passer, après la convocation de Cooper pour parler du « cas de Quinn », je n'avais qu'une envie, tomber dans mon canapé, commander une pizza et mettre des boules Quies. Glen et Jean-Sébastien écoutaient *My Serenade* de Franz Schubert. Et ma voisine du dessus, un cours de fitness. Je rêvais de ne plus rien entendre et de choisir un livre au hasard pour me perdre entre quelques pages.

Mes parents et Lynn apparurent soudain à l'écran, j'oubliai mon besoin de solitude.

— Comment aller vous ? leur demandai-je.

— Ta mère a manqué mettre le feu à la cuisine en essayant un nouveau soufflé, m'expliqua mon père en évitant un coup sur la nuque. Mais sinon, ça va. Et toi ?

Ce n'était pas la première fois que nous frôlions l'incendie à cause de la créativité un peu explosive de ma mère.

— Ma cuisine est entière, répondis-je. Je suppose donc que ça va.

Lynn, assise en tailleur devant les jambes de mon grand-père, rit en se penchant sur l'écran, essayant de murmurer. Mais évidemment, tout le monde l'entendit.

— Pops a une petite amie.

Une... *quoi* ?

L'intéressé croisa les bras sur sa large poitrine et renifla.

— Je ne vois pas en quoi c'est intéressant !

C'était plus que ça !

Ma mère haussa un sourcil, comme si elle n’y croyait pas un instant, alors que mon père secouait la tête, exaspéré.

— J’ai une fille de seize ans trop calme et un père qui planque ses boîtes de préservatifs sous son lit, marmonna-t-il.

Lynn explosa de rire en voyant mes yeux s’agrandir. Encore plus lorsque mon grand-père ajouta, en me prenant à témoin :

— Je tiens encore la forme, à mon âge.

— Okay, articulai-je lentement.

Je n’étais pas sûr de vouloir connaître ce détail. J’étais même certain du contraire, d’ailleurs. Et vu la tête de mon père, il n’y tenait pas plus que moi. Heureusement, Pops n’alla pas plus loin et ma sœur et ma mère prirent le relais pour me raconter les exploits de la dénommée Carmen. Surtout à quel point grand-père devenait civilisé lorsqu’elle était avec lui. Pendant plus de vingt minutes il fut question de sorties à deux et de valse ; de vieilles recettes étrangères qu’elle apprenait à mes parents, de livres anciens qu’elle avait glissés dans la bibliothèque de Lynn. Je l’aimais déjà.

Puis, doucement, nous changeâmes de sujet. Le restaurant et le lycée, les amis et les voisins. Rires des derniers commérages, parler du boulot et de San Diego ; d’un certain psy débarqué de nulle part, de Shea et de Mamako, d’Angèle et de « Death », de Sammy et de Jenny, de tout et de rien. De ce qui faisait nos quotidiens.

Parfois, lorsque je les voyais là, sur cet écran, et que la distance pesait sur mon cœur, j’avais l’impression de les avoir punis. De quoi ? Aucune idée. Des années que la maladie m’avait volées. Des phrases emplies d’espoir qu’ils m’avaient parfois jetées sans y croire eux-mêmes. Des mensonges qu’ils avaient été obligés de prononcer pour ne pas simplement dire : « Mia, tu vas mourir ».

La soirée s’étira et ils étaient toujours là. Est-ce qu’ils avaient senti que j’avais besoin d’être distrait ? Sans doute. Mais on frappa à la porte et je décidai enfin de couper.

— Tu nous appelles bientôt, mon chéri.

— Promis, maman.

Je me déconnectai après avoir soufflé un baiser à Lynn, comme lorsqu’elle était gamine, regrettant de ne pas avoir pu lui parler davantage. Elle m’enverrait un long mail plus tard, je pouvais compter sur elle.

On frappa une nouvelle fois et je soupirai. Qui que ce soit, j’espérai que ce ne soit pas trop long.

J’ouvris ma porte et me tendis aussitôt en apercevant Jace. Je serrai le battant

de la porte et lui offris un regard noir. Je n'étais pas rancunier d'habitude. J'avais toujours considéré ça comme une perte de temps. Le pardon était plus rapide et lorsque vous passiez douze ans avec un Hodgkin, vous refusiez de gaspiller ne serait-ce qu'une journée à en vouloir aux autres. Pourtant, tout de suite, j'avais envie d'aplatir mon poing dans le nez de cet enfoiré. Surtout depuis la « réunion » avec Cooper. Réunion à laquelle il avait « participé » avec la conseillère d'orientation, le professeur principal de Quinn et une assistante sociale débarquée d'on ne savait où. Tout ça pour entendre ce que je savais déjà. Quinn allait mal ? J'étais au courant. Il passait la moitié de ses journées dans la bibliothèque et j'emmerdais Cooper et *son psy* à la con. Même si le psy en question se tenait devant moi, une main dans ses cheveux, son casque sous le bras et une veste en cuir marron ouverte sur une chemise blanche. Une chemise ? Je ne l'avais pas vu en chemise une seule fois depuis que je l'avais rencontré.

Il suivit mon regard et tenta un sourire.

Je serrai la mâchoire, il le ravala.

— Donne-moi une seule bonne raison de ne pas te claquer la porte au nez, Jace ?

Il grimaça en entendant mon ton.

— Je suis venu avec le numéro 37.

Il sortit une bouteille de son sac et me la tendit. Je l'observai sans la prendre.

37 – *Boire de l'absinthe*.

Est-ce qu'il connaissait cette fichue liste par cœur ?

Je relevai les yeux vers lui.

Il était tendu, en colère et... autre chose de plus flou, de plus fort aussi.

Son regard se perdit sur moi, en silence, et me brûla jusqu'à que ça devienne difficile de le soutenir. C'était vrai, je pouvais claquer la porte et l'envoyer se faire foutre. Des mecs, il y en avait plein. Des mecs qui ne seraient ni réticents, ni sur la défensive. Et pourtant, il était le seul que je voulais.

Je finis par m'écarter pour le laisser passer, furieux de ma faiblesse.

Il posa son casque et sa veste sur un fauteuil, et glissa les mains dans ses poches.

Je contournai le comptoir de la cuisine, posai la bouteille d'absinthe dans un coin, et sortis deux bières du frigo. J'en glissai une vers lui, il la récupéra sans me quitter des yeux. Je posai les coudes sur le comptoir, en face de lui et le pointai du menton.

— Si tu as quelque chose à dire, fais-le maintenant.

Il fit rouler sa bouteille entre ses doigts, avant de la reposer sur le bar.

— Je commence à croire que ça t’arrangeait qu’aucun psy ne soit resté à Lincoln.

Je ne répondis pas. À quoi ça aurait servi ? Il n’avait pas complètement raison. Il n’avait pas complètement tort non plus.

Il prit mon silence pour ce qu’il était, un morceau d’aveu.

— Je suis désolé de ce que je t’ai dit, s’excusa-t-il abruptement. Vraiment désolé, Mia. Mais bordel ! Tu devrais bosser avec moi. Au lieu de ça, tu me regardes de travers dès que je parle de Quinn. Tu me regardes comme si j’étais *un foutu psy de plus*. Et quoi que tu en dises, quel que soit l’angle sous lequel on regarde la situation, tu es trop proche de ce gamin pour être objectif. Même si tu refuses de l’entendre, tu te reconnais en lui. Pas pour les mêmes raisons, c’est vrai. Mais la vérité c’est que tu es un gosse qui a écumé trop de pys et qui refusait d’en écouter un seul. Qu’est ce que *ces connards* pouvaient bien comprendre, après tout. Ils n’avaient pas de lymphome. Ils ne subissaient pas chimio après chimio, et autant de radiothérapies. Combien ta mère en a quand même envoyé dans ta chambre d’hôpital ?

Je me raidis. Sans baisser la tête.

— Beaucoup trop, répondis-je, sur la défensive.

— Et tous des incompetents, je suppose. Toi tu préférerais écrire une liste que de parler à ces cons.

Cette remarque m’atteignit douloureusement.

Je posai si fort ma bouteille de bière sur le comptoir qu’elle se brisa.

— Tu ne sais absolument pas de quoi tu parles !

Il contourna le comptoir, remarquant avant moi l’écorchure sur ma main. Il jura en ouvrant le robinet, m’obligeant à mettre la plaie sous le jet, laissant l’eau retirer les quelques bris de verre dans un filet de sang.

Il baissa la tête pour ausculter la blessure. Je respirai plus vite que je l’aurais voulu.

— Ça n’a jamais été une simple liste, me murmura-t-il. Ce sont les dernières volontés d’un gamin mourant.

Il releva la tête.

— *Tes dernières volontés*, Mia.

Il coupa le robinet sans me lâcher la main. Elle était posée dans la sienne, comme un objet précieux qu’il tenait en coupe. Il frôlait chacun de mes doigts de son pouce. À peine un effleurement. De petites caresses, aussi légères qu’une aile de papillon. Et, pourtant, j’en ressentis bien plus de violence encore.

*Tes dernières volonté*, Mia.

Il me poussa vers le canapé, je le laissai faire, un peu abasourdi par ce qu'il venait de dire. Jace m'incita à m'asseoir et nous servit deux petits verres d'absinthe.

Je pris le mien, distraitement.

Je le pris, sans pouvoir me détourner de lui alors qu'il s'asseyait juste en face de moi.

Je bus une première gorgée en trouvant ça franchement dégueulasse. La seconde, encore plus. J'en avalai la moitié, avant de reposer le verre sur la table basse.

*Tes dernières volontés, Mia.*

Il avait raison. Bien sûr qu'il avait raison !

— Tu ne sais rien de ce qu'on ressent quand on attend la mort, Jace.

— Explique-moi.

Il chuchotait, comme s'il avait peur que quelqu'un nous écoute. Mais nous étions seuls dans cet appartement. Il n'y avait que lui pour m'entendre, que moi pour l'écouter.

*Lui expliquer ?*

— Elle est comme une amie qui est toujours près de toi, dis-je doucement, replongeant des années en arrière. Il est arrivé qu'elle me manque, quand j'allais mieux. Mais très vite elle revenait, parce que c'était impossible de *vivre* sans elle. L'ironie est là, n'est-ce pas ? Elle était devenue *ma vie*. Mon combat.

Je le fixai ; il avait les yeux encore plus ambrés ce soir. Et son odeur... Son odeur me donnait des frissons.

— J'avais douze ans lorsque ma mère m'a appris que mon père ne l'était pas vraiment, me dit-il, soudain.

Il rit tristement, en se laissant tomber contre le dossier du canapé.

Je tendis une main pour écarter une mèche de son front – pris de tendresse – et me retins à la dernière seconde.

— J'ai fait n'importe quoi, continua-t-il. Pas parce que j'étais en colère. Mais parce que je ne ressentais rien. Strictement rien. Ma mère m'a annoncé ça un soir, et le lendemain, j'étais vide. Complètement vide. On m'a collé sous antidépresseurs, sous anxiolytiques, sous tout un tas de conneries. Mais ça n'y faisait pas grand-chose. J'étais toujours engourdi, comme si plus rien ne pouvait me toucher. Comme si plus rien ne pouvait m'atteindre. Alors je continuais de faire des conneries, je courais derrière mes sentiments, mes émotions, n'importe quoi, tant que je ressentais quelque chose.

Il se tourna vers moi et me sourit. Il y avait tellement de choses dans ce

sourire, tellement de choses qu'il ne disait pas encore et que j'entendais quand même – que je croyais entendre peut-être, je n'en savais rien – que je ne me retins pas, cette fois-ci. Je dégageai son visage de ses mèches brunes, les ramenant en arrière. Ce n'était pas suffisant. Bien sûr que ce n'était pas suffisant ! Mes doigts glissèrent sur sa tempe, le long de sa joue, au coin de sa bouche.

Sur ses lèvres...

— Et maintenant ? lui demandai-je doucement. Tu ressens quelque chose ?

Est-ce qu'il ressentait *ça* ? L'urgence de ce sentiment qui prenait au corps, au cœur, partout. Est-ce qu'il me ressentait, *moi* ?

Jace attrapa tendrement ma main et l'écarta.

— Tu sais bien que oui, Mia.

Parcourir la route 66 en moto ✓

## Chapitre 8

*Vendredi 23 Novembre 2012 – Trois semaines plus tard*

— Tu es prêt ? s'impacienta-t-il.

— On est pressé ?

L'accompagner à Barstow chez un ami avait plutôt paru une bonne idée. Bien que l'ami en question, un certain Dicks, ait pris dix ans pour escroquerie et usage de faux. Après tout, je passais mes midis à manger les hot dogs de Martin, je refilais ma voiture à réparer à Steeve et j'avais fumé mon premier joint à quatorze ans. Je n'avais aucune idée d'où mon grand-père avait pu trouver ces sachets d'herbe mais je m'en fichais; ça m'avait tellement soulagé que j'aurais pris volontiers un abonnement en addictologie tant que je n'avais plus mal.

Je ne jugeais jamais les autres sur leurs erreurs. Je préférais voir la façon dont ils les réparaient. La plupart du temps, la rédemption avait plus d'importance que les fautes en elles-mêmes.

Et puis, ça allait me permettre de barrer le numéro 55 de ma liste. Du moins, si j'étais encore vivant en arrivant à Santa Monica. Vu la façon dont Jace conduisait, c'était un miracle qu'il ne soit pas dans un cimetière, entre quatre planches. Malgré ça, lorsqu'il avait proposé de rejoindre Santa Monica, parce que c'était plus sympa de rallier le début de cette route mythique qui traversait le pays jusqu'à Chicago, j'avais accepté sans poser de question. Ensuite, nous n'aurions plus qu'à rouler jusqu'à Barstow en espérant que Jace ne chercherait pas à nous tuer tous les deux.

Honnêtement, j'avais envie de partir avec lui, que ce soit pour la route 66 ou pour ailleurs. J'avais envie de le voir ailleurs qu'à San Diego.

Je refermai la porte de la chambre derrière moi et jetai un coup d'œil alentours. Des sacs attendaient à l'entrée. Ça me plut d'être sur le départ. Ça me plut de le voir appuyé au comptoir de la cuisine comme si c'était chez lui, buvant la fin de mon café en lisant de nouveau une certaine liste.

— Tu la connais par cœur, Jace.

Je lui repris ma tasse et avalai la dernière gorgée, frustré qu'il n'y en ait pas plus. Ça aurait été quelqu'un d'autre, j'aurais gueulé. Mais c'était Jace, et je la fermai. Ce qui en disait plus long que n'importe quoi d'autre. Le café était sacré. Et cette tasse l'était encore plus. Lynn me l'avait offerte pour mes dix-sept ans.

— Se balader à flanc du Mont Huashan ? lut-il. Pour aller en Chine, ça va être

un peu compliqué.

— Je te rappelle que je n'étais qu'un gamin lorsque j'ai écrit ça.

Jace inclina le visage, un brin moqueur.

— Un gamin qui rêvait de tester un love hôtel japonais. Et qui voulait faire l'amour n'importe où.

Je haussai les sourcils en passant ma veste et lui envoyai la sienne. Il la réceptionna au vol.

— J'ai déjà rayé ce point-là.

— Le love hôtel ?

Je mis mes gants en riant.

— Non. Faire l'amour n'importe où.

Il sourit en aimantant de nouveau la liste sur le frigo, entre les menus du traiteur du coin et plusieurs photos. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, avant de récupérer une bouteille d'eau.

— Apprendre le *flair bartending* ? me demanda-t-il, intrigué.

— Plus difficile qu'on le pense.

— Apprendre le taekwondo ?

— Ça aussi.

Il se tourna vers moi et me regarda plus franchement.

Je m'étais dit qu'un jour ça pourrait me servir. Mais en vérité, les seules fois où je m'étais battu c'était lors des cours et des quelques combats d'entraînement.

— C'est bon à savoir, fit Jace, en me dévisageant d'un drôle d'air.

— Quoi ? plaisantai-je en rejoignant l'entrée. Tu veux te battre avec moi ?

— Non, répondit-il trop lentement.

Comme s'il disait oui. Comme s'il avait envie de voir ce que j'avais dans le ventre. Pas pour me faire mal. Juste pour s'en rendre compte. Juste parce que ça lui plaisait que je ne sois pas simplement un documentaliste planqué derrière ses livres. Comme ça me plaisait qu'il ne soit pas simplement un fichu psychologue coincé dans un bureau. J'aurais seulement aimé qu'il le dise. Ou qu'il le montre. Que ce ne soit pas seulement des silences entre nous.

Je passai mon sac à dos, il en fit autant, en me dévisageant. Je souris plus franchement, il secoua la tête en ouvrant la porte, attrapant nos casques. Je refermai derrière nous, faisant sauter mon trousseau de clés dans mes mains. Je le remis à Glen, qui nous attendait sur son palier, à côté de Jean-Sébastien qui grogna en cherchant à me niaquer les mollets. C'était quand même moi qui l'avais sorti du refuge, bon sang ! Et pourtant, il n'y avait que Glen qui trouvait grâce aux yeux de ce petit bâtard.

— Salut Glen, lui lança Jace en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

— Monsieur Logan, répondit-il, très cérémonieux.

Je secouai la tête. Ce matin, il avait l'air d'un comte anglais avec un balai dans le cul. Il ne lui manquait plus que la perruque et la poudre de riz. Pas étonnant qu'il n'y ait jamais eu aucune femme chez lui. Il fallait supporter ses excentricités. Et son chien, à présent.

— Je rentrerai dimanche, lui dis-je. N'en profite pas pour fouiller mon appartement.

— Bien sûr que non, s'offusqua-t-il.

Très mal. Il aurait tout aussi bien pu me dire qu'il allait s'y mettre à la minute où je serais parti.

Il redressa le menton, princier, tapa le sol avec sa canne serti de pierres avant de faire demi-tour.

— Viens, Jean-Sébastien, la *Dolce Vita* nous attend.

Je m'engouffrai dans l'ascenseur en marmonnant.

— Je ne sais pas pourquoi j'adore ce type.

Jace rit en s'appuyant à la paroi.

— Tu ne sais pas, vraiment ? se moqua-t-il. Angèle est androgyne, Glen vit au XVIII<sup>e</sup> siècle, Jenny s'est mariée cinq fois et Shea parle à Mamako. Je dirais qu'il y a un point commun.

— Lequel ?

— L'originalité.

— Je n'ai rien d'original.

— Tu fais du taekwondo, tu baragouines du japonais avec le vendeur de sushis, tu as chanté *Englishman in New York* en plein Manhattan, il y a deux semaines. Tu cites Shakespeare en regardant le football. Et Molière, en français, quand tu as bu un verre de trop. Tu as lu *L'Étranger* de Camus tellement de fois que tu pourrais le réciter de mémoire, s'amusa-t-il à me rappeler. Arrête, Mia. Tu es le plus original de tous.

Je plissai les yeux dans sa direction.

— Et toi ? lui demandai-je. Quel est le point commun de tes amis ?

— Tu le sauras bientôt, dit-il mystérieusement.

La Ducati de Jace était stationnée devant ma nouvelle camionnette. L'ancienne avait rendu l'âme un matin, après des heures de lutte acharnée pour essayer de la redémarrer. Je m'étais résolu à en chercher une nouvelle. Plus jeune et en meilleur état, même si mes amis avaient eu l'air dépité en me voyant arriver avec. Elle avait les jantes rouillées. Et le coffre un peu enfoncé. Quant

aux portières, elles s'ouvraient difficilement, il fallait les forcer. Mais elle roulait.

Jace démarra sa moto et je montai à l'arrière. Je baissai la visière de mon casque et m'accrochai au porte-bagage, les pieds bien calés. Jace accéléra en faisant hurler le moteur, s'infiltrant dans la circulation à une vitesse hallucinante. Je m'attendis à sentir mon cœur partir au galop dans ma poitrine, à ce que mes mains deviennent moites et à être assourdi par le bruit de la circulation, par le hurlement du vent. Au lieu de ça, ce fut le calme. J'aurais pu fermer les yeux. Il y eut la paix... Comme une caresse. Comme un cocon qui m'enveloppa. Le paysage défilait ; la côte et le Pacifique. Jace allait vite en nous faisant zigzaguer entre les voitures.

Les jambes contre les siennes, je l'enserrai plus fermement.

Il accéléra.

*Jace... Je t'en prie, laisse tomber tes fichues barrières pour une fois... Laisse-moi juste m'approcher un peu plus... J'irai doucement, je ferai attention à toi, je prendrai soin de toutes tes émotions, de chacun de tes sentiments... Fais-moi confiance...*

Je le serrai plus fort.

Il accéléra de nouveau.

Je ne vis pas défiler les heures et, très vite, nous nous retrouvâmes au départ de la route 66, à Santa Monica. Jace se gara et je descendis pour m'approcher du panneau en retirant mon casque. Qu'avait-il de si spécial ? Pas grand-chose. Pourtant, me retrouver devant était... émouvant dans un sens. Le rêve d'un enfant qui devenait une réalité inespérée.

Un clic dans mon dos.

Je me retournai juste à temps pour voir Jace me prendre en photo. Une seconde fois avant de ranger son téléphone dans sa poche, sans cesser de me regarder. Je le rejoignis. Il était encore sur la moto, sa veste en cuir, son épais foulard autour du cou, son jean noir, ses boots bien ancrées au sol. Son regard me faisait toujours penser à deux étoiles du désert. Chaud, immense et dangereux. Il était si facile de s'y perdre, de mourir en cherchant son chemin.

Je posai la main sur le guidon, juste à côté de la sienne. Sans rien dire. Sans détourner les yeux. Sans sourire.

Une seconde.

Une minute.

Deux.

Il glissa lentement les doigts sous les miens et joua avec, prudemment, sans trop savoir quoi en faire. Juste pour me toucher. Puis, avec encore plus de précaution, il me tira un peu à lui et renversa le visage pour ne pas me quitter des yeux. Même pas lorsque je posai le front contre le sien. Ne pas l'embrasser, à cet instant, fut si douloureux que j'en aurais hurlé de frustration.

Ma main trembla, il la serra plus fermement.

— On y va ? me murmura-t-il.

Un souffle doux sur mes lèvres.

Une violente torture dans mon cœur.

— Okay, déglutis-je. On y va.

Je finis par me détacher de lui, difficilement. Je remontai sur la moto, fébrile, la gorge serrée. Je m'accrochai au porte-bagages de toutes mes forces, Jace mit les gaz.

Jour après jour, ce sentiment prenait plus de place. C'était fragile encore et un rien pouvait l'écraser. L'anéantir. Un rien pouvait le faire basculer et il se fracasserait au bas d'une falaise, explosé en mille morceaux. Il n'y aurait plus aucune chance de réparer ce qui commençait à voir le jour. Ce n'était plus seulement du désir. C'était plus grand que ça. Plus inquiétant. Plus brutal. Plus oppressant. Plus profond.

J'étais patient, j'avançais vers lui, un pas après l'autre, gardant blotties des émotions sans nom. Pour l'instant. Mais elles étaient là quand même, elles mettaient des frissons sur nos peaux, elles prenaient de l'ampleur à chaque geste anodin.

Ma main sur sa hanche lorsqu'il freina brutalement.

Ses doigts sur mon genou, pour que je tourne le visage vers le paysage.

Nous allions toujours plus vite, libres, contre le vent. Loin de tout. Loin du quotidien. Nous serpentions entre les montagnes. Puis dans un décor d'ocre sous un ciel bleu.

Barstow apparut enfin. D'abord comme un mirage. De plus en plus clairement, à mesure que nous avançons.

Jace ralentit en arrivant en ville. Quelques kilomètres plus loin, il se gara devant un magasin de motos. La devanture était surplombée de roues desquelles pendait l'enseigne.

Les Deux roues.

Très à propos.

J'avais à peine mis le pied à terre qu'une belle blonde, aux yeux les plus verts que je n'avais jamais vus, dans un pantalon en cuir et sweat moulant à l'effigie

du magasin, me sauta dans les bras, ses jambes autour de mes hanches, ses lèvres dans mon cou. Elle sentait bon et ses petits baisers n'étaient pas désagréables. J'étais ravi de l'attention – qui ne le serait pas ? –, mais de toute évidence, il y avait erreur sur la personne.

Le rire de Jace, derrière nous, lui fit brusquement relever la tête.

Elle quitta mes bras rapidement, tandis que j'ôtai mon casque, un grand sourire aux lèvres. Elle me dévisagea des pieds à la tête, s'arrêta sur mon visage comme la plupart des gens, avant de se tourner vers Jace, les poings sur les hanches.

— Il porte ton casque, s'indigna-t-elle. Depuis quand prêtes-tu ton casque à qui que ce soit, Jace Logan ?

Il lui sourit et la serra contre lui en lui embrassant la tempe.

— Depuis que je m'en suis acheté un autre.

— Hum... fit-elle, loin d'être convaincue.

Elle fit claquer sa langue avant de se tourner de nouveau vers moi, me détaillant avec plus d'intérêt. La surprise passée, elle sembla me trouver à son goût.

— Eva, je te présente Mia, lui dit-il.

— Salut, susurra-t-elle.

— Sa...

Elle ne me laissa pas finir et cueillit directement le mot sur mes lèvres. De toute évidence elle n'aimait pas perdre son temps. Et moi, je n'étais pas égoïste au point de ne pas lui rendre ce baiser. Même lorsqu'un type de plus deux mètres sortit du magasin et jura en nous voyant.

— Je vois qu'Eva fait déjà connaissance avec ton ami, tonna-t-il à l'intention de Jace.

Eva s'écarta, ravie. Jace haussa un sourcil et pointa le colosse du menton.

— Mia, je te présente Dicks, le père d'Eva.

Bien sûr que c'était son père. Il avait le même regard vert, bien qu'il soit brun et beaucoup plus grand. Beaucoup plus costaud aussi. Ses bras, complètement tatoués, étaient plus épais que les deux miens réunis. Je n'étais pas fin à proprement parler, mais à côté de cet homme je ressemblais à un gamin. Pourtant, en bon Mianovich, je tendis la main sans baisser la tête. J'avais du sang russe dans les veines et la fierté qui allait avec. Je me rappelai quand même qu'en cas d'attaque, mieux valait parer le premier coup et se placer pour donner le second.

*Plus ils sont lourds, plus ils sont longs, Mia.*

Dicks se contenta de me serrer la main, peut-être un peu plus fort que nécessaire.

— Bienvenue, Mia.

— Merci, Dicks.

Eva me fit un clin d'œil en me passant devant. Elle était magnifique et ce déhanché, vraiment hypnotisant. Si j'avais eu autre chose en tête que Jace, j'aurais pu me laisser distraire.

Jace posa une main sur mon dos et me poussa vers l'entrée du Deux roues. Comme si, d'un coup, c'était important que j'y rentre. Important que j'y aille avec lui. Bien plus qu'il ne le laissait suggérer depuis le début.

Je ne bougeai pas ; il se tourna vers moi.

Je penchai la tête ; il cessa de sourire.

Il fit quelques pas à reculons, sans me lâcher des yeux. Ce n'était rien – que quelques pas –, pourtant ça ressemblait à un défi.

*Est-ce que tu peux me suivre, Mia ?*

*Même ici ?*

*Maintenant ?*

*Si je te le demande, est-ce que tu me suivras ? Est-ce que tu m'attendras ?*

*Est-ce que je peux compter sur toi ? Tout le temps ? Toujours ?*

Il recula encore.

Et j'avançai vers lui, bien sûr.

Assister à une course sauvage ✓

## Chapitre 9

*Samedi 24 novembre 2012*

Les grondements des moteurs étaient hypnotisants. C'était une musique qui prenait aux tripes. Au cœur. La symphonie de leur mécanique, la vibration de la foule. La piste, en contrebass, était éclairée par les phares des véhicules. Le départ était donné par un coup tiré en l'air. La course n'avait rien de légal et il avait fallu rouler plus de trois quarts d'heure au milieu du désert, les remorques chargées de motos, pour atteindre le point de rendez-vous des habitués des compétitions sauvages. Dont Dicks faisait partie, évidemment. Avec un casier comme le sien, le moindre écart pourrait l'envoyer au trou pour une autre décennie. Pourtant, il ne pouvait pas s'en passer. Je comprenais pourquoi. L'atmosphère était électrique. Addictive. Je n'étais là que depuis une heure et, déjà, au milieu des autres spectateurs, mon cœur pulsait au diapason des leurs.

Poum, poum.

Le départ et les cris.

La vitesse.

Le danger, aussi. Bien sûr. C'était lui qui rendait tout ça si excitant. Qui poussait les corps à se rapprocher. Qui fascinait. Nous étions toujours plus vivants, en équilibre au-dessus d'un précipice.

Un bras passa par-dessus mon épaule et une bière fraîche se matérialisa devant mes yeux. Je la pris. Jace me contourna pour venir s'asseoir près de moi. Eva, plus loin, m'avait abandonné pour s'intéresser à un grand balaise au regard trop doux. Quant à Dicks, il discutait avec quelques bookmakers. J'avais bien essayé de parier plus tôt, mais Jace m'en avait empêché en récupérant mon billet et en secouant la tête. À la fin de la course, alors que le mec sur lequel je voulais miser avait fini en dessous de sa moto, j'avais compris pourquoi.

Un peu en hauteur de la piste improvisée, un mélange de sable et de rochers, nous suivions du regard six motards lancés à toute allure. L'un dérapa violemment et manqua chuter. La foule retint son souffle puis hurla lorsqu'il retrouva son équilibre et repartit encore plus vite.

Je sifflai, une jambe étendue devant moi, l'autre repliée contre ma poitrine, un coude sur mon genou. Je bus une longue gorgée de bière et Jace alluma une cigarette.

Je la récupérai et l'écrasai aussitôt.

— Tu fais chier, Mia.

— Ce sont les clous de ton cercueil, cette merde. Remercie-moi plutôt.

Il n'avait pas l'air d'en avoir envie.

Pas du tout.

— Combien de fois t'es-tu retrouvé à leur place ? demandai-je.

Je désignai les compétiteurs, faisant hurler les moteurs de leurs bécanes pour grappiller quelques minuscules secondes sur leurs adversaires.

Jace sourit, s'étant attendu à ce que je lui pose cette question. Il vida sa canette avant de s'appuyer sur ses coudes, reversant le visage vers les étoiles.

— Sam, mon oncle, habitait à San Bernardino, m'expliqua-t-il. Quand j'ai commencé à faire trop de conneries, mes parents m'ont envoyé chez lui pendant les vacances. À l'époque Dicks était en prison et Sam s'occupait d'Eva. Bien sûr, je suis arrivé en hurlant, en tapant dans toutes les portes, parce que j'en avais rien à foutre de son coin paumé au fin fond de la Californie. Et puis il m'a collé sur une moto et j'ai vite oublié Las Vegas.

Les grondements se firent si puissants que Jace et moi nous tûmes le temps de voir les motos passer à une allure folle à quelques mètres de nous, s'envoler d'une butte à une autre, dérapier dans un virage et s'éloigner de nouveau.

Il appuya un instant sa jambe contre la mienne, attirant mon attention. Il ne fallait pas grand-chose. Il suffisait de le sentir près de moi pour que le reste perde de l'intérêt. Il pointa une jolie brune qui me faisait de l'œil, plus loin.

— Shana, me dit Jace.

Shana était belle, c'était vrai.

Mais sûrement pas autant que lui.

— Depuis quand n'es-tu pas retourné à Las Vegas, Jace ?

Changer de sujet, c'était une autre façon de le dire.

*Je n'ai envie que de toi, que tu le veuilles ou non, c'est comme ça.*

Ce soir, il n'y aurait que le bruit des motos dans le désert californien, aux abords de la route 66. Il n'y aurait que quelques bières, les hurlements des spectateurs et les billets des parieurs.

Lui, toujours un peu distant.

Moi, toujours trop patient.

— Je suis parti de Vegas pour faire mes études dans l'Illinois, m'expliqua-t-il. Je ne suis jamais revenu.

— Pourquoi l'Illinois ?

— Pourquoi pas ? C'est un endroit comme un autre.

Il passa une main dans ses cheveux bruns, trop longs et en bordel ; avant de frotter ses joues mal rasées.

— Chicago est une ville qui m'allait bien. Ça changeait de Las Vegas et du désert de Mojave. Et toi ? Pourquoi as-tu quitté Boise ?

Je haussai les épaules, en buvant une autre gorgée de bière.

— C'est sur la liste.

Il me dévisagea.

— Sauf que tu avais oublié cette liste quand tu as déménagé.

Je bus une longue gorgée.

— C'est vrai, lui accordai-je.

Je pris une grande inspiration, le temps de regarder le nouveau passage des motards.

Lorsque le calme fut revenu, je me tournai vers lui. Il n'aurait pas insisté si j'avais choisi de me taire.

— Un jour, j'ai demandé à ma mère d'acheter un emplacement dans un cimetière, avouai-je. Une tombe pour moi. Je ne voulais pas qu'elle ait à choisir quand je ne serais plus là. Et je crois que je tenais à ce que ça me plaise. Elle a refusé catégoriquement. Elle ne voulait pas me voir mort, absent de sa vie. Sans le dire à personne, Shea m'a emmené faire le tour des cimetières. Et j'ai trouvé cet endroit. Un endroit magnifique, à l'abri d'un pin doré. C'est là-bas que je voulais être enterré. Évidemment, il a été impossible de convaincre ma mère, encore moins mon père. C'est mon grand-père qui l'a fait. Il a même fait mettre la pierre tombale, avec mon nom, exactement comme je l'avais choisi.

Je ris doucement, pas de joie, ni de tristesse. Je ris en me noyant sous son regard.

— Il y a ma tombe à Boise, Jace. Voilà pourquoi il fallait que je parte.

Jace se pencha à mon oreille et y murmura :

— Tu es vivant.

Son souffle caressa mon cou. Mon cœur battit aussi fort que les grondements des moteurs. Son épaule s'appuya contre la mienne. Son visage était si près que chacun de ses souffles se perdait sur mes lèvres.

Jace finit par reculer quand Dicks nous rejoignit, allégé de quelques billets et un pack de bières sous le bras. Il nous en lança une à chacun. Jace et moi les ouvrîmes, faisant gicler un peu de mousse avant de boire une longue gorgée.

— Alors est-ce qu'on ne se sent pas bien, en plein désert ? me demanda Dicks.

Il jeta un coup d'œil à sa fille, plus loin, qui semblait oublier tout ce qu'il se passait alentour, à l'exception de la bouche de son grand blond. Dicks soupira et détourna le regard.

— J’ai été trop sympa avec elle, bougonna-t-il. Et Sam aussi, quand j’étais au trou.

— Sans doute, fit Jace, distraitement.

— Il aurait été fier de toi, tu sais, fit Dicks en tapant sur l’épaule de Jace.

Jace finit sa bière et écrasa sa canette dans son poing.

— Ouais...

Il se leva d’un geste souple et s’éloigna. Dicks se laissa tomber en soupirant. Il me tapa sur l’épaule, un peu trop fort. Je partis en avant, le souffle coupé. Il ne s’en rendit même pas compte.

— Jace n’aime pas trop parler de son oncle.

C’était assez évident.

Dicks me lança un drôle de regard. J’eus l’impression de passer un examen. D’être jugé sur ma prestation de la journée.

— Tu as l’air d’un type bien, Mia. Même avec un nom comme le tien.

— Merci.

Je supposais que c’était un compliment.

— Jace t’apprécie.

— Du moins la plupart du temps, plaisantai-je.

Dicks se frotta le menton en m’observant. C’était le genre d’homme qui avait besoin de jauger les gens. Il avait appris à ne faire confiance à personne et même s’il m’avait ouvert les portes de sa maison, c’était seulement parce que Jace m’y avait invité. On ne trouvait pas grâce aux yeux de cet homme en une journée. C’était seulement les années qui forgeaient les ententes et les amitiés. Et la loyauté. Surtout elle, d’ailleurs.

Ça ne l’empêcha pas de me raconter sa première course.

Beaucoup plus tard, le silence revint dans le désert. Le ciel commença par s’éclairer et la lune par disparaître. Nous rentrâmes chez Dicks. Eva s’était glissée sur la banquette arrière, avec Jace. Sa tête sur son épaule, elle somnolait. Dicks ronflait sur le siège passager du 4x4 et je ne savais trop comment je m’étais retrouvé derrière le volant. Jace m’indiquait la route. Je lui jetais des coups d’œil dans le rétro. Il avait renversé le crâne sur son siège et un de ses genoux était remonté contre sa poitrine.

Nous arrivâmes une bonne heure plus tard. J’avais les yeux qui menaçaient de se fermer tout seuls et je ne réfléchis pas avant d’avancer vers la chambre d’amis où nous avons dormi la veille. J’ôtai mon t-shirt et mon jean, tombai au creux du matelas en fermant les yeux.

Quelques minutes plus tard, le lit ploya sous le poids de Jace. Il ne lui fallut

qu'une seconde ou deux pour se mettre à respirer profondément, prêt à sombrer. Dicks, à l'étage, ronflait si fort que la maison vibra.

— Tu ne dors pas, marmonna Jace.

Je ne savais plus m'endormir. Il me fallait du temps, même mort de fatigue. Instinctivement, je luttai.

— Non.

Après une hésitation et un souffle trop court, la main de Jace trouva mon torse.

Juste comme ça.

Doucement, son pouce décrivit de petits cercles sur ma peau. Je tremblai. Je me tournai sur le flanc et rouvris les yeux. Les siens étaient fixés sur moi, deux lueurs dans l'obscurité.

Il me tira à lui, doucement, jusqu'à que je pose la tête sur son épaule.

Il glissa les doigts dans mes cheveux.

— Dors, Mia.

Je m'endormis.

Sauver quelqu'un✓

## Chapitre 10

*Jeudi 13 décembre 2012 – Trois semaines plus tard.*

— À tes vingt-huit ans, mon vieux !

Shea leva sa pinte et la porta à sa bouche. Il but sous des encouragements de plus en plus bruyants. Il vint à bout d'un litre de bière en moins d'une minute et se fit acclamer pour la performance. Quelques personnes s'étaient arrêtées autour de notre table et tapaient dans leurs mains. Shea salua son public en se penchant exagérément, ses cheveux frôlant le sol. Je sifflai, deux doigts dans ma bouche, avant de me laisser retomber sur la banquette. Il était tout juste minuit. Les whiskies que nous avions bus pour fêter dignement l'anniversaire de Shea commençaient déjà à avoir raison de moi. Je pris quelques secondes pour me remettre la tête à l'endroit, observant le petit groupe qui m'entourait, éclairé par la lumière des stroboscopes, vibrant au rythme des décibels.

Angèle, avec son Death, discutait avec l'une des collègues de Shea. Death était un type surprenant, en définitive. Apprendre à le connaître, c'était ouvrir un paquet surprise. Malgré son crâne tatoué, ses airs un peu idiots et son mutisme parfois inquiétant, c'était un ancien étudiant du MIT. Il bossait comme ingénieur dans une grosse société d'informatique qui se moquait de son look pourvu qu'il ait le génie.

Sammy parlait avec Dom – l'un des cousins de Shea –, et Jenny, qui ne refusait jamais de venir à une soirée, surtout s'il y avait deux ou trois jeunes à corrompre. Elle regardait Sammy de façon plus qu'insistante et voir ce dernier chercher un moyen de lui échapper m'amusa.

Shea finit par se relever, je ne savais pas trop comment, et par danser avec une jeune femme qui le regardait, fascinée. Lorsqu'il lâchait ses cheveux et qu'il vous regardait, il avait cette beauté amérindienne – cette aura – qu'aucune fille ne pouvait ignorer. Shea aimait les femmes, et les femmes l'adoraient.

— Jace ne viendra pas ? s'étonna Angèle.

— Ça m'étonnerait.

Il m'avait envoyé un message dans la soirée, pour me prévenir qu'il avait un empêchement. Quoi que cela veuille dire, il ne s'était pas expliqué. Je n'avais pas cherché à en savoir davantage. Même si j'avais voulu lui demander ; même si j'avais passé trop de minutes – sans doute des heures – à me poser des questions. Si j'avais trop bu, c'était aussi à cause de lui. Combien de soirs

passait-il chez moi par semaine ? Trois, quatre. Les autres, c'était moi qui les passais chez lui. Combien de fois laissait-il ses mains glisser dans mes cheveux ? À chaque fois que le soleil se couchait et que plus personne ne pouvait le voir, même pas lui-même. Combien de douches froides pour ne pas le toucher, pour ne pas le pousser, pour ne pas être un salaud qui le plaquerait contre un mur pour exiger ce qu'il me refusait encore ? Combien d'heures à me demander si je faisais bien, si je faisais mal, ce que je devais faire de plus, de moins ? Combien de journées encore, sans prononcer les bons mots, pour ne pas le brusquer ?

Je n'en pouvais plus.

Plus les semaines passaient, plus il prenait de l'importance. Pourtant, nous continuions à nous taire ! Nous mangions ensemble chaque midi. Quasiment tous les soirs. Le dimanche avec mes amis. Nous nous disputions toujours à propos de Quinn, d'Anaïs aussi et de quelques autres. Nous prenions nos hot dogs à Martin. Nous continuions à rayer les points de ma liste.

Passer la frontière clandestinement, numéro 75.

Nous étions partis en bus à Tijuana, qui n'était qu'à une vingtaine de miles de San Diego, et avions contourné les postes de douanes pour revenir sur le sol américain, grâce à un type rencontré dans une ruelle, le soir trop tard.

Me faire un piercing, numéro 71.

Se faire percer le cartilage de l'oreille était presque plus douloureux que de se faire tatouer. Si ma mère voyait ça, elle ne me laisserait plus jamais repartir de Boise.

— Hé, Mia.

Je me tournai vers Sammy en clignant des yeux.

— Un autre verre ? me demanda-t-il.

— Peut-être plus tard.

Il me dévisagea avec un sourire en coin, comprenant sans doute que, *plus tard*, je serais sûrement en train de dormir. Il y avait très peu de chance que je boive quoi que ce soit avant au moins une semaine. Deux aurait été parfait, d'ailleurs. J'aurais eu besoin de rentrer chez moi. Mais me lever pour aller prendre le métro me demandait beaucoup trop d'efforts. Et pas question de compter sur un seul d'entre eux pour me ramener. Je fermai les yeux en écoutant Sammy me parler des vagues san-franciscaines et du week-end qu'il avait prévu de passer là-bas avec l'une de ses amies.

Le genre d'amie qu'il finirait par nous présenter.

— Allez, bois ça, me dit-il.

Il me tendit un verre rempli d'un liquide bleu.

— Je tiens à peine debout.

— Il n’y a pas d’alcool dedans.

J’inclinai le visage, il sourit en m’incitant à prendre son verre. Je bus une gorgée et manquai de recracher. Pas d’alcool ? Il n’y avait que ça. C’était de la liqueur fluorescente son truc !

— Tu cherches à me tuer ?

— Tu n’aimes pas ? plaisanta-t-il.

C’était trop fort et trop sucré. Ça avait un goût de menthe. Je bus une seconde gorgée pour m’en assurer et une autre encore, me laissant rattraper par une agréable chaleur dans la poitrine. Un léger engourdissement.

Ça me donna suffisamment d’énergie pour rejoindre Shea sur la piste de danse. Il passa un bras autour de mes épaules.

— Tu as l’air heureux ces derniers temps ? me dit Shea, en ralentissant un peu. Heureux et frustré.

— Je le suis. Je crois.

Son sourire fut si grand, le même que celui qu’il avait gamin.

Je fermai les yeux en même temps qu’Angèle nous rejoignit. Elle sautait bien plus qu’elle ne dansait. Elle passa un bras sous les nôtres et nous nous perdîmes dans la vibration. Crystal Castles chantait *Sad Eyes* et les lumières pulsaient en même temps que nos cœurs. Les regards se croisaient. Les corps se rapprochaient, se touchaient. Les mains se trouvaient, se lâchaient. Dans le noir. Dissimulées. Se retrouvaient un instant. L’espace d’un morceau. D’un second. De simples gestes, anodins. Rien d’autre que des doigts qui s’emmêlaient, que des sourires échangés. Sans plus d’intention que ça. Encore un peu avant que le tempo change, que le rythme ne soit plus le même et que l’on perde le moment.

Ils n’étaient jamais éternels.

Rien ne l’était, d’ailleurs.

Une heure passa en une seconde. Une autre bouteille se vida discrètement avant que je finisse par déclarer forfait. Bien sûr, je me fis huer de partir en premier.

Shea me tomba dans les bras et me serra si fort que je manquai de perdre le souffle.

— Je t’aime mon frère, me dit-il.

Je n’étais pas le seul à avoir trop bu.

— Je t’aime aussi, mon vieux.

Je me reculai et il hocha la tête en me regardant bien en face. Quand je poussai la porte du pub, je jetai un dernier coup d’œil à mes amis, aux verres qui

se levaient une nouvelle fois pour trinquer à un anniversaire qui s'éternisait. Puis je sortis sur le trottoir en titubant un peu.

Je rejoignis la première station de métro, des acouphènes cognant contre mes tympanes. Je descendis les escaliers un peu trop vite et manquai de tomber. Je réussis quand même à courir lorsque j'aperçus le métro prêt à repartir. C'était le dernier, pas question que je le rate.

Je m'installai sur un siège en bâillant.

Je descendis trois arrêts plus loin, rêvant d'une douche et de mon lit. Pas forcément dans cet ordre. Ou pas du tout, compris-je en croisant Quinn à une rue de chez moi.

Qu'est-ce qu'il faisait là ?

En mauvaise compagnie, de toute évidence !

J'accélérai le pas, tellement inquiet que j'en oubliai que ces deux types avaient l'air vraiment très louches. Jeans troués, même croix tatouée sur leur biceps, visages patibulaires se découpant dans l'obscurité. Ils avaient acculé Quinn contre une voiture et c'était tout ce que je voyais.

Ce gamin m'aurait tout fait. Il ne manquerait plus qu'il se fasse tuer sous mes yeux !

Ils ne me virent pas arriver, sûrement persuadés qu'à cette heure personne ne s'aventurerait dans ce quartier. Sauf moi, bien sûr. Parce que c'était plus court pour rentrer et que je savais me défendre. Du moins, théoriquement. Je prenais encore quelques cours de taekwondo de temps en temps, le dernier avec Jace d'ailleurs, et j'avais été plus que content de l'envoyer au sol. Mais de là à savoir ce que ça pouvait donner en combat réel, avec un taux d'alcoolémie un peu trop élevé...

— Hé ! les interpellai-je. Il y a un souci ?

C'est là que je vis. L'œil droit de Quinn méchamment tuméfié, son bras replié contre sa poitrine dans un angle un peu improbable, sa lèvre qui saignait et surtout, la lame d'un couteau que l'un de ses assaillants avait posée sur sa gorge. Son regard se braqua sur moi et je crus y lire un sursaut d'espoir. L'espoir d'un gamin complètement perdu.

*Ça va aller, Quinn.*

— Dégage de là, connard ! me hurla le plus grand des deux gars.

*Ça va aller, oui... .*

*Réfléchis Mia !*

*Tu sais te battre, sans doute. Mais d'ici à ce que tu les atteignes, le couteau pourrait tout aussi bien trancher la carotide de Quinn.*

*Non, non ! Respire lentement ! Ne panique pas !*

*Ça va aller !*

*Réfléchis !*

— Okay, tout le monde se calme.

À qui parlais-je ?

À eux ou à moi ?

— Va te faire foutre, abruti. Si tu ne veux pas finir les tripes à l'air, tire-toi de là.

Ce qui semblait l'alternative la plus raisonnable. S'ils n'avaient pas posé leurs sales mains sur ce gamin. Ses fringues étaient déchirées. À croire qu'il avait passé les derniers jours dans la rue. C'était vrai qu'il n'était pas venu à la bibliothèque cette semaine.

*Bon sang ! Je savais que quelque chose n'allait pas !*

*Fichu Jace et ses conneries sur les limites à ne pas dépasser ! Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on s'en fout des limites !*

Soudain, je n'eus plus une seconde pour réfléchir. Les deux types me tombèrent dessus et j'eus à peine le temps de voir Quinn glisser au sol et perdre connaissance.

Le premier coup partit, je l'évitai de justesse.

— Okay, tentai-je une nouvelle fois, les bras écartés. On n'est pas obligés de faire ça.

Deux rires me répondirent.

J'esquivai le second et le troisième coup.

Le quatrième m'atteignit à l'épaule et j'envoyai un coup à l'un d'eux, suffisamment fort pour qu'il se retrouve au sol.

Je ne détachai pas les yeux de la lame de couteau, pointée à présent sur moi. Si la maladie d'Hodgkin n'avait pas pu m'avoir, ce n'était pas ce connard qui allait y réussir.

Les rayons de lune se reflétaient dans la lame.

Elle fendit l'air trop près de mes oreilles.

Bruit sinistre.

Puis vint ce moment...

Cet instant presque poétique où la première goutte de sang s'écrasa sur le bitume...

\*\*\*\*\*

— Tu as des nouvelles de Quinn ? demandai-je à Jace.

Je ne levai même pas les yeux vers lui, essayant de boutonner ma chemise d'une main. Il m'observait, figé dans le box des urgences où le médecin venait de partir.

Un coup de couteau dans le bras, une plaie superficielle, et trois points de suture. C'était douloureux, mais pas tant que ça. Ce n'était pas grand-chose au vu de ce qui aurait pu se passer. Au vu de ce qui s'était déjà passé.

Quinn avait été transporté en ambulance dès que j'avais pu appeler les secours, lorsque les deux voyous étaient partis en courant, surpris par les gyrophares d'une des voitures de police qui sillonnaient le quartier la nuit. Quinn n'avait pas repris conscience une seule fois durant le trajet et son visage était si gonflé qu'à la lumière du hall de l'hôpital, il n'avait plus eu l'air tout à fait humain. Quelques points et un ou deux bleus n'étaient pas si cher payé s'il restait en vie.

Je n'arrivais pas à fermer cette fichue chemise ! Jace fit un pas dans ma direction.

— Bordel ! perdis-je patience. Tu vas me dire comment va Quinn !

— Il est encore au bloc opératoire. Mais ça va aller.

Je pris une grande inspiration pour maîtriser mon inquiétude. Et mes tremblements.

*Le contrecoup.*

Ce n'était que le contrecoup.

— Et ses parents ?

— Mal, évidemment. Et rassurés, en même temps. Ils savent où il est au moins.

Pour la première fois depuis que je l'avais vu arriver avec la mère et le beau-père de Quinn, je le regardai droit dans les yeux. J'explosai. Je me fracassai en mille morceaux, ne gardant qu'une chose intacte. La colère. Le besoin de le frapper.

— C'était ça ton foutu empêchement ? rugis-je. Tu cherchais Quinn ?

— Sa mère m'a téléphoné dans la soirée, paniquée.

Il croisa les bras sur sa poitrine et s'approcha encore de moi. Sa mâchoire était aussi serrée que la mienne.

— Tu aurais dû me le dire ! lui jetai-je.

— C'était l'anniversaire de Shea.

Je ricanai en attrapant mon ordonnance et ma veste sur le lit.

— Tu n'avais pas à décider pour moi, Jace !

Je marchai vers la sortie, il se décala pour m'empêcher de passer.

— Tu ferais mieux de t'écarter, sifflai-je. Tout de suite !

Il ne bougea pas d'un centimètre.

— Reste à ta place pour une fois, me prévint-il.

— Pardon ? criai-je.

On aurait pu entendre mes dents grincer. On aurait pu entendre mes pensées hurler.

On aurait pu sentir la tension devenir presque insupportable.

— Tu es documentaliste, me lança brutalement Jace. Essaie de t'en rappeler pour une fois.

— Va te faire foutre. Tu entends, Jace ? Va te faire foutre ! Et tire-toi de mon chemin.

Je le contournai. Il tendit le bras et frappa furieusement le mur, me bloquant toujours le passage. J'inclinai le visage, dangereux. Il me poussa à l'épaule.

Je jurais que j'allais le cogner s'il ne bougeait pas *tout de suite*.

— Bordel, mais quand est-ce que tu vas comprendre que tu ne peux le sauver ! s'emporta-t-il. Tu ne peux pas le SAUVER ! Merde, tu saisis ça ? Tu ne peux rien faire pour lui. Parce que c'est à lui de faire ses choix. C'est à lui de se relever. C'est à lui d'avoir le courage de changer. Pas à toi, c'est clair ? PAS À TOI !

Qu'est-ce qui me retint de lui en coller une ? Qu'est-ce qui m'empêcha de le bousculer pour passer ?

Peut-être ce que je lus dans son regard.

Peut-être le léger frisson qui le parcourut lorsqu'il baissa les yeux sur mon pansement.

Peut-être parce que c'était Jace, tout simplement.

Il tendit les mains vers moi, paumes vers le ciel, comme une prière. Elles tremblèrent, et avant même d'y réfléchir, je les serrai entre mes doigts.

— Tu viens de te prendre un coup de couteau dans le bras, chuchota-t-il. Mia... *Un coup de couteau*.

Je redressai le visage vers lui, la colère oubliée. Il secoua la tête, avant de poser son front contre le mien, fermant les yeux un bref instant.

Alors c'était ça ?

La peur ?

Pour moi ?

— Je vais bien, Jace, lui murmurai-je. Je vais bien, okay ?

Oui, c'était ça...

Lorsque l'inquiétude percutait de plein fouet. Lorsqu'on imaginait un millier de scénarios à la fin bien plus dramatique. Lorsque le souffle se coupait et qu'on avait envie de se rapprocher encore un peu. Juste pour sentir une peau, un cœur. Une odeur. Juste pour se le dire. *Tout va bien. Tout va bien.*

Bien sûr, Jace finit par se détourner, passa une main dans ses cheveux et s'écarta pour me laisser sortir. Très vite nous retombâmes dans le silence. Ce silence, oui, toujours. Ce soir, pourtant, il se faisait tendre, une caresse qui descendait lentement le long d'une échine.

Nous rejoignîmes la salle d'attente.

La mère de Quinn me tomba dans les bras.

— Merci, merci ! pleura-t-elle contre mon épaule. Vous lui avez sauvé la vie.

Sauver quelqu'un ? pensai-je.

*Sauver quelqu'un, numéro 84.*

Mon Dieu...

Lorsque j'avais écrit ces quelques mots sur ma liste, je n'aurais jamais cru qu'un gamin qui avait besoin d'une perche pour remonter du trou dans lequel il s'était enfoncé, m'aiderait à rayer ce point. Je n'avais pas imaginé que ça me toucherait autant, sans que je ne réussisse à le dire complètement. J'aimais les mots quand ils étaient écrits, lorsqu'ils se perdaient entre des pages. Quand ils dansaient de lignes en lignes, d'un paragraphe à un autre. Mais les prononcer, maintenant, dire à quel point voir Quinn dans cet état m'avait fait mal, j'en étais incapable.

Pas ici.

Pas dans un putain d'hôpital !

Je m'assis, mon bras blessé replié contre ma poitrine. Et acceptai le café que le beau-père de Quinn me tendit.

Oublié, l'alcool que j'avais bu ce soir ! Les sourires des amis et l'anonymat des regards ! Ici, la lumière était trop vive et éclairait les cernes sous les yeux d'une mère en pleurs. Elle éclairait le visage de Jace assis en face de moi. Ses joues mal rasées, ses cheveux en désordre, son jean troué au genou, son t-shirt noir à manches longues. Son pied tapait contre le mien toutes les deux secondes. Mon bras commençait à me faire mal et je grimaçai en baissant les yeux au sol.

Quelle heure était-il ?

Je détestais les hôpitaux. Ils n'étaient qu'un arrêt avant le cimetière. C'était censé être l'endroit le plus sûr du monde, là où vous aviez le plus de chances de vous en sortir. Et pourtant, chaque fois que je m'en approchais, j'entendais le tic-tac de la Grande Horloge qui égrenait les secondes qu'il nous restait à tous.

J'avais besoin de prendre l'air.

Je serrai doucement le bras de la mère de Quinn, lui proposant de lui ramener quelque chose à manger. Elle refusa avec un pauvre sourire qui masquait mal sa détresse.

J'essayai de combattre la mienne. Dehors, je pris une grande inspiration. Jace arriva et s'arrêta dans mon dos.

— Entre l'anesthésie et les antidouleurs, tu ferais mieux de t'asseoir.

— Oui, *papa*, ironisai-je.

Je me laissai tomber contre un mur, il alluma une cigarette. Je n'avais pas la force de la lui retirer.

— Un père qui ne connaît même pas ton prénom, alors ?

Je ne compris pas tout de suite ce qu'il disait. Puis, surpris, je me rendis compte que c'était vrai. Il ne connaissait toujours pas mon prénom. Pour la bonne raison que tout le monde m'appelait Mia.

— Hadrian.

Le prononcer était étrange. Je n'en avais pas l'habitude. J'avais l'impression que c'était le prénom d'un autre.

— Hadrian, répéta Jace, me faisant frissonner. Hadrian Mianovich.

Dans sa bouche, c'était presque trop, tout à coup.

Je tendis le bras vers lui, pris d'un besoin de le toucher. Je me retins à la dernière minute, secouant la tête. Jace se rapprocha de moi, attrapa doucement mes doigts et les posa sur sa hanche. Je le tirai vers moi. Un peu plus, encore, sans le lâcher des yeux. Jusqu'à ce qu'il soit contraint d'appuyer une main au-dessus de ma tête pour ne pas m'écraser.

Il faisait noir et j'avais mal. J'avais peur pour Quinn, ça me bouffait de l'intérieur. Les médicaments commençaient à faire leur drôle effet ; je me sentais tomber dans du coton. En cet instant, tout ce que je voulais c'était poser la tête contre la poitrine de Jace et baisser les paupières pour me reposer.

Jace jeta son mégot au loin, appuya son visage contre mon épaule, et son souffle se perdit dans mon cou.

Ses lèvres frôlèrent ma peau d'un léger baiser.

Nos jambes s'emmêlèrent.

Il frissonna.

Combien de temps dura cette étreinte ?

Combien de temps avant de se retrouver de nouveau dans cette salle d'attente ?

Combien de temps avant que le médecin nous rejoigne pour nous dire que

Quinn allait bien ?

Combien de temps dureront les sanglots de sa mère ?

Combien de temps...

Combien de temps encore à trembler dans ses bras ?

Manger des champignons hallucinogènes ✓

# Chapitre 11

*Vendredi 21 décembre*

— Je n’ai plus de rate, un traumatisme crânien, trois côtes de fêlées et toi tu m’amènes *La Vallée de la peur* d’Arthur Conan Doyle. Merci, hein.

Je me laissai tomber sur la chaise de la chambre d’hôpital de Quinn. Elle était installée près de la table de nuit. La mère de Quinn faisait attention de la laisser au même endroit, avec une boîte de cookies à proximité. Le matin, lorsque je passais avant les heures de visite, les infirmières se contentaient de m’apporter un café, ayant vite renoncé à me rappeler le règlement. Et le soir, elles ne disaient rien si je partais plus tard. Elles ne dirent rien aujourd’hui non plus.

Quinn devait sortir le lendemain. Ça l’angoissait. Tant qu’il était à l’abri dans ce lit aux draps blancs, surveillé par des médecins et des aides-soignants, il pouvait encore échapper à ce qui l’attendait. Bientôt, il faudrait mettre de nouveau un pied dans l’arène, regarder en face ce qui s’était passé dans cette rue. Et surtout, tout ce qui l’y avait amené. Ça ne serait pas facile. Mais j’avais confiance en lui. Il se débrouillerait pour recommencer, pour repartir sur les bons rails. J’en étais certain. Parce qu’il avait pleuré. Après son réveil. La première fois que j’étais venu lui rendre visite, à sa sortie des soins intensifs. J’étais entré dans sa chambre et il avait fondu en larmes, plus fragile que jamais au creux de ce matelas. Il avait paru si jeune tout à coup, si blessé aussi. Je m’étais assis sur son lit, le bras en écharpe, la mère de Quinn et Jace dans mon dos. Quinn m’avait pris la main et avait présenté des excuses tellement de fois que les mots avaient fini par nous étourdir. Pendant une heure, il avait été impossible de le calmer, si bien qu’une infirmière lui avait donné un calmant.

Depuis, je venais une ou deux fois par jour, je lui apportais ses cours et ses devoirs. Des livres.

Sa mère était une femme charmante, une mère aimante, mais elle ne savait plus comment approcher de son fils. Alors elle me préparait des cookies, des moelleux au chocolat et des *vatrouchka*<sup>2</sup> parce qu’elle savait que j’étais d’origine russe. Elle cuisinait des pâtisseries parce que Quinn me parlait, alors qu’il se fermait dès que quelqu’un d’autre entrait.

— Sherlock Holmes, Watson, ça plait à tous les gamins de dix-sept ans, dis-je à Quinn en piochant dans la boîte de cookies.

Il tendit la main pour en prendre un, j'éloignai la boîte de lui.

— Si tu lui demandes, ta mère sera heureuse de passer des heures à te faire des tonnes de cookies.

Il serra la mâchoire et détourna la tête, jetant le bouquin sur la table de nuit.

— Ouais, marmonna-t-il. Peut-être.

— Tu devrais essayer.

Il haussa les épaules et son regard se perdit dans le vague, comme ça lui arrivait souvent. Ça ne dura que quelques secondes avant qu'il ne se reprenne. Quelques secondes, avant qu'il me parle des infirmières, du médecin, des vacances de Noël qui commençaient, du dernier livre que je lui avais prêté : *1984* de George Orwell. De ça, il pouvait en parler pendant des heures. De Winston, de ministère de la Vérité qui savait si bien réécrire l'histoire et de la Police de la Pensée. Mais de lui, des deux types qui l'avaient passé à tabac, de ce qui aurait pu lui arriver si je n'étais pas passé par là, des flics qui étaient venus l'interroger, des conneries qu'il avait fait pour se mettre ces deux petites frappes à dos, sur ça, il restait silencieux.

Je finis les cookies et Quinn mangea le dîner qu'une aide soignante vint lui apporter. Il grimaça, essayant de comprendre ce qu'il y avait sur le plateau.

Je partis lorsque les médicaments commencèrent à le faire somnoler et qu'il cligna des yeux à plusieurs reprises. Je n'avais pas encore passé la porte qu'il ronflait déjà.

Je glissai les mains dans mes poches. Deux jours plus tôt, un infirmier m'avait retiré mes points, sous l'œil concentré de Shea, qui paraissait si menaçant que le jeune interne avait manqué partir en courant. Quand il avait appris pour le coup de couteau, Shea était devenu muet à l'excès, et avait passé trois jours derrière moi, comme mon ombre, s'assurant qu'il ne m'arriverait plus rien. Et je ne parlais pas d'Angèle et des coups de fil répétés de ma mère, de mon père et de la voix paniquée de Lynn sur mon répondeur. Aujourd'hui, il ne restait qu'une cicatrice. Quinn allait mettre plus de temps à s'en remettre.

Je rentrai chez moi, comme un automate. Je conduisis sans réfléchir à la route et ma camionnette se contenta de me ramener tranquillement. La moto de Jace était stationnée sur le trottoir. Je ne m'attendais pas à le voir ce soir. Ni à le trouver sur mon palier, discutant avec Glen en essayant de ne pas se faire bouffer par Jean-Sébastien. J'ouvris l'appartement en saluant Glen la tête ailleurs. Je rentrai à Boise demain, pour les vacances de Noël, comme tous les ans.

Jace ferma la porte derrière lui et je lui jetai un coup d'œil.

Il était là tout le temps. Avec ses sourires et ses silences. Avec ses histoires de

jeunesse et ses aventures à Barstow. Quand il était en retard, je l’attendais en tournant en rond. Les rares fois où il ne pouvait pas venir, il me manquait. Je déambulais alors, une bière à la main et je finissais par frapper chez Glen pour écouter *Carmen*.

— *Pirojoik*<sup>3</sup>, *samsa*<sup>4</sup>, *pelmeni*<sup>5</sup> et *zakouskis*<sup>6</sup>, ça te va ? me demanda-t-il en montrant les poches qu’il tenait.

Je jetai ma veste sur le dossier du canapé et mes chaussures contre le mur.

— Tu aimes la bouffe russe ? m’étonnai-je.

— Ça m’arrive.

Il lâcha son casque sur la chaise à l’entrée et accrocha son blouson au portemanteau, avant de poser les plats du traiteur sur le comptoir. Ça sentait bon. Je pouvais facilement oublier le sandwich dégueulasse de la cafétéria de l’hôpital pour des *pelmeni*. Même s’ils seraient sans doute moins bons que ceux de mon père.

J’ouvris le frigo, sortis deux bières et en poussai une dans sa direction, attrapant deux fourchettes au passage. Jace piqua un ravioli, en haussant un sourcil. Je l’imitai, le visage baissé sur les plats.

— Comment va Quinn ?

— Comme un gamin qui ne sait plus où il en est. Mais il a aimé Orwell, alors tout n’est pas perdu.

Il rit en s’asseyant sur un tabouret. J’appuyai mes coudes sur le comptoir, de l’autre côté, buvant une gorgée de Budweiser. Je fis tourner la bouteille, laissant quelques ronds humides sur le zinc.

— Mon père nous aurait servi de la *Moskovskaya*.

Jace inclina le visage, surpris de m’entendre parler russe. Je ne le faisais pratiquement jamais. Pas que j’en avais honte. C’était même tout le contraire.

— C’est une ancienne marque de vodka, lui expliquai-je, c’est comme ça qu’on appelle la vodka, chez nous. La *Moskovskaya*.

Mon grand-père y tenait et il n’était jamais bon de le contrarier lorsqu’il était si buté sur un sujet. Il fallait choisir ses combats. Et celui de la vodka était perdu d’avance. On ne plaisantait pas avec ça chez les Mianovich.

Jace sourit, posa une seconde poche sur le comptoir. Il en tira un petit sachet qui contenait une poudre étrange.

— Ce n’est pas de la vodka, sourit-il. Le cousin de Martin m’a assuré qu’ils n’étaient pas forts.

Je pris le sachet, n’en croyant pas mes yeux.

J’ouvris la bouche, la refermai, avant de relever le visage vers Jace.

— Tu as acheté des champignons hallucinogènes à un cousin de Martin ?

— Numéro 41.

— Tu as vraiment acheté des champignons hallucinogènes au cousin de Martin.

Martin avait autant de cousins que nécessaire. Il en avait toujours un sous la main au moment opportun. Ils étaient mécanicien électricien ou plombier, et étaient prêts à donner un coup de main, moyennant finance. Celui qui avait donné ce sachet à Jace avait apparemment quelque talent pour le psychédélique.

J'ouvris le sachet et reniflai avec prudence.

— Je ne suis pas certain...

D'accord, c'était bien sur ma liste. Comme beaucoup d'autres choses que je n'étais pas près de faire. Me voyant hésiter trop longtemps, Jace récupéra le sachet et le glissa de nouveau dans sa poche, l'oubliant aussitôt en avalant l'un des *pirojki*.

Je le fixai, il haussa les sourcils.

— Tu en as déjà pris ? lui demandai-je.

Il se frotta le nez.

— Ouais... avoua-t-il. Quand j'étais au lycée et que je faisais n'importe quoi.

Avec l'hospitalisation de Quinn, je n'avais plus pensé à ma liste depuis un certain temps. Elle était toujours aimantée à mon frigo sous une multitude de photos, de menus et de papiers en tout genre. C'était vrai, qu'avant, nous avions parlé de ces fichus champignons.

Oh et puis merde ! Nous étions dans mon appartement, nous étions ensemble et il n'était pas question de se coller une seringue d'héroïne dans le bras, non plus. Seulement de prendre un peu de ces champignons, rien que pour voir ce que ça faisait. Comment en étais-je arrivé à mettre ça dans les cent choses à faire avant de mourir ?

Je finis ma bière et pointai le culot vers la poche de son pantalon.

— Okay, dis-je.

Demain matin je m'envolais vers l'Idaho pour passer les vacances de Noël avec ma famille. Je m'envolais loin de San Diego pour quelques jours. Il allait me manquer. Voilà ce à quoi je pensais quand nous tombâmes sur le canapé, après avoir pris un soupçon de poudre de champignon, mais c'était plus que suffisant. Le sourire aux lèvres, les couleurs soudain bien plus vives, je me trouvais bien, son épaule contre la mienne. Je me sentais fébrile, comme lorsque je l'avais attiré à moi à l'hôpital. Son visage dans mon cou, son souffle et ses lèvres sur ma peau. Son corps près du mien dans le lit de la chambre d'amis de

Dicks.

J'avais envie de lui.

Tellement envie de lui.

Les derniers mois, nous étions devenus tellement proches qu'il m'arrivait de rester éveillé des heures entières en pleine nuit, sans pouvoir cesser de penser à lui. Et ma main glissait sous le drap, sur moi, et des images de Jace rendaient mes insomnies moites.

Jace récupéra les plats du traiteur, j'allumai la télévision en fond sonore, riant des formes étranges qui avaient pris la place des présentateurs. Puis je renversai le visage, appuyant mon crâne sur l'accoudoir, fixant le plafond changer de couleur. Dans ma poitrine, une chaleur se répandait doucement. J'étais dans le vague, ailleurs. Ailleurs mais avec lui. La jambe de Jace s'appuya contre la mienne. Je trouvais ça tellement agréable que je restai immobile, sentant chaque vibration de son genou qui cognait doucement le mien.

— Tu passes les fêtes avec Dicks et Eva ? lui demandai-je doucement.

Avant de rire de nouveau, en voyant ses bras au-dessus de nos têtes danser dans les airs.

— Ouais, répondit-il d'une voix hypnotique. Bière et bécane, ça me va. Ce n'est pas une fête que j'apprécie vraiment. Mais à Barstow, elle est supportable. Je n'y ai que de bons souvenirs. Les guirlandes sur les pneus de moto à l'entrée de la maison. Les pères Noël accrochés au guidon et le bonnet rouge de Sam qu'il enfonçait jusqu'aux oreilles. Ça jurait avec sa dégaine de motard, il s'en foutait. Il avait décidé qu'on pouvait être heureux n'importe où, n'importe quand. N'importe comment.

— Il avait raison.

Jace souriait. Je ne le voyais pas puisque nous étions tous les deux pratiquement allongés sur le canapé. Mais je pouvais le sentir dans ses mots, dans la façon dont il parlait de son oncle. Il ne le faisait pas souvent, et jamais très longtemps.

— Comment fête-t-on Noël, chez les Mianovich ?

Je réfléchis profondément. Une seconde. Une heure. Les lumières dansaient autour de nous. Des sons sortaient de la télévision, ils chantonnaient à nos oreilles.

C'était coloré.

Et serein.

Et... je n'en savais rien.

— C'est toujours étrange, finis-je par répondre, me reconnectant avec la

réalité. C'est à cette époque qu'on m'a annoncé que j'étais malade. Personne ne s'attend à apprendre un truc pareil à Noël, et sûrement pas à subir sa première chimiothérapie alors que les lumières clignotent à chaque coin de rue. Je déteste ces pères Noël qui prennent les enfants sur leurs genoux. Les lutins et les rennes. Le vert et le rouge et le blanc... Non, c'est... Mais j'ai fait un effort, nous avons tous fait un effort, pour Lynn. Ce n'était qu'une gamine adorable, si gentille qu'elle méritait le grand sapin et les montagnes de cadeaux, le lait de poule et la couronne à l'entrée de la maison. C'est devenu son moment à elle.

Je me rassis, un peu vacillant, et passai les mains dans mes cheveux. Jace se redressa souplement et attrapa un verre sur la table basse, en but une longue gorgée en me jetant un coup d'œil.

— Quel est ton moment à toi, Mia ?

Son épaule me frôlait et son regard était comme une caresse.

Est-ce qu'il s'en rendait compte ?

Est-ce qu'il savait à quel point c'était devenu dur de garder mes distances ?

Encore plus ce soir.

Maintenant.

Ses lèvres... Je ne pouvais me détourner de ses lèvres... elles étaient si rouges, si tentantes...

Et ses yeux... Ses yeux d'or qui se posaient sur moi, qui glissaient sur moi...

— Le treize janvier, déglutis-je. C'est à cette date que j'ai entendu le mot « rémission » pour la première fois... Ce jour-là, je vais... dans un cimetière.

Je ris doucement en lui prenant son verre d'eau.

— Je sais que ça peut paraître *macabre*.

— Ça ne l'est pas ?

— C'est juste...

Je secouai la tête sans rien ajouter. Je n'étais pas certain de pouvoir parler de ça. Surtout maintenant. Et pourtant je n'avais envie que de ça. Parler, parler, parler. L'embrasser. Le caresser. Me couler contre sa peau. Parler encore.

Jace pencha la tête et captura mon regard ; ça devint vraiment dangereux.

Il était si près de moi. Son sourire était tranquille, presque paresseux. Ses cheveux en bordel et ses joues mal rasées. Sa dégaine de motard.

— C'est juste, continua-t-il, que tu t'y sens à ta place ?

Je souris, un peu dépassé par la façon dont il me comprenait. Je posai ma main sur sa joue. Il rejeta la tête en arrière ; pour m'échapper, pour que je le rattrape. Sans doute un peu des deux.

— À une époque je ne pensais pas atteindre l'âge de quinze ans, lui chuchotai-

je. Les progrès de la médecine ont changé mon destin. Parfois j'ai la sensation de ne pas devoir être là. D'avoir volé le temps que je passe sur terre. D'avoir triché. Chaque matin de ces cinq dernières années, quand j'ouvre les yeux, c'est toujours la même question. Est-ce que c'est réel ? Est-ce que je suis bien là, vivant ? Est-ce que je mérite toutes ces journées de bonus ? Est-ce que j'ai le droit... le droit de vouloir... autre chose ? Quelque chose de *plus*. De trop.

Un souffle sur mes lèvres, de plus en plus proche. Une lueur dans ses yeux ; je me noyais dans un océan d'ocre. Un frisson lorsque mes doigts glissèrent de sa joue à sa nuque, l'enserrant. Un cœur qui battait plus vite, le mien. Le sien.

J'attendais qu'il me repousse.

J'attendais qu'il parle.

J'attendais, tout simplement.

J'attendais, oui...

— Est-ce que j'ai le droit de te vouloir, *toi*, Jace ?

Oui... Bien sûr que j'en avais le droit... Bien sûr que ça devint évident lorsque, d'un coup, sa bouche s'écrasa sur la mienne. Pas doucement. Ni tendrement. À l'image de ces premières fois, calmes et anodines. Ce fut brutal, empreint de violence et de désir.

Comment avons-nous quitté le canapé pour arriver dans la chambre ? J'étais incapable de le dire. En volant peut-être. Je me sentais voler.

Nos t-shirts atterrirent au pied du lit, nos gestes se firent brutaux. Il mordit mon épaule, je tirai sur ses cheveux.

*Enfin.*

Nous tombâmes au creux du matelas dans un mélange de membres et de gémissements, nos bras au-dessus de nos têtes, nos mains se serrant si fort que ça en était douloureux. Davantage lorsque je donnai un coup de bassin qui l'obligea à se cambrer, son bas-ventre tendu contre le mien.

*Enfin !*

Je quittai ses lèvres pour me perdre dans son cou, il frissonna. Je souris contre sa peau lorsqu'il trembla plus fort. Je me redressai lentement pour le regarder dans les yeux, bougeant les hanches contre les siennes.

ENFIN !

Mon pouce caressa le coin de sa bouche.

— Tu sais que tu me rends dingue, Jace.

Ce n'était pas une question. Mais il y répondit quand même.

— Je sais.

Il ne sourit pas, ne se détourna pas.

— Arrête de te taire, lui murmurai-je.

— Que voudrais-tu que je te dise ?

Je me penchai à son oreille, la mordillai.

— C'est toi le psy, soufflai-je. Trouve quelque chose.

Il trouva, évidemment. Ce n'était pas des mots. Mais qu'importait ? Il me renversa sur le dos et recommença à m'embrasser. D'abord si brutalement que je ne fus pas sûr de m'en sortir indemne. Toute cette rage contenue, ça faisait mal. C'était grisant. Comme peuvent l'être ces choses qui ravagent vos pensées en quelques secondes, y mettant tellement de bordel que vous n'êtes pas certain de vous y retrouver un jour.

Puis, doucement, trop peut-être, comme le rayon de soleil qui trouve le moyen de traverser les nuages, après la tempête, et qui vient éclairer le désastre, Jace se fit tendre. Chacun de ses mouvements était d'une langueur insoutenable.

Mes mains remontèrent le long de son dos, s'accrochèrent à ses épaules, les couleurs nous éclairaient.

Son souffle se suspendit, au milieu de nos baisers.

Et je l'entendis.

Comme une pulsation lointaine.

L'écho de ses doutes.

Ils résonnèrent entre nous tel un troisième cœur.

Et Jace l'écoutait.

L'écoutait encore.

\*\*\*\*\*

Lorsque j'ouvris les yeux, il n'était plus là. Je roulai sur le dos et jetai un œil au réveil. Il était près de neuf heures. Le soleil éclairait la chambre. Mon jean était toujours sur mes hanches. Et si l'odeur de Jace ne flottait pas dans la chambre, j'aurais sans doute cru avoir imaginé cette nuit. J'eus même un doute, lorsque je posai un pied au salon. Il était... *rangé*. Les barquettes du traiteur avaient disparu. Les verres étaient propres et alignés sur l'étagère de la cuisine. Pas de trace d'un sachet ni de champignons. Les coussins du canapé avaient été tapés, la télévision éteinte.

Jace avait fait le ménage.

S'il pensait qu'effacer toutes les traces de ce qui s'était passé la veille pouvait nous le faire oublier, il se trompait.

Si cette espèce de lâche pensait que ce serait suffisant !

J'attrapai la première chose qui me passa sous la main et l'envoyai contre le mur. Un cendrier. Il explosa en mille morceaux. Je laissai les débris au sol, partant vers la salle de bains. Je me glissai aussitôt sous l'eau, elle était trop chaude. Elle brûla ma peau. Je baissai la tête, les poings serrés sur la paroi, tellement fort que mes phalanges devinrent blanches. Ma mâchoire était si contractée que mon sang battait à mes tempes.

Qu'est-ce qu'il croyait ?

Qu'est-ce qu'il croyait, *PUTAIN* ?

Je fis mes valises, des écouteurs dans mes oreilles. Ils hurlaient si fort contre mes tympans qu'ils assourdirent mes pensées. J'avais envie de crier. Bordel ! Il ne pouvait pas me demander plus de patience que ça. Il ne pouvait pas exiger plus de compréhension que ça. J'avais été l'un et l'autre. Plus que pour n'importe qui. Beaucoup plus !

Bon sang, comment m'étais-je fait avoir à ce point par un regard ambre, quelques sourires et autant de caresses sans importance ?

*Elles ne sont pas sans importance...*

Elles l'étaient aujourd'hui, puisqu'il avait foutu le camp !

Je quittai l'appartement une heure plus tard, laissant les éclats d'un cendrier au sol, mettant un peu de bazar dans un salon trop bien rangé. Je donnai mes clefs à Glen. En voyant ma tête, il eut le bon sens de ne rien dire. Il osa à peine me souhaiter de bonnes fêtes.

Je montai derrière le volant de ma camionnette en jetant mon sac à l'arrière. Sur le siège passager, un paquet de cigarettes d'une marque que je connaissais bien. Et qui n'était pas la mienne. Je ricanai en démarrant. Il n'avait pas fait *le ménage* ici aussi. Au moins, j'étais certain qu'il avait bien existé.

Par bravade, j'allumai une clope, montant le son du poste si fort que la jeune femme qui passait à proximité en promenant son chien sursauta.

Je démarrai en faisant crisser mes pneus, et roulai trop vite jusqu'à l'aéroport. Je me garai dans le parking payant, là où ma camionnette m'attendrait les deux prochaines semaines.

Je descendis, mon billet d'avion traînant quelque part au milieu de mes affaires, mon jean troué au genou et mes cheveux encore mouillés.

Tout prit trop de temps.

L'enregistrement. L'embarquement. Le vol.

J'arrivai trois heures plus tard et aperçus mon grand-père au loin. J'esquissai un sourire de façade et l'embrassai. Il avait l'air heureux. Il ne marmonna pas sur le temps qu'il avait passé à m'attendre. Ni à propos de la mauvaise circulation. Il

ne fit pas de remarques sur ma dégainé de Californien.

Il me parla de Carmen – la douce et belle Carmen –, si charmante et adorable. Il parlait comme un homme de nouveau amoureux, après des décennies à pleurer une femme partie trop tôt.

Il y avait des amours si fulgurants qu'ils transcendaient les âges.

Ils n'en étaient pas éternels, pour autant.

Carmen existait. Elle existait et avec elle, c'était un peu du souvenir de ma grand-mère qui s'étiolait.

Ce n'était pas triste. Ou si. Dans un sens, nous vivions toujours en deuil. Celui d'hier en faveur de demain.

Celui d'une autre, pour la beauté d'aujourd'hui.

Celui d'un homme qui partait pour plonger dans l'oubli.

Celui d'une histoire condamnée ou en sursis.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, Mia ? me demanda mon grand-père.

Mon coude appuyé à la fenêtre, j'observais le paysage défiler.

— Rien.

— Tu n'as jamais été doué pour les mensonges, gamin.

Je soupirai en m'enfonçant davantage dans mon siège, mon crâne appuyé à l'appuie-tête.

— Sans doute que non, lui accordai-je.

Mon grand-père souffla profondément en me jetant un paquet de cigarettes sur les genoux. J'en allumai une, soufflant la fumée vers l'extérieur.

— Je te conseille de faire mieux que ça si tu ne veux pas que ta mère soit sur ton dos pendant toutes tes vacances.

Je ris, le cœur soudain un peu plus léger. Il hocha la tête, satisfait.

— C'est déjà mieux.

Il accéléra et je posai une main sur son bras.

— Merci Pops. De ne pas insister.

Il renifla.

— Parce que j'aurais eu une chance de te faire parler ?

— Pas la moindre, plaisantai-je.

Il haussa les épaules.

— C'est bien ce que je pensais. Alors pourquoi perdre mon si précieux temps ?

— Oui, pourquoi ? ironisai-je.

Il sourit et ça me rappela toutes ces histoires qu'il était le seul à savoir si bien raconter.

Toutes ces heures passées sur une chaise d'hôpital à me veiller.  
Tous ces jours à prier en croyant que je l'ignorais.  
Les plus belles choses et les plus dures ne s'oubliaient jamais.  
Souvent ce sont les mêmes.  
*Va te faire foutre, Jace.*

Apprendre le yoga ✓

## Chapitre 12

*Mercredi 26 décembre*

— Bordel ! jurai-je.

Question yoga, je n'étais pas encore au point ; pas complètement *zen*. Malgré l'application de Lynn à m'apprendre la bonne méthode pour m'éviter de me faire renvoyer du cours. Je m'étais cru plus souple que ça, plus tranquille. Il fallait croire que j'étais beaucoup trop tendu et de mauvaise humeur depuis que j'étais arrivé à Boise.

*Numéro 11, rayé.*

On ne m'y reprendrait plus. Je préférais me battre sur un tatami que de tenir la position du lotus plus longtemps que nécessaire. Pour ce que ça me servait. J'étais énervé. J'étais blessé, surtout. C'était une sensation désagréable... Non, en fait, elle n'était pas... Une piqure de moustique était *désagréable*. Le coup de coude dans les côtes de votre voisin dans l'avion était *désagréable*. Et ce n'était pas, non plus, une sensation. Seulement une douleur. Une douleur que je n'arrivais ni à apaiser, ni à faire taire.

Elle restait là, se jouant de moi.

— Bordel ! répétais-je en apercevant la table du salon.

J'avais pourtant dit à ma mère de ne pas faire ça. Elle n'avait strictement rien écouté, bien sûr, et avait sorti le service en porcelaine, les verres en cristal et les grands plats. À croire qu'Obama en personne venait manger chez nous. Elle avait même obligé mon père à mettre un pantalon repassé et une chemise. Une chemise ? Il avait l'air si endimanché qu'il semblait sur le point d'exploser. Même Lynn avait mis une robe. Carmen – comme je l'avais vite compris ces derniers jours – n'avait pas fait d'effort particulier, mais ses tenues donnaient toujours l'impression qu'elle revenait d'un dîner dans un restaurant cinq étoiles. Il n'y avait que mon grand-père qui était égal à lui-même. Et moi, évidemment. Qui n'avait même pas fait l'effort de changer de jean ou de mettre un autre pull que celui que j'avais passé en sortant de la douche, ce matin. Ce que ma mère s'était retenue de me faire remarquer.

— Vraiment maman ? m'agaçais-je en attrapant une panier à pain.

*Une panier à pain ?*

Elle la récupéra et la reposa sur la table.

— C'est la première fois que je reçois tes amis.

— Tu connais Shea depuis dix-sept ans, et tu as déjà rencontré Angèle. Sammy n'arrive que demain et Glen ne peut pas venir.

Glen et Jean-Sébastien étaient coincés à San Diego avec une mère névrotique. Je commençais à les envier.

— J'ai bien le droit de le prendre à cœur, mon chéri.

— Bien sûr, capitulai-je.

Si Shea, après trois ans venait régulièrement, je n'avais jamais invité les autres. Ils avaient bien rencontré mes parents, brièvement, les rares fois où ils m'avaient rendu visite à San Diego. Mais jamais ici. Pas dans cette maison. Pas avec les photos au mur.

Pourquoi aujourd'hui ?

Parce que je m'étais réveillé dans un lit vide. Parce que la voix de Jace encombrait mon répondeur. Parce que j'étais en colère.

Ma mère me supplia du regard et je levai les yeux au ciel en soupirant, sortant une cigarette. Je détestai ces foutues clopes et pourtant, j'avais fini un paquet en cinq jours. Une connerie de plus. Demain, j'arrêterais bien sûr. Demain... Pour l'instant je fumais et c'était ma façon de lever mon majeur et dire : « Foutez-moi la paix ! »

— Tu ne devrais pas fumer, me reprocha ma mère. Ce n'est pas bon pour toi.

— Ce n'est bon pour personne.

— Bien sûr, mon chéri. Mais toi, tu es...

Elle s'arrêta aussitôt, et fit mine de replacer une fourchette.

— Malade ? finis-je pour elle. C'est bien ce que tu allais dire ?

Je pourrais passer les cent prochaines années en rémission, je le serais éternellement pour elle. *Malade.*

J'ouvris la fenêtre et soufflai ma fumée vers l'extérieur. Mamère quitta précipitamment la pièce, suivie de Carmen et de Lynn qui me lança un regard noir. Il n'y avait rien de plus effrayant que les regards de ma petite sœur, ils me clouaient sur place et l'instant d'après, je me sentais comme un con.

Je soupirai et écrasai cette fichue cigarette.

*Tu es vraiment un imbécile, Hadrian Mianovich !*

Mon père se laissa tomber dans le canapé.

— Tu es trop nerveux, me dit-il.

Mon grand-père me mit d'autorité un verre dans la main et m'incita à le boire d'une traite. Je ne me fis pas prier et la *Moskovskaïa* me brula la gorge. Elle me fit du bien.

Lorsque j'avais appelé Shea, Angèle et Sammy pour les inviter à Boise, ils

étaient sur le point de partir en Otario. J'aurais pu aller les chercher à l'aéroport, mais Shea y avait loué une voiture lorsqu'il était arrivé – plus de deux heures avant Angèle parce qu'elle avait voulu passer voir Death chez ses parents, dans le New Jersey.

— Inutile d'être deux à l'attendre, m'avait-il dit. Elle aimerait beaucoup trop ça.

Et maintenant, une voiture grise s'engageait dans l'allée et s'arrêtait derrière celle de mon grand-père. Les portières s'ouvrirent et je les vis descendre. Angèle dans un pantalon à pinces, une longue veste et ses cheveux coiffés en arrière sous un chapeau gris. Shea, avec une tresse noire qui lui arrivait en bas du dos, un pantalon en lin et un manteau marron à col fourré qui ressemblait à une peau de bête tannée à la main par sa grand-mère.

Ils montèrent les marches côte à côte, les mêmes marches sur lesquelles je m'étais cassé la gueule, persuadé que je pouvais faire cet effort seul, même si mes jambes étaient flageolantes et que mon estomac se soulevait toutes les secondes.

Lorsque je rentrais d'une séance de chimiothérapie.

Lorsque je rentrais pour quelques jours avant de repartir pour quelques autres à l'hôpital.

Bien sûr, il y avait aussi les beaux souvenirs.

Mon premier baiser sous le perron.

Une photo avec mon diplôme à la main, revenant de la cérémonie de graduation.

Des coups de téléphone nocturnes avec ma première petite amie.

Cette nuit, c'était aussi sur ces mêmes marches que je m'étais assis pour écouter les messages de Jace. Le premier, je l'avais reçu le matin de Noël, après des jours de silence. Je l'avais ignoré, comme les suivants, et avais fini par éteindre mon téléphone. Pour le rallumer à plus de trois heures du matin, sans avoir réussi à trouver le sommeil.

« Joyeux Noël Mia. »

« Salut... Dicks et Eva t'envoient le bonjour. Les moteurs commencent à gronder et... Et voilà. À plus tard. »

« Je suppose que j'ai vraiment merdé si tu ne réponds pas. Et j'ai sûrement trop bu depuis ce midi pour te laisser un autre message. Mais... Je suis désolé,

okay ? »

« C'est encore moi. Et c'est encore ton répondeur. »

« Je vais regretter de t'avoir laissé autant de messages, dès demain matin lorsque je serai plus lucide et abruti par une gueule de bois mais, Mia... Qu'est-ce que tu fous, bordel ? »

« Je t'en prie décroche... »

« Je sais que j'ai été lâche. Je le sais, merde ! Mais que veux-tu que je te dise ? Je n'ai pas ton courage. Il me faut du temps pour faire mes conneries, pour les regretter. Et pour essayer de les réparer. Je suis comme ça. Je ne suis pas un type bien. Je suis un salaud. Un salaud qui voudrait te parler. Alors, s'il te plaît, décroche ce PUTAIN DE TÉLÉPHONE. »

« Tu me manques, Mia... Tu me manques vraiment. »

Ces derniers mots n'avaient été qu'un murmure.

Un simple murmure prononcé d'une voix basse, éraillée.

J'avais failli le rappeler. Mais au moment de chercher son numéro dans mon répertoire, j'avais hésité. Puis renoncé.

Mon grand-père me tapa sur l'épaule et me ramena au présent.

— Tu comptes accueillir tes amis ou rester planté là ?

Je quittai la fenêtre et me décidai à les rejoindre.

Dans l'entrée, Shea faisait tourner dans ses bras une Lynn pendue à son cou.

— Tu es chaque fois plus belle, ma Lynn, lui dit-il en lui embrassant le crâne.

Lynn était amoureuse de Shea depuis ses deux ans. Il lui rendait bien, du reste.

Ma mère serrait Angèle dans ses bras en s'extasiant sur sa tenue. Elle était belle, c'était vrai. Décalée dans cette maison, mais ce n'était pas important. Nous l'étions tous. De la belle Carmen, qui s'habillait encore comme Jackie Kennedy, à mes parents qui tenaient un petit restaurant de spécialités russes au décor tellement kitsch qu'il en était comique, à mon grand-père, ce nomade qui avait passé des années sur la route, et à ma petite sœur, aussi magnifique qu'introvertie, végétarienne et écolo. Ici, ce n'était pas une jeune femme androgyne qui viendrait choquer leurs mœurs.

Shea tendit des bouquets de fleurs aux femmes de la famille. Des blanches pour Carmen, des rouges pour ma mère. Et des roses jaunes pour Lynn qui rougit jusqu'aux oreilles ; c'était ses préférés. Angèle offrit une bouteille d'un vin français à mon père et des cigares à mon grand-père qui jura qu'il était prêt à l'épouser dans la demi-heure.

Je n'eus droit qu'à une bise sur la joue et une tape sur l'épaule.

— Vous avez fait bon voyage ? leur demanda ma mère.

Angèle rigola.

— Si on oublie une vieille dame qui avait peur que je pervertisse son fils, ça pouvait aller.

Shea secoua la tête et haussa un sourcil à mon intention.

— Elle est sortie de l'avion avec une pipe à la bouche, la canne de Glen, une cravate et un mouchoir blanc qui ressortait de sa poche. Elle aurait ainsi bien pu être égarée d'une autre époque.

Angèle explosa de rire, je secouai la tête.

— Vraiment ? s'étonna Lynn.

— J'aime bien emmerd... « *embêter* » les obtus, se vanta Angèle.

Ce qui fit rire tout le monde, mon grand-père en premier. Il se pencha pour me murmurer à l'oreille :

— Tu devrais l'épouser.

— J'y ai déjà pensé, figure-toi, lui chuchotai-je.

Il agrandit les yeux comme pour me dire « Mais qu'est-ce qu'il te faut ? »  
Oui, quoi ?

Qui ?

— Allez, venez à table, les enfants, leur dit mon père en les poussant amicalement.

Lynn, plutôt réservée d'habitude, se mit à les bombarder de questions sur ma vie à San Diego. Mes amis, ravis de lui répondre, n'oublièrent aucun détail. Je dus les arrêter quand ils s'apprêtèrent à parler de la liste. Ils enchainèrent sur autre chose, sans ralentir.

Tout y passa. Ma mère s'intéressa à mon travail. Même si nous en parlions souvent, apparemment, elle voulait en savoir plus. Shea partit sur une longue explication de la semaine d'échange entre nos deux lycées et du marathon caritatif que nous étions en train d'organiser.

Mon père, lui, s'intéressa à la cuisine, évidemment. Angèle ne se priva pas de leur dire qu'elle ignorait ce que je mangeais depuis qu'elle avait déménagé. Beaucoup de plats de traiteurs que Jace ou moi prenions le soir, avant de nous

retrouver chez l'un ou chez l'autre.

Et puis il fut question de Quinn. Quinn qui appelait tous les jours sur le téléphone de la maison. Juste pour savoir comment j'allais. Alors qu'en vérité, il avait besoin de parler. Et je restais, parfois une heure, assis sur le canapé, à l'écouter se plaindre de son beau-père, de son demi-frère, de sa mère, de mes livres, de sa petite amie, de ses copains, de la douleur de ses côtes... De son père.

— Comment était Mia, plus jeune ? demanda soudain Angèle. Il n'en parle jamais.

Le silence qui lui répondit amena le premier malaise de la journée. Angèle se tourna vers moi et je me rappelai soudain qu'elle ne savait *toujours* pas. Elle avait bien vu la liste sur mon frigo mais, ça n'avait été pour elle que des conneries écrites par un gamin. Elle avait raison dans un sens et je n'avais pas cherché à démentir. Mais, ce soir, c'était simplement impossible de faire comme si ça n'avait jamais existé. Pas dans cette maison. Pas avec ma famille.

— Quoi ? me demanda-t-elle, gênée. J'ai l'impression d'avoir dit la seule chose qu'il ne fallait pas.

— Ce n'est rien, la rassurai-je. Juste que...

Je ris en me frottant la nuque, avant de me lever et de décrocher une photo du mur. Sans doute la plus belle et la plus terrible de toutes. Celle d'un adolescent, chauve, un foulard sur la tête, assis sur un lit d'hôpital pour ses seize ans, sa petite sœur entre ses jambes, un gâteau sur une desserte. Lynn soufflait les bougies à ma place, je n'avais plus assez de souffle, tandis que je souriais à l'objectif, mes bras cadavériques autour du cou de mon petit rayon de soleil.

Je revins à table et lui tendit, un peu réticent. Angèle n'osa d'abord pas regarder. Ma mère, trop émotive, avait les larmes aux yeux rien que d'apercevoir cette photo.

Angèle finit par baisser le regard et sembla cesser de respirer.

— Mon Dieu, Mia, mais c'est toi ! lâcha-t-elle, ses doigts serrant le cadre. Mais tu es...

— *J'étais*, rectifiai-je.

Elle releva le visage vers moi.

— La maladie d'Hodgkin, dis-je seulement.

Elle baissa de nouveau la tête sur la photo et laissa glisser le doigt sur mon visage émacié.

\*\*\*\*\*

— Ne bois pas, bon sang !

Angèle m'arracha mon verre et le posa sur la table, loin de moi.

La maison était endormie, à part la petite lumière dans la chambre de Lynn qui venait éclairer l'obscurité de la terrasse.

— Je ne suis plus malade, Angèle. Alors rends-moi mon whisky.

— Tu as eu un cancer.

— Un lymphome, pour être exact, précisai-je.

— C'est pareil !

— Peut-être.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ! Bon sang, pourquoi ?

Elle était furieuse, je le comprenais.

— Parce que je t'ai rencontrée en rémission, lui expliquai-je, et que ce n'est pas quelque chose dont je parle. J'étais malade et je ne le suis plus. Si je commence à parler de mon Hodgkin, alors je lui fais une place dans mon présent. Et je n'en ai pas envie du tout. Je n'ai pas envie qu'on m'empêche de boire mon whisky !

La soirée ne s'était pas si mal passée en définitive. Après quelques explications, une ou deux dates, sans entrer dans les grands détails, les discussions avaient repris tranquillement. Même si je savais qu'à un moment donné je me retrouverais devant Angèle et qu'elle me reprocherait beaucoup plus de choses qu'elle n'avait osé le faire devant ma famille.

Shea, à côté de nous, était silencieux. Assis sur une chaise, il fixait les étoiles.

Angèle faisait des allers-retours devant nous en fumant ma clope, recrachant la fumée, nerveuse.

— Merde, Mia, jura-t-elle. On a vécu ensemble deux ans. C'était facile de glisser un mot ou deux sur le sujet.

J'écartai les bras, sans savoir quoi lui répondre. Oui, j'aurais pu. Non, je ne l'avais pas fait.

Shea me jeta un coup d'œil et haussa un sourcil. Il avait passé ces trois dernières années à me pousser à lui en parler.

— En même temps, ça explique beaucoup de choses, dit Angèle, plus à elle-même qu'à moi, d'ailleurs.

Je m'assis près de Shea. Nous observâmes ensemble le ciel et les quelques rayons de lune qui venaient éclairer les montagnes au loin. Plus jeunes, nous

aimions aussi rester ici, sur cette terrasse, la nuit.

— Ça explique quoi, au juste ? demandai-je à Angèle.

Elle s'arrêta de marcher et se tourna franchement vers moi, la bouche légèrement ouverte, comme pour me dire : « Tu poses vraiment la question ? »

Eh bien oui, c'était bien ce que je faisais.

— Tes incapacités, m'expliqua-t-elle.

— Mes incapacités ? répétai-je.

— Oui ! s'énerva-t-elle. Tes incapacités ! Tes silences ! Cette façon que tu as de toujours rester à distance !

— Je ne suis pas distant.

— Tu l'es, insista-t-elle. C'est dingue, quand même. Tu es un ami exceptionnel et je te connais bien. Pourtant, ce soir, tu es de nouveau un étranger.

Elle était déçue, et triste. Et un peu inquiète, comme l'était constamment ma mère. Inquiète que je sois plus fragile qu'elle le croyait. Que je doive faire plus attention. Moi, le type qui buvait du whisky. Qui pouvait manger n'importe quoi... Qui ne s'interdisait rien. Jamais.

Angèle secoua la tête puis vint embrasser ma joue et celle de Shea avant de rentrer.

— À demain matin, nous lança-t-elle avant de refermer la baie vitrée.

Je repris mon whisky.

Un petit poste était allumé sur la table et diffusait de la musique. Doucement. Pour ne pas déranger la nuit. Sigur Rós chantait *Svefn-G-Englar* ; c'était tendre et lent. Ça me donna envie de fermer les yeux. Peut-être de rallumer mon téléphone pour vérifier mes messages.

Peut-être.

Je renversai le visage ; le vent vint fouetter mes joues. Il était froid dans l'Idaho, il brûlait un peu. Pourtant, Shea portait un t-shirt et ses bras ne frémissaient même pas. Il était immobile, presque inquiétant, baigné de silence ; comme ces fois où je l'accompagnais en Ontario et que je le trouvais en train de méditer, à l'aube.

J'oubliais parfois qu'il était aussi cette personne-là. Trop habitué à le voir à San Diego, ramener des filles le week-end, descendre une bière ou deux avec moi devant un match.

— Angèle est une amie précieuse et très chère, me dit-il soudain. Et je la porte là, dans mon cœur.

Il posa son poing contre sa poitrine pour appuyer ses dires, me regardant bien en face.

— Je sais, Shea.

— J'en suis sûr. Et toi aussi Mia, je t'ai dans le cœur. Mais aussi, dans la tête. Dans les tripes. En moi. Tu es mon frère et tu ne seras jamais un étranger à mes yeux. Quoi que tu caches. Quoi que tu me taises. Tu es comme le sang qui coule dans mes veines. Tu comprends ?

Bien sûr que je comprenais. Je le ressentais comme ça, moi aussi. Il était l'autre, la personne sur laquelle je pourrais toujours compter, quoi que je fasse, quoi que je devienne. Il resterait Shea, mon meilleur ami.

Mon frère.

Je hochai la tête, il retourna à sa contemplation.

— Tu sais que chez moi, ce qui est le plus important c'est ce qu'on éprouve, les émotions, les sensations, l'instinct. J'ai toujours *sent* la personne que tu es, Mia. Mais aussi celle que tu seras et celle qui porte en elle son passé. J'ai *sent* que tu changeais quand Jace est entré dans ta vie. J'ai *sent* que tu faisais un pas que tu t'étais longtemps interdit. Maintenant, tu nous invites chez toi, en Idaho, pour les fêtes. Et pourquoi lui ne vient-il pas ?

Il se tourna vers moi, je finis mon verre.

Le regard de Shea était celui d'un homme qui comprenait les choses de façon presque primaire. Sans explications. Sans détails. Il savait, c'était tout.

Mon pied tapa nerveusement au sol.

— J'ai écrit cette liste, Shea.

— Je sais.

Je passai une main dans mes cheveux.

— Je n'avais pas prévu que ça deviendrait plus que les rêves d'un adolescent mourant. Que ça deviendrait autre chose... Autre chose *avec lui*. Je veux dire, je n'ai jamais eu de mal à accepter que les hommes m'attirent. Ce n'est pas un problème pour moi. Je n'y vois rien de différent, rien de honteux, rien de mal, merde ! Mais pour lui...

— C'est plus compliqué, continua-t-il pour moi

— J'ai toujours su que c'était fragile.

Je m'étais mis à chuchoter sans m'en rendre compte. Sans doute de peur de trop en dire.

— Quelque chose s'est mal passé ? me demanda-t-il doucement.

Mal passé ? Non, ça avait été parfait. Ça avait été... *tout*. Avant qu'il ne parte et qu'il brise ce moment, le réduisant à un soupçon de rien du tout.

— Il s'est barré, me tendis-je. Si on s'était envoyé en l'air, encore, je pourrais comprendre ! Mais il ne s'agissait que de baisers, bon sang. Il s'est barré pour

des baisers, Shea.

— Et il n'a pas rappelé ?

— Bien sûr que si ! m'emportai-je. Trois jours plus tard, complètement bourré pour se donner du courage. Enfin putain ! J'ai été plus patient que je ne pensais l'être un jour avec qui que ce soit. J'ai fait attention à ne pas le brusquer. J'ai accepté ses silences, ses pas en arrière, ses hésitations, ses non-dits, ses réticences, à un point que j'ai l'impression d'avoir passé les derniers mois des chaînes aux pieds, aux mains, au cœur... Rien que pour lui. Merde ! *Rien que pour lui.*

Je me remplis de nouveau un verre de whisky. Shea en fit autant et étendit les jambes devant lui. Sans me regarder.

— Tu penses que c'est trop, Mia ? Qu'il ne mérite pas tes efforts ? Ou que tu n'avais pas à le faire ?

Je ris sombrement en secouant la tête.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, Shea.

Il trinqua avec moi et but une longue gorgée.

— Plus les sentiments sont forts, plus ils font peur, non ? fit-il, sans attendre de vraie réponse.

Il savait bien que c'était le cas.

Shea finit son verre et se leva en s'étirant. Il inspira profondément l'air de Boise, l'air des montagnes. Il se sentait bien ici. Dans ma famille. Comme je me sentais à l'aise dans la sienne.

Il posa une main sur mon épaule.

— À demain, *addagnin*.<sup>7</sup>

— À demain, *moy brat*.<sup>8</sup>

Mon frère...

J'aurais dû rentrer et aller me coucher. Mais je savais déjà que je ne trouverais pas le sommeil. Autant rester dans le froid de décembre et penser à ce qui avait changé ce soir.

À tout ce qui avait changé cette semaine.

Depuis des mois, d'ailleurs.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Je le sortis et fixai le nom de Jace éclairer l'écran. Je pouvais décrocher. Bien sûr que je pouvais...

*Qu'est-ce que tu lui reproches, vraiment, Mia ?*

D'être lui.

D'être trop.

D'être parti.

Je coupai la sonnerie et glissai le téléphone de nouveau dans ma poche. Je ne le ressortis pas lorsqu'il vibra, annonçant un nouveau message.

J'avais envie d'un autre verre.

Au lieu de ça, je me levai et marchai vers le portail, le long d'une rue et d'une autre encore. Je marchai une demi-heure, vers le cimetière. Vers une tombe vide à l'abri d'un pin doré.

Je m'assis devant, comme on se recueille sur les disparus.

J'observai la plaque ; la terre qui n'avait jamais été remuée. L'endroit où j'aurais dû me retrouver. Où je finirai bien un jour, irrévocablement.

*Plus les sentiments sont forts, plus ils font peur...*

Shea avait raison.

Je récupérai mon smartphone et écoutai le répondeur.

J'écoutai sa voix.

« Salut. C'est encore moi. Je ne sais plus quoi te dire. Non, c'est faux. J'ai beaucoup à te dire au contraire. Mais pas comme ça. Pas sans savoir si tu m'écouteras. Après tout, tu as pu foutre en l'air ton téléphone et je parle dans le vide depuis hier. Je n'en sais rien... Je rentre à San Diego dans deux jours, je passerai le nouvel an là-bas. Tu seras toujours à Boise, je suppose.

Tu... Tu me manques. Tu vois, je te le dis et je n'ai bu aucune goutte d'alcool. Je te le dis alors que j'ai avalé trop d'aspirine pour faire passer ma gueule de bois. Je te le dis parce que c'est vrai. Parce que j'ai envie que tu le saches.

Tu me manques, Mia. »

Tomber amoureux✓

## Chapitre 13

*Lundi 7 janvier 2013*

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je à Quinn.

Il me montra le bouquin dans ses mains ; celui d'Arthur Conan Doyle, que je lui avais prêté avant de partir à Boise. Il me le tendit et je le récupérai pour le poser sur un chariot derrière moi. Là où je mettais tous les livres encore à classer. Les jours de rentrée, ça débordait vite, entre les retours et les retardataires qui voulaient bâcler un exposé en quelques heures alors qu'ils avaient eu quinze jours pour s'y consacrer.

— Tu ne devrais pas être chez toi ?

Il ne reprenait pas le lycée avant une bonne dizaine de jours.

— Ma mère vient me chercher dans une demi-heure.

— Qu'est-ce que tu fais là, alors ?

Quinn haussa les épaules et s'appuya sur une étagère, les bras croisés. Il était plus en forme que la dernière fois que je l'avais vu. Il tenait debout, il ne grimaçait plus dès qu'il bougeait et les bleus sur son visage avaient presque disparu. Quant à la cicatrice sur le torse, après un mois elle devait commencer à guérir, même si une ablation en urgence de la rate, ça ne s'oubliait pas.

Pas si vite.

Il marchait lentement, il avait maigri.

Cela dit, il avait l'air presque trop calme comparé au gamin que j'avais rencontré, trois ans plus tôt.

— Tu as l'air crevé, Quinn.

— Ça va, me dit-il. Mes parents sont devenus sympas et mon beau-père m'aide à faire mes devoirs de maths. Je n'ai pas osé lui dire que pour moi, c'est comme s'il parlait hébreu. Et encore. J'aurais plus de chance de comprendre l'hébreu.

Je ris, en continuant de ranger les bouquins. J'avais envie de tout bazarder et de m'asseoir dans une rangée pour lire dans le calme de cette fin d'après-midi.

Le soleil déclinait déjà.

Je n'avais pas vu Jace de la journée. En fait si, mais j'avais réussi à l'éviter. Ce qui, à Lincoln, relevait du miracle.

— J'ai été voir ce con de psy, marmonna Quinn. En fait, je sors de son bureau. Je comprenais mieux ce qu'il faisait là.

— On a parlé de toi, m'avoua Quinn, un peu mal à l'aise.

Il se balançait d'un pied sur l'autre, se frottait le crâne en détournant les yeux.

— Il voulait savoir comment je me sentais... Tu sais, à cause du coup de couteau que tu as pris...

— Ce n'était qu'une égratignure.

— Ouais, ben on en a parlé quand même.

Il déglutit et finit par glisser les mains dans ses poches. Je m'arrêtai de ranger et me redressai, pour le regarder.

— Et que lui as-tu répondu ?

— D'aller se faire foutre !

J'explosai de rire et Quinn sourit, un peu timidement. Avant de reprendre un air sérieux. Il n'y eut plus rien de marrant, ni de léger, dans sa façon de baisser la tête à cet instant-là.

— Je l'aime pas, mais il a raison, me dit-il. Je m'en veux de ce qui est arrivé. Mais, surtout, j'ai... j'ai eu peur. Parce que si tu n'avais pas été là, je serais mort. Alors, même si c'est égoïste, je m'en fiche un peu que tu aies été égratigné par un couteau, parce que je suis en vie... Enfin, ce n'est pas... Ce que je veux dire, c'est merci, je crois. Quelque chose comme ça.

Quelque chose comme ça, oui.

— Jace peut t'aider, lui dis-je alors. Tu devrais lui laisser une chance et peut-être essayer de lui faire confiance.

Il joua avec sa mâchoire, la faisant bouger de droite à gauche et de gauche à droite.

— Je sais. Mais si je le laisse m'aider, ça veut dire que j'en ai besoin, non ? Que je vais vraiment mal et...

Et il n'avait pas envie de l'entendre.

Je lui tapai affectueusement sur le crâne. Il grimaça un sourire.

— Allez, donne-moi un coup de main.

Il prit une pile de livres et commença à les ranger en silence. J'en fis autant, écoutant le tic-tac des aiguilles de l'horloge égrener le temps. Quinn partit un peu plus tard, lorsque sa mère vint le chercher. Après son départ, je restai seul dans la bibliothèque.

J'aurais dû fermer et rentrer chez moi. Mais j'aimais assez me retrouver au milieu des livres lorsque j'avais besoin de réfléchir. Ou de ne plus penser à rien. Au choix. Aujourd'hui, j'y avais trouvé refuge et même Jenny ne s'était pas lancée dans son monologue habituel sur la recherche du grand amour. Elle s'était tue, me laissant à mon introspection.

À midi, j'avais pris ma camionnette pour rejoindre Angèle et Shea. Je n'étais pas d'humeur pour un hot dog de Martin. Mais plutôt pour un chinois sur Broadway.

La veille, j'avais retrouvé mon appartement, mon salon rangé et les éclats d'un cendrier qui gisaient encore contre le mur.

J'étais tombé dans un lit qui portait encore son odeur. Je m'étais relevé pour changer les draps. J'avais serré l'oreiller dans mes bras, et m'étais rendu compte qu'il était tout autant imprégné de son odeur. Je l'avais jeté à l'autre bout de la pièce, pour finalement aller dormir sur le canapé du salon. Mais là aussi, tout me rappelait cette soirée, alors j'avais claqué la porte après avoir pris quelques affaires pour aller dormir sur le divan de Shea.

Une heure passa encore avant que je ne vienne à bout des piles de livres. La nuit devait être complète à présent. La pluie battait sur le toit. Je pouvais peut-être rester encore un moment. Juste le temps que la pluie cesse...

Ou partir tout de suite, pensai-je lorsque la porte s'ouvrit et que je le vis entrer. Avec sa gueule de barbare, ses joues mal rasées et ses cheveux bruns en bordel. Avec son jean bas sur les hanches et sa veste en cuir, son sweat à capuche en dessous. Ses baskets montantes en cuir marron grincèrent au sol.

Un coup au cœur.

Un coup au cœur, que je masquai aussi bien que je le pus.

Je contournai l'accueil, en lui jetant à peine un regard.

— Salut, me lança-t-il.

— Salut, répondis-je en mettant ma veste et mon keffieh.

Je récupérai mon sac et le passai sur mon épaule, attrapant mon téléphone sur le bureau. Jace y jeta un coup d'œil lorsque je le glissai dans ma poche.

— Je vois qu'il fonctionne encore.

— Oui. Très bien.

J'éteignis mon ordinateur et attrapai les clefs pour fermer la bibliothèque.

— Autre chose ? lui demandai-je froidement.

— Mia, soupira-t-il.

Je m'arrêtai devant lui et ses yeux ambrés plongèrent au fond des miens. Y restèrent un moment. Une fois encore, je me sentis mis à nu sous son regard. Comme s'il voyait trop bien en moi, qu'il pouvait s'immerger dans tout ce que je ressentais. Comme s'il pouvait enfoncer toutes les portes derrière lesquelles il m'arrivait de me cacher.

Je finis par me détourner, un peu trop tard.

J'éteignis les lumières et ouvris la porte, attendant qu'il sorte pour la

verrouiller.

Je marchai vers l'entrée, Jace me suivit.

Je saluai le gardien, il en fit autant.

La pluie s'abattit sur nous dès que nous fîmes un pas dehors. Je frissonnai et rentrai ma tête dans mes épaules. J'avais froid. Même si l'hiver à San Diego était doux, j'avais froid quand même.

— Tu veux bien attendre, jura Jace.

Non. Rien que de le sentir derrière moi...

— Tu n'as peut-être pas remarqué, mais ce n'est pas vraiment le moment d'*attendre*.

— Si tu savais comme je me fous du temps qu'il fait.

Sa voix s'était faite basse, dangereuse. Ma camionnette n'était plus qu'à un pas.

— Mia ! gronda-t-il soudain.

Ça résonna dans l'air, vibrant de colère.

Il m'attrapa brutalement le bras et m'obligea à me retourner. Je me dégageai en le fusillant du regard. Et ses yeux... Ses yeux c'était comme tomber malade de nouveau. Tomber tellement malade... Mais de lui. De sa présence qui m'étouffait. Je ne voulais pas recommencer à vivre en apnée.

À vivre en sursis.

Je refusais qu'il devienne un autre combat.

*Et lui...*

Il me boufferait de l'intérieur.

Il me bouffait déjà.

— Qu'est-ce que tu veux, Jace ? lui criai-je. Bordel, mais *qu'est-ce que tu me veux ?*

La pluie ruisselait sur nous. Elle collait nos cheveux à nos tempes. Détrempait nos vêtements. Claquait sur le trottoir. Elle formait un rideau d'eau, éclairée seulement des lumières des lampadaires.

Jace fit un pas dans ma direction, je me forçai à ne pas bouger.

— Tu as peur, comprit-il.

— C'est toi qui as foutu le camp! Pas moi !

Il rit, sarcastique, penchant la tête en s'approchant encore. Je me raidis en le sentant si proche. Mes poings se serrèrent et ma mâchoire claqua.

Mon cœur tapait trop fort.

Il allait finir par s'arrêter.

— C'est vrai que je suis parti, mais ça t'arrange bien. Ma lâcheté, Mia... Ça

t'a laissé le temps de te trouver une bonne excuse.

— Dégage ! hurlai-je en le frappant à l'épaule.

Il fit un pas en arrière, sans me lâcher du regard. Sans ciller. Juste avant de me pousser furieusement contre la portière de ma camionnette, une main sur ma gorge, sa bouche à un millimètre de la mienne.

— Regarde-toi, tu es mort de trouille.

Il serra un peu.

— Lâche-moi tout de suite, articulai-je très lentement.

J'avais de plus en plus froid. Quelque chose de glacial m'empêchait de bouger, figeait la rage qui remontait de mes tripes. La contenait pour ne pas qu'elle s'enflamme.

Rester de marbre, pour ne pas se consumer.

— Sinon quoi ? Tu vas me frapper ? Tu crois qu'un coup de poing sera suffisant pour me faire reculer ?

Ne pas bouger. Chaque mouvement me rapprochait de lui. Et si je le sentais plus près... S'il s'approchait encore... Juste un peu...

— Jace, le prévins-je.

Il sourit.

— Qu'est ce qui t'effraie autant ?

Oui, il sourit !

Ses doigts quittèrent mon cou pour dégager mes cheveux mouillés de mes yeux, les repoussant en arrière, les empoignant.

La pluie tombait sur nous, inlassablement. De plus en plus fort. Faisant un bruit d'enfer.

— Qu'est-ce qui t'effraie, Mia ? me répéta-t-il au creux de l'oreille.

Ça. Lui contre moi.

Ses hanches collées aux miennes.

Les battements désordonnés dans ma poitrine.

Cette évidence, cette envie.

Ce besoin, ce désir.

Son front qui se posait contre le mien.

Sa main qui trouvait ma hanche.

Son souffle comme une caresse.

Un frôlement contre mes lèvres.

— Arrête, Jace.

Un murmure.

— Qui est le lâche maintenant ?

Une sentence.

Ce simple mot eut raison de moi. Juste celui-ci, jeté avec tant de désinvolture. Balancé pour qu'il me percute. Pour qu'il fasse exploser la barrière de froideur derrière laquelle je me cachais. Et d'un coup, il n'y avait plus rien que le danger de cette colère. Celle qu'on ne sait jamais maîtriser. Qui résonne en vous de tous les côtés. Des échos et des échos encore, qui vous hurlent aux oreilles. Qui se déchainent. Tout en vous était ravagé. Tout en vous...

*Lâche...*

La lâcheté, c'était la fuite. Et j'étais devant lui. J'étais là, sous la pluie, sous son regard. J'étais là et je le voyais comme je n'avais jamais vu personne. J'aurais pu baisser les paupières et me détourner, monter dans ma voiture et m'éloigner. J'aurais pu le laisser derrière et ne jamais me retourner, annihilant tout ce que je ressentais. Ça aurait pris du temps et peut-être n'y serais-je jamais vraiment arrivé. Mais je n'étais pas *lâche*, non. Et Jace le savait.

Bien sûr qu'il le savait...

Bien sûr qu'il utilisait les bons mots...

Bien sûr...

— Foutu psy, marmonnai-je.

Une seconde avant qu'il ne m'embrasse, ses doigts enserrant ma nuque.

Ses lèvres étaient mouillées, sa langue froide lorsqu'elle vint s'enrouler autour de la mienne. Il sentait la pluie et l'hiver californien. Son baiser était rude, presque trop brutal. Il était si exigeant que ce fut difficile de reprendre mon souffle. Je le laissai m'envahir, je le laissai me serrer contre lui. Je le laissai prendre tout ce qu'il voulait. Puisque d'un coup, je n'avais d'autre choix que tout lui donner.

Je l'attrapai par le col de sa veste, pour l'approcher plus près, pour l'éloigner. Pour reprendre pied.

Je tombais.

Je tombais et la chute était si longue.

Si interminable.

Je tombais amoureux...

\*\*\*\*\*

— Tiens, me dit Jace.

Il me tendit une serviette. Je la pris en le regardant trop longtemps,

m'essuyant les cheveux pour leur éviter de dégouliner devant les yeux.

— Merci.

J'avais fait tomber ma veste à l'entrée et mes chaussures qui allaient mettre des jours à sécher.

Combien de temps étions-nous restés sous la pluie ?

Des minutes, peut-être des heures ?

Passant de la violence à la tendresse. De la douceur au rire lorsque nous avions commencé à trembler.

Il habitait plus près du lycée et conduire sa moto sous ce déluge s'était avéré périlleux. Il avait fini par se garer devant son garage et j'étais descendu de ma camionnette, trempé de la tête aux pieds. Au point où j'en étais, je n'avais même pas pressé le pas pour entrer, l'esprit en déroute et les idées confuses. Je n'arrivais plus à y voir clair.

Jace me tourna le dos pour ôter son t-shirt. D'un coup je ne pensai plus à mes tremblements, ni même au foutoir dans ma tête.

Je posai une main sur son omoplate, il se figea. Ma bouche sur sa nuque, il baissa la tête en respirant plus vite. Mes doigts glissèrent sur ses épaules, ses hanches, le creux de ses reins, remontèrent sa colonne vertébrale. Pour le découvrir, l'apprendre lentement, en laissant mes lèvres se perdre dans son cou, près de son oreille. Puis doucement, très doucement, mes doigts se perdirent sur son ventre, son torse dessiné à la perfection, une poitrine qui se soulevait de plus en plus vite.

— Tu veux que j'arrête ? lui soufflai-je.

Une inspiration plus profonde que nécessaire ; un frisson. Deux.

— Non.

Je laissai tomber ma serviette, ôtai mon sweat, mon t-shirt et l'enlaçai de nouveau. Nos peaux se réchauffant l'une contre l'autre. C'était presque trop fort de le sentir près de moi. Comme ça. C'était douloureux et en même temps, je n'arrivais plus à m'en empêcher. Je n'arrivais plus à aller contre. Plus du tout. Je fis avancer Jace, sans le lâcher, mordillant son cou en montant les escaliers, embrassant sa joue en défaisant avec précaution un bouton de son jean. Un second et un autre encore. L'aider à l'enlever, suivant le contour de ses cuisses, déposant un baiser sur sa hanche avant de me redresser en me débarrassant de mon jean.

Je ne savais plus quoi faire. En fait si, je savais très bien ce dont j'avais envie. Je savais ce qu'il m'inspirait et ce qui faisait pulser mon cœur si fort. Je ressentais cette folie qui courait dans mes veines, qui m'incitait à faire assoir

Jace sur le lit, à prendre son visage en coupe pour le relever vers moi et l'embrasser comme je n'avais jamais embrassé personne. Il y avait quelque chose en lui qui m'attirait tellement que l'expliquer était impossible. La façon dont il attrapa mes poignets, cette force que je sentais derrière chacun de ses gestes, cette incertitude et sa fierté. Sa fragilité, son cœur. Sa violence, ses emportements. Sa tendresse...

Je m'écartai doucement, observai chaque trait de son visage, passai une main dans ses cheveux. Avant de m'asseoir doucement derrière lui, les bras croisés sur son ventre, le menton sur son épaule, soufflant dans son cou.

La pluie battait toujours aussi fort.

Nous étions à l'abri.

Ensemble.

— Tu as déjà fait ça ?

Il noua ses doigts aux miens.

— Tu veux dire... avec un mec ?

Il chuchota, même s'il n'y avait personne à déranger.

— C'est ce que je veux dire, oui, glissai-je à son oreille.

— Non, Mia, répondit-il en frissonnant. Je n'y avais même jamais pensé avant de te rencontrer.

Un aveu qui me fit trembler davantage.

Un aveu qui me fit le serrer plus fort.

— D'accord, susurrai-je.

Il déglutit, sa respiration en suspens quand mes mains descendirent plus bas.

— D'accord ? répéta-t-il.

— J'ai tellement envie de toi, Jacy...

Mes doigts frôlèrent le bas de son ventre et se faufilèrent sous le tissu de son sous-vêtement. Ils se refermèrent doucement sur lui. Jace gémit. Il gronda lorsque je l'empoignai plus fermement, mon érection se nichant contre ses reins. Je le caressai, il trembla violemment, posa sa main sur la mienne. Pas pour imprimer un autre rythme, mais pour mieux se rendre compte de ce que je lui faisais. C'était bien moi qui le mettais dans cet état. C'était moi qui lui arrachais ces bruits de gorge. C'était mon prénom qu'il murmurait.

Son crâne s'appuya sur mon épaule, je me penchai pour l'embrasser furieusement.

Ses râles de plaisir firent accélérer mon va-et-vient.

Je mordis sa lèvre jusqu'au sang.

La beauté... La beauté a des millions de facettes... Celle de Jace à cet instant

pouvait paraître un peu rude, comme un dessin fait trop vite. Mais pas pour le bâcler ou pour s'en débarrasser. Seulement pour ne pas perdre l'émotion, pour que ce soit aussi puissant que ce sentiment inénarrable.

Inoubliable.

Celui d'un homme qui s'abandonnait à un autre.

\*\*\*\*\*

Une lampe de chevet était allumée. La pluie s'était enfin calmée. La gêne, envolée... Il suffisait parfois de se faire confiance. De se parler et de se comprendre. De laisser tomber les dernières défenses.

Il était déjà trois heures du matin et après une pizza réchauffée et quelques bières, nous étions assis dans le lit de Jace, l'un en face de l'autre, nos jambes emmêlées et un cendrier entre nous. Il fumait en m'envoyant un nuage gris au visage. Je ne dis rien... pour ce soir. Je laissai ma main glisser sur sa cuisse, errer un peu n'importe où, sans le quitter des yeux.

— Dis-moi quelque chose, Jace.

Dis-moi « je t'aime ».

Il frotta son nez contre le mien.

— J'ai retrouvé mon père biologique, me dit-il. Quand j'avais dix-huit ans.

Ce n'était pas une déclaration d'amour... Ou peut-être que si, d'ailleurs. Peut-être que c'était exactement ça.

*À dix-huit ans ?*

Je plissai les yeux en arrêtant mes mouvements. Jace posa une main sur la mienne, me poussant à continuer. Pour sentir cette caresse le plus longtemps possible.

— C'était Sam, m'apprit-il.

— Ton oncle ? m'étonnai-je.

Il hocha la tête en tirant plus fort sur sa clope.

— Il n'a jamais été mon oncle, Mia. C'était l'homme que ma mère a adoré pendant des années, la raison pour laquelle elle s'est fait mettre à la porte de chez elle à seize ans. C'était le type qui l'a mise enceinte avant de se rendre compte qu'il n'avait pas envie de cette vie-là – d'une femme et d'un enfant. Il a foutu le camp. Pour revenir cinq ans plus tard, *trop tard*. Ma mère était mariée à Andy, et moi je l'appelais papa. Alors Sam est devenu *Oncle Sam*.

La voix de Jace était calme. Un peu distante, comme s'il racontait l'histoire

d'un autre. En s'en détachant suffisamment pour ne plus qu'elle le touche.

Mes caresses se firent plus douces et laissèrent des frissons sur sa peau. Il baissa la tête sur mes doigts. Son regard se voila d'émotion. Je voulus l'embrasser pour le faire taire. Il n'avait pas besoin d'en dire plus, après tout.

— Je ne sais pas pourquoi ma mère m'a avoué qu'Andy n'était pas mon père, continua-t-il. Je ne sais pas si elle a eu peur que je le découvre. Elle a sans doute voulu limiter les dégâts en prenant les devants. Mais elle ne s'attendait pas à ce que je déraile à ce point. Je me souviens comment Sam me regardait à l'époque, cet air qu'il prenait et que je n'arrivais pas à comprendre. Cette culpabilité. Maintenant, ça me paraît évident. Toutes ces heures à trouver un moyen de me remettre sur pied. À me donner envie de sourire de nouveau.

Je posai une main sur sa joue pour tourner son visage vers moi. Il m'observa, entrouvrit la bouche lorsque mon pouce caressa le coin de ses lèvres.

— Quand est-ce que tu as compris que c'était ton père ?

Il haussa les épaules.

— Quand il a eu son accident de moto, me dit-il en nouant ses doigts aux miens. Il lui fallait du sang et j'ai proposé de lui en donner. Le médecin m'a expliqué qu'il y avait très peu de chance que je sois compatible. Qu'avec un groupe de type AB Négatif il y avait moins d'un pourcent de la population susceptible d'avoir le même. Seulement, je savais déjà que j'étais AB Négatif. Ce que j'ignorais, c'était la rareté de la chose. À partir de là, tout s'est vite enchaîné et j'ai compris. Trop tard, bien sûr. Sam est mort au bloc opératoire, et ce jour-là, j'ai perdu un père que je détestais et un oncle que j'adorais. Il était la cause de mon mal-être. Et en même temps, sa solution.

Derrière l'homme assis devant moi, je pouvais voir le gamin blessé, qui avait grandi dans le mensonge. Trahi par les personnes qu'il aimait plus que tout. Les seules sur lesquelles un enfant devrait toujours pouvoir compter.

Il passa une main dans mes cheveux blonds et les empoigna en me poussant à m'allonger. Il m'embrassa en venant se caler entre mes jambes, prenant appui sur un coude pour me regarder.

— Je suis devenu psy avant tout pour me comprendre, Mia. Aujourd'hui, je me connais bien et ça me permet d'essayer d'aider les autres. Mais quand je t'ai rencontré, j'ai recommencé à douter. À tout remettre en question. À chercher un moyen de fuir. Et j'ai bien failli faire la plus belle connerie de ma vie.

— Laquelle ? soufflai-je contre ses lèvres.

Il repoussa mes boucles blondes et plongea au fond de mes yeux noirs.

— Te perdre.

Il me regarda comme s'il pouvait me deviner. Peut-être savoir à quel point ses mots me touchaient, me faisaient du bien et me terrifiaient.

— Dis-moi quelque chose que tu n'as jamais dit à personne, Hadrian, me murmura-t-il.

Hadrian ? Personne ne m'appelait comme ça. Qu'il le fasse lui, c'était particulier. Hadrian, c'était moi. C'était celui qui veillait sur certaines de mes pensées.

Hadrian détenait toutes mes vérités...

— Je suis mort trois fois, commençai-je. Et chaque fois je suis revenu avec le sentiment d'avoir laissé une partie de moi derrière. Je ne sais pas ce qu'il se passe quand le cœur s'arrête, s'il y a un endroit pour les disparus ou simplement le néant. S'il y a un paradis ou un enfer. Mais j'ai encore ce sentiment que c'est quelque chose de bien. Et qu'on m'en a arraché de force. Les gens pensent que mourir est difficile. Mais c'est faux. Mourir, c'est doux, c'est chaud. C'est comme être bercé tranquillement, et s'évanouir loin de la douleur. Par contre, la vie, elle, est une souffrance pour laquelle je devais me battre chaque jour dans l'espoir flou d'un avenir incertain.

Jace posa sa main sur ma poitrine, comme pour s'assurer que mon cœur battait toujours.

— Je voulais mourir, Jace, chuchotai-je. Les derniers temps je l'ai demandé de toutes mes forces. De toutes mes putain de forces. Toutes celles qu'il me restait. Et j'ai guéri. À l'instant même où j'ai renoncé, j'ai recommencé à mieux respirer. J'ai recommencé à vivre. Ce jour-là, je me suis fait une promesse... La promesse que si je retombais malade un jour, je ne le dirais à personne. Je passerais le temps qu'il me resterait à dire au revoir, à dire je t'aime. À dire tout ce que je peux. Je passerais le temps qui me resterait à fabriquer des souvenirs pour qu'ils vivent dans la tête des autres.

Pendant longtemps, il ne dit rien, se contentant de me regarder. Pendant longtemps, il resta au-dessus de moi, immobile. Lorsqu'il finit par se pencher pour m'embrasser, ce fut avec tellement de tendresse et de douceur que ça devint bien plus violent que n'importe laquelle des passions.

Sentir son odeur et sa main remonter le long de ma cuisse.

Entendre chaque murmure et chaque souffle.

Éprouver chaque baiser et chaque caresse.

Avouer que lui aussi il m'avait manqué.

Avoir conscience que quelque chose changeait.

Me dire cent fois qu'il était tout ce que je voulais.

Et le répéter cent fois encore pour ne jamais l'oublier.

Jouer au poker à Las Vegas ✓

## Chapitre 14

*Samedi 26 janvier*

— Je déteste cette putain de ville, jura Jace.

Il avait dû le dire plus de vingt fois depuis que nous avions atterri ce matin. Et au moins une bonne trentaine depuis que nous remontions le Strip jusqu'à l'hôtel Monte Carlo. La nuit était tombée et pourtant les lumières de Vegas éclairaient la ville de milliers d'éclats. Des casinos aux hôtels les plus luxueux, les rues semblaient s'animer dès que le soleil se couchait.

Sammy nous y avait invités pour fêter ses trente ans. Avec son « amie » de San Francisco. Annie. Lorsqu'il nous l'avait présentée, quelques jours avant de nous demander de l'accompagner dans le Nevada, Jace avait soufflé de soulagement. Ça n'avait duré qu'une seconde, mais il avait été plus qu'heureux de rencontrer Annie, la belle brune qui dévorait Sammy des yeux. J'avais eu la mauvaise idée de lui dire qu'en rencontrant Sammy, quelques idées m'étaient passées par la tête.

Mais plus que mon aveu sur Sammy, c'était cette ville qu'il avait quittée des années plus tôt, sans jamais y avoir remis les pieds, qui le rendait maussade. Il était évident qu'il n'aspirait qu'à reprendre un avion le plus vite possible.

Jace se foutait bien du Monte Carlo, de ses suites ou de son casino ; c'était toute sa jeunesse. Et si je n'avais pas eu un certain point 31 à rayer de ma liste, sans doute aurions-nous été à Atlanta pour m'initier au poker.

Mais nous étions ici. Sammy avait réservé des chambres que nous n'aurions jamais eu les moyens de nous payer. Ni moi avec mon salaire de documentaliste, ni Shea et encore moins Angèle. Quant à Jace, ce n'était pas avec ce que lui versait le lycée qu'il pourrait passer des nuits dans un palace. Et si je ne m'étais jamais intéressé aux commissions que touchait un agent immobilier à San Diego, je commençais à en avoir une idée plus ou moins précise.

Trente ans, ça se fêtait, et Sammy n'avait même pas voulu entendre parler d'un seul dollar.

Après une journée de spa, de piscine, de visite et autres, j'avais eu besoin de prendre l'air. Évidemment, Jace m'avait accompagné. Nous avons pris un taxi et il m'avait emmené faire un tour dans le désert. Puis nous étions passés devant son lycée et, plus loin, devant la maison de ses parents. J'avais demandé au taxi de ralentir, Jace avait secoué la tête sans y jeter un oeil.

Nous nous étions arrêtés pour boire un verre avant de penser retrouver les autres.

Le bruit de la rue était hallucinant. Un mélange de bling-bling et d'irréalité – comme un film regardé à la télé.

*Ce qui se passe à Vegas, reste à Vegas.*

Une jeune femme nous bouscula ; Jace et moi lui lançâmes un coup d'œil – des jambes interminables. Lorsque nos regards se croisèrent de nouveau, il sourit pour la première fois de la journée, en attrapant le col de ma veste pour me rapprocher de lui et m'embrasser en pleine rue. Si nous n'en n'avions pas parlé aux autres, c'était surtout par pudeur, par manque de temps. Par égoïsme, sans doute, aussi. Parce que je m'inquiétais que Jace prenne de nouveau le large. Même si, tout de suite, il se moquait de bloquer le trottoir déjà encombré, ni même de ce qu'on pourrait en penser. Il m'embrassa parce qu'il en avait envie, me mordant la lèvre au passage.

— Je déteste toujours cette ville, souffla-t-il contre ma bouche.

Il se recula et recommença à marcher, les mains dans les poches.

— Tu aurais pu rester à San Diego.

— J'aurais pu, oui.

Je le rattrapai aussitôt par le bras et le forçai à s'arrêter, le tirant brutalement dans un coin sombre où personne ne viendrait nous bousculer. Je serrai son poignet entre mes doigts et il se laissa faire sans baisser les yeux. Un peu plus, il releva le menton, me lança un regard d'avertissement. Je le poussai davantage dans l'ombre.

— Et si tu m'expliquais pourquoi tu es venu, exactement.

*À cause de Sammy.*

*Par jalousie.*

Ces quinze derniers jours avaient été particuliers. Nous avons besoin de nous habituer à l'autre, de faire des compromis, de trouver un endroit où nous retrouver à mi-chemin de ses envies et des miennes. Sans trop prendre, ni trop retenir.

Je le relâchai et il s'appuya au mur derrière, plongeant dans sa poche de jean pour sortir un paquet de cigarettes. Je le récupérai, il soupira en me voyant le mettre dans ma poche. Je tirai de chaque côté du foulard noir qu'il avait autour du cou, l'étranglant un peu.

— Tu vas devoir me faire confiance, Jacy.

Il sourit en coin, comme chaque fois que je l'appelais comme ça. Il attrapa mon menton entre deux doigts et se pencha pour m'embrasser.

— Je ne fais confiance à personne. Et à toi encore moins.

Ça aurait pu être blessant si je ne le connaissais pas si bien. Mais je savais que plus il s'attachait à une personne, plus il s'en méfiait.

Je m'approchai de lui et posai une main sur sa taille que je fis glisser sur ses reins.

— Tu vas apprendre, lui dis-je.

D'une voix tranchante. Presque autoritaire. Juste avant de faire demi-tour et de m'éloigner.

— Va te faire voir, Mia !

Je ris, les mains dans les poches, remontant le Strip, dans l'une des villes les plus célèbres du monde. Mais ce n'était pas ce qui me rendait heureux. Non, ce qui me plaisait c'était de sentir un homme me rejoindre, sentir sa bouche sur ma nuque, écouter ses quelques mots à l'oreille. Nos épaules qui se frôlaient alors que nous marchions vers le Monte Carlo.

L'entendre me raconter comment on grandissait dans la grande Las Vegas.

Ses premières fois – d'un baiser aux tremblements lorsqu'il s'était retrouvé dans un lit avec la belle Clary. Les conneries et les potes qui les encourageaient. Ses courses dans les rues, pour arriver à l'heure. Ses rires et ses amis. Et puis, un matin d'été où tout avait changé. Sa mère et son père. Le salon de leur maison.

Il ne s'en rendait pas compte, mais chaque fois qu'il parlait de cette époque, il prenait une voix singulière.

Nos amis nous attendaient et nous eûmes tout juste le temps de monter dans nos chambres pour nous changer. Celle de Jace était un étage en dessous la mienne, dans le même couloir que celles d'Angèle et Shea. Annie se retrouvait un étage au-dessus. Alors que Sammy avait pris celle en face de ma porte. Il m'attendait d'ailleurs dans le couloir. Je sortais tout juste de la douche et mes cheveux blonds étaient encore humides. Ils frôlaient mes épaules et le tissu noir de ma chemise à col mao. Sammy cligna des yeux, je baissai le regard sur mon pantalon.

— Tu as bien dit *tenue correcte exigée* ?

Il hocha le menton.

— Oui, fit-il en se raclant la gorge. Et tu es très... *correct*.

Il appuya sur le bouton d'appel et s'engouffra dans l'ascenseur quand il arriva à notre étage. Je le suivis, l'observant plus attentivement. C'était vrai qu'un temps, il m'avait fait envie. Comme beaucoup d'hommes avant lui. Et pourtant, je ne m'étais jamais imaginé glisser mes mains sur sa peau, comme j'y avais pensé lorsque j'avais rencontré Jace. La douce beauté de Sammy me plaisait.

Mais elle ne me faisait pas frémir. Pourtant je la voyais. De son visage à ses yeux bleus, ses mèches châtaines, cette silhouette ni trop imposante, ni trop fine, ces vêtements qui mettaient ses épaules en valeur, sa taille et ses jambes.

Je la voyais, bien sûr. Mais c'était différent.

— Tu ne m'as jamais demandé, tu sais, me dit-il.

Je souris, en me frottant la nuque.

— De quoi ? fis-je semblant de ne pas comprendre.

Alors que, de toute évidence, il avait surpris mon regard appuyé.

— Si tu m'intéressais.

— Je n'avais pas envie de me prendre un poing dans la gueule.

Il rit.

— Tu sais bien que ça ne serait jamais arrivé.

J'écartai les bras en souriant.

— Qu'est-ce que tu veux Sammy, je suis indéfini. J'aime les femmes. Je regarde les hommes.

— Tu regardes Jace.

Une question flotta entre nous.

— C'est vrai.

C'était si évident que ça ? Mon envie de le toucher, de me pencher sur lui et de l'embrasser.

Je souris à Sammy en posant une main sur son bras.

— Annie a l'air sympa.

— Elle l'est, oui, me répondit-il.

Les portes s'ouvrirent et je m'écartai de Sammy.

Nos amis étaient déjà autour d'une table de restaurant lorsque nous les rejoignîmes. Ils discutaient un peu trop bruyamment, comme d'habitude. Tous habillés pour l'occasion, tous magnifiques. Annie dans une robe un peu démodée, mais qui lui donnait un côté vintage. Angèle dans un complet noir, qui moulait sa silhouette longiligne ; et dont le regard dérangerait le jeune serveur qui vint nous donner la carte. Shea en blanc et les cheveux défaits ; ses yeux verts comme deux émeraudes. Et Jace, dont les cheveux bruns étaient retenus en arrière par un bandeau en cuir. Sa chemise grise au col ouvert. Classique. Il n'avait pas vraiment envie de se faire remarquer, durant le week-end. Il me lança un coup d'œil lorsque je m'assis à côté de lui et son regard traîna trop longtemps sur moi. Explicite.

Mais personne ne vit rien.

Même pas sa main sur ma cuisse et sa bouche qui se rapprochait de mon

oreille pour y glisser :

— Tu me plais.

Lui aussi il me plaisait. Plus que je ne me l'avouais. Plus qu'il ne le devrait, sans doute. Plus que j'aurais voulu qu'il le sache, c'était certain.

Il s'écarta pour passer commande et nous en fîmes tous autant. Le serveur rougit encore une fois lorsque Angèle prit tout son temps pour choisir, changeant d'avis plusieurs fois, en jouant avec son nœud papillon.

Quand le jeune homme finit par partir, les tempes transpirantes, Angèle rit, très satisfaite.

— Tu es obligée de toujours faire ça ? lui demanda Shea en pianotant sur la table.

— Faire quoi ? fit elle semblant de ne pas comprendre.

Shea leva les yeux au ciel, cherchant de l'aide là où il n'y en avait pas.

— Mettre les gens mal à l'aise, précisa-t-il.

Angèle posa un coude sur la table et sourit, provocatrice.

— Attends, laisses-moi réfléchir... Oui ! Parce que ça m'amuse. Et que c'est ma petite vengeance pour toutes ces années à être la vilaine Angie, l'androgyme timbrée.

— Je ne pense pas que ce gamin ait quoi que ce soit à voir avec les abrutis que tu as pu rencontrer au lycée, lui fit remarquer Jace.

Shea approuva du chef en pointant Jace du doigt, comme pour dire : « Si c'est un psy qui te le dit, alors écoute ».

— Ce *gamin* a tout juste quelques années de moins que nous, rétorqua Angèle en jetant un œil noir à Jace.

Ce dernier sourit en croisant les bras sur la table, loin d'être intimidé.

— Il n'a même pas vingt ans.

Elle plissa le front et remplit son verre d'eau, sans le quitter des yeux.

— C'est quoi, là, Jace ? Une thérapie ?

— Oh, non ma belle, répondit-il, trop doucereux. Si c'était une thérapie, je te demanderais pourquoi tu te sens obligée de reproduire un schéma qui, de toute évidence, t'a laissé pas mal de mauvais souvenirs. Et toujours avec des *gamins* impressionnables. Comme tu devais être impressionnable, *toi*, à l'époque.

Angèle ouvrit la bouche, sans qu'un seul mot n'en sorte, en même temps que Shea explosait de rire en tapant sur l'épaule de Jace.

Jace se recula et s'appuya sur le dossier de sa chaise. Je sifflai, en retenant mon sourire. Mais ce ne fut pas suffisant pour qu'Angèle ne me voit pas et qu'elle se tourne vers moi, rancunière.

— Tu as quelques chose à dire, Mia ?

Elle était si furieuse que ce fut plus fort que moi, j'éclatai de rire. Brièvement. Avant de lever les mains en l'air, me rendant. Ce qui ne sembla pas lui suffire. Elle se drapa dans sa dignité et m'envoya un coup de talon que j'évitai de justesse. Mais qui, malheureusement, atterrit dans le tibia d'Annie.

Elle jura tellement fort que les clients des tables alentour se tournèrent vers elle.

— Oh merde, Annie, je suis désolée ! s'excusa Angèle aussitôt.

— Mon Dieu, s'étouffa cette dernière, des larmes lui montant aux yeux.

— Angèle ! cria Sammy en même temps.

Shea était rouge à force de rire, rien que de voir Angèle s'accroupir devant Annie pour soulever le bas de la robe et voir les dégâts. Un couple d'un certain âge, juste à côté, fut complètement outré par son audace.

Autant dire que lorsque le jeune serveur revint avec nos plats, il manqua de tous les faire tomber. Je l'aidai avant qu'il ne casse tout. Je posai le poisson devant Shea, la viande rouge devant Jace et le poulet devant Sammy pendant que le gamin fuyait en cuisine chercher le reste.

Je souris à la ronde, malgré les chuchotements, et forçai Angèle à se redresser et à s'asseoir. Ce ne fut qu'à cet instant qu'elle remarqua le silence qui régnait et tous les regards braqués sur elle. Autant dire qu'elle ne prononça plus un mot jusqu'à la fin du repas, malgré les efforts de Shea pour la faire parler. Des miens pour la faire rire. Des excuses de Jace – même s'il ne les pensait pas. Elle recommença à se détendre lorsque nous quittâmes le restaurant pour le casino et qu'elle se retrouva devant une machine à sous avec beaucoup trop de jetons.

Il ne fallut que quelques minutes pour que Sammy et Annie disparaissent et que Shea prenne place devant la roulette. Quelques autres pour que je me retrouve devant des hommes d'un certain âge qui me virent arriver avec un regard condescendant. Ils avaient raison ; je n'avais jamais joué au poker et je n'aurais sûrement jamais tenté s'il n'y avait pas eu cette fichue liste qui défilait devant mes yeux quotidiennement. Ce fut à cause d'elle que je convertis une partie de mes économies en jetons pour pouvoir m'asseoir à cette table.

Jace m'avait expliqué les règles du jeu dans l'après-midi, j'avais été un élève plutôt distrait. J'avais quand même saisi le concept et l'importance du bluff. Lorsque j'oubliais la somme que j'avais retirée de mon compte en banque pour satisfaire la lubie du gamin que j'avais été, je me débrouillais plutôt bien. Après tout, faire semblant n'était pas si difficile.

Je réussis à tripler ma mise de départ et me sentis tellement en veine que

j'aurais sûrement continué de jouer encore des heures, rien que pour savoir jusqu'où je pouvais aller. Mais Jace m'obligea à me lever, glissa mes jetons dans un sac du casino en me poussant vers la sortie.

Je grimaçai en jetant un regard dans mon dos... Après tout j'étais venu pour jouer...

— Las Vegas n'est pas une ville pour toi, marmonna Jace.

— Tu plaisantes ? J'ai triplé ma mise !

Il me lança un coup d'œil.

— Tu es conscient que tu vas tout perdre si tu continues de jouer ? Le Strip est rempli de rêveurs qui en veulent toujours plus et qui finissent par ne plus rien avoir du tout.

J'allais ouvrir la bouche pour lui demander d'aller se faire voir, quand je fus pris de vitesse par une femme qui approchait de nous.

— Et tu sais si bien de quoi tu parles, n'est-ce pas, Jason ?

Jace se raidit en se tournant vers une femme d'une cinquantaine d'années. Des yeux d'un ambre très clair – pas autant que les siens mais presque. Sa mère ? Ils se ressemblaient tellement, que c'était difficile de ne pas le voir tout de suite. Elle portait une robe de soirée, des pendants d'oreilles qui brillaient tellement qu'ils faisaient mal aux yeux. Un chignon d'un brun qui s'éclaircissait et un menton très droit, très fier.

Elle fit un pas vers Jace et, sans doute mû par la force de vieilles habitudes, il lui embrassa la joue quand elle la lui tendit. Avant de se reculer, plus froid que jamais. Sous les yeux de cette femme, je crus le voir redevenir un adolescent en colère, incapable de dire merde, incapable de dire non, incapable de faire quoi que ce soit d'autre que de la regarder, sans émotion, sans rien d'autre qu'une glaciale incompréhension. Et ce fut pour ce gamin, pour cet enfant trahi qu'il gardait en lui, que je barrai la route à cette mère quand elle chercha à poser la main sur son bras. Et ce fut pour cet homme qu'il était devenu, pour cet homme que j'aimais sans oser le lui dire, que je secouai la tête pour l'empêcher de s'approcher de Jace. Elle posa sur moi un regard noir, je haussai un sourcil, lui offris mon sourire le plus menaçant.

— On peut se parler ? demanda-t-elle quand même à Jace.

Il secoua la tête.

— Non, je ne peux pas. Je suis désolé.

Elle soupira.

— Ça fait plus de dix ans maintenant, Jason. On pourrait au moins essayer d'échanger deux mots.

Dix ans ou dix jours, ça ne changeait rien pour lui.

— Je t’envoie un mail par mois, maman. Il faudra que tu t’en contentes.

Il fit aussitôt demi-tour et quitta le casino sans ralentir. Sans même hésiter. Je comptais en faire autant, si une main fraîche ne m’avait pas retenu.

— Qui que vous soyez, laissez-lui cinq minutes.

— Pas une seconde, madame.

Elle sourit tristement, avant de rejoindre une table où elle était visiblement attendue.

Shea me rejoignit, sa roulette oubliée.

— Ils se ressemblent, me dit-il.

Pas besoin de demander « qui ». Shea était trop intelligent pour nier quoi que ce soit.

— Oui, répondis-je. Ils se ressemblent beaucoup.

Il leva son verre et je le pris pour boire une gorgée d’un whisky *on the rocks* qui me fit du bien.

Shea m’indiqua l’ascenseur, plus loin.

— Jace est monté il y a deux secondes.

— Okay.

Je lui tapai sur l’épaule, lui rendis son verre et m’éloignai.

Jace était dans sa chambre, mais il lui fallut deux bonnes minutes pour ouvrir la porte à la volée, avant de se diriger vers le bar et de faire son choix dans les mini-bouteilles. Il en ouvrit une de vodka et la but d’une traite. La seconde, il ne grimaça même pas. À la troisième, il me lança un coup d’œil. Son regard était vide ; son visage fermé.

On aurait dit un étranger.

— Je n’ai pas besoin de toi, Mia.

Bien sûr que si. Mais il préférerait sans doute se saouler que de l’avouer.

À la quatrième mini-bouteille, je croisai les bras sur ma poitrine.

— Je vois.

Jace en ouvrit une cinquième et l’avala sans me quitter des yeux, me mettant au défi de dire quoi que ce soit. Je n’ouvris pas la bouche. Qu’il boive s’il le voulait ! Ça ne ferait pas passer sa colère plus vite. Il était bien placé pour le savoir.

— Je ne vais pas t’ouvrir mon cœur de fils bafoué, attaqua-t-il.

— J’ai demandé quelque chose ?

— Non, grinça-t-il. Arrête seulement de me regarder comme ça, putain !

Je m’appuyai au bar en face de lui.

— Et comment je te regarde?

Il redressa le menton et, comme ça, il ressemblait encore plus à sa mère. Plus qu'il ne pourrait jamais l'entendre, sans doute.

Il se planta devant moi, furieux, et avec le besoin plus qu'évident de s'en prendre à n'importe qui.

À moi.

— Avec pitié, m'accusa-t-il. Et je n'en veux pas, bordel.

Il me poussa à l'épaule, je ne bronchai pas.

Il recommença, pas plus.

— De la pitié ? répétais-je. Tu ne m'as jamais inspiré de pitié, Jace. Ni avant, ni maintenant.

Il se détourna et s'éloigna, passant les mains dans ses cheveux.

— Alors qu'est-ce que tu fais encore là ?

*Reste calme, Mia.*

*Reste calme.*

La patience, encore...

Il n'y avait qu'avec lui que j'étais aussi patient.

— D'après toi ?

Il ricana, blessant.

— Va profiter de ta soirée, Mia. Dépense ton fric, envoie-toi en l'air, fais ce que tu veux mais oublie-moi !

*Reste calme, Mia.*

*Reste calme.*

La patience, toujours...

Je pris une grande inspiration et inclinai le visage pour croiser son regard. Il se tourna vers moi et me fit face.

— Vraiment, Jace ?

— Ouais, vraiment !

Il mentait. Bien sûr qu'il mentait. Il suffisait de voir sa mâchoire se serrer. Il tremblait sans même s'en rendre compte.

— Très bien, dis-je.

Si froidement que ce fut comme une bise glaciale qui nous fit violemment frissonner.

— C'est ça, me siffla-t-il. Très bien !

Évidemment, il ne s'attendait pas à ce que je fasse vraiment demi-tour, sans même lui lancer un dernier regard. Que je me détourne de lui si facilement. Comme tous les cons en colère, il ne se rendait pas compte, ni de ce qu'il disait,

ni de ce qu'il faisait. Du moins, jusqu'à ce que je pose une main sur la poignée, que j'ouvre la porte et qu'il se rue sur moi pour la refermer d'un coup sec, y aplatissant le poing.

— Merde !

Et ses yeux lorsque je me retournai... Ses yeux lorsqu'il me regarda vraiment... Ses yeux magnifiques qui redevinrent ce qui me plaisait tant. Et mon cœur qui battait. Et cette veine qui pulsait à son cou. J'avais tellement de questions à lui poser. Sur ses parents qu'il refusait de voir. Sur Las Vegas. Sur sa vie lorsqu'il avait tourné le dos à tout ça. Lorsqu'il n'avait même plus eu Sam pour le récupérer lorsque ça allait mal.

Il y avait eu Dicks et Eva.

Aujourd'hui, il m'avait moi.

— Qu'est-ce que tu veux que je sois, Jace ? Un ami ? Autre chose ? Rien du tout ?

Il secoua lentement la tête et posa son front contre le mien.

— Ne me demande pas ça maintenant. S'il te plaît, Mia...

— C'est tout de suite que c'est important.

Que ça comptait vraiment.

S'il voulait que je sois là, il devait le demander. Pour un psychologue, il avait vraiment du mal à parler.

Il soupira en posant une main sur ma joue, son pouce caressa le coin de mes lèvres.

Je penchai la tête pour lui échapper.

Doucement.

Pour qu'il me rattrape.

Doucement.

Il enserra ma nuque.

— Je veux que tu sois celui qui ne me tourne pas le dos même quand je le pousse à partir, m'avoua-t-il tout bas. Je veux que tu sois celui qui ne s'en va pas même si je dis n'importe quoi. Je veux que tu sois celui qui supporte mes colères, sans rien dire. Je veux que tu sois celui qui reste.

D'accord... Je pouvais être cette personne-là. Le prendre dans mes bras et le faire reculer vers le lit. M'étendre sur lui et l'embrasser profondément, goutant l'alcool à l'orée de ses lèvres. Grogner lorsqu'il glissa ses mains sous la ceinture de mon pantalon, caressant mes fesses, remontant pour se perdre sur la peau de mon dos et s'accrocher à mes épaules. Écouter sa respiration s'accélérer lorsque je défis les boutons de sa chemise, mordant sa gorge et léchant le contour de sa

mâchoire.

Être celui qui lui faisait oublier sa mère et le reste.

Être celui pour qui il se perdait.

Avec qui il négociait.

Vers qui il chavirait.

— Tu ne l’as jamais dit, Mia... fit-il, essoufflé, lorsque j’abaissai la fermeture Éclair de son pantalon.

Non, je ne lui avais jamais dit.

Et oui, je savais parfaitement de quoi il parlait.

— Si je me suis envoyé en l’air avec d’autres mecs ? plaisantai-je.

Il dégagea les mèches blondes de mon visage ; je posai une main sur son cou, serrai légèrement.

— Il m’est arrivé d’embrasser un type ou deux à une soirée, avouai-je. Ce n’est jamais allé plus loin que ça.

— Mais tu y pensais.

Je souris.

— J’avais quinze ans la première fois que ça m’a traversé l’esprit. Il y a eu cet infirmier qui est venu changer mon Port-A-Cath. J’ai cru que la maladie d’Hodgkin avait aussi foutu mon cerveau en l’air.

Il rit. Mes doigts glissaient de sa gorge à sa poitrine, sans jamais cesser de le regarder.

— Qu’est-ce qui t’a retenu ? voulut-il savoir.

— Il y a une différence entre être attiré par un homme, se retourner sur lui dans la rue, l’embrasser avec quelques grammes d’alcool dans le sang et ne pas pouvoir y résister.

Mes doigts continuèrent de dévaler sur sa peau.

Jace se cambra et empoigna mes cheveux avec force.

— Qu’est-ce qui a changé, Mia ?

Ce n’était pas une question. Ce n’était plus un choix. C’était exactement ce qu’il voulait entendre. Ce qu’il avait besoin que je lui dise.

Je me penchai sur son oreille et y murmurai lentement :

— Je n’ai pas pu te résister, Jacy...

Un souffle dans son cou.

Un simple souffle.

Avant que tout bascule.

Et alors...

Se perdre loin du bon sens ou des bonnes raisons.

Se perdre dans une autre douleur.

Se perdre oui ...

Et s'accrocher l'un à l'autre.

Apprendre à s'aimer même avec nos cœurs abîmés.

Courir un marathon ✓

## Chapitre 15

*Vendredi 22 février 2013*

— Arrête de les regarder comme ça, me souffla Jace à l'oreille.

Il était transpirant d'avoir couru vingt kilomètres. Je l'étais tout autant. Au moins, nous ne l'avions pas fait pour rien. Le marathon que nous avons organisé avec Shea avait rapporté une belle cagnotte. De l'argent qui servirait à l'appareillage de jeunes sourds dont les familles n'avaient pas les revenus suffisants pour offrir un implant auditif à leurs enfants. Grâce à la journée de rencontre entre nos deux lycées, les gamins et leurs familles s'étaient mobilisés pour faire courir les parents, les cousins, les frères, les amis, les oncles, tous ceux qui avaient bien voulu se prêter au jeu.

Lynn aussi. Elle était venue de Boise, précédant mes parents de quelques heures. Ils avaient tous profité de l'occasion pour me rendre visite ce week-end. Jace avait proposé de les héberger. Ce qui n'était pas si dérangement, il passait toutes ses soirées chez moi.

Nous n'avions pas vraiment cherché à le cacher, mais notre relation était restée discrète. Elle avait encore peur de se révéler. Après tout, nous n'avions toujours pas fini nos négociations. Et même si nous évitions de le montrer, la situation devenait frustrante.

J'avais envie de Jace. *Vraiment* envie de lui.

Il avait envie de moi. *Vraiment* envie de moi.

Pourtant, quand je le sentais contre moi, la nuit, tout me paraissait simple. Il se tournait, passait un bras autour de ma taille, son visage niché dans mon cou, ses jambes emmêlées aux miennes, sa poitrine contre mon dos et ses bras étaient un cocon dans lequel je n'avais jamais aussi bien dormi. Lorsque je me réveillais et que je le retrouvais à moitié allongé sur moi, sa joue contre ma poitrine, un genou posé sur ma cuisse, une main perdue dans mes cheveux, je restais parfois de longues minutes rien qu'à faire glisser les doigts sur sa peau, tirant toujours sur le drap pour le dénuder et mieux le voir. J'aimais la vision de son corps nu contre le mien. J'aimais l'observer, ça devenait parfois obsessionnel. Lorsqu'il dormait, lorsqu'il se douchait, qu'il s'habillait ; tout le temps. Je regardais chaque trait, chaque grain de beauté, chaque courbe et chaque muscle. Je le touchais comme pour suivre un itinéraire. Je voulais l'apprendre par cœur, mais chaque jour me l'amenait différemment. Je le découvrais de nouveau. Et c'était

une autre première fois.

Le matin, dans la douceur de l'aube.

Le soir, dans la brutalité du crépuscule.

J'avais besoin de plonger en lui, de le sentir tout autour de moi. Peut-être d'avoir ce pouvoir-là. Peut-être, aussi, par égo, par fierté. À croire que nous jouions nos virilités.

Mais pour l'instant, ce n'était pas le problème... Parce que Quinn souriait à ma sœur en se tenant un peu trop près d'elle. Ils étaient installés sur les gradins, plus loin, là où certains coureurs continuaient d'arriver. Ils applaudissaient chaque fois que le sifflet retentissait et qu'un coureur manquait de tomber à genoux après des kilomètres de course.

Je n'avais jamais vu Lynn parler autant à quelqu'un d'autre que Shea et moi. Même lorsqu'elle était avec ses copines, elle gardait une forme de retenue. L'air de la Californie lui faisait du bien... Quant à Quinn, je ne l'avais pas vu sourire comme ça depuis... Jamais ! Les relations avec sa mère ne s'étaient toujours pas arrangées. Et avec son beau-père, ce n'était guère mieux. Il m'appelait parfois le soir et j'allais le chercher. Juste le temps de boire un café, d'aller faire un tour dans une librairie ou d'un dîner qu'il partageait avec Jace et moi, en bougonnant sur le fait qu'on ne pouvait jamais se débarrasser des fichus psys.

Je finissais toujours par le ramener, parfois assez tard, mais plus calme. Sa mère était rassurée de le savoir avec moi et, pour elle aussi, ces soirées étaient l'occasion de reprendre du souffle. Ce qui n'empêchait jamais Jace, une fois Quinn reparti, de m'assommer avec ses conneries de limites. Je ne l'écoutais jamais et il lui arrivait de claquer la porte. Pour revenir un peu plus tard, calmé à son tour. Il se glissait contre moi dans mon lit, je ne lui jetais jamais un coup d'œil, continuant de lire. Du moins, avant qu'il m'arrache le bouquin des mains, m'embrasse en me murmurant à quel point je l'emmerdais.

Jace me tendit une bouteille d'eau et je la récupérai vivement sans lâcher Quinn et Lynn du regard.

— C'était presque inévitable, Mia, se moqua-t-il.

— Ferme-la, grinçai-je.

Il explosa de rire en me donnant un coup sur l'épaule. Je l'imitai un peu plus fort avant d'ouvrir ma bouteille d'eau. Jace en profita pour passer un bras autour de mon cou et essaya de me faire tomber. Je jurai, lâchai la bouteille et lui enfonçai mon coude dans les côtes. Il rigola en essayant de m'entraver, j'enlaçai sa taille, pour essayer de me dégager d'un coup de hanche. Il anticipa en rigolant, je le menaçai.

Quelques élèves se rapprochèrent. Certains m'encouragèrent. Donnèrent des conseils à Jace pour m'achever.

Il n'avait aucune chance.

Je lui souris, machiavélique.

Il se rua sur moi !

Bien sûr, il ne fallut pas deux minutes pour que les cris et les applaudissements nous entourent comme les cordes d'un ring. Les sifflements attirèrent quelques professeurs. Jenny. Quinn et Lynn. Angèle et Shea qui passa un bras autour des épaules de ma sœur.

Un coup de sifflet mit fin au jeu. Nous nous retrouvâmes devant le proviseur Cooper qui nous pointa du doigt.

— Si vous avez tant d'énergie à dépenser, allez donc courir vingt kilomètres de plus ! nous lança-t-il.

Les élèves gloussèrent de l'entendre nous réprimander.

— Bravo, ironisa Shea, vous êtes un exemple pour notre si grand système éducatif.

— Merci, répondis-je, avec sarcasme.

Au moins Lynn n'était plus perdue sur les gradins à manger des yeux Quinn. Avec le bras de Shea autour de ses épaules, elle avait les joues rouges comme deux rubis. Shea lui embrassa la tempe en lui murmurant quelques mots à l'oreille avant de la relâcher. Dès que Lynn eut le dos tourné, il mimait un geste que Quinn saisit parfaitement. C'était difficile de ne pas comprendre lorsqu'un type comme Shea vous menaçait de mort. Il ressemblait à un guerrier iroquois.

Quinn s'éloigna d'un pas de Lynn en me jetant un coup d'œil.

Shea nous rejoignit, fier de lui. Je tirai sur mon t-shirt pour le remettre en place. Jace secouait la tête.

— Vous êtes au courant que Lynn va avoir dix-sept ans ? nous rappela-t-il. Et qu'il serait temps pour elle qu'elle sorte le nez de ses livres ?

J'avais été assez d'accord avec lui. Du moins jusqu'à ce que je la vois de mes propres yeux. Le petit rayon de soleil de mes journées d'agonie. Prête à se vautrer dans le péché. Je ne voulais même pas y penser !

— Bien sûr qu'on le sait, répondit Shea en croisant les bras. Et maintenant Quinn sait aussi qu'il doit bien se tenir. Alors pourquoi se priver de le lui dire ?

Je pointai du doigt Shea en me tournant vers Jace.

— C'est exactement ça, baragouinai-je.

Je n'aurais pas mieux dit. J'avais cette possessivité toute fraternelle qui avait tendance à me bouffer lorsque je voyais ma petite Lynn, le bébé qui avait appris

à marcher dans une chambre d'hôpital, alors que son grand frère mourait dans un lit à proximité. La belle petite fille qui se cachait sous mes draps parce que si personne ne nous voyait alors la mort ne saurait jamais où j'étais. Cette princesse-là, qui s'émouvait pour un jeune homme que j'adorais et pour qui j'outrepassais mes prérogatives de documentaliste. Pour qui j'avais pris un coup de couteau.

Oui, c'était inévitable, Jace avait raison.

Presque logique.

Trop.

Je souris un peu, grimaçai un peu plus, en les voyant se rasseoir dans les gradins, encore plus près que tout à l'heure.

— Bordel, marmonnai-je.

Shea, à côté de moi, croisa les bras, tout aussi agacé.

— Ça devait bien arriver un jour, fit-il sombrement.

— Hum, hum.

Angèle nous prit un bras chacun.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit sur Lynn, à Boise, la veille de notre départ.

Je ne me souvenais déjà pas de ce que j'avais dit la veille, alors en décembre...

— Tu as dit : « Elle a dix ans de moins que moi, mais elle est tellement sage qu'elle pourrait tout aussi bien être ma grand-mère et me donner des conseils sur la façon de mener ma vie et de faire les bons choix. J'espère qu'un jour elle redeviendra une gamine, qu'elle fera des conneries, que son cœur explosera, qu'elle rira et pleurera, en même temps. Qu'elle tombera amoureuse pour un week-end, pour des mois, pour toute une vie. Qu'elle fera ses erreurs, qu'elle se trompera, et qu'elle finira par tout recommencer, par tout reprendre. J'espère qu'elle sera heureuse. »

Angèle haussa un sourcil.

— Tu as trop bonne mémoire.

— Je suis serveuse, me rappela-t-elle. Une bonne mémoire, ça fait partie du job.

J'avais toujours eu envie de voir Lynn quitter sa carapace, elle avait raison.

Shea s'éloigna, mécontent. En ce qui le concernait, il n'avait rien dit du tout. Jace, dans mon dos, posa discrètement sa main au creux de mes reins. Il se pencha par-dessus mon épaule, je lui jetai un coup d'oeil. J'aurais pu l'embrasser – j'en avais envie –, j'aurais pu nouer mes doigts aux siens.

— Tu ne t'en sors pas trop mal, me félicita-t-il.

Je ris en me tournant vers lui. Il sourit.

— Tu es certain de vouloir rencontrer ma famille, Jace ? lui demandai-je une fois encore.

— J'en suis sûr, oui. Et puis...

Il pointa Lynn du menton.

— ... j'ai déjà commencé à la rencontrer.

Quelqu'un l'appelait. Je le rattrapai avant qu'il ne s'éloigne.

— Ce n'est écrit sur aucune liste ?

— Je sais, Mia.

Je soufflai.

Il hocha la tête, amusé.

— Okay.

— Okay, alors.

Il fit un pas en arrière avant de se détourner. Des parents en profitèrent pour venir me parler. La mère de Quinn se dirigeait vers moi, une boîte de cookies sous le bras. Je m'excusai pour la rejoindre.

Le dernier coureur passa la ligne d'arrivée sous les applaudissements.

Plus tard, les douches du gymnase furent envahies.

Au soir, il ne resta que quelques parents pour nous aider à ranger.

Cooper et Shea se réjouirent de la journée. Sammy, Glen et Jean-Sébastien arrivèrent trop tard pour courir, mais ils restèrent nous aider à nettoyer tout ce bazar.

L'heure d'aller à l'aéroport chercher mes parents arriva. Je passai chez moi me changer et mis par mégarde un des sweats de Jace. Je jetai alors un coup d'œil à la chambre. Ses vêtements étaient éparpillés avec les miens, dans un joyeux désordre. Dans la salle de bains, son rasoir et sa brosse à dents. Son second casque sur la chaise du salon. Sa housse d'ordinateur sur la table basse. Ses bières dans le frigo et son chargeur de portable encore branché à la prise.

Ce n'était plus un visiteur.

Ce n'était plus quelqu'un qui venait de temps en temps.

C'était un homme qui vivait avec moi.

*Mon homme.*

\*\*\*\*\*

— Jace a l'air d'un homme bien, me dit mon grand-père.

— C'est vrai.

Il venait de me rejoindre sur la terrasse de la maison de Jace. D'ici, nous pouvions voir la table et entendre les rires. Le petit repas de famille s'était vite transformé en soirée à la russe, avec spécialités culinaires et vodka. Tout le monde avait été convié : Shea, Angèle, Death, Sammy, Jenny, Quinn et même Glen, que ma mère avait découvert sur mon palier. Bien plus qu'un emmerdeur de voisin, il était un ami qui avait toujours été là pour moi, pour les autres. Le week-end dernier, alors que nous étions en panne à San Bernardino avec Jace, parce que j'avais voulu prendre la camionnette pour aller rendre visite à Dicks et Eva et qu'elle n'avait pas tenu jusque-là, Quinn m'avait téléphoné. Après une énième dispute avec sa mère et son beau-père, il errait dans les rues. Comme je ne pouvais pas me téléporter à San Diego, j'avais appelé Glen pour qu'il lui donne les clefs de mon appartement. Avant d'appeler sa mère pour lui dire où se trouvait Quinn. En pleurs, elle m'avait remercié et deux jours plus tard, elle était venue me porter des gâteaux pour Glen. Parce que mon cher voisin ne s'était pas contenté de donner mes doubles de clefs à Quinn. Il lui avait préparé une soupe, enlevé les bières de mon frigo pour ne pas que Quinn y touche, et les clopes de Jace du comptoir. Et puis, tant qu'à faire, puisque Jean-Sébastien semblait apprécier cet énergumène-là, il avait mangé avec lui en lui parlant de sa folle de mère et de son père qui était parti avant sa naissance. Ils avaient ça en commun, Glen et Quinn. Les pères absents.

Depuis, j'avais levé le veto sur Wagner ; je détestais Wagner. Ravi, Glen écoutait en boucle *La Valkyrie* depuis des jours. J'étais sur le point de craquer, priant pour qu'il me saoule avec les fichues *Quatre Saisons* de Vivaldi.

Jace avait ramené des boules Quies de la pharmacie. Ce n'était pas suffisant. Tout l'immeuble en profitait. C'était insoutenable. Il n'y avait que son cabot pour supporter un truc pareil. Et, peut-être, Jenny. Elle semblait très bien s'entendre avec lui, même s'il était plus vieux que ces derniers... *rendez-vous*.

— Tu as l'air heureux, me dit mon grand-père, me ramenant au présent.

Il avait le regard d'un homme qui a tout compris. Je n'avais jamais eu envie de me cacher de toute façon. Alors pourquoi le nier.

— J'ai l'impression de l'être vraiment pour la toute première fois.

— Et ton docteur Phil y est pour quelque chose ?

Je jetai un coup d'œil à Jace. Il riait avec Shea, Sammy et mon père, alors que ma mère essayait d'y mettre bon ordre. Angèle se pencha vers elle et je

l'entendis lui conseiller de ne pas essayer. Il y avait eu quelques bouteilles de vidées et ma mère se résolut à s'asseoir pour discuter plus calmement avec Glen et Jenny. Quinn et Lynn, plus loin sur le canapé, feuilletaient le dernier livre que j'avais acheté. *Le Diable, tout le temps*, un roman de Donal Ray Pollock, sur le mal et la rédemption.

Mon regard revint se poser sur Jace, qui trinquait avec mon père et Shea. Je n'avais aucune idée de ce dont ils discutaient, mais de le voir là, entouré de ceux que j'aimais, c'était étrange. Et bien.

Tout était à la bonne place.

— Oui, finis-je par répondre à mon grand-père. C'est vrai qu'il me rend heureux.

Je l'avouai avec pudeur. Avec prudence, aussi. Parce que, qui étais-je après tout ? Pour imposer aux autres que l'on m'accepte ? Qui étais-je pour ne pas leur donner du temps pour me comprendre ? Après tout, je n'étais pas certain d'avoir fait l'un et l'autre. Je n'étais pas sûr d'être au bout du chemin. En fait, j'en étais même au début. Et c'était tant mieux.

Le temps était notre seul maître.

Pour une fois, je lui fis confiance.

— C'est bien, me dit mon grand-père.

Je me tournai vers lui, surpris. Il haussa un sourcil en maugréant :

— Qu'est-ce que tu croyais, Mia, petit imbécile ? Qu'on ne serait pas contents de te voir heureux ? Depuis que tu es gamin, tu as toujours été le cul entre deux chaises, mon garçon. Nous le savons depuis un moment. Et là, on arrive à San Diego, accueillis par un homme dont tu n'as pas détaché les yeux. Avec tes amis que tu nous as si longtemps cachés, avec Shea qui est comme un frère, ce gosse dont tu t'occupes et ton voisin un peu fou et ta collègue incroyable. C'est comme agrandir la famille et les Russes adorent ça, les grandes smalas. Et toi, tu souris. Tu souris et tu ne détournes pas les yeux de cet étrange psychologue, avec son look de banlieusard. Croyais-tu vraiment que tu aurais besoin de nous dire quoi que ce soit ? Que nous ne l'aurions pas deviné tout seuls ? Croyais-tu qu'on n'avait jamais remarqué comment tu fixais cet infirmier quand tu étais plus jeune ?

J'explosai de rire en passant un bras autour de ses épaules. Tellement heureux.

— Je n'ai jamais cherché à le cacher, Pops.

Il parut réfléchir un moment.

— C'est vrai, m'accorda-t-il. Tu as toujours été égal à toi-même. Tu t'es toujours regardé dans un miroir. Tu es droit dans tes bottes, Mia.

— J’essaie en tout cas.

Il tassa du tabac dans sa pipe, sans l’allumer. Je tirai la porte de la baie vitrée et m’écartai pour le laisser passer. Aussitôt, la tête de Jace se tourna dans ma direction. Son sourire se fit plus grand, tandis que mon père nous observait. Je contournai la table et vins m’asseoir près de lui, à l’instant où ma mère déposait un plat au milieu de la table. Tout le monde siffla, le ventre déjà trop plein mais pas suffisamment pour ce gâteau. Même Quinn fut obligé d’y goûter, poussé par la très déterminée Lynn qui testait sur lui son tout nouveau pouvoir de séduction.

Des parts furent coupées, des assiettes tendues.

Alors que Jace plongeait sa première cuillère dans la crème, je me penchai sur sa joue et y déposai un baiser. Chaste et doux. Et pourtant le plus passionné de tous. Mes lèvres sur sa peau mal rasée, le silence alentour, et son regard qui me chercha alors qu’il laissait son morceau de gâteau en suspens.

Je récupérai sa cuillère avant qu’il ne la fasse tomber et la tint pour lui, juste le temps que le monde se remette à tourner.

Juste quelques secondes.

Et tout recommença.

Les rires et les bruits des couverts.

Les discussions qui s’entremêlaient comme si rien ne venait de se passer.

C’était important, c’était même plus que ça. Mais ça ne serait jamais triste de le dire et de le montrer. Jamais triste de le ressentir.

Il n’y eut que Sammy pour faire un commentaire, une heure plus tard, après un énième verre.

— Tu sais, plaisanta-t-il, si tu avais demandé, j’aurais dit oui.

Il fit rire tout le monde, même Annie descendue de San Francisco pour le week-end.

— Si j’étais toi, je n’en dirais pas plus, lui conseilla Quinn. Le Docteur Phil joue les mecs sympas, mais si tu veux mon avis, il aurait bien besoin d’une thérapie pour maîtriser sa colère et son caractère à la con. Il n’y a que Mia qui soit capable de le supporter.

Il haussa un sourcil à l’intention de Jace avant de tendre de nouveau son assiette à ma mère :

— Est-ce que je pourrais avoir une autre part, Blair ?

Avec son sourire aussi grand que l’océan, ma mère lui aurait fait des dizaines de gâteaux. Elle aimait le bonheur, c’était son moteur.

— Bien sûr, mon grand.

Jace secoua lentement la tête. Sa main sur ma cuisse s’était crispée et ses

doigts entraient dans ma chair, cherchant à y laisser une empreinte. Je n'étais pas sûr qu'il s'en rende compte.

Quelle importance ?

Sammy s'amusait de sa jalousie, c'est tout.

— En parlant de thérapie, dit-il à Quinn. Barbara m'a dit que tu n'étais pas allé à ton rendez-vous ?

Quinn ne répondit pas. Il s'était habitué aux séances avec Jace et il avait beaucoup du mal à comprendre pourquoi il ne pouvait pas continuer avec lui. Jace avait beau expliquer qu'il ne pouvait plus travailler ensemble alors qu'il était toujours fourré à mon appartement, qu'il téléphonait à Glen, que nous mangions parfois chez lui, lorsque sa mère nous invitait. Qu'il n'avait plus rien d'un patient depuis un moment. Et que, même si je ne voulais toujours pas le comprendre, il y avait des limites à ne pas franchir...

Barbara avait un petit quelque chose de la mère de Quinn, je soupçonnais Jace de l'avoir choisie aussi pour cette raison.

— Tu m'engueuleras plus tard, grogna Quinn.

Jace sourit en s'appuyant au dossier de sa chaise.

— Tu peux compter sur moi. Parce que je t'y trainerai moi-même s'il le faut. Et ne compte pas sur Mia pour y échapper, cette fois-ci.

Quinn me lança un coup d'œil, pour me demander silencieusement si je ne pouvais pas encore faire quelque chose. Comme tout le monde me regardait fixement, Jace encore plus que les autres, je ne voyais pas trop, tout de suite, comment je pourrais lui éviter ce calvaire. Je secouai la tête, désolé pour lui.

— Okay, se rendit Quinn, désespéré. J'irai voir Barbara.

Plus tard, mon père s'assit à côté de lui et lui parla. Plus tard encore, les parents de Quinn vinrent prendre un café.

Je m'assis plus loin pour observer la tablée, les voix plus basses à mesure que les heures passaient. Quinn et Lynn s'isolèrent sur la terrasse et je fis un effort presque surhumain pour ne pas aller « prendre l'air ». Ma mère me félicita de loin, tout en mettant une main sur l'épaule de mon père pour l'empêcher de se lever. Grand-père, lui, était en planque derrière un rideau et levait un pouce à notre intention.

Ce fut une étrange soirée. Une soirée à se sentir bien au milieu des autres. Où la solitude, pour une fois, fut troquée contre le bonheur. J'aurais aimé qu'elle dure. Qu'elle soit un endroit éternel où je pourrais retourner. Mais évidemment, elle deviendrait un souvenir. L'un de ceux qui resteraient gravés longtemps.

Ce soir où nous étions tous ensemble pour la première fois.

Toutes ces personnes qui avaient marqué ma vie et qui continueraient de le faire, creusant des empreintes dans mon histoire.

Je n'avais pas encore conscience d'à quel point ce serait important. Bien sûr que non je ne le savais pas. Même si j'avais envie de les retenir encore un peu.

Juste un peu plus.

Lui surtout et son regard doré. Ce silence lorsque nous rentrâmes chez moi. Je fermai la porte d'un coup de pied, jetai mes clefs sur le comptoir avant de prendre son visage en coupe et de l'embrasser.

Je glissai les mains sous sa veste pour la faire tomber, en même temps que j'ôtai mes chaussures. Il défit les boutons de mon jean, me dégagede de ma veste. Nos pantalons tombèrent au sol, nos sweats et nos t-shirts aussi. Nos caleçons finirent abandonnés quelque part au pied du lit.

Une boîte dans un tiroir.

Un étui que je déchirai avant de faire glisser un préservatif sur lui.

Son regard se fit incertain.

— Ce n'est pas ce que tu veux ? lui chuchotai-je à l'oreille.

Je mordis son cou.

— Si, répondit-il d'une voix rauque.

J'embrassai le contour de sa mâchoire, ses lèvres. Je mis mes doigts autour de sa gorge et serrai un peu, lui renversant le visage.

— J'ai envie de toi, Jacy. J'ai envie de toi tout le temps. Maintenant.

Et c'était tout ce qu'il voulait. Être rassuré. Être sûr que nous étions deux. Je n'avais pas l'âme d'un martyr. Pourtant pour lui, j'aurais sans doute pu me sacrifier. Et puis ça devint fou. Nos caresses nous perdirent. Il se retrouva derrière moi, m'obligeant à attraper la tête du lit, à me cambrer. Il mit un genou entre mes jambes pour les écarter et son visage vint se nicher dans mon cou. Il avança en moi sans jamais s'arrêter, prit son temps. Non, je n'avais pas l'âme d'un martyr, je ne le ferais que pour lui. Rien que pour lui. Le sentir en moi fut aussi dérangeant qu'excitant, aussi perturbant que fusionnel. Il n'était pas doux. Il aimait m'attraper les hanches, m'empoigner, mettre une main sur ma gorge, aller de plus en vite chaque fois que je gémissais.

Il aimait faire courir ses doigts le long de mon dos, embrasser ma peau.

Il *adorait* que ce soit moi. Et, même s'il ne le dit pas, chacun de ses gestes, chacun de ses coups de reins, chacun de ses mouvements, me l'avouait.

Et moi... Moi... Je n'arrivais plus à penser.

Je n'arrivais plus à tenir.

Je m'écroulai sur le ventre, sous lui.

Nos mains jointes au-dessus de nos têtes.

Nos cœurs qui battaient plus vite.

Nos mots qui ne voulaient plus rien dire.

Nos corps qui s'allaient si bien.

— Hadrian.

Ce prénom, le mien.

Au bord de ses lèvres.

C'était comme un « je t'aime ».

Faire un road trip ✓

## Chapitre 16

*Été 2015 – plus de deux ans plus tard.*

Nous passions l'été à voyager... Un autre point sur ma liste qui s'était vraiment réduite ces deux dernières années. Jace la connaissait mieux que moi, il y jetait un œil chaque matin, en ouvrant la porte du frigo. J'avais emménagé chez lui, un an et demi plus tôt. Nous avions déballé mes cartons, soir après soir, en parlant des gamins de Lincoln, de motos, de Dicks et d'Eva, de Shea, d'Angèle et de Death, de Sammy et de sa nouvelle amie, de Lynn qui était revenue quelques fois à San Diego, de mon grand-père qui voulait épouser Carmen, de mes parents qui avaient un nouveau projet pour leur restaurant. De Jenny et Glen qui s'étaient lancés dans une drôle de relation. Ils devaient se marier bientôt et je me refusais à analyser cet étrange couple. Tout comme je m'empêchais de penser à Lynn, qui venait de fêter ses vingt ans, et qui se trouvait dans une université du Michigan avec Quinn. Ce dernier m'envoyait des messages quotidiens pour me dire que tout allait bien, j'y croyais à peine. Ils étaient étudiants, loin de leurs parents, de nous. Alors quand Quinn disait qu'ils allaient bien je pensais drogue, alcool et sexe. Quinn et Lynn avaient passé ces dernières années comme des siamois. Si, un temps, j'avais cru qu'ils finiraient ensemble, ils n'avaient jamais dépassé le stade de cette tendre amitié. Aujourd'hui, ils veillaient l'un sur l'autre, ça me rassurait à peine. Quant à Shea, ça le rendait à moitié fou... Il ne valait mieux pas que je pense à Shea non plus, à bien y réfléchir. Et surtout pas à ce que cet imbécile m'avait avoué des mois plus tôt... *Amoureux de Lynn !* Bon sang, elle avait dix ans de moins que lui ! Elle était presque sa sœur ! Et je me fichais bien de ce que Jace me disait sur l'importance du mot « *presque* ». C'était Shea et c'était Lynn. Moi vivant, ça n'arriverait jamais. Angèle avait beau me téléphoner tous les deux jours depuis notre départ, pour essayer de me faire entendre raison, je n'y arrivais pas.

*Amoureux de Lynn ?*

*Amoureux de Lynn !*

Comment était-ce arrivé ? C'était un bébé lorsqu'il l'avait vue pour la première fois. Et, d'accord, aujourd'hui c'était une étudiante magnifique, une jeune femme qui avait appris à séduire. Et, oui, c'était vrai qu'elle ne manquait jamais une occasion d'essayer de faire craquer Shea. J'avais des yeux pour voir, mais ça ne voulait pas dire que je voulais *le voir* pour autant. Pour Noël, dans le

restaurant flambant neuf de mes parents, avec grand-père et la nouvelle madame Mianovich, j'avais assisté à son manège pendant les deux semaines que nous étions restés à Boise. Tout le monde, d'ailleurs, ça aurait été difficile de ne pas remarquer l'évidence. Si je n'avais pas eu une fâcheuse tendance aux insomnies, Lynn aurait sans doute réussi à entrer dans la chambre de Shea.

*Amoureux de Lynn ?*

*Amoureux de Lynn !*

Espèce d'enfoiré !

Et pourtant, je ne supportais pas d'être en colère contre Shea. Je ne supportais pas de ne plus lui parler. Je ne supportais pas cette distance.

C'était aussi pour ça que Jace avait prévu ce voyage. En deux ans, il y en avait eu plusieurs.

Aller au Brésil, pour le carnaval de Rio, numéro 18.

Visiter l'Islande, numéro 21.

Voir une aurore boréale en Alaska, numéro 12.

Fumer un cigare à Cuba, numéro 76.

Cet été, ça avait été le numéro 7, faire un road trip à travers les États-Unis.

Jace m'avait fait oublier Lynn et Shea. Il était le seul à pouvoir me rendre amnésique. Il savait me perdre sous ses baisers. Il savait me pousser à m'abandonner, sous ses caresses. Ses projets devenaient les miens. Ma liste devenait la sienne. Il y avait toujours un endroit où nous retrouver, où il n'y avait plus que nous, notre amour. Où plus rien n'avait d'importance hormis lui et ses mains sur ma peau et ses sourires sur mes lèvres et ses envies dans mon cœur.

Un soir, il était rentré avec un magazine de motos et, alors que je ruminais à propos de Shea, il m'avait montré plusieurs bécanes pour débutants. Quelques mois plus tôt, il avait réussi à me faire passer mon permis deux roues. Je ne savais trop comment il m'avait convaincu. En fait, si, je le savais très bien. C'était à cause du numéro 88... Aller dans un club BDSM... Enfin, c'était ce soir-là que j'avais dit oui, bien que ce ne soit que le lendemain que je m'étais souvenu à quoi, exactement, j'avais dit oui.

J'avais donc acheté une moto idéale pour les débutants, d'après Dicks et Jace et je les croyais sur parole. Pendant les premières semaines, j'avais roulé sur de petites distances. Puis de plus en plus loin. Jusqu'à Barstow. Jusqu'au Nevada. Jusqu'à Boise... Jace avait fini par punaiser une carte sur le mur du salon et marquait tous les points de ma liste que nous pourrions faire durant ces deux mois de road trip.

Le soir, en rentrant, nous marquions d'une punaise rouge d'autres endroits,

d'autres lieux, disséminés aux quatre coins des États-Unis.

Petit à petit, j'abandonnais ma camionnette déglinguée et klaxonnais souvent en bas de chez Angèle, le matin pour la déposer à son boulot. Death n'appréciait pas toujours, encore moins si elle passait ses mains autour de ma taille. C'est qu'il en était fou de notre belle aux airs de garçonne.

Avec Jace, nous allions souvent jusqu'à Barstow. Là-bas, nous nous asseyions dans le désert pour regarder les bécanes s'envoler et retomber, écouter la foule rugir. Nos bières levées, nous sifflions deux doigts dans la bouche.

Au lycée, nous nous disputions souvent sur ces conneries de psy et les limites d'un documentaliste. Nous étions toujours contents lorsqu'il fermait ses portes pour quelque temps. Encore plus cet été-là, alors que nous avons clos les volets de notre maison avant de laisser les clés à Glen. Nos sacs sur nos dos, nos cartes bien rangées, nos casques sur nos têtes, nous roulions, parfois trop vite, slalomant entre les voitures d'une route encombrée ou allant à toute vitesse sur une nationale déserte.

Nous avons passé une semaine en Ontario dans la tribu des Six Nations, avec la famille de Shea. Mais sans Shea. Sa grand-mère m'avait demandé pourquoi le Phoenix – *moi* – lui en voulait. Je n'avais pas su lui répondre.

Ensuite, nous avons filé vers Grand Prismatic Spring.

Le parc national Yellowstone dans le Wyoming.

Horseshoe Bend en Arizona.

Le Canyon de Chelly dans le comté d'Apache.

Le phare de Portland à Cape Elizabeth dans le Maine.

Salt Lake City dans l'Utah.

Le Jardin des Dieux à Colorado Springs.

Les chutes de Palouse à Washington.

Les collines peintes dans le comté de Wheeler.

La forêt nationale de Mount Hood, en Oregon.

Et les sables blancs à Alamogordo au Nouveau-Mexique...

J'étais assis au milieu de ce désert blanc, le soleil se couchait lentement sur nous. Nous avions des bières et nos motos étaient garées plus loin. Il nous restait la tente à monter, à gonfler un matelas et nous pourrions nous y glisser.

À quelques mètres de moi, Jace marchait, les mains dans les poches de son jean, les pieds et le torse nus, baigné des derniers rayons de soleil. Sa peau avait bruni, ses cheveux étaient plus longs. Je les aimais comme ça. Je m'y accrochais la nuit, quand nous faisons l'amour. Je les empoignais la journée, pour l'embrasser. Sa beauté me touchait. Chaque matin, je la redécouvrais, chaque

soir, je m'en émouvais.

Il avançait, ses yeux ocre cherchant les miens. Son sourire était une prière que je faisais sans cesse.

Il avançait vers moi...

Trois semaines plus tôt, alors que nous dormions à la belle étoile près d'un lac, il s'était éloigné et ça m'avait réveillé. Quelques secondes plus tard, sa voix, basse, discrète, s'était doucement élevée.

« Salut Shea... Ça va, ouais... Bien sûr qu'il est encore remonté, à quoi tu t'attendais, abruti ?... »

La discussion avait été longue et chuchotée, j'en avais entendu chaque mot. Lorsqu'il était venu se recoucher contre moi, il s'était figé en me découvrant les yeux ouverts.

— Tu ne dors pas ? m'avait-il demandé.

Hésitant. Surtout parce qu'il ne savait pas comment j'allais prendre qu'il téléphone à Shea dans mon dos.

— Comment va mon connard de meilleur ami ?

Il s'était étendu près de moi, son visage dans mon cou.

— Tu lui manques, Mia. Il s'en veut. Il voudrait te parler. Et il se sent coincé entre Lynn, qui se reproche votre dispute, son amour pour elle et son frère qui refuse de lui adresser un mot. Pour tout dire, je n'aimerais pas être à sa place.

Ses yeux brillaient dans la nuit.

— Tu penses que je devrais l'accepter.

Il m'avait embrassé.

— Tu l'accepteras, Mia. Peu importe le temps qu'il te faudra, tu l'accepteras.

Il avait noué ses doigts aux miens et les avait posés sur sa poitrine, à l'endroit du cœur. Puis il avait baissé les paupières et s'était rendormi en une seconde. Si facilement que j'étais resté à le regarder un long moment, jusqu'à ce que le sommeil me rattrape.

— Hé ! me dit Jace en tombant sur le sable en face de moi.

— Hé !

Il s'assit entre mes jambes, le dos contre ma poitrine, tournant le visage pour me mordre l'épaule. Je croisai les bras sur son ventre ; il tendit une main pour tirer le sac thermique et en sortit deux Bud, une poche de bretzels et des sandwiches au thon que nous avions achetés en venant ici. Le jour disparaissait et la lune, haute dans le ciel, complètement pleine, suffisait à nous éclairer. Plus tard, nous allumerions peut-être nos lampes à gaz et brancherions le petit Ipod

sur nos enceintes, rompant le silence du désert. Mais pour l'instant, nous n'avions besoin de rien d'autre.

Deux ans et demi, maintenant.

J'avais l'impression que c'était toute une vie déjà. Deux ans et demi comme une éternité. Ça me faisait parfois peur de l'aimer autant. L'idée même de le perdre me rendait malade. C'était une douleur qui revenait sans cesse. Si je le perdais... Si je n'avais pas le choix... Si on m'arrachait à lui... Si c'était comme ça que tout finirait... Que resterait-il de tout ça ? De son cœur qui battait contre le mien ?

Je mangeai quelques bouchées de mon sandwich avant de le tendre à Jace.

— Tu es certain que tu n'es pas malade ? me redemanda-t-il.

Ça faisait des jours que mon appétit avait fichu le camp.

— Merci de t'inquiéter *papa*, mais ça va très bien.

Il faisait chaud, nous étions toujours sur la route, et je n'avais pas autant l'habitude de la moto que lui. J'étais plus fatigué, fatalement. Et avais moins faim, de toute évidence.

Je soulevai ses cheveux, qu'il portait maintenant jusqu'aux épaules, et embrassai sa nuque.

— On prend la route pour la Californie, demain ?

J'étais loin d'en avoir envie. Mais nous étions déjà fin août et si nous voulions nous arrêter quelques jours chez Dicks, nous n'avions plus vraiment le temps de traîner au Nouveau-Mexique.

— Glen a déjà dû retourner la maison de fond en comble.

Jace sourit en posant son crâne sur mon épaule.

— À mon avis il l'a fait plusieurs fois et avec Jenny.

Il finit la dernière bouchée du sandwich avant de jeter le papier dans un sac-poubelle et avala une longue gorgée de bière.

— Heureusement, j'ai planqué mes dossiers médicaux dans le garage.

— Là où ils sont, il aurait du mal à les trouver, c'est sûr, plaisanta-t-il.

Je grimaçai un peu.

— C'est juste que...

— Je sais, me coupa doucement Jace.

Bien sûr qu'il savait que c'était quelque chose que j'avais du mal à partager. À peine avec lui, de temps en temps. Lorsque le moment s'y prêtait. Mais jamais plus de quelques mots. Je détestais parler de ça. Mais parfois je m'en souvenais avec trop de précision et, alors, je me retrouvais à lui raconter.

Je suivis du doigt un petit tatouage sur son épaule ; il l'avait fait faire le mois

dernier. Perdu sur sa peau brune, il se voyait à peine. J'y posai les lèvres. Il frissonna.

— Pourquoi deux brins d'ADN, murmurai-je contre sa peau. Tu ne l'as pas encore dit.

— Tu ne l'as pas demandé.

— Il me plaît et il te va. Je me suis dit que tu finirais par t'expliquer.

— Je me suis dit que tu finirais par poser la question.

— C'est ce que je suis en train de faire, Jacy.

Il rit tendrement et passa ses jambes par-dessus les miennes.

— C'est la seule chose qui ne mente jamais, Mia.

— L'ADN ?

— L'ADN, oui.

— Seulement l'ADN.

Je glissai une main dans ses cheveux et tirai dessus.

Il cessa de sourire.

— Tu penses que je pourrais te mentir ?

Il m'observa, lécha distraitement sa lèvre supérieure. Dans son regard passa une multitude de questions desquelles je n'avais pas la réponse.

— Non, Mia, je sais que tu ne le ferais pas.

Jamais.

Je dessinai le contour de sa mâchoire.

— Bien sûr que tu le sais. Comme tu sais que je ne vais pas abandonner...

Il explosa de rire en me repoussant.

— Je ne te dirai rien, Mia !

— Bon sang, Jacy. Est-ce qu'il y a une seule histoire que je t'ai épargnée ?

— Ça non. Tu ne m'as rien épargné du tout.

Il y avait des secrets que Jace refusait de dévoiler. Comme le souvenir gênant d'une nuit avec une amie de sa mère. Détail que j'avais réussi à lui extirper un soir où il avait trop bu et trop parlé. Je n'avais toujours aucune idée de ce qui s'était passé dans cette chambre, mais plus il le taisait et plus j'étais curieux. Après tout, j'avais répondu à toutes ses questions.

Combien ? Comment ? Où ?

Dans les moindres détails, même si ça l'avait fichu en rogne plus d'une fois. Il exigeait, je parlais. Ça m'étonnait encore qu'il puisse faire de moi ce qu'il voulait. Il n'y avait rien que j'aimais plus que lui faire plaisir, le voir sourire, le rendre heureux.

Je le poussai à l'épaule, faussement agacé.

Il ne broncha pas.

Je recommençai en haussant un sourcil.

Il secoua la tête.

Il y avait une pointe de défi dans son regard, juste avant qu'il ne se jette sur moi. Je bondis sur mes pieds, créant un nuage de sable et l'attrapai par le bras pour le tordre dans son dos. Il se dégagea et réussit à m'envoyer par terre en quelques secondes. J'étais vraiment crevé ; en principe c'était lui qui mangeait la poussière en premier. Il se relevait toujours très vite et la suite dépendait souvent de celui qui abandonnait en premier.

Là, il se retrouva à genoux au-dessus de moi, ses mains capturant les miennes au-dessus de ma tête. Je ne trouvais rien à y redire en définitive. Et puis, je ne voulais pas l'inquiéter mais il avait raison, je me sentais un peu malade depuis quelques jours. Un peu grippé sans doute. J'avais moins de force que d'habitude. Mais largement assez pour ce qui se passa, ensuite.

Toujours pour cet amour un peu en marge, un peu interdit encore, un peu difficile à expliquer à ceux qui ne voulaient pas le voir.

Toujours pour lui.

Réaliser un film ou un documentaire✓

# Chapitre 17

*Été 2015*

J'éteignis la caméra, l'émotion m'empêcha de respirer. Nous nous étions filmés depuis deux mois, tout au long de notre road trip. J'avais vécu ce voyage. Mais nous voir, nous entendre, nous regarder, ça me faisait perdre mon souffle. J'avais le cœur qui battait plus vite et les mains un peu tremblantes. J'aurais aimé relancer la vidéo depuis le début, me coucher près de Jace et revisiter chaque moment avec lui, lui chuchotant à l'oreille des mots qu'il aimait entendre.

Je me levai et rejoignis la salle de bains d'un pas lent.

Et puis je commençai...

Doucement, faisant remonter mes mains le long de mes bras, cherchant sous ma peau...

Lorsque Jace me rejoignit, une demi-heure plus tard, j'avais les jambes flageolantes.

— Tu te sens bien ? me demanda Jace.

— Oui, répondis-je aussitôt.

Par habitude. Il n'avait cessé de me poser cette question ces derniers jours. Oui, j'allais bien. Bien sûr que j'allais bien. Même si j'étais devant ce miroir en train de m'observer. C'était le milieu de la nuit, mais je n'avais jamais eu un bon sommeil. Une épaule appuyée à l'encadrement de la porte, les bras croisés sur son torse nu, Jace m'observait attentivement. Sombre et ténébreux, il se découpait dans l'obscurité. Il n'y avait qu'une petite lumière au-dessus du lavabo. Pas assez forte pour voir autre chose que les traits de mon visage pâle.

Nous étions arrivés à Barstow la veille. Dicks nous avait accueillis comme il se devait. Il avait fait un barbecue pour une dizaine de loubards qui avaient levé leur bière à la fin de notre périple. Un ou deux avaient été sur le point de lancer quelques remarques sur les gays et les motos. Un seul coup d'œil de Dicks les avait empêchés d'aller plus loin. Personne n'avait pipé mot. À part Eva, bien sûr. Mais qui pourrait en vouloir à cette fille ? Dicks encore moins que les autres. Même si ces derniers temps, il se sentait un peu pris au piège entre sa fille et Bonnie, son amie. Les deux femmes se détestaient si franchement qu'il avait appris l'art de s'éclipser avant que ça ne dégénère.

J'avais à peine eu la force d'en sourire, hier, tellement je me sentais las. Une

fois n'était pas coutume, je m'étais endormi dès que j'avais touché l'oreiller. Même si je m'étais réveillé en sursaut, transpirant, des heures plus tard. Maintenant, j'étais debout et les yeux grands ouverts sur mon reflet.

J'avais espéré que Jace continuerait de dormir tranquillement. Mais il savait toujours lorsque le sommeil me quittait.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mia ?

— Ça va, lui assurai-je. Tu peux aller te recoucher. Vraiment.

Je m'accrochai au rebord du lavabo. Jace s'approcha dans mon dos, posa les mains sur mes épaules, en embrassant une omoplate. Nos regards se croisèrent dans le miroir. Ses doigts glissèrent sur ma poitrine, il se blottit plus étroitement contre moi. Sa peau brune contrastait avec la mienne, plus claire.

Ma gorge se serra, j'eus envie de hurler. Pourtant la seule chose qui sortit d'entre mes lèvres fut un souffle incertain.

— Tu es beau, me murmura-t-il.

Jace ne faisait jamais de compliments. Et ce n'était pas important. Ce qu'il taisait, je le devinais dès qu'il m'embrassait. Il n'y avait pas plus beaux aveux que ceux-ci.

Lorsqu'il le dit, là, au creux de mon oreille, j'eus envie de baisser la tête, de me planquer, de lui échapper. Ces simples mots, l'émotion qui vibrait dans sa voix, la façon dont il me tenait, son visage niché dans mon cou, son baiser sur ma peau... tout m'écorcha.

Cette nuit.

Maintenant.

— Tu es beau, répéta-t-il, prolongeant cette torture. Tes yeux noirs sont d'une obscurité qui me plaît. Tes boucles blondes te donnent l'air d'un ange. Ton visage est particulier et j'adore le regarder...

— Jace, essayai-je de l'arrêter.

Il me serra plus fort contre lui, refusant de se taire.

— Quand tu me tiens, je me sens plus fort. Quand je me blottis dans tes bras, je me sens à ma place. Quand je te regarde sans que tu me voies, quand je te surprends et que tu ne sais pas encore que je suis là, ça me remue au plus profond de moi. Ça me remue l'âme. Tu pourrais me faire mal, tu pourrais me détruire, tu pourrais faire ce que tu veux de moi. Mais tu ne me fais que du bien, tu parsèmes mes journées de petits bonheurs et le soir, quand je m'endors, je me rends compte qu'ils sont devenus si grands, si importants, que je ne saurais plus m'en passer. Tu es l'air que je respire. Tu es chaque battement de mon cœur. Tu as changé ma vie. Tu as tout changé, Hadrian...

Je déglutis, les larmes aux yeux. Je baissai les paupières, cherchant à retenir ce sentiment le plus longtemps possible. Le sentiment d'être tout. D'être encore plus que ça. D'être en lui aussi passionnément qu'il était en moi.

— Regarde-moi, me supplia Jace, d'une voix entêtante.

Nos regards s'accrochèrent de nouveau dans le miroir et ses doigts descendirent de ma poitrine à mes hanches, de mes cuisses à mes reins ; remontèrent en frôlant mon dos ; se perdirent dans mes cheveux avant de redescendre lentement. Mes épaules, ma taille, le bas de mon ventre.

Il posa une main sur ma joue et tourna mon visage vers lui, caressant de son pouce le coin de ma bouche

— Je ne sais pas comment te le dire, chuchota-t-il contre mes lèvres.

Je lui souris, soufflai sur son visage, rien que pour le plaisir de le faire.

— Tu n'as pas besoin de me le dire, Jacy. Je le sais.

Il m'embrassa doucement, appuya son front contre le mien. Il prit une grande respiration, je me tournai franchement vers lui. Je passai mes bras autour de sa taille, il noua les siens autour de mon cou, les doigts dans mes cheveux.

Il recula vers la chambre, m'emmenant avec lui.

— Quoi que tu n'arrives pas à m'avouer, Mia...

— Jace...

— ... ce n'est pas grave.

— Je...

Il se laissa tomber sur le lit, m'entraînant dans sa chute. Il sourit en coin lorsque mon érection rencontra la sienne et qu'il écarta doucement les jambes pour que je m'y blottisse.

Je posai une main sur sa taille, il se cambra un peu.

Ce désir presque fulgurant qu'il ressentait dès que je le touchais... Ce besoin fusionnel qui me tirait dès qu'il me caressait... Au début, j'avais cru que ça passerait. Qu'un jour, ça finirait par disparaître. Forcément, on ne pouvait pas se laisser happer par de tels sentiments plus de quelques semaines ou de quelques mois ? Deux ans plus tard, c'était encore plus fort. Une vie entière ne suffirait pas.

*Une vie entière ?*

Une vie entière...

— Ne pense à rien, Mia.

Il redressa le visage pour m'embrasser et mordiller ma lèvre.

— Ne réfléchis plus.

J'aurais voulu lui dire. J'aurais voulu qu'il me rassure. Je me sentais mal. Je

me sentais faible. Ce n'était pas la première fois... Je m'inquiétais toujours trop. Il aurait suffi que Jace me souffle que je n'avais pas besoin de me soucier d'un petit rhume. Parce que ce n'était que ça, un rhume, une bronchite, un début de grippe, une angine... Rien que ça...

*Ne te mens pas, Mia.*

*Ne commence pas aujourd'hui.*

Je serrai Jace si fort qu'il grimaça.

Je le serrai plus fort.

Sa peau devint moite, nos caresses se firent plus précises, plus osées.

Son corps glissa contre le mien, je m'enfonçai furieusement en lui, le mangeant du regard.

*Jace.*

*Jace, ne me laisse pas.*

Je n'avais pas envie d'être doux. Je n'avais pas envie d'être tendre. Ce que je voulais, c'était éprouver à quel point il était à moi, à quel point j'étais tout ce qu'il lui fallait. Je voulais sentir que si je partais, il perdrait une part de lui-même. C'était égoïste, mais j'en avais besoin.

Cette nuit.

Tout de suite.

Je voulais lui arracher un morceau de chair, l'écorcher et le blesser. Je voulais qu'il hurle et que ça résonne en moi.

Et il cria contre mes lèvres.

Il supplia.

Il me donna tout ce que j'exigeais et bien plus encore.

Alors seulement mes baisers se firent tendres, mes caresses suaves et tous mes gestes devinrent d'une douce dévotion. Il n'y aurait jamais rien de plus précieux que lui.

Et tant pis si des larmes dégringolaient de mes yeux. Si Jace s'y noyait. Tant pis... Si nous étions des hommes, si nous étions des cons. S'il avait peur de dire « je t'aime », si j'avais peur de lui dire « retiens-moi ».

Je m'accrochai à lui parce qu'il était ma terre. Parce qu'il était mon nord. Parce qu'il m'avait apporté la meilleure chose, la seule qui importait.

La seule qui resterait quand tout s'effacerait.

\*\*\*\*\*

— Tu veux un café ? me demanda Dicks.

Je sursautai en ôtant mes écouteurs. J'avais téléchargé la vidéo de notre voyage dans mon ordinateur et je la regardais encore une fois.

Dick y jeta un coup d'œil, souris et pointa ma tasse vide à côté de moi. Je la lui tendis, il la remplit d'un liquide noir et odorant, loin du jus de chaussette que j'avais préparé plus tôt.

Jace avait fini par se rendormir. Je m'étais relevé une fois certain que plus rien ne serait capable de le réveiller avant l'aube.

J'étais venu m'asseoir sur la terrasse de Dicks, en face de ce paysage désertique que j'avais appris à aimer. L'obscurité s'enfuyait. Bientôt, il n'y aurait plus qu'un ciel bleu et quelques nuages qui le rendaient encore plus beau.

— Merci, Dicks.

— De rien.

Je remontai un genou contre ma poitrine, Dicks s'installa dans la chaise à côté de la mienne et se mit à regarder la ligne d'horizon.

Dans un silence un peu religieux.

Si seulement j'avais appris à prier !

Il resta à mes côtés une heure, peut-être une heure et demie. Un peu comme ce matin, un an plus tôt, où il m'avait dit : « Tu peux revenir quand tu veux ». J'avais finalement été accepté. J'avais validé quelque chose, sans savoir quoi. Cette simple phrase, anodine, n'avait presque pas de sens puisqu'il m'avait toujours ouvert sa porte. Mais ce jour-là ce n'était pas Jace qu'il avait regardé en le disant, mais moi. Je n'avais aucune idée de ce qui avait pu se passer, aucune idée de ce qui avait fait de moi un membre de cette famille.

— J'adore cet endroit, me dit Dicks.

— Ouais, moi aussi.

Il posa une main sur mon épaule avant de rentrer dans la maison, me laissant à ma solitude. Je remis mes écouteurs et relançai la vidéo. Elle se termina trop vite. J'hésitais à la remettre au début, mais je n'avais même plus assez de force pour ça.

Jace me rejoignit au milieu de la matinée. Je n'avais pas bougé de ma chaise. Bonny était venue poser un plaid sur mes jambes, même s'il faisait trop chaud pour qui que ce soit d'autre que moi. Jace était torse nu, supportant à peine son short.

Je frissonnai.

Je frissonnai !

— Bordel ! hurla Jace en me voyant. Ne me dis pas que tu vas bien, cette fois-ci !

Il posa une main sur mon front, je la vis à peine, observant de façon presque obsessionnelle l'horizon.

— Mia, tu es brulant de fièvre !

Brulant de fièvre.

Je suis brulant de fièvre.

*Je vous en supplie, non...*

— Mia ?

Je m'enfonçai davantage dans mon fauteuil, sans répondre. Si je ne bougeais pas, ça passerait peut-être.

Si je ne bougeais pas, tout ça resterait un cauchemar.

Juste un cauchemar.

*Il y a une tombe à l'abri d'un pin doré...*

Me battrev

## Chapitre 18

*Samedi 22 aout 2015*

Je connaissais cette sensation. Je l'avais déjà tellement ressentie qu'il était impossible de l'oublier. La pulsation d'un hôpital. Son rythme. Son odeur aseptique. Elle me donna envie de me relever et de courir très loin. Si j'avais réussi à soulever les yeux. J'étais tellement abattu de fièvre que c'était à peine possible. Alors sortir de ce lit aux draps trop blancs, c'était utopique.

J'entendais Jace discuter avec un médecin que je ne connaissais pas encore. Le ton était grave, et lorsque je réussis enfin à soulever les paupières, je l'aperçus, sur le seuil de la chambre, les bras croisés sur la poitrine. Il écoutait un homme en blouse blanche, la quarantaine éclatante, qui tenait à la main un dossier déjà épais. Le mien sans doute.

Depuis quand étais-je ici ?

Mes membres étaient engourdis.

Comment étais-je arrivé ?

Je me souvenais de la terrasse de Dicks. Je me souvenais de cette nuit. Je me souvenais de ce que j'avais senti sous ma peau, juste avant que Jace ne me rejoigne dans la salle de bains...

Ces grosseurs au cou...

Ces ganglions qui roulaient sous mes doigts.

Ça faisait des jours que je me sentais mal. Que je me sentais faible. Des jours à nier l'évidence.

Douze ans à mourir, douze ans à survivre.

Des années d'examens pour être certain que je ne rechutais pas.

Des années à vivre doucement, de peur que la mort se rappelle à moi.

Voilà...

Voilà, j'étais de nouveau ici.

Et maintenant ?

Maintenant, Jace lançait un coup d'œil par-dessus son épaule, sentant mon regard posé sur lui. Maintenant il abandonnait le médecin pour venir vers moi, une main dans ses cheveux.

— Hé, me lança-t-il en s'asseyant au bord du lit.

— Hé, lui répondis-je d'une voix éraillée en me redressant lamentablement

Il n'essaya même pas de m'en empêcher. Il ne tenta pas non plus de me

donner le verre d'eau sur la table de nuit et me laissa mettre une trop longue minute pour réussir tout seul. Ça donna tout le temps nécessaire au médecin pour nous rejoindre et s'asseoir sur la chaise près de ma table de nuit.

— Vous vous sentirez mieux dès que la fièvre aura chuté, m'apprit-il, compatissant.

— Super, marmonnai-je.

J'avais les mains qui tremblaient et je rassemblai toutes mes forces pour les stabiliser. Je croisai le regard de Jace et me laissai retomber sur le lit, renonçant à boire. Il récupéra le verre et le posa sur la desserte, devant moi.

— Depuis combien de temps t'en doutes-tu ? me demanda-t-il.

Il y avait une violence terrible dans ces quelques mots. Une accusation à laquelle j'avais du mal à faire face.

— Depuis le Nouveau-Mexique, répondis-je difficilement. Une semaine peut-être.

Il serra la mâchoire, pencha dangereusement la tête.

— Depuis le Nouveau-Mexique ? répéta-t-il. Putain, Mia ! Pourquoi n'as-tu rien dit ?

Il savait pourquoi. Il le savait même si, pour l'instant, il refusait de s'en souvenir. Je lui avais déjà expliqué, tout dit. Je lui avais confié cette vérité, ce fardeau, pour qu'il le porte avec moi. Pour qu'il ne soit jamais surpris. Pour que lorsque ce jour arriverait, il n'ait jamais à me poser la question.

Bien sûr qu'il avait compris. Même s'il le niait aussi fort que j'avais caché mon état.

*« Ce jour-là, je me suis fait une promesse... La promesse que si je retombais malade un jour, je ne le dirais à personne. Je passerais le temps qu'il me reste à dire au revoir, à dire je t'aime. À dire tout ce que je peux. Je passerais le temps qui me reste à fabriquer des souvenirs pour qu'ils vivent dans la tête des autres. »*

— Vous avez des ganglions palpables au niveau du cou, des aisselles et de l'aîne, monsieur Mianovich, m'expliqua le médecin.

— Je sais très bien où mes ganglions sont palpables.

— Nous allons devoir vous faire une biopsie pour...

— Prescrivez-moi plutôt des foutus médicaments pour faire baisser la fièvre ! le coupai-je. Je rentre chez moi.

La main de Jace se posa sur la mienne et la serra un instant, suppliant. Je me tournai vers lui et il chercha dans mon regard une façon de me faire changer d'avis. Il chercha une façon de me faire entendre raison.

— Mia, me supplia-t-il.

Je secouais la tête.

— Non, Jacy. Je suis désolé, mais non.

Il se détourna douloureusement.

Ça me fit mal.

Ça me tua bien avant cette connerie de lymphome.

Les bras croisés sur la nuque, il s'approcha de la fenêtre et regarda au loin.

Je voulais rentrer à San Diego, m'allonger dans notre lit, faire l'amour.

Je voulais faire mes valises et partir pour Boise, voir mes montagnes encore une fois.

Je voulais demander pardon à Shea.

Je voulais ne plus y penser et profiter de tout ce qu'il me restait.

Je voulais que tout ça n'existe pas.

Je voulais ne pas avoir peur, ne pas avoir mal, ne pas avoir envie de hurler.

Je voulais continuer à l'aimer des siècles, éternellement.

Je voulais...

Je déglutis en baissant la tête.

Le médecin ouvrit son dossier, froissant quelques feuilles, rien que pour attirer mes yeux dessus.

— Si vous êtes en rechute de la maladie d'Hodgkin, vous savez très bien que sans traitement vous n'aurez aucune chance de vous en sortir. Votre lymphome va continuer sa course jusqu'au système lymphatique, pour finalement atteindre la rate, le thymus, la moelle osseuse et ainsi de suite.

— Je suis au courant, sifflai-je entre mes dents serrées.

— Si vous ne vous soignez pas, vous allez mourir, m'assena-t-il.

Je balayai la desserte en face de moi, faisant voler le verre d'eau qui se brisa par terre.

— Vous croyez que je ne le sais pas ! m'emportai-je. Vous croyez que j'ignore encore quelque chose de cette merde !

Le médecin referma le dossier et se releva lentement. Il resta un moment au pied de mon lit, m'observa trop longtemps. Je soutins son regard, la respiration courte et un peu sifflante.

— Vous avez à peine trente ans, me rappela-t-il. Est-ce que vous êtes déjà prêt à ne plus vous battre ?

Il avait à peine fermé la porte que Jace enfonça ses poings dans les murs, laissant plusieurs trous dans le plâtre. Il ne dit même pas un mot avant de quitter la chambre. Je ressentis le besoin presque viscéral de le rappeler. Une peur

paralysante de ne jamais le revoir me brisa en plusieurs morceaux. Je fermai les yeux en comprenant qu'aujourd'hui ou demain ; dans une semaine ou dans un mois ; ce n'était plus qu'une question de temps avant que je le perde.

*C'est foutu, Jace.*

*C'est trop tard, déjà.*

Mon lymphome était revenu, ramenant avec lui ma vieille amie : la mort. Je pouvais presque voir cette maudite chienne danser au pied de mon lit, un chronomètre à la main.

Je serrai le drap de toutes mes forces et me forçai à garder la bouche fermée pour ne pas lui crier de se barrer. Mais à peine endormi, je fus plongé dans un trou. Au-dessus, ma famille et mes amis jetaient des poignées de terre, habillés de noir, les larmes aux yeux. Jace posait une rose noire sur mon cercueil, un nouveau tatouage sur sa tempe : une larme sombre.

Est-ce que tout finirait comme ça ?

Dans un océan de ténèbres ?

*Je ne peux pas me battre.*

Je n'y arriverais plus. Je l'avais tellement fait et ce courage m'avait déserté. Je ne serais plus capable de me lever et d'entrer en guerre chaque matin, chaque soir ; le jour et la nuit. Sans aucun répit, sans souffle, le cœur qui ne battrait qu'une fois sur deux.

Est-ce que j'étais prêt à mourir ?

Non ! Bien sûr que non ! Mais avais-je vraiment le choix ?

N'avais-je jamais eu une seule chance ?

On m'avait pris tellement et, aujourd'hui, c'était encore pire.

J'avais Jace et c'était intolérable.

INTOLÉRABLE.

*Jace... Tout le bonheur de ces dernières années, je te le dois... Tout ce que je ressens au fond de moi, je te le dois aussi... Tout ce que je ne dis pas, tout ce que je voudrais t'expliquer, toutes ces journées ensoleillées à te regarder sourire... Quoi qu'il arrive, quoi qu'il se passe, notre voyage n'aura pas de fin. Nous resterons en été, sur la route, nos motos allant trop vite, faisant l'amour comme je n'aurais jamais cru cela possible, d'un état à un autre et toujours la ligne d'horizon comme seule boussole.*

*Jace... Mon amour, mon homme... Je t'offre ma liste en héritage.*

La fièvre finit par tomber.

Le médecin me fit signer une décharge. Je n'étais plus vacillant et si je me

levai plus difficilement que d'habitude, ce fut d'être resté trop longtemps allongé.

Le docteur Jennykins – c'était son nom – me tendit mes papiers de sortie. Et une ordonnance.

— Pour la fièvre et les douleurs, me dit-il.

— Merci.

Je récupérai ma veste et passai mes chaussures.

— Mia ?

Je me tournai vers lui, surpris.

— Votre ami vous appelle bien ainsi ? Mia ?

— Tout le monde m'appelle Mia.

Il avait les mains dans les poches et des papiers coincés sous le bras. Des cheveux un peu fous et un visage avenant, une qualité que semblaient posséder tous les oncologues de ce fichu pays. Du moins tous ceux que j'avais rencontrés.

— J'ai appelé votre ancien médecin, à l'hôpital de Boise.

— Comment va-t-il ?

Le docteur Jennykins sourit.

— Bientôt à la retraite j'ai cru comprendre.

— C'est bien.

Je posai une main sur la poignée de la porte, l'ouvris.

— Ne renoncez pas si vite, lança-t-il dans mon dos.

Je m'arrêtai quelques secondes. Avant de continuer d'avancer sans me retourner. J'appuyai sur le bouton de l'ascenseur et m'y engouffrai.

Je n'avais aucune idée d'où se trouvait Jace. Et je supposais que ma moto était toujours chez Dicks. J'aurais de toute façon été incapable de la conduire. Alors autant appeler un taxi et rentrer à San Diego.

À l'instant où je sortis mon téléphone, en descendant les marches de l'hôpital, une camionnette freina à quelques mètres de moi, noire et vieille, comme je les aimais. Jace en descendit furieusement, avança vers moi comme s'il comptait m'en coller une. Il se contenta de m'arracher mes affaires des mains, mon téléphone au passage et de me fixer de son regard débordant de colère et de rancœur, de prières et d'incompréhension. D'amour. De terreur, celle qu'on ressentait quand l'autre se meurt.

Un long frisson remonta le long de ma colonne vertébrale.

Il n'était pas obligé, pourtant il était là.

Il aurait pu me tourner le dos, pourtant il était revenu avec une camionnette et nos affaires balancées sur les sièges arrière.

Il démarra, je m'installai sur le siège passager.

J'appuyai ma tête contre la fenêtre, l'observant sans pouvoir m'en empêcher.

Il ne se tourna pas vers moi avant d'avoir quitté San Bernardino et roulé plus d'une trentaine de miles. À ce moment-là, il donna un coup de volant et freina brutalement sur le bas-côté.

Il serrait le volant de toutes ses forces, tremblant, et scruta un point à l'horizon. Il resta immobile de la plus terrible des façons. La souffrance pouvait vous priver du moindre des mouvements, rendre chaque respiration douloureuse. Je le savais, parce que je le ressentais. Parce que c'était en moi, comme c'était en lui.

Doucement, je posai une main sur sa joue, il ne bougea pas. Je tournai son visage vers moi, il me regarda, sans me voir, comme si je n'étais déjà plus là.

Et puis il m'embrassa, longtemps, farouchement.

Des baisers au goût de détresse.

Et chacun était une supplique.

Chacun me disait : « Je t'en prie, Mia. Je t'en prie ».

Encore et encore.

Toujours.

\*\*\*\*\*

*Samedi 29 Aout 2015*

— Tu as une sale tête, me dit Shea.

— Qu'est-ce que tu fais là ? le rembarrai-je aussitôt.

Le serveur posa un café devant nous avant de repartir à toute allure en voyant ma tête. Shea le rappela et commanda un expresso.

Le bar était tranquille, il n'y avait jamais trop de monde la semaine. Angèle devait arriver dans quelques minutes, elle commençait à midi. Je lui avais promis d'être là à onze heures pour déjeuner avec elle. Apparemment, cette peste avait surtout trouvé un moyen de me mettre en face de Shea. Comme si je n'avais pas assez de son regard à elle, de celui de Jace, de ma mère qui pleurait, de mon père qui suppliait, de ma sœur qui refusait de me parler et de tous les autres. J'étais à bout de nerfs, un rien me faisait hurler. J'étais à bout de force et pourtant, je refusais de dormir. J'étais terrifié des heures qui défilaient trop vite, de toutes ces choses que je n'avais pas faites, pas dites. Et furieux ! Tellement furieux, à un

point que je ne pouvais expliquer. J'en voulais à ce putain de monde d'être trop grand pour moi. J'en voulais au destin de foutre en l'air mon bonheur. J'en voulais à Dieu de ne pas exister. J'en voulais à ceux qui respiraient la santé, pour qui c'était si facile. Je m'en voulais d'avoir un corps défaillant. J'en voulais à Jace de m'aimer éperdument. J'en voulais à demain d'arriver trop vite, trop tôt.

Combien de jours me restait-il ? D'heures ? De secondes ?

J'avais peur de compter. Je refusais de compter !

Combien m'en restait-il ?

Pas assez. Ça ne serait jamais assez !

Le serveur posa un autre café devant Shea. Il le remercia d'un signe de tête et attendit qu'il soit parti pour renverser une dosette de sucre dedans et de le tirer vers lui.

Il avait des cernes sous les yeux.

Moi aussi. Ce matin, je les avais trouvées creusant mon visage.

— Tu dois aller à l'hôpital, Mia.

Je le regardai froidement, jetant ma petite cuillère sur la table.

— Tu devrais être satisfait, Shea ! lui balançai-je nerveusement. Je vais crever, et devine quoi ? Je ne serai plus là pour te faire chier. Tu pourras t'envoyer en l'air avec ma *petite sœur*.

Il baissa la tête, touillant son café.

— Tu es injuste. Et tu le sais.

— Injuste ? répétai-je, un ton trop haut. Injuste ! Ce qui est injuste c'est la maladie d'Hodgkin ! C'est d'être bousillé par cette merde ! C'est que ça revienne encore, comme si je n'avais pas passé douze ans – douze ans ! – à me battre. Ce sont tous les matins qui sont derrière, tous ceux où je ne me réveillerai pas près de Jace. C'est de l'aimer à en crever ! C'est de devoir renoncer ! C'est de disparaître, de ce monde, du sien. C'est la vie qui continuera sans moi, qui le guérira de moi.

Ma main trembla sur ma tasse, je la repoussai brutalement, la chavirant sur la table sans y faire attention. J'avais le regard braqué dans celui de Shea. Ma colère me rendait aveugle à ce qui nous entourait, aux gens qui nous écoutaient, au reste. Il n'y avait plus que Shea, en face de moi, et la rancœur qui me bousillait le cœur.

— Ne me parle pas d'injustice, Shea ! Ne m'en parle pas ! PAS À MOI !

Essoufflé, je fus pris d'une quinte de toux. Shea me tendit un verre d'eau. Je le bus, une main sur ma gorge, la respiration retrouvant lentement un rythme normal.

Il m'en remplit une autre et le pointa du menton.

— Bois encore, me dit-il doucement.

Je secouai la tête, il se détourna en se frottant le front.

— On n'a aucun contrôle, me dit-il. À un moment tout est possible et celui d'après, plus rien ne l'est. J'ai appris ça de toi. En te voyant combattre cette fichue maladie, même quand ça semblait impossible, jusqu'à que tu gagnes. Oui, je te regardais et je me disais ça. Il n'a aucun contrôle mais il le fait quand même. Pourquoi ? Pourquoi se bat-il ?

Il se tourna vers moi et ma gorge se serra.

Je n'en savais rien du pourquoi. Je l'avais fait c'est tout. Je l'avais fait parce que je le devais. Parce que je ne voulais pas partir. Parce que... Parce que...

Shea avait toujours pu lire en moi et il hocha la tête, comme si j'avais parlé à voix haute.

— Bats-toi pour lui, Mia.

Je serrai les poings.

— Combien de temps ? Un an ? Deux ? Pour finir comme un cadavre qu'il devra porter dans notre lit. Combien de temps avant qu'il soit obligé de me laver, de me conduire aux toilettes, de me faire manger, de me tenir pendant que je gerberai ? Combien avant que ça ne serve plus à rien ? Je préfère passer six mois vraiment avec lui que des années comme une ombre. Je veux pouvoir l'aimer entier. Ou pas du tout.

Shea poussa son café dans ma direction, le mien n'était qu'une flaque sur la table.

— Et qu'en pense-t-il, lui ?

Je ris douloureusement en fermant les yeux.

Jace ne m'avait pas parlé depuis que nous étions rentrés de San Bernardino. Il passait ses nuits à me regarder, que je sois éveillé ou endormi. Il fumait un paquet de cigarettes après l'autre en me défiant de dire quoi que ce soit. Il avait peur de me toucher, comme si j'étais devenu un mirage qui finirait par s'effacer. Il buvait la *Moskovskaïa* de mon père. Au deuxième verre, lorsque l'alcool l'abrutissait suffisamment, je venais l'enlacer et l'embrassais doucement.

Shea se leva, mit un billet sur la table et s'approcha de moi. Il m'attrapa le bras et m'aida à me lever.

— Je te ramène, Mia.

Après une hésitation, je le suivis.

Je montai dans sa voiture, il démarra et éteignit le poste radio. Il conduisit en silence, sans rien ajouter. Il se gara devant le garage de la petite maison de

banlieue. La voiture de Jace n'était pas là, il devait être au lycée, à préparer la rentrée. Comme si rien n'avait changé. Comme si, en septembre, nous reprendrions notre routine. Lui dans son bureau, moi dans la bibliothèque.

J'ouvris la portière, Shea posa une main sur mon épaule pour me retenir. Un instant nous nous regardâmes sans vraiment nous voir. Un instant, seulement.

— Je repasserai demain, me dit-il, sans me demander mon avis. Après-demain. Les jours d'après. Mais, Mia... Je suis amoureux de Lynn. J'en suis fou. Je sais que tu ne veux pas l'entendre, je sais ce que tu penses. Et je comprends pourquoi. Je voudrais seulement que tu te souviennes que c'est moi. Shea. Est-ce que tu crois vraiment que je me serais planté devant toi, que je risquerais de perdre mon meilleur ami, mon frère, pour seulement « *m'envoyer en l'air* » avec sa sœur ? Tu crois vraiment que je t'en parlerais encore, maintenant, si ça n'avait pas plus d'importance ? J'ai fait tourner tout ça des milliers de fois dans ma tête en me traitant de salaud, de profiteur, d'enfoiré... J'aurais voulu que ce soit n'importe qui d'autre, qu'elle. Une gamine de vingt ans. Ta sœur. Ça aurait été plus simple pour nous tous. Ça m'aurait évité d'avoir le cœur brisé quand tu m'as tourné le dos. Parce que je suis venu te parler et que je n'ai eu que froideur et distance. J'avais besoin de toi, Mia. J'ai toujours besoin de toi. Et je pleure. Je pleure depuis que Jace m'a téléphoné de l'hôpital de San Bernardino, incohérent et désespéré, quand il a compris que tu étais de nouveau malade et que tu abandonnais.

— Je... commençai-je.

Figé, je ne pouvais plus rien dire, je ne pouvais plus respirer. Si je le faisais, si j'esquissais le moindre geste, j'allais craquer. J'allais briser quelque chose. J'allais pleurer et ne plus jamais être capable de m'arrêter. Je refusais d'en entendre plus. J'étais incapable de supporter la douleur de Shea. Je n'arrivais déjà pas à soulager celle de Jace et la mienne... La mienne prenait tellement de place qu'elle embrouillait mes pensées, mes sentiments. Je n'avais... Non, je n'avais aucune idée de comment... de comment réussir à... réussir, quoi ?

J'avais un goût de fer dans la bouche, rien qu'à l'idée des traitements, des journées interminables, des semaines infernales, des années à lutter encore et encore. Douze ans de maladie défilèrent en une fraction de seconde, un flash étincelant, là, devant mes yeux. Je sentis le poids de chaque seconde, de chaque espoir, de chaque peur. Je sentis le poids de chaque instant où je voudrais mourir de toutes mes forces parce que ce serait moins dur. Qui... QUI... pouvait exiger que je subisse de nouveau ces tortures ?

Je secouai la tête sans réussir à ouvrir la bouche. Je restai seulement là, assis

dans cette voiture à côté de Shea. Le crâne appuyé au repose-tête, les pieds sur le tableau de bord, à fixer la porte du garage.

Shea coupa doucement le moteur et alluma la radio. Il baissa le son presque au minimum, nous n'entendîmes qu'un filet de voix sortir des enceintes.

Nous restâmes là un moment. Plus le silence s'éternisait, plus il était réconfortant. Il n'y avait qu'avec lui que je pouvais me taire pendant des heures. Sans doute parce que le dernier *chamane* de la famille Red était passé maître dans l'art du silence. Des méditations de plusieurs jours dans la réserve d'Ontario aux longues prières muettes, il se sentait bien quand il n'y avait plus aucun bruit, hormis un battement de cœur, un langage qu'il comprenait très bien. Si j'avais eu le courage de tendre mieux l'oreille, j'aurais sans doute pu entendre le murmure d'un nom. *Phoenix*. Celui que sa grand-mère m'avait toujours donné. De la première fois à la toute dernière, cet été.

*Phoenix.*

L'oiseau de feu qui renaît de ses cendres.

Je finis par descendre de la voiture et Shea par repartir, promettant une fois de plus de repasser le lendemain. Je ne trouvais plus rien à y redire. Ni à ses visites. Ni pour Lynn. *Il est amoureux de ma sœur*. Ça aurait pu être pire, non ? Pire que Shea. *Mais est-ce que ça aurait pu être mieux ?*

Je ris tristement en ouvrant la porte de la maison.

Mieux que Shea ?

En entrant dans le salon j'eus la vision d'une jeune femme qui me ressemblait, sauf les yeux, elle avait les yeux bleus, les yeux brillants en se blottissant dans les grands bras d'un homme qui se penchait sur elle pour l'embrasser, ses longs cheveux noirs formant un rideau qui la dissimulait au monde.

Ils appelleraient sans doute leur premier gamin Mia.

Ou Hadrian.

Je posai mes clefs sur le comptoir, retirai mes chaussures, ma veste et montai à l'étage.

Je me laissai tomber sur le lit et m'endormis aussitôt.

Je me réveillai des heures plus tard ; la maison était baignée d'obscurité. La place à côté de moi était vide, le lit fait ; j'étais étendu sur la couverture. Je me redressai doucement, jetai un coup d'œil au réveil. Il était plus de vingt-deux heures. J'avais dormi tout l'après-midi.

Où était Jace ?

Un léger bruit au rez-de-chaussée révéla sa présence. Pourtant, lorsque je

descendis, aucune lumière n'était allumée. Il était assis sur le tapis du salon, le dos appuyé contre le canapé, dans le noir. Seul le bout de sa clope éclairait faiblement son visage. Je fis un pas vers lui, les mains dans les poches, arrêté aussitôt par l'ombre de son regard. J'aurais tout aussi bien pu me heurter à un mur en acier trempé.

— Ne fais pas ça, Jace, le suppliai-je.

Il tira plus fort sur sa clope, l'écrasa dans un cendrier et en alluma aussitôt une deuxième.

— Parle-moi, murmurai-je en m'appuyant au mur, derrière.

Loin de lui ; comme on reste à distance d'un animal sauvage prêt à vous égorger, répandant votre sang devant lui.

Il souffla sa fumée lentement.

— Que veux-tu entendre, Mia ? me dit-il durement. Que tu abandonnes ?

— Je n'...

— Merde ! me coupa-t-il en se levant d'un bond.

Il alluma la lumière et s'approcha de moi, si tendu qu'il en était méconnaissable. Il me pointa du doigt, furieux. Ses yeux étaient si sombres... Était-ce bien lui ? Cet homme désarmé qui se retenait de me frapper, de me secouer dans tous les sens ? Cet homme aussi malade que moi ?

— Tu baisses les bras ! s'emporta-t-il.

— Ne dis pas ça.

— MIA! hurla-t-il à pleins poumons. TU BAISSES LES BRAS !

Je pris une grande inspiration, laissant son regard me blesser.

Il ne comprenait pas. Comment le pourrait-il ? Il ne savait pas, il n'avait pas été là, il n'avait pas assisté à cette lente descente. Il ne m'avait pas regardé privé d'amour propre, du moindre pan de dignité. Il ne m'avait pas vu dépossédé de tout ce que j'étais pour devenir une coquille vide, une âme à peine accrochée à un pauvre corps dépouillé.

— J'ai passé douze ans à me battre, lui dis-je.

Ma voix était douce, autant que la sienne était brutale.

— Regarde-moi, le priai-je. Douze ans à me battre et je ne le regrette pas. Jamais je ne pourrais le regretter parce que je t'ai rencontré. Mais ne me demande pas ça.

Il rit sombrement et écarta les bras, m'offrant tout ce qu'il était. De sa profonde tristesse à sa violente détresse.

— Que je ne te demande pas de vivre ? Mia ! Tu veux vraiment que je ne te demandes pas de VIVRE !

Il croisa les bras derrière sa nuque et je baissai la tête.

— Je ne vivrai pas, murmurai-je.

— TU N'EN SAIS RIEN !

— Jace...

— Tu t'en es sorti une fois. Tu recommenceras.

— S'il te plaît, Jace...

— Tu es mort de peur ! m'accusa-t-il. Tu es mort de peur et tu baisses les bras !

Bien sûr que j'avais peur. Qu'est-ce qu'il croyait ? Que j'avais envie de partir maintenant ? Non ! Je n'espérais rien de plus que rester avec lui. Je voulais rester avec lui et...

— Je t'aime.

Qu'est-ce...

*Quoi ?*

Je clignai des yeux.

Deux ans... Pendant deux ans, ces mots étaient restés entre nous, vivaces, sans jamais être prononcés. Évidemment, je le savais. L'entendre, c'était...

— Je t'aime, recommença-t-il.

Les mots me percutèrent, cruels.

*Ne fais pas ça, Jace.*

Mais trop tard, il s'approchait, son visage si près, son regard noyé dans le mien.

*Ne fais pas ça.*

Peut-être qu'il était là mon enfer, après tout.

Dans cet amour qui m'enchaînait à lui. Je l'avais voulu de toutes mes forces. Aujourd'hui, je le subissais. Puisqu'il devenait le seul capable de me retenir.

— Je t'aime, Hadrian, répéta-t-il.

— Tais-toi, le suppliai-je.

*Mon Dieu... Ne fais pas ça...*

— Je t'aime tellement.

— Jacy, ne dis plus rien.

Il posa une main sur ma joue, je le repoussai. Il m'enserra la nuque, je mis mes doigts autour de son cou. Il tira sur mes boucles blondes, je l'étranglai un peu.

Et c'était un combat.

Une lutte à mort.

C'était la pire des choses.

La plus belle.

— Je t'aime tellement, s'étrangla-t-il. Je ne supporterai pas de te perdre, tu comprends ? Il ne s'agit plus seulement de ta vie. Ce n'est plus seulement ton combat. Si je pouvais t'arracher cette maladie, je le ferais, crois-moi. Juste pour que tu n'aies plus peur, pour que tu n'aies plus à lutter contre ça. Juste pour que tu comprennes ce que tu es en train de me faire, là, maintenant. Tu me tues en même temps que toi... Je t'aime et je te le demande avec tout ce que j'ai. Je te le demande... Bats-toi. Reste en vie. Fais-le, quoi que ça te coûte. *Mon amour...* Tu n'es plus tout seul. Et tu n'as plus le droit de renoncer. Parce que la première fois que tu as posé la main sur moi – la toute première – c'était une promesse que tu m'as faite. Hadrian... Tu m'as fait une promesse...

Il me regardait... Il me regardait comme si j'étais le seul à pouvoir le sauver. Et comment pourrais-je le faire ? Si je n'étais pas capable de me sauver moi-même.

Il attendait que je parle, que je prononce un mot, et j'étais rendu muet par tout ce que je ressentais, par tout l'amour qu'il m'offrait, par tout le poids qu'il faisait peser sur moi.

Il finit par se détourner, la respiration courte, les mains dans les cheveux. Je ne pouvais détourner les yeux de cet homme fébrile, qui ne savait plus quoi faire. Cet homme que la peur rendait enragé. Il attrapa un verre abandonné sur une commode et l'envoya de toutes ses forces se briser contre un mur.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu me demandes.

Ce ne fut qu'un murmure. Un petit brin de tendresse qui glissa sur sa fureur, sans savoir s'il y avait encore un endroit où se faufiler pour l'atteindre.

Il se figea, en me tournant le dos.

Je fis un pas vers lui, le cœur serré, les jambes tremblantes. Je récupérai son téléphone sur la table basse et le contournai pour lui faire face. Je le lui tendis, d'une main mal assurée, brisé par ce que je lui faisais endurer, brisé par ce qui allait arriver et qui serait bien pire.

Il fixa le téléphone sans le prendre, je le lui mis entre les doigts, sans lui laisser le choix. Il ne me le laissait pas non plus.

Plus du tout.

— Appelle ta mère, Jace.

Il serra la mâchoire, sans répondre. Sans esquisser le moindre geste.

Je baissai la tête sur ses phalanges qui blanchissaient de serrer son smartphone trop fort. Je les caressai doucement, le faisant frissonner.

— La maladie d'Hodgkin est un des rares cancers que les médecins savent

bien soigner, lui expliquai-je. C'est du moins ce que disait mon oncologue. Il était plutôt rassurant quand je l'ai vu pour la première fois. Et puis, il est vite apparu que je faisais partie de ceux qui étaient réfractaires aux traitements. Ce qui m'attend, je peux te le raconter, Jacy. D'abord, on commencera par de la chimiothérapie ; l'ABVD sans doute, Adriamycine, Bléomycine, Vinblastine et Dacarbazine. On l'associera à la radiothérapie. Les médecins préfèrent éviter, en principe, mais ils n'auront pas le choix avec moi. Après ça j'irai peut-être mieux un temps, mais pas longtemps. Alors on recommencera la chimiothérapie et pour mettre toutes les chances de mon côté on me fera une autogreffe de moelle osseuse. Il se pourrait qu'on se réjouisse d'une petite rémission. La rechute sera pourtant inévitable, et quand elle arrivera, il faudra recommencer. Chimiothérapie. Mais cette fois-ci couplée aux anti-CD 30 et tant pis pour les effets secondaires, il faut bien ça pour rester en vie. Il y aura la perte de cheveux, la fièvre, les migraines, les frissons, les démangeaisons, les problèmes de transit, de respiration, les ongles qui se fissureront, les douleurs articulaires. Dans le meilleur des cas, bien sûr. Si j'ai moins de chance, je me retrouverai avec de l'herpès, un zona. De l'hypotension. Neutropénie et pneumonie. Et j'en passe... Je serai maigre, je n'aurai plus goût à rien, je ne voudrai plus rien, je ne croirai plus en rien. Je serai perdu et tu t'accrocheras pour moi puisque moi, je ne pourrai plus m'accrocher du tout. Je ne serai plus un homme, et encore moins le tien, je ne serai plus qu'un malade qui n'a plus ni souffle ni cœur. À peine un brin d'âme pour continuer d'exister encore un peu. Et lorsque ça arrivera, tu auras besoin de tes amis, de ta famille. Mais, plus que tout, tu auras besoin de ta mère.

Je fis un pas en arrière et levai des yeux brillants vers lui.

— Appelle-la et pardonne-lui, déglutis-je. Parce que si t'aimer est une promesse, alors toi aussi tu m'en as fait une, Jacy.

Je n'entendis pas sa réponse avant de remonter dans notre chambre. Quelques minutes plus tard, allongé dans le lit, les yeux braqués au plafond, j'entendis sa voix dure et tranchante. Je m'endormis, le sourire aux lèvres, le mal au cœur.

Je me réveillai à peine lorsqu'il se glissa près de moi, plus tard.

Il enfouit son visage dans mon cou.

Il pleurait.

## Chapitre 19

*Jeudi 5 juillet 2018 – Trois ans plus tard*

— Vos résultats d’examens sont bons, Mia.

— Je ne me sens pas comme un type dont les *résultats d’examens sont bons*.

Assis dans le bureau du docteur Jennykins, je fixai le sourire trop grand de mon oncologue. Je n’en pouvais plus de le voir. Il fallait dire qu’il avait passé ces trois dernières années à me faire royalement chier.

— Vous allez bien, m’assura-t-il.

— C’est vous qui le dites.

Je frottai mon crâne, à peine recouvert de quelques millimètres de cheveux. La dernière chimio ne remontait pas à si loin et je ressemblais à un tas d’os qui tenait debout. Dieu seul savait comment. À supposer que Dieu existe vraiment. J’avais un sérieux doute sur le sujet. Pourtant j’étais encore là. En rémission. Sur le point de partir avec Jace, pour rayer le point d’une liste que j’avais maudite, parfois, quand à d’autres moments, je l’avais bénite. Les nuits, allongé contre moi, Jace me récitait toutes les choses que nous n’avions pas encore faites. Que je sois coincé à l’hôpital, ou dans notre lit, il avait toujours dormi avec moi. Malgré les récriminations des infirmières, les suppliques de mes parents qui avaient peur qu’il arrache mes fils, qu’il m’écrase, qu’il me fasse mal ; les ordres de sa mère qui lui conseillait d’aller prendre un peu de repos ; les avis de nos amis ; Jace n’avait pas passé une seule nuit loin de moi. Il avait continué de me toucher. De m’embrasser. De me faire rire. De me faire pleurer. D’être là. Il n’avait jamais arrêté de m’aimer. Parfois il était entré en moi si lentement que sa précaution m’avait tué. Parfois il s’était déhanché sur moi, si doux et si tendre, que ça avait été des effleurements qui remuaient mon cœur malade.

Il avait rasé mes cheveux avant qu’ils ne tombent.

Il m’avait tenu quand je ne pouvais plus rester debout.

Il m’avait aidé quand mes gestes étaient incertains.

Il avait mis des bassines sous mon visage quand les traitements me retournaient l’estomac.

Il avait supporté mes cris quand ça devenait trop dur ; mes reproches quand je n’avais plus de souffle, mes insultes quand j’avais si mal que je voulais

abandonner.

Il avait été un roc infailible sur lequel m'accrocher, m'écorcher, me poser, me détendre, frapper... Il avait été le lien qui me retenait quand je me sentais couler.

Il avait gardé mon espoir, quand je n'avais plus de forces pour le faire moi-même.

Il avait conservé mon amour, quand je voulais le rejeter.

Il avait redessiné les contours de ma vie, pour la rendre plus belle.

Si j'étais encore là, je le lui devais.

Si j'étais dans ce bureau, à écouter le rire de Jennykins, c'était parce qu'il m'avait attaché à lui, parce qu'il m'avait empêché de renoncer.

— Alors ? me demanda Jennykins. Où vous emmène Jace, cet été ?

Je haussai les épaules en me relevant.

Je n'avais pas écouté quand il me le disait. J'étais trop concentré sur ses lèvres qui bougeaient et l'envie de me retrouver seul avec lui. De le pousser contre un mur et de lui faire l'amour sauvagement... Ce ne serait pas encore pour tout de suite. J'allais devoir reprendre du poids, retrouver la forme, avant de m'adonner à une quelconque sauvagerie.

— Au numéro 87, répondis-je.

C'était la seule chose que j'avais mémorisée.

Le docteur Jennykins me tendit la main, je la lui serrai avec chaleur, lui rendant son sourire. Il m'agaçait, bien sûr, un bon oncologue vous agaçait toujours. Mais il s'était battu pour moi et, si j'étais encore là, il y était aussi pour quelque chose.

— On se voit à votre retour, Mia.

— Si j'oublie, vous pouvez compter sur Jace pour me traîner dans ce fichu hôpital.

Il rit en m'ouvrant la porte.

— Profitez de votre voyage et de votre ami.

— Merci, docteur.

Une seconde, sa bonne humeur devint plus grave et il posa une main sur mon épaule, m'ancrant à la réalité. J'étais en rémission. En rémission ! Je n'y croyais pas encore. Je ne voulais pas y croire. J'avais peur que ça revienne. Une fois de plus. Que ça me tue pour de bon.

Je hochai la tête, la gorge nouée par l'émotion et m'éloignai avant de faire quelque chose de stupide comme le prendre dans mes bras.

Je remontai le couloir, me dépêchant de quitter cet endroit. Je pressai le pas, mon dossier sous le bras, m'engouffrant dans l'ascenseur. J'appuyai sur le

bouton du rez-de-chaussée plusieurs fois, de façon compulsive, tapant dessus lorsque les portes tardèrent à se refermer.

Dans le hall, je me précipitai vers la sortie. Je n'eus pas le temps de prendre une seule respiration qu'une jeune femme au ventre à peine arrondi se jeta à mon cou. Je l'étreignis, embrassai son crâne, la sentant trembler contre moi.

— Lynn, soupirai-je. Ne te mets pas dans cet état. Ce n'est pas bon pour mon neveu.

Par-dessus son épaule, j'aperçus Shea qui avançait vers nous, avant de nous prendre tous les deux dans ses immenses bras. Il avait fini par l'épouser, mon rayon de soleil, ma petite sœur amoureuse. S'ils n'avaient pas l'air si heureux, j'aurais sans doute trouvé une raison de leur en vouloir. Mais il n'y avait qu'à voir la façon dont Shea la regardait, la manière dont Lynn resplendissait dès qu'il était à proximité, pour ne m'inquiéter que d'une chose... du nom qu'ils allaient donner à leur enfant.

— Vous n'allez pas l'appeler Hadrian ? leur demandai-je. Ni Mia ?

Ils se reculèrent, en se jetant un coup d'œil, avant de me regarder moi. Je soupirai en leur tournant le dos.

— Bon sang, ne lui donnez pas le nom d'un mourant. Vous voulez vraiment lui porter malheur à ce gamin.

— En fait, me lança Shea, on pensait plutôt à Phoenix.

Je n'eus pas le temps de me retourner que je fus étouffé par l'étreinte d'Angèle, de Death, de mes parents. Puis de Dicks, d'Eva. Et même de Glen et de Jenny. Qu'est-ce qu'ils faisaient tous là ? Même grand-père et Carmen se retrouvèrent devant moi et me serrèrent contre eux ! Ce n'était pourtant qu'un examen de contrôle avant le départ. D'accord, ils avaient passé tellement de temps dans cet hôpital que c'était un peu devenu chez eux ces dernières années. Mais de là à débarquer pour un simple rendez-vous, alors que je partais le lendemain, je ne savais trop où...

À un moment, je décollai du sol, me retrouvant écrasé contre un torse immense.

— Il va falloir arrêter les anabolisants, dis-je.

Tout le monde rigola et Quinn me reposa en jetant un coup d'œil moqueur au ventre de Lynn, aussi hilare que les autres.

— Je ne ferais pas trop la maline si j'étais toi, lui lança-t-il, un sourcil levé. Je te rappelle que bientôt, tu vas ressembler à une montgolfière.

— Une femme enceinte, le reprit ma mère, avec un sourire compatissant à l'adresse de Lynn.

— Une montgolfière enceinte, insista Quinn.

Je jetai un coup d'œil alentour, écoutant le brouhaha autour de moi sans vraiment y faire attention, sans, non plus, savoir pourquoi ils étaient tous là. Angèle se posa à côté de moi et je passai un bras autour de ses épaules. Shea, sachant très bien ce que je cherchais, pointa le bout de la rue du menton. Je souris, d'un sourire qui partait du cœur, qui faisait briller mes yeux, qui étirait mes lèvres sur mon visage émacié.

Jace sortit d'une vieille camionnette en claquant la portière si fort que tout le monde l'entendit à des kilomètres à la ronde. Dans un jean noir et un t-shirt blanc, ses cheveux trop longs et des lunettes de soleil sur le crâne, il s'approcha de moi en me lançant un regard noir.

— On va acheter une vraie voiture ! m'engueula-t-il. J'en ai marre de ces camionnettes à moitié déglinguées qui roulent par miracle. Et pourquoi on se retrouve toujours avec un tas de ferraille ? Parce que tu crois vraiment que ces bagnoles te ressemblent ? Si tu as le droit à une seconde chance, pourquoi pas elles, c'est ça ?

J'avais mal à la poitrine.

Il était si beau.

— Je ne t'ai jamais parlé de ça, me rappelai-je.

Il posa les mains sur mes joues, se moquant qu'on nous regarde, qu'on nous écoute.

Il posa les mains sur mes joues et plongea au fond de mes yeux.

— Tu crois vraiment que tu as besoin de dire quoi que ce soit, Hadrian Mianovich.

Puis il m'embrassa et tout recommença.

De nouveau ce fut la première fois que je le vis, dans la bibliothèque du lycée de Lincoln...

La première fois qu'il posa les lèvres sur les miennes...

La première fois qu'il me fit l'amour...

La première fois qu'il me dit « je t'aime »...

*Je suis en vie.*

*En vie !*

## Épilogue – Des années plus tard

- 1 - Quitter Boise ✓
- 2 - Skier sur une piste noire✓
- 3 - Apprendre le taekwondo✓
- 4 - Voir la grande muraille de Chine ✓
- 5 - Faire du surf ✓
- 6 - Sauter en parachute✓
- 7 - Faire un road trip✓
- 8 - Visiter les deux pôles✓
- 9 - Voyager sur un voilier✓
- 10 - Prendre le Transsibérien✓
- 11 - Apprendre le yoga✓
- 12 - Voir une aurore boréale en Alaska
- 13 - Avoir un colocataire ✓
- 14 - Sauter depuis les falaises South Point à Hawaii✓
- 15 - Apprendre le japonais✓
- 16 - Naviguer en pirogue sur le fleuve Amazone✓
- 17 - Nager dans le Black Hole du White Canyon en Utah✓
- 18 - Allez au Brésil, pour le carnaval de Rio✓
- 19 - Se balader à flanc du Mont Huashan en Chine
- 20 - Voir des baleines✓
- 21 - Visiter l'Islande✓
- 22 - Voir les chutes du Niagara✓
- 23 - Dormir dans un château hanté✓
- 24 - Dire je t'aime à une inconnue✓
- 25 - Faire du rafting✓
- 26 - Me baigner nu dans une mer chaude✓
- 27 - Avoir un chien✓
- 28 - Célébrer un nouvel an en Chine
- 29 - Apprendre à pardonner✓
- 30 - Me balader sur 5th Avenue de New York en chantant *Englishman in New York* ✓
- 31 - Jouer au poker à Las Vegas✓
- 32 - Aller en Thaïlande✓

- 33 - Pique-niquer sous les cerisiers en fleurs au Japon
- 34 - Voir le Grand Canyon✓
- 35 - Faire le festival MassKara à Bacolod, aux Philippines ✓
- 36 - Traverser le Sun Moon Lake à la nage à Taïwan
- 37 - Boire de l'absinthe✓
- 38 - Faire la fête de la lumière en Thaïlande ✓
- 39 - Voir les statues de l'île de Pâques
- 40 - Voir un combat de boxe clandestin✓
- 41 - Manger des champignons hallucinogènes✓
- 42 - Voir un match de foot au Brésil✓
- 43 - Demander pardon✓
- 44 - Aller à Ushuaïa, la ville la plus australe du monde✓
- 45 - Vivre une expérience chamanique au Pérou✓
- 46 - Assister à une course sauvage✓
- 47 - Descendre la route de la mort en Bolivie en VTT
- 48 - Peindre un tableau✓
- 49 - Faire une balade en montgolfière
- 50 - Sauter à l'élastique✓
- 51 - Faire de la plongée sous-marine✓
- 52 - Monter sur un chameau✓
- 53 - Nager avec des dauphins✓
- 54 - Faire de la voile✓
- 55 - Parcourir la route 66 en moto✓
- 56 - Monter en haut de l'Empire State Building✓
- 57 - Dormir sur un banc public✓
- 58 - Apprendre le *flair bartending*✓
- 59 - Voir les pyramides d'Égypte✓
- 60 - Gravier le Kilimanjaro
- 61 - Voir le Taj Mahal✓
- 62 - Naviguer sur la rivière souterraine de Puerto Princesa aux Philippines✓
- 63 - Me faire arrêter par la police
- 64 - Voir le rocher d'Uluru en Australie✓
- 65 - Faire un trek jusqu'au Machu Picchu
- 66 - Voler un livre dans un magasin✓
- 67 - Gravier une pyramide aztèque ou maya
- 68 - Dormir à la belle étoile dans le désert✓
- 69 - Faire de l'auto-stop✓

- 70 - Avoir un tatouage✓
- 71 - Et un piercing✓
- 72 - Voir la chute d'eau Havasu Falls✓
- 73 - Naviguer sur la baie d'Along au Vietnam✓
- 74 - Faire du parapente✓
- 75 - Passer une frontière clandestinement✓
- 76 - Fumer un cigare à Cuba✓
- 77 - Acheter un serpent
- 78 - Taguer un mur✓
- 79 - Tester un « love hôtel » japonais✓
- 80 - Voir le Canyon de glace au Groenland✓
- 81 - Battre un record du monde
- 82 - Rencontrer Bill Gates✓
- 83 - Réaliser un film ou un documentaire✓
- 84 - Sauver quelqu'un✓
- 85 - Courir un marathon✓
- 86 - Voir les Keys en Floride✓
- 87 - Nager dans les cénotes du Yucatán au Mexique ✓
- 88 - Aller dans un club BDSM✓
- 89 - Traverser le pont suspendu de l'Arenal au Costa Rica✓
- 90 - Voir le volcan actif Pacaya au Guatemala
- 91 - Prendre un train au hasard✓
- 92 - Faire l'amour n'importe où✓
- 93 - Apprendre la boxe birmane✓
- 94 - Voir un match du Super Bowl✓
- 95 - M'engager pour une mission humanitaire
- 96 - Me battre✓
- 97 - Faire de la plongée sous-marine✓
- 98 - Traverser la cordillère des Andes✓
- 99 - Écrire un livre✓
- 100 - Tomber amoureux✓

101 - Epouser Jacy✓

# Birdie

\*\*\*\*\*

[...] Quand, devenue d'une pâleur de spectre,  
La jeunesse diaphane se meurt ;  
Où toute pensée n'est plus rien que douleur  
Et désespoir aux yeux vides ;  
La Beauté même en perd son regard lustral,  
Et le nouvel Amour languit, sans avenir.

[...] Cesser d'exister, sans douleur, à minuit,  
Au moment même, Rossignol, où en pareille extase  
Tu donnes libre cours à ton âme !  
Et toujours tu chanterais, mais vainement,  
Ton haut requiem au gazon de ma tombe.

Toi, tu n'es pas né pour mourir, Oiseau immortel !

[...] Adieu ! Adieu ! Ton hymne plaintif s'évanouit,  
Court sur le pré voisin et le ruisseau tranquille,  
Jusqu'au sommet de la colline ; le voilà enterré  
Tout au fond, sous l'herbe du val proche :  
Était-ce une vision ? Ou un rêve éveillé ?  
La musique envolée, suis-je avec elle en songe ?

*Ode à un rossignol de John Keats*

# Prologue

## Un homme dans la nuit

Il était grand. Ce n'était pas un géant mais disons que, dans une foule, il passait rarement inaperçu. Il n'était pas beau, pourtant on ne pouvait s'empêcher de le regarder. Il ne se mettait pas en valeur dans des vêtements taillés sur mesure, ne souriait jamais, charmeur, à la ronde. Ce qui le rendait si remarquable, c'était l'obscurité de son regard, cette touche d'inhumanité qu'il se trimbalait avec une fierté morbide. Il aimait ça, faire peur de sa seule présence, laisser un peu de sang sur le dos de sa main, juste une goutte, juste pour qu'on puisse la voir. D'où venait-elle ? D'une femme, d'un homme ? D'un pauvre animal qui se serait trouvé sur son chemin ? Peut-être bien, d'ailleurs, que ce n'était qu'une simple tache de ketchup ? Peut-être...

Lui savait que non, il savait parfaitement d'où venait cette trace écarlate sur sa peau d'un blanc maladif. Parce que oui, il était malade ! Sa mère n'avait eu de cesse de le lui répéter durant toute son enfance. *Malade. Malade.* Combien de fois avait-il entendu cette litanie ? C'était presque devenu un souhait, tellement elle le criait fort. Priait-elle, le soir, pour que ce soit réellement le cas ? Elle n'aurait plus eu à s'en vouloir pour ce désastre, sa chère maman. Combien de fois l'avait-il surprise à la sortie de l'église, discutant avec le père Philippe ? Parlant de ce qu'il convenait de faire pour *lui*. Quelle ironie !

Voilà, ils pouvaient être fiers à présent, non ? Il avait dépassé toutes leurs attentes. Aujourd'hui, il était bel et bien devenu fou. Mais tant pis. Ou tant mieux. Oui tant mieux, définitivement. Lâcher prise, ça lui faisait du bien. Il avait trop attendu de devenir quelqu'un. Ce *quelqu'un* particulièrement. Aujourd'hui, il méritait cet honneur. Ils le méritaient *tous les deux*. Le respect de toutes ces petites salopes. Ces pétasses au visage d'ange. Il n'avait pas oublié, lui. Rien ! Et surtout pas les gifles de sa mère. Et les gifles, encore. Et les bains froids. Et les sermons de cet enfoiré de prêtre.

Il était digne maintenant. À chaque corps laissé sur sa route, il retrouvait un peu plus le respect de lui-même, et des autres. Il était fort. Il était grand. Il était impressionnant. Il était un meurtrier ! Bien que personne ne puisse le prouver, ça se sentait chaque fois que quelqu'un s'aventurait à le regarder trop longtemps.

Personne ne se mettait plus sur sa route. Personne ! Dieu lui-même lui laissait la place pour exister... Oui, Dieu... Ce Dieu qui lui avait ri au nez toutes ces années quand il s'agenouillait pour prier. Maintenant, le temps était venu...

Le temps de l'expiation.

Le temps du pardon.

Le temps du sang.

C'était le prix. Il l'avait fixé lui-même. Qui contredirait ce choix ? Qui viendrait l'arrêter ? Les flics tournaient en rond, ne sachant plus dans quelle direction chercher. Ni même où aller. Ils attendaient le prochain corps, comme lui, mais pour des raisons différentes. Eux espéraient trouver un petit indice – même minime – qui les conduirait sur une piste. En attendant, lui continuait son œuvre, simplement, sans qu'aucun soit capable de l'en empêcher.

Bien sûr, il y avait ce grand cowboy métis au regard perçant. Le colosse brun, à la beauté rude, presque brutale. Celui-ci en avait plus dans le ventre que ses collègues dépassés qui se marchaient dessus en cherchant des preuves. L'agent Weller, lui, regardait chaque chose avec une précision déterminée. Ce serait sans doute ce type qui lui passerait les menottes ou qui pointerait sur sa tête le canon de son arme. Tirerait-il alors ? Possédait-il ce talent ? Cette violence ? Elle n'était pas donnée à tout le monde, mais sans doute que Weller l'avait au fond de lui et, ça aussi, c'était fichtrement excitant.

Quittant l'obscurité d'une ruelle sombre et inquiétante, il entra dans un pub et se fraya un passage jusqu'au comptoir. Il posa un coude sur le zinc et se tourna lentement vers la blonde à sa droite. La jeune femme fit un pas en arrière, prudente. Il lui offrit un sourire en coin, sadique, et laissa traîner son regard sur sa silhouette. Il renifla la peur qui transpirait de chaque pore de sa peau. Une proie si facile. La terreur condamnait ces minettes sans cervelle. Elle leur faisait faire un faux pas et puis de suite, elles s'entraient, trébuchaient, tombaient. Et leur cou devenait si facile à atteindre. Si exposé. La bonne pression, le bon angle, une main solide sur leur bouche et... Il claqua la langue en voyant la petite blonde s'enfuir et sentit une érection presser sur le tissu de son pantalon. Il rit. Une connerie de plus ! Il adorait ces pauvres psys qui racontaient que tuer était un simulacre de relation sexuelle ! Lui appréciait un petit cul à l'étroit dans une jupe en cuir rouge – beaucoup trop courte. C'était tout ce à quoi il avait droit depuis qu'elle l'avait quitté. S'il voulait baiser, il paierait une prostituée et se l'enfilerait assez longtemps pour se soulager. Tuer, il le faisait par vengeance.

Les petites salopes devaient mourir.

C'était seulement ça. Seulement un juste retour des choses.

— Une bière, commanda-t-il.

Le serveur hocha la tête et lui apporta une pression. Toujours la même. Il avait ses petites habitudes dans le coin. Sa routine. Une façon comme une autre d'exister, de faire partie d'un ensemble. De regarder, d'observer. Et de se moquer de tant d'absurdité. Tous des cons. Des abrutis ignares sans aucun sens analytique. Des singes en cage qui s'accrochaient aux barreaux, hurlant, se demandant pourquoi ils étaient là, enfermés.

Il fixa la télévision accrochée au-dessus du bar et but sa première gorgée tout en s'amusant des réactions des clients alentour.

— Ces flics, ce sont des bons à rien.

Ses lèvres s'étirèrent ; il n'aurait pas mieux dit.

À l'écran, le FBI faisait la une du JT. Il pouvait voir l'agent Weller et son collègue, l'agent Reed, face aux caméras et aux questions des journalistes. Pour la cinquième fois en trois mois. Ils n'avaient rien de plus à dire. Rien de concret à fournir à ces vendeurs de misère et il se plut de son succès. Bien évidemment, il resta discret, il se détourna comme s'il n'en avait rien à faire. Il n'était pas assez con pour se formaliser des insultes déguisées que balançait l'agent Reed, dans le seul but de le faire sortir de l'ombre et lui faire commettre une erreur. Non, lui n'était pas assez con pour envoyer une lettre à la police pour répondre à ces offenses. Ou même s'expliquer de ses actes au premier torchon devant lequel il passerait. Les flics jouaient avec l'ego des malades comme lui pour les faire dévier de leur axe et pouvoir les arrêter avant l'heure. Mais il n'était pas les autres. Sa vanité, il la conservait intacte pour le jour où il aurait suffisamment de cadavres pour rééquilibrer la balance. Alors seulement il ferait parler son orgueil et revendiquerait haut et fort chacun de ses meurtres. Mais pas avant de se sentir apaisé. Et là, pour l'instant, il ne se sentait pas soulagé. Pas suffisamment. Tout juste assez satisfait pour continuer.

Une victime de temps en temps, sans schéma, sans date, sans heure, sans rien qui puisse permettre à ces connards de profileurs d'établir un schéma psychologique. Pas de liens, pas de ressemblance, pas de préméditation. Lui-même ne savait pas qui il tuerait, ni quand. Il connaissait une seule chose – le pourquoi, et ne suivait qu'une seule règle – son instinct. Sa propre folie.

Et celle-ci n'entrait dans aucune case.

Il était le doigt de Dieu, et eux ces fichues souris que l'on balançait dans un labyrinthe pour voir en combien de temps elles allaient trouver la sortie. Lui, au-dessus, les regardait se démener pour trouver une solution. Il en était amusé. C'était grisant.

— Pauvre gamine, fit soudain un rustre alcoolique, attristé.

Il serra les dents et se tut. Il savait qu'elle était là, sa faiblesse. Comme si c'était elles, les innocentes ! Elles n'étaient pas des victimes. Elles n'étaient que des bourreaux. Toutes ! Des putes en devenir ! Des futures mères !

Il régla sa bière et quitta le bar.

Il était temps de se remettre au travail.

# Chapitre 1

## Cassandra

— Vous n’avez rien ! s’époumona le chef Gramm en faisant les cent pas dans son bureau. Rien du tout ! Strictement que dalle !

Je me demandais vaguement pourquoi le directeur Gramm s’était emmerdé à fermer la porte. Il parlait si fort que toute la division pouvait l’entendre. Non pas que cela me dérangeait – au point où nous en étions, je me sentais aussi d’humeur à gueuler sur n’importe qui. Tant qu’il y avait du bordel, du bruit et des hurlements, ça m’allait. C’était toujours mieux que le silence dans lequel cette enquête nous plongeait. Quand il n’y avait rien à dire, il valait mieux la fermer.

C’était sans doute ce qu’il y avait de pire. Ne pas avoir un seul mot, une seule syllabe, même pas un murmure, pour consoler les familles, les parents, les proches de ces gamines que nous retrouvions semaine après semaine. Elles tombaient, comme des malades atteintes d’un mal étrange. Si ça avait été le cas, au moins aurions-nous su contre quoi nous battre. Là, nous étions largués... complètement LARGUÉS ! Tout ce que nous avions, c’était un foutu poème, des marques de strangulation, quelques fibres synthétiques rouges, comme on pouvait en trouver partout, et l’innocence de leurs yeux teintés de terreur, l’ombre de leur vie arrachée trop tôt. Elles n’étaient que des gosses ! Elles n’avaient qu’une dizaine d’années. Même pas des adolescentes. Elles n’étaient que des bébés encore. Elles n’auraient jamais dû se retrouver dans un sac mortuaire sous les pleurs hystériques d’une mère, à peine soutenue par un père vacillant qui avait découvert ce que les mots « être fort » avaient de plus terrible.

Non, décidément, nous n’avions rien. À part l’âge de ces poupées. Aucune ressemblance physique. Les familles ne fréquentaient pas les mêmes milieux, étaient de classes sociales différentes. Aucun lien entre elles, que ce soit de près ou de loin. Tout laissait penser qu’elles étaient choisies au hasard. Pourtant, je n’y croyais pas. Shawn n’y croyait pas. Et Dante, malgré sa gueulante, non plus. Mais nous avions le maire sur le dos, les journalistes et, depuis peu, le député en prime. Nous étions pressés, sommés de présenter des résultats dare-dare. N’importe quoi, du moment que nous sortions de cette ignorance insultante pour toute la ville, toutes ces familles qui n’osaient plus emmener leurs gamines à

l'école de peur qu'elles soient les prochaines.

Ce silence...

Ce silence me soufflait quand même quelque chose...

Depuis quelques semaines – depuis le début de ce carnage en fait, dès la première victime découverte sur les rives du fleuve Mississippi – je m'étais de nouveau mis à penser à lui. À Jessie.

*C'est faux.*

D'accord, j'avais toujours plus ou moins pensé à lui. Plutôt plus d'ailleurs. Au moins deux fois par jour pour être honnête. Le matin, en me levant. Et le soir en me couchant. Mais là, c'était différent. Ce n'était plus seulement le souvenir de son visage, comme certains se récitent un mantra. Ou pour me rappeler la lueur de son regard, la forme pleine de sa bouche, la beauté de ses traits. Ce n'était pas juste pour le plaisir de me torturer, d'imaginer le grain pâle de sa peau, le vert brillant de ses iris, la douceur de ses mains quand il les posait sur moi. Non, là, j'envisageais d'aller le voir. Réellement. Pas seulement dans un rêve pour refaire le monde – le cheminement de notre dernière dispute – et me rendre compte à mon réveil que nous nous étions écroulés. Je nous avais pensé plus solides que ça. Plus, tout simplement. Il fallait croire que sur ça aussi je m'étais trompé. Que nous n'étions pas davantage que tous ces autres qui finissent par se séparer. Nous n'avions pas fait mieux.

Il m'avait demandé de partir.

J'avais claqué la porte.

Il n'avait pas fait un pas pour me retenir.

Je n'avais même pas jeté un regard en arrière.

Aujourd'hui, c'était quatre ans de fierté que j'allais devoir ravalier et autant d'années à redevenir des étrangers. Et tout ça avec la quasi-certitude que j'allais me retrouver devant une porte close.

— C'est la cinquième gamine que l'on retrouve étranglée, putain de merde ! ragea le chef Gramm. Et toujours ce même foutu poème qui ne veut rien dire. Alors je me fous de comment, mais vous allez me trouver ce connard de timbré si vous ne voulez pas vous retrouver mutés au fin fond de l'Alaska en plein mois d'hiver ! Parce que vous êtes sur un siège éjectable, les gars ! Alors faites gaffe à vos culs de branleurs, vous deux !

La cinquantaine bien sonnée, Dante Gramm cessa ses allées et venues et tomba sur son siège à bascule en levant le visage pour nous observer avec sévérité. Shawn Reed, mon coéquipier, me jeta un coup d'œil. Je le lui rendis sans ouvrir la bouche. Nous étions plantés près de la porte avec l'envie de plus

en plus pressante d'aller fumer une cigarette et peut-être même nous écrouler sur mon canapé avec une bière, le dossier éparpillé sur ma table basse. Mais nous restions devant le directeur Gramm, conscients qu'il aurait aimé être à la retraite depuis bien longtemps. En tout cas, avant que cette affaire ne fasse la première page de tous les journaux du Tennessee. Pour ne parler que de cet État.

— Dans un mois, je serai dans une foutue chaise longue sur une plage de sable blanc, avec ma femme et un cocktail versé dans une moitié de noix de coco ! s'énerva-t-il. Et tiens, bordel, il y aura même un de ces fichus parapluies pour agrémenter le tout ! Et il est foutrement hors de question que je finisse ma carrière sur une affaire non résolue !

Le directeur Gramm avait le charisme qui allait avec sa position et l'usure d'un regard qui en avait trop vu. Mais il était aussi d'une loyauté à toute épreuve, d'une efficacité alimentée par un besoin pathologique de connaître la vérité – le besoin de trouver la solution de chaque problème. Un trait de caractère presque inhérent à notre profession.

— BOUGEZ-VOUS LE CUL ! ragea-t-il. TROUVEZ QUELQUE CHOSE !

Une fois de plus, le visage de Jessie s'imposa à moi. Je glissai les mains dans les poches de ma veste sans prêter attention à Shawn qui passait les doigts dans ses cheveux ras, son regard bleu se levant déjà vers le plafond.

— Non, dit-il avant même que j'aie prononcé un mot.

Gramm plissa les yeux et en fit deux torpilles prêtes à déglisser Shawn.

— « Non » à quoi, Reed ?!

Shawn leva les mains au ciel en jurant dans sa barbe de deux jours. Nous n'étions pas rentrés chez nous, ni l'un ni l'autre, depuis près de quarante-huit heures. Alors, penser à se raser... Peut-être que c'était la fatigue qui me faisait envisager cette solution... Peut-être que j'avais juste besoin de dormir une heure avant d'ouvrir ma gueule...

Peut-être que j'étais trop éreinté par cette affaire de merde et que je faisais n'importe quoi.

— Weller ! gueula le directeur Gramm.

— J'ai peut-être une piste...

— Tu n'as rien du tout ! me coupa Shawn.

— Je pourrais sans doute en avoir une, nuançai-je.

— Ça reste à voir !

Gramm inspira profondément et s'appuya au dossier de sa chaise en croisant les bras. Il m'examina très attentivement.

— Qu'est-ce que je dois savoir, Weller ? me demanda-t-il.

— J'ai besoin de deux jours.

— Deux jours ? En plein milieu d'une enquête qui est sur le point de nous exploser à la gueule ? Avec une nouvelle gamine à la morgue et une autre qui vient de disparaître ? Tu te fous de ma gueule, là, Cassandra ?

Adieu les « Weller »... Quand Dante Gramm commençait à vous appeler par votre prénom, ce n'était jamais bon signe. Encore moins quand il se pinçait l'arête du nez et que son cou de taureau rougissait.

— C'est le temps qu'il me faudra pour lui parler, expliquai-je.

La larme au coin de l'œil de Jessie, ce dernier jour. Il ne pleurait jamais – cette idée me hantait encore. J'avais vu cette larme devenir une perle pleine de douleur. Et je n'avais pu que la fixer, unique preuve de sa détresse, lentement suivre un chemin de tristesse sur le soyeux trop clair de sa peau.

— S'il accepte, tempérai-je.

— Je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes, Cassandra ?

— Un voyant, expliqua Shawn.

Je grimaçai, serrai la mâchoire. Je ne supportais pas ce terme. Ni celui de médium, d'extralucide ou toute autre connerie dans le même genre.

— C'est une blague ?

— Non, chef, soufflai-je.

Shawn leva un sourcil. Nous nous fixâmes un trop long moment pour que ce soit anodin. Il y eut entre nous le poids de tout ce que je lui avais raconté et celui de tout ce qu'il m'avait conseillé de ne jamais faire. Comme appeler Jessie pour une enquête.

*C'est la pire façon de revenir, Cassandra.*

Ne m'avait-il pas dit ces quelques mots, hier encore, quand je le lui avais suggéré ?

*Il peut nous aider, Shawn. C'est peut-être le seul qui peut le faire, là. Merde !*

C'était plus qu'une certitude, une véritable conviction. Une foi restée inébranlable malgré la distance, les années et le trou béant entre nos deux vies.

— Un voyant ? répéta le directeur Gramm. Deux jours pour aller convaincre un voyant de nous aider, *nous*, des agents assermentés du Bureau ? J'ai bien compris ?

J'inclinai la tête d'un côté et de l'autre, la tournai pour faire craquer mes cervicales, frottant ma nuque raidie par ces journées de boulot, sans aucune minute de repos. Bientôt, ce serait des semaines sans sommeil et d'autres victimes impossibles à sauver. Plus nous étions crevés, plus nous tournions en rond, plus ce foutu psychopathe prenait le pas sur nous.

Nous avons besoin de Jessie.

— Ce ne serait pas la première fois que des flics utilisent les dons de certaines personnes pour faire avancer un dossier, fis-je. Et ce n'est pas comme si nous avions une quantité d'autres options.

Pour parler clairement, nous n'avions que celle-ci.

— Et où se trouve Madame Irma, exactement ?

— À Naples, répondis-je.

— J'espère que tu me parles de la Floride, Weller. Et pas de l'Italie.

— Naples en Floride, oui, chef.

Un silence ; un autre. Un stylo qu'on tape sur un dossier. Un claquement de langue. Le souffle agacé de Shawn. Mon impassibilité – une façade derrière laquelle j'avais si bien appris à me planquer.

— Très bien, lâcha finalement Gramm avec lassitude. Je vous laisse exactement soixante-douze heures pour aller me chercher ce charlatan. Je vais mettre Franklin et Lord sur le coup en attendant l'arrivée de la star. Et commencez à prier pour que tout ce cirque ne tourne pas au véritable fiasco. Parce que si c'est le cas, je mettrai vos deux paires de couilles sous un rouleau compresseur. Entendu ?

— Oui, chef, répondîmes-nous en même temps.

Cette menace, nous l'entendions une bonne cinquantaine de fois au cours d'un mois. Elle me faisait l'effet d'un « bon courage, les enfants ! »

Je tournai les talons et ouvris la porte. Shawn me suivit sans dire un mot. Mais il secoua la tête, ce qui en définitive était bien plus parlant que n'importe quelle phrase.

Quand nous sortîmes des locaux du FBI, le soleil se couchait sur Memphis et la ville replongeait dans les affres obscures d'une nuit maudite. Tant que ce monstre courrait les rues, les gamines seraient comme la lumière d'un phare éclairant la folie de ce malade. Chaque rue, chaque quartier, chaque maison était susceptible de l'abriter. Il pouvait être n'importe qui, déambuler n'importe où, nous regarder nous échiner sans trouver le plus petit résultat. Je l'imaginai le sourire aux lèvres, se moquant de notre incompetence. Et il avait raison. Pour l'instant...

— On se retrouve dans deux heures chez toi, me dit Shawn. Je m'occupe de trouver un vol pour Naples.

— OK.

J'ouvris la porte de ma voiture et m'assis derrière le volant. Je posai le crâne contre l'appui-tête et fermai les yeux. J'inspirai profondément, essayant de

détendre tous mes muscles ; mais ils s'obstinaient à me tirailler, comme les fils d'une multitude d'arcs. Ils se tendaient jusqu'à en être douloureux.

*Qu'est-ce que je viens de faire, putain ?*

N'avait-ce pas été un accord tacite entre nous ? Si tu pars, ne reviens jamais. N'était-ce pas ce que Jessie avait laissé entendre ce jour-là, quand il n'avait même pas esquissé un geste pour me retenir ? Qu'il ne me pardonnerait jamais. Je tapai de toutes mes forces sur le volant, refoulant un putain de cri qui montait de mes entrailles. Même après tout ce temps, repenser à sa froideur quand je lui avais dit que je partais à Quantico me tordait l'estomac. Je pensais qu'il allait s'écrouler et m'implorer de rester. Mais, évidemment, c'était mal le connaître. Jessie Wellington ne suppliait personne. Et sûrement pas moi.

Alors nous nous étions disputés, comme tous les jours depuis des mois. Depuis...

*— Eh bien, pars, avait-il sifflé. Fous le camp.*

Faire mes valises avait été d'une rapidité insultante. Déjà, j'avais eu la sensation de ne plus rien avoir à faire là-bas... J'étais parti. Pour une connerie qui ne voulait rien dire. Pour tous les mots que j'avais prononcés et que je n'avais pas pu effacer par la suite. Pour l'avoir accusé...

Je chassai ces pensées, démarrai et enclenchai la marche arrière. Je devais retourner à Naples. Je le devais à chaque mère qui se tenait devant moi, le cœur en lambeaux, à chaque père qui attendait des réponses que je ne pouvais pas leur fournir. À chaque petite perle d'innocence que cette ordure volait à ce monde.

J'avais besoin de Jessie.

Je roulai jusqu'à chez moi, par automatisme, sans y réfléchir, prenant les routes par habitude. Je me garai sur le trottoir, saluant mon voisin d'en face qui agitait la main à mon intention. Je ne pris même pas la peine de sourire ; si je le faisais, il traverserait la rue pour me demander des nouvelles de l'enquête. Je n'avais pas besoin d'un foutu curieux en prime !

Je claquai la porte d'entrée derrière moi, ignorai le bordel qui régnait dans la maison et filai directement à l'étage. J'ôtai mon holster, le rangeai dans ma commode et me débarrassai de mes vêtements. Je les jetai au sol sur un tas d'autres vêtements qui n'avait pas encore trouvé la panière tout seul. Dans la salle de bains, les serviettes étaient en boules sur le meuble, ni séchées ni vraiment mouillées et j'en pris une autre dans le placard, ce que j'avais déjà fait la dernière fois. Je passai devant le miroir et m'arrêtai un instant en clignant des yeux. J'étais toujours surpris de voir cette chaîne autour de mon cou, de la redécouvrir après toutes ces années à la porter. Elle était là depuis quatre ans et

elle ne m'avait jamais quitté. L'oiseau reposait sur ma poitrine, comme un gardien.

Je me détournai et entrai dans la douche. J'ouvris les robinets et renversai le visage. Le jet d'eau me fouetta et me fit l'effet d'une sentence. La vapeur était étouffante et l'eau brûlante rougit ma peau. Mais je ne pensai pas à ajouter du froid, préférant souffrir un peu ; me sortir de cet état de torpeur dans laquelle la fatigue me maintenait. Des heures, des journées entières même, à travailler sans résultat.

Le sourire d'une enfant disparue à jamais.

Le regard éteint des parents qui ne sauraient plus jamais être heureux.

Le cri d'une gamine enfermée quelque part, attendant son sort.

Quand allait-il la tuer ?

Quand ?

Il ne suivait aucun schéma. Parfois quelques heures séparaient l'enlèvement du meurtre. Parfois une journée ou deux. Ça pouvait se compter en semaines aussi, si ce connard avait le cœur à la torture.

Pour ce taré, ce n'était qu'une partie d'échecs dont il avait prévu tous les coups à l'avance.

## Chapitre 2

*Jessie*

Je sifflais à longueur de journée. Depuis un mois. Peut-être un mois et demi. Ça agaçait tout le monde, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. C'était toujours la même rengaine – un truc que je n'avais pas le souvenir d'avoir entendu. Mais il y avait bien longtemps que personne – et sûrement pas moi-même – ne se formalisait plus de mes bizarreries.

Alors je continuerai de siffler.

À un moment, je comprendrais pourquoi je le faisais. Les raisons m'apparaissent toujours, d'une manière ou d'une autre. Une réponse. Une solution. Quelque chose, quoiqu'il en était.

*Je sifflais. Je sifflais.*

— Bon sang, mais ferme-la, Jessie !

Je me tournai vers Pedro, déjà affairé en cuisine. Nora, Pedro et moi avions repris le restaurant de mon oncle Devon, l'année dernière, après qu'il eut fait un malaise. Devon avait subitement décidé que c'était fini de travailler plus de douze heures par jour et s'était mis à vivre comme si le lendemain devait être sa dernière journée.

Nous avons fait de son petit restaurant près du port quelque chose de différent – où les gens aimaient venir et pas seulement pour manger. Pour parler, pour boire un verre, s'asseoir un moment autour d'une bière avant de rentrer chez eux. Et ça fonctionnait pas mal. Pedro et Nora en cuisine, moi en salle avec Davis, notre employé.

Après quelques mois à vivre la bohème, oncle Devon était revenu passer trop de temps à l'Us – anciennement Devon's Grill. Depuis, nous avons du mal à nous en débarrasser. Il passait ses midis à mettre le nez dans la cuisine. Pedro serrait alors les dents et marmonnait des insultes que mon vieil oncle entendait parfaitement bien. Il faisait semblant de les ignorer pour continuer à inspecter le contenu des frigos, les plats sur la carte, la netteté du plan de travail.

Je ne fus donc pas surpris de voir Devon boire un café au comptoir ce matin-là, alors que l'Us n'était pas encore ouvert. Il discutait avec Nora des gâteaux qu'elle allait préparer alors que Pedro contenait à grand-peine sa crise de nerfs.

— Ça va, Pedro ? me moquai-je.

Il fronça le nez et renifla, me jetant un regard noir à travers ses mèches blondes trop longues échappées de son bandana.

— J'aimerais que tu arrêtes de siffler toujours la même satanée mélodie horripilante. Et que Devon prenne son petit déjeuner au club du troisième âge. Est-ce que c'est trop demander ?

Je préfèrai ignorer cette question et déviai habilement la conversation.

— Je suis passé au marché pour acheter tes potirons, tes blettes et tes poireaux.

— À quel marché, au juste ? demanda-t-il, les mains dans sa préparation. Celui de Naples ? Ou celui de Manhattan, à New York ?

Je posai le cageot de légumes à côté de lui, sans prendre la peine de répondre. Pedro était un râleur pathologique depuis qu'il avait divorcé de sa femme, Thalia, une belle brune à la peau noire dont il était tombé amoureux en une seconde.

Ça lui passerait, je le savais. Pas tout de suite... Mais il finirait par croiser un regard d'un brun chaleureux et un sourire adorable, celui d'une jeune femme que j'avais vue nettement, des années plus tôt, quand Pedro m'avait présenté Thalia. J'avais alors su que celle-ci n'était pas la bonne personne, même si je m'étais gardé de lui dire. Chaque histoire méritait d'être vécue et Pedro devait prendre ce que celle-ci avait à lui offrir. S'il souffrait maintenant, il n'en serait que plus heureux plus tard. C'était une certitude, il rencontrerait cette petite nana aux grands yeux. Bientôt. En attendant, nous composions avec son humeur et cette fureur blessée qui acérait chacun de ses mots.

Je me remis à siffler – sans m'en rendre compte. Du moins, jusqu'à ce que le bras de Nora passe autour de mon cou et qu'elle embrasse ma joue mal rasée. Elle avait tressé ses longs cheveux violets en une natte qui lui tombait jusqu'aux reins. Son piercing à l'arcade et son tatouage sur la tempe lui donnaient un air sauvage que démentait sa voix aussi douce que le chant d'un ange.

— Salut, mon amour, murmura-t-elle.

Devon renifla aussitôt.

— Si seulement... ironisa-t-il.

— Quelque chose à dire, *papi* ? le provoqua Pedro.

— Pourquoi s'emmerder à être gay quand un petit lot comme Nora vous appelle « mon amour » ?

Je ris en enlaçant la taille du petit lot en question. Nora naviguait sans cesse entre le gothique et le glamour, quand elle n'était pas un peu les deux. C'était aussi une personne solitaire, elle avait du mal à laisser les autres la connaître. À

part Pedro et moi, Nora ne s'encombrait de personne.

Une peur qui s'éteindrait un jour, quand elle poserait les mains sur son ventre rond et qu'elle comprendrait qu'être ensemble, c'était aussi ça ; cette fusion. Mais elle avait un long chemin à parcourir avant de faire suffisamment confiance à cet homme qui réussirait à lui montrer le monde avec d'autres yeux.

Ça aussi je l'avais vu...

— Si j'étais hétéro, elle ne m'appellerait sûrement pas « mon amour » et me virerait de chez elle à coups de pied au cul.

— Pas avant de t'avoir gardé quelques nuits dans mon lit, plaisanta-t-elle.

Elle me fit un clin d'œil, embrassa la joue de Pedro en passant derrière lui et ouvrit le frigo.

— OK, marmonna Devon. Mais qu'être gay ne t'empêche pas de profiter de la vie, Jessie. Tu es beau, grand et costaud. Et tu as les yeux de ta mère. Alors, trouve-toi un gentil garçon et... faites ce que font les jeunes homosexuels dans ce cas.

Je m'amusai de la tournure de sa phrase.

— Et que font les jeunes homosexuels ? le taquina Nora.

— Je dirais que ça se résume à un seul mot, baragouina Pedro. Sodomie.

Devon en recracha sa gorgée de café. Il essuya la tache sur son t-shirt en nous fusillant de son regard. Quand nous étions plus jeunes, c'était suffisant pour nous faire taire.

Il était loin ce temps-là.

— Merci pour les précisions, gamin !

— Mais de rien, *tonton*, susurra Pedro, perfide. Tu sais que tu peux compter sur moi.

Devon finit son café et prit la porte rapidement.

— On a trouvé une façon de le faire fuir, ce n'est déjà pas si mal, rigola Nora.

Devon n'était pas très à l'aise avec certains aspects de ma sexualité. Il préférait glisser dessus comme si elle était inexistante. Cependant, il n'avait jamais détourné le regard quand il avait compris que Cassandre et moi étions bien plus que des amis. Il n'avait même pas froncé les sourcils. Il n'y avait pas eu de passage obligatoire dans les grands remous des remises en question. Cassandre et moi étions inséparables depuis que j'étais venu vivre chez Devon, à l'âge de trois ans, lorsque mes parents m'avaient déposé à Naples avant de repartir aussitôt, pour Dieu seul savait où. De temps en temps, ils appelaient pour savoir comment j'allais. Je ne leur en voulais même pas d'être absents. Ils avaient leur boulot dans le sang – l'anthropologie. Ils ne savaient que vivre

ailleurs, voir autre chose. Ils n'avaient pas prévu que je débarquerais un matin de printemps, m'installant au creux de leur passion. Ils avaient essayé, pendant trois ans, avant de réaliser qu'ils en étaient incapables. Ça ne me rendait même pas un peu amer, Devon m'avait rendu heureux, Paul Weller aussi... Jusqu'à ce qu'il s'éteigne, cinq ans plus tôt, d'un anévrisme. Et Cassandra... Oui, Cassandra avait été mon tout. Mon rayon de soleil et mon rayon de lune. Mes journées et mes nuits. Pendant si longtemps il avait composé l'essentiel de mon univers. Puis il m'avait arraché tout ce qu'il m'avait donné, en l'espace de quelques semaines. Alors il était devenu les ténèbres qui me rongeaient.

Cassandra et sa peau mate se détachant du crépuscule, sur la plage en bas de chez nous. Mes bras autour de lui, mon menton sur son épaule regardant une autre journée s'éteindre avec la certitude que la suivante serait encore plus belle.

Cassandra qui m'avait toujours regardé comme si je n'avais rien de différent. Et ce, même quand j'avais prévenu notre institutrice de ne pas rentrer chez elle avant dix-huit heures. Elle avait passé le pas de sa porte vingt minutes trop tôt et avait découvert son mari en train de la tromper.

Il y avait eu le boulanger à qui j'avais conseillé de ne pas s'approcher du four de la journée. Le lendemain, il partait aux urgences, le bras grièvement blessé.

À l'époque nous avions cinq ans et des situations similaires, il y en avait eu beaucoup cette année-là. Jusqu'à ce que Devon et Paul mettent des limites à ce que je pouvais dire aux autres et à ce que je ne devais confier qu'à eux. Parce que si, pour l'instant, les habitants de Naples me prenaient encore pour un petit garçon intuitif, il était devenu évident que j'étais bien plus que ça. Je m'étais alors tu, gardant les secrets à l'intérieur de nos maisons. Cassandra et moi nous cachions sous les draps de nos lits, créant un dôme au-dessus de nos têtes et, à l'abri de notre cocon, je lui racontais tout ce que je voyais, ce que je ressentais. Ce que je percevais ; le bon et le moins bon. L'extraordinaire et le vraiment mauvais. Il écoutait, notait tout ce que je lui disais dans des petits carnets que nous rangions dans notre coffre au trésor, enterré au pied du banian, au bout de son jardin.

En grandissant, ce don s'était affiné, devenant plus compliqué, plus subtil, plus violent aussi. Cassandra et moi avons passé des heures à le comprendre, l'analysant, le détaillant, le disséquant comme la cuisse d'une grenouille en cours de biologie.

Et puis il y avait eu ce jour... Cette journée maudite...

C'était le week-end et nous sortions de chez son père, en courant. Nous avons dévalé le perron, jeté nos chaussures pour courir sur la plage, jusqu'à l'océan. Le

soleil était encore haut, la chaleur nous faisait transpirer. Nous nous étions déshabillés dans notre course, bien décidés à nous jeter dans l'eau avant de penser à rejoindre Nora et Pedro au restaurant, histoire de tourmenter le nouveau serveur de Devon en changeant plusieurs fois nos commandes.

Nous avions vingt-cinq ans. Nous étions libres, heureux. Et bon Dieu, tellement amoureux ! C'était la réflexion que je m'étais faite à l'instant où nos vies avaient basculé.

Comment fonctionnait mon don ? C'était une question qui revenait souvent et à laquelle je répondais toujours de la même manière. Pour moi, c'était comme une multitude de lumières. Certaines étaient vives. D'autres, plus ténues. Quand elles n'étaient pas tout simplement éteintes. Elles pouvaient tanguer, mal accrochées sur une poutre tremblante, inquiétantes. Ou éblouir suffisamment fort pour qu'il soit impossible de les ignorer. Mais la plupart du temps elles étaient juste douillettes, telle une lampe de chevet dont le faisceau rassure jusqu'à ce que le sommeil ouvre un chemin jusqu'aux rêves. Puis il y avait ces fois où une ampoule se brisait dans un horrible fracas et toutes les petites lueurs alentour se mettaient à vaciller, sous le choc de l'éclat.

C'était exactement ce qui arriva. Juste à cette minute-là. Dans ma tête. Alors que je ne pouvais détacher mes yeux de Cassandra ; il riait en dévalant le chemin vers les vagues. Tellement beau que c'était un crime de savoir que l'instant d'après il perdrait cette splendeur. Elle partirait en même temps qu'une certaine forme d'innocence – celle que nos parents préservent. Du moins, tant qu'ils sont là.

Je m'étais figé, me tournant vers la maison que nous venions de quitter, le cœur battant douloureusement.

La lumière de Paul venait de s'éteindre.

— CASS ! avais-je hurlé à m'en briser les cordes vocales.

Il n'avait eu besoin que d'un regard pour comprendre. Que d'un souffle. Mais c'était trop tard. Paul était mort bien avant que nous tombions à genoux près de sa silhouette écroulée sur le tapis du salon.

Je secouai la tête pour remettre mes idées et mon cœur à l'endroit. Pourquoi pensais-je à ça maintenant ? Pourquoi pensais-je à *lui*, surtout ? D'accord, il avait toujours fait partie de mes pensées. Je n'avais jamais réussi à l'en chasser définitivement, mais il m'arrivait de l'oublier – pas longtemps, mais suffisamment pour me rappeler que les années avaient passé.

— Pourquoi Davis n'a pas encore ramené son cul ici ? demanda Pedro.

Je lui jetai un coup d'œil distrait.

— Il va arriver, lâche-le un peu.

Je me remis à siffler, presque avec urgence.

Je sifflais encore, la poitrine oppressée.

Je sifflais, je sifflais.

Je...

Non, je ne sifflais pas. Enfin si, mais... C'était bien la bonne mélodie, mais elle ne sortait pas de ma bouche. Ou pas seulement.

Une sonnerie de téléphone, dans mon dos, brisa le silence qui venait soudain de s'installer autour de moi. Pedro s'était figé. Nora en avait fait autant. Ils arboraient, l'un et l'autre, leur mine des mauvais jours.

Et moi que fis-je ?

Lentement, je me tournai, fredonnant toujours. Plus doucement peut-être.

— Apparemment, tu m'attendais, dit un homme en coupant son smartphone.

La musique s'éteignit. Le fredonnement aussi. Et elle fut devant moi, la réponse.

Évidemment, je le reconnus – comment serait-ce possible autrement ? En même temps, je pris durement conscience de l'étranger qu'il était devenu pour moi – pour nous tous, pour cet endroit dans lequel nous avons pourtant grandi. Ses yeux noirs étaient d'une profondeur inconnue. Ses cheveux bruns étaient bien moins longs qu'avant. Son visage avait des traits d'une dureté abrupte, presque inquiétante. Son jean noir, sa chemise grise et sa veste sombre lui donnaient une allure stricte. Il n'y avait plus de légèreté, plus de bonheur, plus ce qui faisait de lui la personne que j'avais aimée par-dessus tout.

La beauté de Cassandra était aussi obscure que son immense fatigue, sa lassitude, la raideur de ses épaules.

— Cet endroit a vraiment changé, dit-il.

— En quatre ans, il y a beaucoup de choses qui changent, Cassandra.

Je n'avais pas voulu le dire si durement, mais ma voix s'était faite glaciale. Comme la gifle du temps qui avait passé, nous éloignant chaque année davantage.

Cassandra rangea son portable dans la poche de son jean, plongeant ses yeux dans les miens. Je me forçai à ne pas baisser la tête, à ne pas me détourner. À ne surtout pas bouger. À mourir de sa présence, aussi sûrement que son absence m'avait tué.

— Tu as sans doute raison, Jessie. Comme toujours.

— Qu'est-ce que tu fous là ? l'attaqua aussitôt Pedro.

L'homme à côté de Cassandra claqua la langue contre son palais et pointa son

menton dans notre direction.

— On est rarement bien reçus, nous les fédéraux, mais je dois dire que je ne m’attendais pas un accueil si froid en Floride.

— Shawn, le prévint Cassandra.

— Oui, Shawn, l’imita Nora. Fermez donc votre gueule, agent fédéral ou pas.

Le malaise s’installa si profondément, qu’il y eut comme une tranchée immense qui se creusa entre nous. J’aurais aimé dire que les années avaient guéri mes peines, mais la vérité c’était que je n’y étais jamais parvenu. Pedro et Nora m’avaient souvent reproché de ne même pas essayer, d’attendre quelque chose qui ne viendrait – reviendrait – sans doute jamais.

Pourtant il était là aujourd’hui, comme j’en avais rêvé des nuits entières après son départ, comme j’en rêvais encore parfois.

Il était là et je ne me sentais qu’en colère.

Il était là et mon poing se serrait déjà.

Il aurait pu l’éviter, m’empêcher de l’atteindre. Après tout, il était plus grand, plus fort, et bien plus entraîné que moi.

Cassandra ne broncha pas quand le coup s’abattit sur le coin de sa mâchoire, chirurgical, calculé, glacial. Il l’accepta comme un juste retour des choses.

Sous l’impact, il recula de plusieurs pas, et sa tête partit de côté. Il posa une main sur sa joue, la massa en grimaçant, se tourna de nouveau vers moi.

— C’est bon là ? On peut parler maintenant, Jessie ?

Il avait un sourire, à peine une esquisse aux coins des lèvres. Ces mêmes lèvres que j’avais tant aimé embrasser.

Il avait un sourire qui me rappelait le gamin que j’avais connu, l’adolescent que j’avais adoré, le jeune homme dont j’avais été fou.

Oh, oui, Cassandra était bien là.

— Va te faire foutre, connard ! lui balançai-je froidement.

Trop d’émotions. Mon sang était en ébullition, ma tête pressée dans un étau. Je tournai les talons et partis vers la sortie de derrière, entendant les insultes de Nora et les cris de Pedro.

— Eh bien au moins, on ne va plus l’entendre siffler cette conne de chanson. Tu ne pouvais pas mettre une autre sonnerie de téléphone, putain de merde, Cassandra, espèce de con ?

— Oui, et choisir un vieux Iggy Pop, histoire qu’on danse un peu ! siffla Nora. Je claquai la porte en sortant et m’éloignai.

## Chapitre 3

### Cassandra

Si me confronter aux reproches de Pedro et Nora, après le départ de Jessie, n'avait déjà pas été évident, frapper à la porte de Devon fut presque au-dessus de mes forces. Ce n'était pas seulement l'oncle de Jessie que j'allais retrouver, mais le mien aussi, dans un sens. Je l'avais toujours connu, mon père et lui avaient été amis depuis leur jeunesse. Ils avaient été dans la même école, fréquenté les mêmes gens, grandi dans le même rythme floridien. Je me souvenais encore très bien que, lorsque ma mère avait déménagé à Dallas avec un autre, Devon avait empêché mon père de sombrer dans la mélancolie, dans l'alcool et dans toutes ces conneries que l'on peut faire quand le cœur souffre trop et que tout semble si dur. Aujourd'hui, je comprenais les humeurs de mon père, ses duretés, les semaines que j'avais passées chez Devon, sanglotant dans le lit de Jessie, alors qu'il me serrait contre lui. Et puis la sérénité était lentement revenue et avec elle un nouveau bonheur. J'étais retourné chez moi et Jessie s'était lancé dans un marathon du rire dans le seul but de voir le visage de mon père s'illuminer comme avant. Bien que rien n'ait plus été vraiment pareil, que ce soit autrement n'avait pas forcément été une mauvaise chose. Ce nouveau départ avait resserré les liens de nos deux familles et nous étions devenus un clan. Un noyau. Un ensemble. Je l'avais oublié, il y avait près de cinq ans, quand Jessie et moi avions retrouvé mon père mort sur le tapis du salon. Je m'étais cru seul au monde. Alors qu'ils avaient toujours été là. Avec le temps, j'avais eu plus que l'occasion de revenir sur chacune de mes erreurs, sur chacune de ces phrases que j'avais balancées à la tête de Jessie dans le seul but de le blesser.

Et puis, j'avais fini par la faire, la seule erreur qu'il n'avait pas pu me pardonner.

Dans une séparation, on dit souvent que les torts sont partagés. Pas dans la nôtre. Je pensais que Jessie supporterait tout de moi, jusqu'à ce que j'aie mieux, que j'ouvre les yeux, que je comprenne. Mais il m'avait fallu partir pour ça, fuir comme un lâche.

Et évidemment, souffrir de ne pas savoir revenir.

Puis le faire enfin... Mais pas pour Jessie, pas pour Devon, pas pour mes amis.

Pour arrêter ce que le monde avait de pire, de plus noir et de plus monstrueux. L'infanticide. Celui que les médias avaient surnommé le Rossignol de Memphis – parce qu'il laissait toujours ce poème : *Ode à un rossignol* de John Keats. L'ordure à qui je devais, dans un sens, mon retour à Naples.

Est-ce que Shawn avait raison ? Est-ce que je n'avais pas toujours attendu cette occasion ? L'opportunité de faire le chemin inverse et de chercher un pardon, là où il ne devait rester que de la rancœur et des accusations.

Je frappai et Shawn me tapa sur l'épaule, en haussant les sourcils.

— Tu sais, tu parais si froid la plupart du temps que j'avais oublié qu'il y avait un être humain caché en toi, Cassandra, se moqua-t-il. Toi, tellement impassible, toujours stoïque devant la pire des raclures et te voilà tremblant devant la porte d'un vieillard de plus de soixante ans.

— Le vieillard est encore capable de te coller une bonne raclée, petit voyou ! nous fit sursauter une voix dans notre dos.

Nous nous retournâmes, la main déjà sur nos Glock.

— Tu vas me tirer dessus, Cassandra ?

J'écartai aussitôt la main, pris en faute, alors que ses yeux me scrutaient avec une dureté toute paternelle.

Il n'avait pas changé, il paraissait même presque plus jeune que lorsque j'étais parti et je me sentis étrangement ému de le revoir. Si la vision d'un Jessie de presque trente ans avait manqué me clouer au sol, revoir Devon n'était en rien aussi tumultueux. C'était plus doux. Et encore tellement familier.

— Quand j'ai appris que tu étais rentré au FBI, j'ai compris que tu reviendrais par ici un jour ou l'autre, me dit-il avec un reproche dans la voix.

Il monta les marches du perron pour se planter devant Shawn et moi, les mains dans les poches de sa parka verte. La même qu'il avait toujours portée pour aller sillonner les bords des plages, l'hiver, avec son sac et sa pince, ramassant les déchets que les promeneurs laissaient traîner si facilement sur le sable.

— En fait, j'aurais cru que tu serais venu il y a un an, pour l'histoire avec le Cisailleur. Mais je suppose que tu as un souci avec ta dernière affaire. Le Rossignol, c'est ça ? me lança-t-il en déverrouillant la porte de la maison.

Il ouvrit en grand et s'effaça pour nous laisser passer, les bras croisés sur sa large poitrine.

Qu'il en sache autant sur ma carrière ne m'étonna pas ; une preuve de plus que j'avais encore une famille, quelque part.

Ici.

— Tu t'es souvenu que Jessie pouvait t'aider, Cassandra ? me balança-t-il brutalement, alors que Shawn et moi entrions.

Je ne dis rien et Shawn la ferma aussi pour une fois. Il avait compris assez rapidement qu'avec Devon, il fallait choisir ses mots avec soin et, pour l'instant, le meilleur angle d'approche était sans équivoque le silence.

Nous le suivîmes dans la cuisine où il nous indiqua deux chaises d'un geste du menton. Nous nous assîmes tandis qu'il s'affairait autour de la cafetière, tout en me lançant un coup d'œil suspicieux, les yeux rivés sur ma joue bleuie. Heureusement, la couleur de ma peau masquait un peu l'importance de l'hématome, mais pas suffisamment pour ne pas le remarquer.

— Je suppose que tu as déjà croisé Jessie ?

— Brièvement, expliquai-je.

— Suffisamment pour qu'il te souhaite la bienvenue.

Shawn ricana.

— D'une façon toute personnelle, oui.

— Et encore, je pense qu'il s'est retenu, nous dit Devon.

— Retenu ? ironisa Shawn. Eh bien ça promet.

Devon posa deux tasses d'un café brûlant sur la table et nous les tirâmes à nous en le remerciant. En soufflant, il s'assit en face, nous fixant à tour de rôle, avant de s'arrêter plus longuement sur moi, détaillant mes traits, mes yeux, mes cernes, mon visage fatigué, mes épaules qui s'avachissaient un peu plus chaque seconde que durait son examen.

Je ne savais pas quoi lui dire. Pardon ? Excuse-moi ? Je vais t'expliquer ? Cela n'avait plus de sens à présent.

— Tu m'as manqué, finis-je par avouer.

D'un ton si froid que ce fut un pic glacé que je lui envoyai au visage. Mais Devon me sourit quand même, et si rien n'était pardonné, au moins n'étais-je pas rejeté.

C'était plus que je n'avais espéré.

— Toi aussi, tu m'as manqué. À nous tous. À Jessie, plus qu'à n'importe qui. Il a longtemps espéré te voir revenir. Puis un matin, il a tout simplement cessé d'y croire.

Je secouai la tête, prenant conscience que Shawn avait quitté la cuisine avec sa tasse de café.

Devon posa une main sur la mienne et je supportai le poids de son regard, trop fier pour baisser la tête.

— Il m'a demandé de partir, Devon, me défendis-je.

Et tellement mal.

— Ne joue pas au con, Cassandra !

— OK, j'ai fait n'importe quoi. Mais j'avais vingt-cinq ans, je venais de perdre mon père...

— Jessie aussi venait de le perdre. Et moi, c'est mon meilleur ami que j'ai vu disparaître. Tu as réagi comme si, soudain, tu étais le seul à te retrouver dépossédé de sa présence. Mais tu as oublié que, nous aussi, nous étions en deuil. Et que Paul avait deux fils, toi et Jessie.

Il avait raison, évidemment. Et ça rendait mon erreur bien plus impardonnable.

— Il va t'aider, m'assura Devon. Mais n'attends rien de plus de sa part. Il en a vraiment bavé, Cassandra.

Rien de plus ? Cette phrase s'abattit sur moi comme une sentence. Je l'avais eu ce *plus*, je l'avais eu dès mes trois ans, pendant plus de vingt ans, alors que le bonheur rythmait nos journées et que nous étions ensemble quoi que nous fassions. Nous avions eu des projets, des espoirs et certains rêves qui berçaient nos nuits, quand nous nous enlacions après avoir fait l'amour, parfois en riant, parfois passionnément. Parfois avec langueur et parfois avec folie. Tendresse, profondeur, légèreté et douceur. Tant d'émotions qui traversaient nos cœurs quand nous étions suffisamment prêts pour ne former qu'un seul corps.

— Si tu le cherches, je pense que tu le trouveras à Naples Pier sur...

— ... le ponton, dis-je à sa place.

Devon hocha la tête et je me levai. Il m'imita et posa une main sur mon épaule, souffla profondément en me dévisageant.

— Je suis fier de ce que tu as fait de ta vie, me dit-il. Même si j'aurais aimé que tu...

— Je sais, Devon, le coupai-je. Crois-moi, j'aurais aimé aussi.

Il tapota ma nuque et même si j'étais plus grand que lui de plusieurs centimètres, soudain je me sentis minuscule.

— Vas-y. Je m'occupe de ton ami, le cowboy.

Je souris parce que Shawn était exactement ça – un cowboy.

Il était au bout du ponton de Naples Pier, là où il était toujours venu se réfugier quand il avait besoin de réfléchir. Chaque pas vers lui était plus lent et je saluai les quelques pêcheurs que je croisai pour gagner du temps.

J'avais laissé mes chaussures dans la voiture, troqué ma veste de costume contre mon blouson en cuir, passé une épaisse écharpe noire autour du cou et

retroussé le bas de mon jean à mi-mollet. Je n'avais plus rien de l'agent du FBI qui avait débarqué dans son restaurant. J'en avais conscience aux regards que me lançaient les gens. Je rentrais de nouveau dans le décor de Naples, une pièce placée à la bonne case.

Pourtant c'était Memphis chez moi, maintenant. Mon foyer ? Non, mon foyer, ça restait cet homme de dos, les coudes appuyés à la rampe de bois, fixant l'horizon, l'océan, les oiseaux qui s'envolaient. L'été, il y avait des mouettes et les dauphins s'approchaient assez près pour être touchés. Il y avait aussi beaucoup de touristes et l'endroit ressemblait à une rue marchande en période de soldes.

Alors que là, tout au bout du ponton, nous étions seuls.

Les cheveux châtons de Jessie étaient secoués par le vent et, sous le soleil hivernal, on pouvait voir les nuances d'acajou qui parsemaient sa chevelure. Une teinte que tous les coiffeurs du monde lui enviaient. Cette couleur, c'était la sienne, d'un naturel magnifique, quelque chose que l'âge avait encore accentué. Ses épaules étaient plus larges que dans mon souvenir, ses bras plus forts. Sa taille, elle, paraissait toujours aussi fine, me donnant tellement envie d'y nouer les bras et de nicher mon visage dans son cou.

Je lui dirais alors pardon, tout simplement. Il me sourirait...

Je vins m'appuyer près de lui et tournai le visage vers le ciel bleu en sentant son regard posé sur moi. Je pivotai vers lui ; ses yeux verts semblaient plus clairs qu'avant. Tellement brillants. Ils étaient une histoire – une que j'avais envie de lire, de redécouvrir.

Si seulement je le pouvais ; si seulement j'étais revenu avant. À temps.

Judith – Agnès – Jordy – Bethany – Line.

Cinq prénoms qui s'imposèrent à moi. Ceux des corps de ces gamines que j'avais découverts et qui hantaient toutes mes nuits – toutes mes journées, chaque coin de mes pensées.

Judith – Agnès – Jordy – Bethany – Line.

Autant d'étoiles qui s'étaient éteintes.

Daniella... La dernière...

Judith – Agnès – Jordy – Bethany – Line... Et Daniella. Elle avait disparu depuis deux jours, elle était peut-être encore vivante.

Autant de raisons qui me volaient du temps. Je n'en avais plus pour présenter mes excuses, pour parler à Jessie...

— J'ai besoin de toi, Jessie, lui avouai-je. J'ai tellement de choses à te dire, mais la vérité, c'est que je ne suis pas venu pour ça. Et crois-moi, j'en suis

désolé. Mais j'ai cinq gamines qui sont mortes, une sixième qui a disparu et si tu peux nous aider d'une quelconque façon, je voudrais que tu me suives à Memphis.

Il ne dit rien et continua de me regarder avec une intensité qui me dépassait. Il paraissait lire en moi, voir à l'intérieur, lever chaque voile derrière lequel je cachais ces secrets, ces désaveux, ces douleurs. Je pouvais presque le sentir en moi. À l'intérieur.

— Est-ce que tu peux m'aider, Jessie ?

Il inclina le visage de côté, et un instant j'eus peur qu'il me frappe de nouveau.

— Je peux essayer, finit-il par dire avec prudence. Et ça ne change strictement rien entre nous.

— Très bien, soufflai-je, soulagé. Essayer, c'est mieux qu'un non.

— Je suppose, fit-il avec rancune. Dommage que tu ne l'aies pas compris plus tôt.

Je serrai les mâchoires, glissant mes mains dans mes poches. Oui, essayer c'était mieux que rien et moi, je n'avais même pas pris la peine de tenter de réparer. J'étais juste parti.

Jessie se détourna et commença à marcher tranquillement vers la plage. Je calai mon pas au sien. Il me lança un coup d'œil, détaillant ma tenue et secoua la tête, sans sourire, inexpressif. Et tellement froid.

— Je croyais que tu avais changé, fit-il. Alors que tu as juste appris à bien te cacher.

— Déformation professionnelle.

— Ou autre chose.

Je me mordis la lèvre en haussant les épaules.

— À quel point me détestes-tu, Jessie ?

Un peu trop doucement, un peu trop sur la défensive.

— Je ne te déteste pas, me répondit-il sans s'arrêter, en regardant droit devant lui.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. J'ai juste cessé de t'aimer, Cassandre.

Et c'était tellement pire.

— Quand veux-tu partir pour Memphis ?

— Le plus tôt possible.

Mon ton s'était fait professionnel, masquant la douleur... Je ne méritais rien d'autre. À quoi m'attendais-je ? À ce qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me

souffle à quel point je lui avais manqué. Devon avait eu raison de me prévenir. Je n'avais rien à attendre. Les pages s'étaient tournées, c'était ainsi que la vie continuait quand on était absent trop longtemps.

*Une larme au coin de ses yeux.*

La seule que je lui avais jamais vue depuis que je le connaissais. Il n'avait même pas pleuré quand il s'était cassé le bras ni quand Henry Golden lui avait tapé dessus en cours de sport en lui criant qu'il n'était qu'un monstre.

Mais cette larme, elle avait coulé de son œil, le jour de mon départ.

La seule.

L'unique.

*Celle que je lui ai arrachée.*

Est-ce qu'il pouvait réellement avoir cessé de m'aimer ?

Judith – Agnès – Jordy – Bethany – Line.

Daniella.

Je devais penser à elles. À elles avant tout.

— Je passe te prendre dans deux heures, Jessie.

— Très bien.

Il monta dans sa vieille Jeep, elle au moins n'avait pas changé, et démarra. Je grimpai dans la berline de location et le suivis.

Judith.

Agnès.

Jordy.

Bethany.

Line.

Les victimes d'un bourreau. Des gamines. Cinq vies passées au fil de la folie d'un seul homme.

Jessie... Jessie quand il n'était qu'un gosse lui-même. Il avait ce regard, cette innocence, ce bonheur.

Cet éclat qu'il avait gardé d'année en année.

Et où était-il maintenant ? Ce truc qui le rendait particulier ? Avait-il appris à le masquer ? Avais-je simplement cessé de le voir ?

Je posai ma main sur la chaîne accrochée à mon cou. Sur l'oiseau en or blanc qui y pendait.

— *Cass ?*

— *Oui ?*

— *Pourquoi je peux voir toutes ces choses ?*

— *Parce que tu es un oiseau, Jessie. Tu voles tellement haut que tu peux tout voir.*

## Chapitre 4

*Jessie*

Je débarquai dans le bureau du directeur Dante Gramm, escorté de Cassandra et de Shawn, ou bien devrais-je dire de l'agent Weller et de l'agent Reed, comme un criminel. Nous avions atterri tout juste une heure auparavant et mon sac était toujours dans le coffre de la voiture de Cassandra, qu'il avait laissée stationnée à l'aéroport. Il n'avait pas pris le temps de s'arrêter à l'hôtel où j'avais réservé une chambre, ni rien d'autre d'ailleurs. À un moment, exactement quand il avait reçu un coup de fil d'un de ses collègues, j'avais tout simplement cessé d'exister. La petite Daniella Ortega venait d'être retrouvée morte près des poubelles d'une ruelle sombre proche de la célèbre Beale Street.

Cassandra avait mis la sirène sur le toit de sa bagnole pour atteindre au plus vite le boulevard Humphreys et les locaux du FBI.

Et puis je m'étais trouvé propulsé devant cet homme au regard acéré et tellement perçant que c'était comme remonter les rapides à contre-courant et chercher pourquoi, à un moment, vous aviez fait le grand plongeon. En d'autres termes, il possédait des yeux qui avaient vu tellement de choses, qu'il lui était impossible de le cacher. Il y avait de l'usure, de la lassitude. Et une forme de douloureuse espérance, parce qu'au fond de cette grande carcasse, il y avait un homme qui continuait de croire en la nature humaine. Derrière un charisme impressionnant se trouvait une personne profondément croyante.

Il me tendit la main et je la pris.

*Des fleurs, tous les lundis. Dix roses. Cinq jaunes et cinq rouges, parce que c'était ses fleurs préférées. Blonde, un sourire éclatant. Une jeune femme assassinée le jour de son vingtième anniversaire. Son fiancé à genoux sur sa tombe. Son fiancé, toujours à genoux, presque quarante ans plus tard. Le directeur Gramm...*

— Jessie ! tonna Cassandra.

Il posa une main sur mon épaule et je sursautai en reprenant contact avec la réalité.

Je lâchai aussitôt la main du directeur Gramm, qui me fixait avec circonspection. Tout comme Shawn. Pour Cassandra, ce n'était pas nouveau.

— Qu'as-tu vu ? me demanda-t-il.

Je m'écartai de sa main, gêné de son contact. Ou troublé. Ou bien peut-être les deux. Je ne savais plus vraiment ce que je ressentais depuis qu'il était arrivé au restaurant, comme ça, sans que j'y sois préparé. Et pourtant si... J'avais toujours été prêt pour lui... J'avais sifflé presque deux mois dans l'attente de quelque chose.

Dans l'attente de lui.

— Rien qui ait une importance pour votre affaire.

— Vraiment ? fit le directeur Gramm. Permettez-moi d'insister, Monsieur Wellington, et dites-moi ce que vous *avez cru* voir.

Les doutes étaient là. La suspicion. Le refus de croire. Ce n'était pas la première fois que je croisais des personnes réfractaires à toutes autres formes de savoir. Et cela ne m'avait jamais gêné. Pourtant j'étais là. Cassandra était venu me chercher avec l'accord du Bureau fédéral de Memphis. J'avais un badge temporaire et des autorisations limitées.

Étaient-ils tellement dépassés pour s'en remettre à un type comme moi ?

— Une tombe, finis-je par répondre sous l'insistance du regard de Dante Gramm. Un prénom. Annie. Un bouquet de fleurs. Cinq roses rouges. Cinq roses jaunes. Des yeux bleus. Des boucles blondes. Un article de journal. Un...

— Stop ! m'arrêta-t-il brutalement.

Je hochai la tête et plongeai les mains dans mes poches. Il avait voulu une réponse, je la lui donnais. Je n'étais pas un de ces diseurs de bonne aventure qui annonçaient des banalités censées rassurer et plaire à ceux qui leur offraient des liasses de billets.

— Je n'ai pas de boule de cristal, Monsieur, ni de cartes de tarot, de runes ou autres conneries. Si vous en avez besoin, je peux me coller un fichu rouge sur le crâne et y ajouter quelques breloques. Mais ça ne changera que mon apparence et non le fait que je sais que vous avez perdu votre mère à dix ans, votre amour à vingt et que votre premier chien s'appelait Busty.

Gramm pinça les lèvres ; Shawn, derrière, jura. Cassandra resta stoïque et silencieux ; un peu trop loin de moi ou bien un peu trop près.

— Je ne suis pas certain de pouvoir vous aider, mais je peux essayer.

Le directeur Gramm finit par acquiescer.

— Amenez-le avec vous sur la scène du crime, dit-il à Cassandra et Shawn. Les gars du labo y sont toujours. Le corps est à la morgue.

Shawn secoua la tête.

— On y passera après, chef.

— Pour les médias, vous êtes un consultant, Monsieur Wellington. Tenez-

vous-en à ce fait. Est-ce clair ?

— Très clair, Monsieur Gramm.

Il me fixa un moment et je soutins son regard sans broncher. Il finit par décrocher son téléphone et le pointa vers la sortie, nous exhortant à dégager.

Je croisai le regard de Cassandra dans la cabine d'ascenseur qui nous ramenait au parking. Ce ne fut qu'à cet instant que je me rendis compte que j'avais évité de le regarder de peur d'y lire quelque chose que je ne voulais pas voir.

Je ne voulais pas savoir qui il aimait aujourd'hui.

Ni quelles peaux il avait caressées.

Ni connaître l'éclat de ses sourires qu'il ne m'adressait plus.

Mes reins me brûlaient et je pouvais sentir les contours du tatouage qui y était. Depuis trois ans et demi maintenant. Depuis le jour où j'avais compris qu'il ne me reviendrait jamais. Un oiseau. Le même que celui qui pendait à cette chaîne qu'il m'avait offerte, alors que je n'avais que onze ans. Je l'avais gardée autour du cou tellement longtemps, avant de la lui jeter au visage, le jour de son départ.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent ; je m'empressai d'en sortir.

Les morts inquiètent, font peur, dégoûtent. Certains ne voient en eux qu'une coquille vide qui n'a plus rien de vivant. Pour moi, ils étaient comme une bande vidéo abîmée. Il y avait certaines empreintes trop fortes pour être détériorées, certaines lumières trop vives pour être éteintes, et elles clignotaient inlassablement jusqu'à ce que l'on appuie sur le bouton, qu'on retire l'ampoule, ou bien qu'elles s'usent tout simplement.

Si arpenter la scène de crime m'avait donné l'impression d'être dans une mauvaise série policière, voir la petite Daniella étendue sur la table d'autopsie, froide et inhospitalière, dans l'attente d'un premier coup de scalpel me donna la sensation d'exploser. C'était comme un cri, bruyant, incessant. À chaque pas que je faisais, il me vrillait le crâne. De plus en plus fort, jusqu'à ce que je me retrouve devant ce petit corps recouvert d'un drap blanc, au visage cendré et aux lèvres bleuies. Ses cheveux bruns étaient éparpillés autour d'elle et la marque sur son cou était la preuve de son agonie.

*Hurlement, hurlement.*

Cassandra et Shawn discutaient avec le médecin légiste, mais je ne pouvais rien entendre de plus que ce cri. Pas le cri d'une petite fille. Un cri inhumain. Quelque chose qui assourdissait la moindre de mes pensées.

— Bordel de merde ! jurai-je en posant les mains sur mes oreilles.

Cassandra leva le visage vers moi et sa bouche forma des mots que je

n'entendis absolument pas. Je secouai la tête avant de la pencher de nouveau vers la petite.

*Une petite fille. Une robe rose. Un petit garçon. Un costume gris. Une petite fille. Des cheveux longs. Un petit garçon. Des cheveux courts. Une petite fille. Une brûlure sur la main. Un petit garçon. Une brûlure sur la main. Une petite fille. Un collier. Un petit garçon. Une montre. Une petite fille. Un groupe de gamines qui la pousse. Un petit garçon. La gifle d'une femme sur sa joue.*

*Une petite fille. Un petit garçon. Une petite fille. Un petit garçon. Une petite fille. Un petit garçon.*

*Une jeune femme.*

*Un homme.*

*Une écharpe rouge.*

*Une petite fille.*

*Judith.*

*Une petite fille.*

*Agnès.*

*Une petite fille.*

*Jordy.*

*Une petite fille.*

*Bethany.*

*Une petite fille.*

*Line.*

*Une petite fille.*

*Daniella.*

*Un homme.*

*Une petite fille*

*Audrey...*

— Audrey, soufflai-je.

Cassandra se tenait juste à côté de moi. En levant la tête, je m'aperçus que nous étions seuls tous les deux, près de cette gamine morte et j'eus envie de vomir tout ce que j'avais dans l'estomac.

Pas à cause de ce cadavre. Parce que le bruit s'était enfin tu. Parce que c'était le hurlement d'une folie que je ne comprenais pas. Parce que j'aurais voulu ne jamais voir... *toutes ces horreurs.*

— Jessie ?

Il était là et il avait fait de moi le spectateur de ces tueries. Ça me rendait complice de ce que le monde avait de plus horrible. Sur ma langue, il y avait le

goût sanglant de la mort.

— Audrey, Cassandra. C'est le prénom de la gamine qu'il vient d'enlever.

Il se tut. Je secouai la tête en remontant le drap blanc sur le visage de Daniella.

— C'est un homme, lui appris-je. Mais il y a aussi une femme.

— Tu veux dire qu'ils sont deux.

— Non, soufflai-je doucement, mes yeux rivés sur la forme immobile de cette petite fille. Non, cette femme est étrange. Elle n'est pas juste une femme.

Cassandra plissa les yeux, inclina la tête. Ce n'était plus mon Cassandra. Ce n'était qu'un flic qui faisait son boulot. Mais il y avait l'autre aussi, celui que j'avais aimé. Et je n'arrivais pas à savoir si je voulais qu'il revienne ou qu'il s'en aille pour toujours.

— Je ne suis pas certain de comprendre, Jessie. Tu dis que le meurtrier est un... *travesti* ?

— Je n'en sais rien. Ce n'est pas très clair.

Je posai mes mains sur mes tempes et les massai. Cassandra referma son carnet en m'observant, une lueur d'inquiétude dans son regard brun.

— Tu es pâle.

— J'ai besoin de m'allonger.

— Je vais t'emmener te reposer.

— C'est ça. Sors-moi de cet enfer, maintenant que tu m'y as plongé.

Nous quittâmes la morgue, laissant Shawn avec le médecin et deux autres de ses collègues qui les avaient rejoints ; un certain agent Franklin et un certain agent Lord. Je ne pris pas la peine de dire bonjour, au revoir, ou toute autre formule de politesse que j'étais incapable de prononcer. J'avais le cœur au bord des lèvres, l'estomac serré, la tête comprimée, des images de mort devant les yeux.

La voiture filait sur la route, le poste de radio était éteint, Cassandra restait silencieux. Je voyais défiler le paysage de cette ville meurtrière en me demandant où se trouvait la petite Audrey, ce petit bout de femme, cette petite fille, captive d'un homme. D'une femme ? D'un être qui ne la laisserait sans doute jamais partir.

C'était ça, la vie de Cassandra. La mort. La désolation. Les innocences bafouées. Les horreurs. La douleur et les cris. C'était ça qui l'avait retenu si longtemps loin de Naples. De moi.

Qui l'avait empêché de me revenir.

Et maintenant ? Maintenant... Est-ce qu'il était trop tard ?

Les années l'avaient rendu plus beau, plus homme, plus attractif et désirable.

Il faisait peur et il faisait envie. Il avait une mission – un besoin de justice. Une ironie quand on savait comment il m'avait menti. Et combien de fois avais-je haï ce don... Celui qui m'avait montré la vérité. Sa faute et son erreur.

Sa trahison.

J'avais cru en lui si fort. Si absolument.

Et maintenant, qui était-il ? Sa peau était plus brune qu'avant. Ses yeux plus sombres. Son corps plus fort.

Et moi... ?

Lui... ?

Qu'importait, d'ailleurs. Il n'était plus question de revenir en arrière.

— Merci, me dit Cassandre en se garant devant une maison de banlieue.

Il éteignit le moteur et descendit ; je fixai la porte marron, au bout de l'allée en gravier en l'écoutant ouvrir le coffre. Il balança mon sac sur son épaule et vint ouvrir ma portière.

— Allez viens, me dit-il.

— Chez toi ?

Parce que c'était bien chez lui ?

— J'ai une chambre d'amis, Jessie. Tu seras plus à l'aise ici. Et tu pourras même vider le bar, sans avoir peur de la note de frais.

Il essayait de plaisanter, mais je n'avais pas vraiment envie de rire. Je ne pouvais pas rester si près de lui. J'avais besoin de solitude, de rentrer dans un endroit où il ne serait pas. De ne pas le laisser m'envahir.

Je devais garder les idées claires.

— Il y a une raison pour laquelle j'ai réservé une chambre d'hôtel, Cassandre.

— Je la connais ta putain de raison ! s'énerva-t-il soudain.

Je préférais cet emportement au stoïcisme dont il avait fait preuve depuis que nous étions arrivés à Memphis. Au moins il semblait humain, sensible. Touchable.

— Tu vas arrêter ça, Jessie ! Arrêter de faire comme si j'étais un foutu étranger !

De colère, et d'épuisement sans doute, il m'attrapa le bras et me tira hors de la voiture. Si je ne venais pas de croiser le visage sans vie d'une gamine de dix ans, dans une morgue, alors qu'un hurlement issu tout droit de l'enfer me vrillait les tympans, je me serais sans doute aussitôt dégagé. Là, il me fallut quelques secondes. Et quand j'y réussis, j'étais déjà devant la porte qu'il ouvrait. Ce qu'il ne l'empêcha pas de me pousser à l'intérieur et de refermer derrière lui dans un claquement sec.

— Tu vas rester ici ! gueula-t-il. La chambre d'amis est en haut à gauche, la cuisine à ta droite et pour le reste tu fais comme chez toi ! Je n'ai pas le temps de te convaincre, alors tu vas faire ce que je te dis et puis merde !

Il posa mon sac à mes pieds et fit demi-tour sans que j'aie eu le temps d'ajouter quoi que ce soit. Sa voiture démarra dans un crissement de pneus et je fermai les yeux quelques secondes avant de récupérer mes affaires et d'effectivement monter à l'étage.

J'avais vraiment besoin de dormir.

Il avait dit en haut, à gauche ? Ou à droite ? Je poussai la porte de droite et tombai directement dans sa chambre. Son odeur imprégnait la pièce, des vêtements traînaient partout, des livres recouvraient le sol d'un côté du lit. J'allais m'éloigner quand quelque chose attira mon regard. Une photo sur sa table de chevet.

Je jetai mon sac sur le fauteuil près de l'armoire et m'approchai pour mieux m'assurer de ce que je voyais. Mais pas de doute, c'était bien nous dans le cadre. Nous deux, quelques semaines avant la mort de Paul. Je me souvenais de ce cliché, c'était Pedro qui l'avait pris. Nous étions dos à l'océan, face à l'objectif. Cassandre avait les bras en croix, il riait. J'étais sur son dos, accroché à son cou, le menton sur sa tête et j'avais un sourire de pur bonheur.

Je m'assis sur le lit et fixai cette photo puis celle, derrière, de deux enfants de onze ans, des années plus tôt. Ce moment aussi, je m'en rappelais très bien. C'était Paul qui l'avait immortalisé, de la fenêtre de la cuisine, alors que nous étions assis au pied du banyan, au fond de son jardin, rangeant le dernier cahier dans notre boîte au trésor.

— *Pourquoi je peux voir toutes ces choses ?*

— *Parce que tu es un oiseau, Jessie. Tu voles tellement haut que tu peux tout voir.*

— *Vraiment ?*

— *Si je te le dis.*

— *Et si Henri Golden a raison et que je suis un monstre ?*

— *Tu n'es pas un monstre. Tu es... Birdie !*

## Chapitre 5

### Cassandra

Jessie était dans mon lit. Dans mon putain de lit ! Ses cheveux châtain éparpillés sur mon oreiller, un bras au-dessus de sa tête, l'autre le long de sa hanche – comme je l'avais toujours vu dormir depuis qu'il était gamin. Sa chemise, dans son sommeil, s'était relevée, révélant une peau d'un blanc laiteux, presque trop ; elle semblait fine et fragile, alors qu'il n'y avait rien de plus fort que Jessie. Le premier bouton de son jean était ouvert et la bande noire de son caleçon était comme une invite à explorer ce qui se trouvait juste en dessous ; ce que je savais aimer plus que tout.

Il respirait profondément, calmement, et je restai figé au pied du lit. Le réveiller ? Sortir de la chambre et refermer derrière moi ? Oublier qu'il dormait, là, tout emmêlé de mon odeur ?

Ou en profiter pour m'étendre près de lui, le prendre dans mes bras ?

Je n'en avais pas le droit, mais j'en avais tellement besoin. J'étais crevé, à bout. Chacune de mes pensées était une goutte de sang suintant des plaies laissées par les larmes des parents en deuil.

J'étais entré à l'académie du FBI, à Quantico, quatre ans plus tôt et j'avais été intégré aussitôt après ma formation par le Bureau de Memphis. Pourquoi ? Parce que je m'étais dit que la noblesse de l'agence fédérale pourrait effacer ma faute. Peut-être racheter ma conduite. Que ça rendrait mon père fier de moi. Et Devon. Que Jessie serait impressionné. Qu'il en oublierait tout ce qui s'était passé. Et puis un jour nous serions tombés l'un sur l'autre, au hasard d'une rue et j'aurais pu tout lui expliquer, lui dire que j'avais changé. Mais rien n'était arrivé dans cet ordre et la prestigieuse carrière m'avait arraché plus d'un morceau d'âme. Parce que j'étais incapable de prendre de la distance. Cette sensibilité était bienvenue quand j'étais dans la police de Naples. Mais à Memphis, elle n'était qu'un poignard planté dans mon cœur. Je m'étais planqué derrière un masque de froideur pour dissimuler ce que chaque affaire me faisait endurer.

Pourtant j'aimais ça – c'était devenu une vocation, un but, une mission. Je faisais bien mon job, j'étais doué pour les enquêtes. Je n'en pouvais simplement plus de retrouver gamine après gamine, sans avoir pu en sauver une seule. Je voulais que tout s'arrête. Je voulais stopper cette atrocité. Était-ce possible de

stopper le mal ?

Si je pouvais... Juste ce soir... Juste maintenant... Me reposer de nouveau sur lui... Me consoler de lui...

Et puis merde ! Jessie était dans mon lit et je voulais de nouveau me sentir proche de lui. Me rappeler du temps où tout était moins dur, juste parce qu'il était là.

J'ôtai mon holster, le posai sur la table de chevet. Mes chaussures, je les balançai sur la moquette. Et puis ma chemise, mon pantalon. Je m'allongeai doucement sous les draps en soupirant.

Jessie se tourna vers moi les yeux grands ouverts. Ses yeux verts, encore pleins de sommeil, se posèrent aussitôt sur ma poitrine, sur l'oiseau en or blanc qui y était logé depuis le jour où je l'avais récupéré au sol, quand il me l'avait jeté à la figure.

— Pas ce soir, Jessie, le suppliai-je.

L'obscurité était seulement éclairée par la petite lampe de chevet. Je pus quand même la voir, l'émotion, quand il récupéra le pendentif pour le fixer.

— C'est toi qui l'avais ?

— De toute évidence, fis-je, sur la défensive.

Son regard chercha le mien. Le mien se perdit sur ses lèvres. Ma main se leva doucement et trouva sa place sur sa nuque, mes doigts dans ses cheveux.

— Je ne comprends pas.

— Je sais, Jessie.

Il secoua la tête, je laissai tomber mon bras.

— Tu m'as reproché la mort de Paul ! me rappela-t-il.

— Je sais.

— « Un chien pisteur de cadavre » ! Merde, Cass ! C'est ce que tu m'as balancé en pleine gueule le lendemain de son enterrement !

— Je sais.

Oui, je l'avais dit. Ça et bien d'autres choses. Des conneries pour faire taire ma souffrance... Nous étions si proches de lui, si heureux. Peut-être que nous aurions pu le sauver. Que Jessie aurait pu le voir venir si nous avions été l'avertir de notre présence avant de nous précipiter vers l'océan. En fin de compte, ce n'était pas à Jessie que j'en voulais, mais à moi. Je n'avais pas réussi à vivre avec cette culpabilité. J'avais eu besoin de la faire porter à un autre. À lui. Parce qu'inconsciemment, je pensais que Jessie avait les épaules pour le supporter, qu'il saurait démêler les fils de mes incompréhensions. Qu'il me donnerait la solution !

Évidemment, je n'avais pas su me rendre compte à temps qu'il avait aussi mal que moi.

Jessie s'assit, passa des mains nerveuses dans ses cheveux. Je me redressai, le dos appuyé à la tête du lit, les bras croisés sur la poitrine, les yeux clos. Je savais ce qui allait suivre. Et je n'avais pas envie de l'entendre.

— J'ai supporté tes cris, tes insultes, Cass, m'accusa-t-il. Je t'ai regardé rentrer soir après soir, de plus en plus bourré, ou bien carrément défoncé. Tu passais tes soirées avec je ne sais qui pour revenir les yeux pleins de haine quand tu les posais sur moi, comme si j'avais planté moi-même un couteau dans le cœur de Paul. Et j'ai continué à ne rien dire. J'ai continué à attendre, j'ai renoncé à faire mon deuil pour m'occuper de toi.

— Je sais, Jessie.

— Tu m'as trompé, Cassandra ! Tu savais que je pouvais tout supporter de toi, tu savais que je pouvais continuer de t'aimer malgré tes fautes, tes erreurs et tes égarements ! Tu savais aussi que le mensonge était ma putain de limite ! Et pourtant tu m'as regardé dans les yeux en me jurant le contraire ! Alors même que tu puais le parfum bon marché et que je m'étais réveillé en pleine nuit avec une foutue vision plus que nette de toi t'envoyant cette pétasse ! Comme si j'y étais, merde !

Une femme dont je ne me souvenais même pas du visage. Je me rappelais seulement l'odeur de sperme et de parfum quand j'avais soulevé les paupières dans un lit qui n'était pas le mien, dans une maison que je ne connaissais pas. J'avais récupéré mes affaires, m'étais rhabillé pour rentrer au plus vite. Et pendant tout le trajet jusqu'à la maison j'avais compris... Combien j'avais été minable... Combien je faisais n'importe quoi... Combien je l'aimais. C'était en faisant le pire que j'avais reconnu le meilleur. Et le meilleur c'était Jessie.

Mais c'était trop tard. À l'instant où j'avais posé la main sur une autre peau que la sienne, je l'avais perdu.

— J'aurais voulu que tu ne le saches jamais.

— Bien sûr, siffla-t-il. Et moi j'aurais voulu que tu ne sois pas un putain de lâche qui a pris la tangente. Tu vois, on a rarement ce qu'on veut.

Je serrai les dents et me relevai, ma fatigue se transformant soudain en colère. Je récupérai mon jean et en sortis mon paquet de cigarettes, furieux, et en allumai une en me dirigeant vers la porte, le plantant dans la chambre sans me retourner.

Il se leva d'un bond pour me suivre.

— Tu fuis encore, Cassandra ! me balança-t-il.

Je me retournai brutalement et le pris par le bras pour le ramener vers moi. Il se dégagea en frappant mon épaule.

— Tu m’as demandé de partir ! me défendis-je.

Toujours aussi mal.

— Tu veux savoir le nombre de fois où tu m’as demandé de partir après la mort de Paul ? Sauf que moi je suis resté ! J’ai essayé ! Toi, tu t’es contenté de tout foutre en l’air, connard !

Je le fixai un moment et je ne pensais qu’à son odeur qui m’entêtait, qu’à cette envie de le prendre dans mes bras. Je me détournai avant de faire une connerie et dévalai les escaliers.

Je me ruai vers le salon, vers la baie vitrée que j’ouvris avec force. Une fois sur la terrasse, je pris une grande inspiration en même temps que j’inhalai la fumée de ma clope. Du moins avant que Jessie me l’arrache des mains et l’écrase dans le premier cendrier, sans baisser le regard. Faisant face, comme d’habitude, s’arrangeant avec ma fureur, ma fatigue, mes coups de sang. Il avait ça en lui, cette façon de rester calme dans la tempête, d’être maître de toutes ces choses qui rendent les autres à moitié fous. Je voulais juste que, pour une fois, de nous deux, ce soit lui qui perde pied, qu’il me frappe en pleine gueule comme le jour où je m’étais pointé au restaurant. Mais, bien sûr, il resta droit et stoïque et je perdis patience. Je l’envoyai s’écraser contre le mur, me ruai sur lui et frappai le ciment au-dessus de sa tête. Une fois, deux fois. Une troisième. Tellement fort que je m’écorchai la peau.

Jessie ne cilla toujours pas. Ne broncha pas. Ne détourna pas les yeux.

Puis soudain, comme dans un claquement de doigts, la colère s’évapora. Un vent balaya ses vestiges, découvrant ce qu’il se cachait en dessous. Tout à coup nous fûmes bien trop proches. À un souffle. Jessie posa une main sur ma hanche, alors que mon corps s’aplatissait sur lui, cherchant de nouveau sa place contre le sien. Il attrapa de nouveau le pendentif, enroula la chaîne autour de ses doigts et la tira vers lui. Je résistai. Il tira un peu plus. Je renversai le visage pour mieux le fixer. Il était d’un sérieux passionné. D’un calme électrique – les prémices d’une tempête.

— Birdie ? fis-je, doucement.

— Oui ?

Il déglutit. Je soufflai sur son visage.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— N’importe quoi.

Il glissa une main dans mon dos, m’attira à lui plus fermement, jusqu’à ce que

nos lèvres se rencontrent. Juste à cet instant, il s'abandonna. Et je pus enfin le prendre dans mes bras.

S'il y avait bien une chose qui n'avait pas changé, c'était la profondeur de ses baisers. C'était le goût de sa bouche. La douceur de sa langue ; sa sensualité. J'aurais dû avancer avec précaution, y aller doucement, ne pas le brusquer. Mais la journée avait été éprouvante. Et Jessie était là, contre ma peau, il vibrait au plus profond de moi.

Je levai ses bras sans cesser de l'embrasser, les plaquai contre le mur, lui arrachant un gémissement. Je déchirai presque sa chemise d'un mouvement sec, la lui enlevai et le retournai, dos contre moi, massant ses épaules, mordillant sa nuque, léchant son cou, mes doigts suivant le chemin de ses hanches, jusqu'à...

Jessie baissa la tête alors que je me reculais pour prendre la mesure de ce que je voyais. Un tatouage au creux de ses reins. Il respira plus vite chaque seconde que dura mon examen. Je jurai, excité, en le reprenant dans mes bras, jetant mes doigts sur le devant de son pantalon, mordant sa mâchoire. L'une de mes mains trouva le doux chemin de son bas-ventre, alors que la seconde tirait sur ses cheveux, l'obligeant à renverser la tête sur mon épaule, à me regarder droit dans les yeux.

— Tu as vraiment cessé de m'aimer ? susurrai-je en le caressant.

Il s'agrippa à ma cuisse, alors que je le touchais comme j'avais toujours adoré le faire, comme je savais qu'il aimait que je m'occupe de lui. Fort, sans ralentir, un peu violemment, un peu brutalement. Passionnément, sans savoir m'arrêter, juste pour le plaisir de le voir se perdre, de l'entendre crier, me supplier ; être à moi.

— Espèce de salaud.

Il empoigna mes fesses, se cambra contre moi, tourna le visage pour me croquer le cou. J'accélérai, me pressai plus fort contre lui, le serrai plus fort, relâchai la pression. Et recommençai. Encore un peu. Un peu plus. Juste...

Qu'importait ce que j'allais endurer ou faire, le nombre de fois que j'allais me mettre à genoux, ce que je devrais sacrifier, j'allais nous construire une nouvelle chance.

Je saurais faire ça pour nous.

Je trouverais un moyen de le rendre de nouveau heureux.

Quoi qu'il m'en coûte.

— Je t'aime, Birdie, soufflai-je. Je t'aime si fort.

Je le regardai dormir. Il était étendu sur le ventre, nu, le drap sur les reins. Assis en tailleur au bout du lit, mes dossiers répandus devant moi, j'essayais de trouver un lien entre les victimes. Pour la énième fois. Je n'arrivais qu'à m'embrouiller davantage et la vision de Jessie devant moi, de ce tatouage que j'avais envie de regarder de plus près, était bien trop troublante pour que je ne me perde pas en route.

Je me mordis la lèvre et replongeai le nez dans mes fiches, dans les photos de ces gamines étranglées, me rappelant leurs noms de peur de les oublier.

— Judith, Agnès, Jordy, Bethany, Line, Daniella.

Six visages morts, six bulles de vies éclatées. Et une septième, en suspens.

— Audrey, répétai-je.

Jessie bougea, souffla contre l'oreiller avant de se tourner vers moi en clignant des yeux. Je posai sur lui un regard tendre avant de replonger le nez dans l'horreur.

— Qu'est-ce que tu fais, Cass ?

— J'essaie de trouver...

— Il est trois heures du matin, me coupa-t-il. Ce que tu devrais essayer de trouver, c'est le sommeil.

Je secouai la tête en lisant encore une fois les rapports d'autopsie. Mort par strangulation. Toutes les six. Fibres rouges synthétiques. Pas d'empreintes. Pas d'ADN. *Ode à un rossignol*. Autrement dit : que dalle. À part un milliard de questions et un putain de malade dans la nature. Nada !

Jessie s'assit en face de moi, abandonnant la chaleur des draps et je me souvins que nous avons souvent été ainsi, à Naples, quand je bossais encore là-bas et qu'une affaire me tourmentait. Bien sûr, Naples n'était pas Memphis. Je n'avais jamais vu autant de noirceur avant d'arriver dans cette ville maudite. Les tarés semblaient peupler les rues de cette ville autant que les gens bien savaient sourire et danser. Côtéyer les ténèbres n'avait pas brisé tout leur bonheur. Je n'avais jamais su si je devais adorer Memphis ou la détester. À Naples, je n'avais jamais eu à me poser la question. C'était chez moi, je savais pourquoi j'avais voulu être flic et pourquoi, chaque soir en rentrant, j'avais le sentiment du devoir accompli.

— Parle-moi, Cass.

Il me sourit. Un vrai sourire, un de ceux qui me faisaient courir quand nous étions gamins. Dès que je sortais de classe, je sprintais pour le retrouver dans la cour et quand il me voyait débarquer au pas de course, son visage s'illuminait et je savais que le lendemain, je recommencerais. Plus tard, je l'avais croisé dans

les couloirs du lycée. Et encore plus tard, quand je rentrais de l'académie de police et que j'arpentais le campus jusqu'à le trouver. Fort Myers n'était pas à côté, mais je faisais deux fois par jour les trois quarts d'heure de route, juste pour me réveiller près de lui et rentrer le soir pour le prendre dans mes bras.

Il y avait trop longtemps que je n'avais pas vu ce sourire-là.

Je secouai la tête pour me concentrer de nouveau.

— Il ne laisse jamais aucun indice, Jessie. Pas de trace, pas d'empreintes. Il tue ces gamines et s'en va. Il n'y a pas de mises en scène, rien qui prouve qu'il prenne plaisir à ces meurtres ou qu'il se soit fixé une mission, qu'il la croie divine ou spirituelle. Rien d'autre qu'un meurtre froid. Il les étrangle et tout ce que nous avons c'est ces connes de fibres synthétiques qui peuvent provenir de n'importe quoi... Jessie, ça va ?

Il avait posé une main sur sa gorge, et son teint était devenu d'une blancheur inquiétante.

— Une écharpe, dit-il. Une écharpe rouge.

— C'est bien la couleur de nos fibres. Une écharpe ?

— Oui. Elle appartenait à sa mère.

— OK, Birdie. Je crois que maintenant c'est toi qui as besoin de te reposer. Tu es vraiment blanc.

Il se massa la nuque, joua des épaules pour les détendre.

— C'est la première fois que je ressens... C'est trop et... Je ne sais pas comment l'expliquer, Cass, c'est comme s'il me voyait en train de l'épier et qu'il me traînait dans son délire. Et j'ai trop envie de me barrer pour véritablement voir ce qui se passe tout autour.

— Tu as peur, compris-je.

Il tiqua, trop fier pour le formuler de cette façon.

— Peut-être, m'avoua-t-il quand même. Il y a beaucoup de noir autour de lui, beaucoup de lumières éteintes, beaucoup de directions différentes, beaucoup d'ombres. Il n'est pas malade. Pas comme tu l'entends. Il est chirurgical, méthodique. Il peut contenir son orgueil pour ne faire aucun faux pas. Il sait se maîtriser, il est froid et déterminé. Il aime le jeu et surtout vous faire tourner en rond en sachant que c'est lui qui mène la danse.

Il parlait, il parlait. Et je notais tout ce qu'il me disait, sans oublier un détail. Sans qu'il s'en rende compte, Jessie me dressait le profil psychologique de notre meurtrier et chacun de ses mots avait une valeur inestimable. C'était une piste, un pas en avant.

Une porte qui n'était pas totalement fermée sur la petite Audrey.

— Il apprécie l’ambiance enfumée des bars et la crainte qu’il inspire aux autres ; surtout aux femmes. Je crois que ça l’excite. Ça lui donne l’impression d’être *enfin* lui-même, d’être *enfin* digne, le grand homme qu’il était destiné à devenir. Il ne tue pas par plaisir, il se venge... De quelque chose, mais je n’arrive pas à savoir quoi. *La vengeance, la vengeance*. C’est comme un mantra. Il continuera jusqu’à être satisfait. Quand il le sera, il arrêtera tout simplement et disparaîtra. Et ses crimes deviendront son succès. Quelque chose dont il se vantera, sûrement à l’orée de sa mort. Tu comprends, Cass ? Il est patient, il prend son temps, mais il est persuadé qu’il aura tout ce qu’il croit lui être dû.

Jessie se tut et je posai mon calepin, fermai le dossier et le laissai tomber au sol. Aussitôt après, je poussai Jessie sur le matelas et m’étendis sur lui, le prenant dans mes bras pour chasser les ombres qui venaient de naître au fond de son regard. Il nous recouvrit de la couette et noua ses jambes aux miennes. J’éteignis la lumière, embrassai le coin de ses lèvres.

— Tu penses qu’il est encore temps pour elle ? souffla-t-il dans la nuit.

Je l’espérais.

— Tu offres à Audrey une véritable chance, lui murmurai-je. Si on la retrouve à temps, ce sera grâce à toi.

— Et sinon ?

Ce n’était pas la bonne question.

— Chut... Dors, Birdie.

Je le serrai contre moi, si fort, qu’il ne pensa plus qu’à une seule chose – trouver un peu d’air pour respirer. Je souris quand il me frappa l’épaule pour que je m’écarte un peu. Il se tourna face à moi, nicha son visage contre ma poitrine, posa ses lèvres contre ma clavicule et s’endormit.

Sa respiration, profonde et lente, son odeur, sa chaleur, m’emportèrent peu de temps après dans les limbes d’une nuit sans rêve.

## Chapitre 6

Jessie

*Une silhouette dans l'ombre...*

*Il est assis sur une chaise, devant un miroir. Il s'observe. Il suit les contours d'un visage caché par l'obscurité. Des yeux noirs. Le silence est troublé par un bruit mat contre le mur. Il rit. Un rire diabolique. Mauvais. Il rit encore quand des cris sourds lui proviennent de l'autre côté. Il continue son auscultation. Il ôte une veste noire et se met de profil. Il contracte les muscles de ses bras, ils sont épais, forts et il en est assez fier. À ses pieds, des bocaux remplis d'escargots et de vers de terre. Des dizaines de pots... Des escargots... Des vers de terre... L'homme s'agenouille et les observe, presque ému. Il en ouvre un et libère quelques mollusques qu'il pose sur sa main. Il caresse leur coquille, avant d'attraper un ver et de le laisser ramper sur son bras.*

*Des escargots...*

*Des vers...*

*Une petite fille, à côté, qui pleure...*

*— Ta gueule, salope !*

Je me réveillai en sursaut dans un lit vide, la place à côté était froide. Je bondis du matelas en récupérant mon jean sur le sol. Je descendis les escaliers à toute vitesse et entrai dans la cuisine, où Shawn et Cassandra discutaient en buvant un café, mettant au point les détails de leur journée. Ils se retournèrent d'un même mouvement en m'entendant débarquer, écarquillèrent les yeux quand j'attrapai l'ordinateur portable de Cassandra pour taper à toute vitesse sur le moteur de recherche, laissant traîner mon pantalon sur une chaise sans avoir pensé à le mettre.

— Salut à toi, marmonna Shawn. Et merci de ne pas épargner mes rétines. Un homme à poil, à six heures moins le quart du matin, c'est l'assurance d'une bonne journée.

Je ne prêtai pas attention à son ironie et récupérai la tasse de café de Cassandra quand il se pencha sur mon épaule pour voir ce que je cherchais avec tant d'empressement.

— Mollusque et lombric ? lut-il. Jessie ?

— Les escargots et les vers ont quelque chose en commun, Cass.

— Ils rampent, se moqua Shawn.

Je levai le nez vers lui et il brandit une main devant mon regard noir.

— OK, je la ferme.

— Audrey est vivante, soufflai-je en tapant de plus en plus rapidement sur le clavier.

Shawn cessa ses plaisanteries et Cassandra sortit son calepin pour prendre autant de notes que possible. Je fermai les yeux un bref instant pour me remémorer le plus de détails, mais j'étais obnubilé par ces bocalux d'escargots et de vers de terre. J'ôtai les mains du clavier et les passai dans mes cheveux, croisai les doigts sur ma nuque pour les faire craquer.

*Réfléchis, Jessie. Réfléchis. N'oublie rien.*

— Il faisait noir. Comme dans une usine désaffectée... Mais ce n'est pas vraiment ça non plus. Un endroit abandonné, où il n'y a personne, sans qu'il soit non plus isolé. Je veux dire, il n'est pas loin de la population. Il a deux pièces. Une où il a enfermé la petite. Elle hurlait, je crois qu'elle est en forme. Elle pleurait aussi. Elle l'a insulté. Lui, il se regardait dans une glace. Et il y avait tous ces bocalux remplis d'escargots et de vers de terre. Il en prenait soin, comme s'il avait avec eux une affinité particulière. Je ne sais pas... Je crois que c'est un lien... C'est...

— Jessie, s'inquiéta Cassandra.

Depuis que j'étais arrivé à Memphis, il y avait presque quatre jours maintenant, j'avais des maux de tête horribles. Je forçais mes visions, je ne les laissais plus venir comme bon leur semblait. Et tout se payait d'une manière ou d'une autre. Mes migraines devenaient de plus en plus violentes.

Cassandra posa une main sur ma nuque et je me laissai aller en arrière quelques secondes, juste pour sentir son contact. J'aurais voulu qu'il n'y ait plus cette affaire entre nous. Mais, quand tout serait fini, que nous resterait-il ? Le passé ?

— J'ai mal au crâne, Cass. Ce n'est rien.

Cassandra ferma l'ordinateur pour m'empêcher de reprendre mes recherches.

— Va te recoucher. Je demanderai à Drew de chercher le lien entre les escargots, les vers de terre et ce connard.

— Oui, fit Shawn sarcastique. Il va s'en donner à cœur joie. Il adore les énigmes.

Je finis mon café, celui de Cass plutôt, et lui rendis la tasse vide.

— OK, dis-je en me relevant.

— Je t'appelle dans la matinée.

Mon caleçon ne masquait pas grand-chose et Shawn leva les yeux au ciel en jurant. Cassandra me suivit du regard. Suffisamment longtemps pour que je me retourne au pas de la porte et que je le surprenne. Il était en train de se mordre la lèvre et de se perdre dans la contemplation de mes fesses et de l'oiseau niché au creux de mes reins. Je lui jetai un coup d'œil, un sourire, et m'éloignai vers les escaliers.

Les dernières nuits avaient été horribles et belles à la fois. Elles avaient été étoilées et pleines de soupirs, de désir et d'un besoin dont j'avais été privé depuis trop longtemps. Elles avaient été remplies de nouvelles questions, de peurs et d'incertitudes. Et, dans un sens, de cette blessure qui n'avait jamais guéri.

Je voulais m'accrocher.

Et fuir.

Comprendre.

Je me laissai tomber sur le lit, bien que le sommeil ait fui. Je fermai les yeux tout en sachant que je ne me rendormirais pas. Je restai sans bouger, approfondissant ma respiration, ne soulevant pas les paupières quand Cassandra vint chercher sa veste qui traînait dans la chambre et s'assit près de moi. Il posa ses lèvres sur les miennes, j'aurais voulu l'avaler tout entier et en faire exactement ce que je voulais.

— Je sais que tu ne dors pas, Jessie.

— Et comment sais-tu ça ?

Il rit. Je soulevai une paupière.

— Il faut croire que je te connais encore assez bien.

— Il faut croire que oui.

Et ça me plaisait. Trop.

— Je te laisse mes clefs de voiture et les papiers sur la table de la cuisine. On part avec celle de Shawn.

— OK. Je vous rejoindrai plus tard.

— Tu peux aussi te reposer. Tu en as fait beaucoup ces derniers jours.

— Pas suffisamment.

Plus les jours passaient, plus la mort se rapprochait de la petite Audrey.

— Jessie...

— J'ai toutes ces visions ! m'énervai-je. Et je ne sais pas quoi en faire ! Je ne sais pas ce qu'elles veulent dire. J'ai toujours su... Mais là...

— Tu es embrouillé, parce que tu entres dans la tête d'une personne

complètement désaxée, Birdie.

Il se leva, laissa traîner son regard sur mes lèvres avant de se rasseoir, de prendre mon visage entre ses mains et de m'embrasser comme si demain n'existait plus et qu'il n'avait que cette chance, ce baiser-là, pour me convaincre. Il réussit, évidemment.

Je posai mes mains sur ses poignets et l'embrassai à mon tour, mais comme si hier avait disparu, qu'il ne restait que les jours à venir et ce qui allait être reconstruit.

— À tout à l'heure.

Était-ce cela le pardon ?

La rédemption ?

Et toutes ces autres conneries...

Je branchai le kit mains libres pour appeler au restaurant, Nora et Pedro devaient déjà s'y trouver – et sans doute même oncle Devon. Avec un peu de chance, je les aurais tous en même temps. Je profitai du feu rouge pour composer le numéro et attendis que l'un d'eux décroche, regardant l'horloge du poste radio. Six heures et demie – oui, c'était l'heure où on s'activait à l'Us. Celle aussi où oncle Devon commençait à faire marmonner Pedro.

Si j'avais suivi le conseil de Cassandra, je leur aurais sans doute téléphoné plus tard, mais j'avais attendu qu'il claque la porte, avec Shawn, pour sortir du lit et me préparer. Je voulais essayer une autre approche...

À la sixième sonnerie, Nora répondit enfin.

— Salut, ma belle.

— Oh ! s'extasia-t-elle. *Mon amour*, si tu savais comme tu me manques.

— Davis s'en sort si mal que ça ?

— Oh non, il s'en sort très bien. Et le petit Fabien est un amour avec les clients. C'est juste que dans deux jours, tu pourras appeler les pompes funèbres, parce que Pedro aura tué Devon.

— Tu me dis ça chaque fois que j'appelle, ris-je.

— Et chaque fois, c'est un peu plus vrai.

Il y eut un vacarme dans le combiné, une lutte et je m'amusai d'entendre les jurons de Nora et les grognements de Pedro, jusqu'à que ce dernier réussisse enfin à récupérer le téléphone.

— Bordel de merde, Jessie, je veux que tu dises à *ton* oncle de ne plus venir dans *notre* restaurant avant dix heures et demie, à l'ouverture. Il était là à cinq

heures trente. Cinq heures trente, oui, tu as bien entendu ! Avant moi.

— Fais changer les serrures, lui dis-je.

Un silence, un autre marmonnement.

— Ça nous coûterait trop cher.

C'était faux. La vérité, c'était que Pedro adorait Devon et qu'il adorait surtout s'en prendre à lui, ça lui permettait d'oublier Thalia.

Il changea donc habilement de sujet.

— Comment ça avance à Memphis ?

— Je n'en sais trop rien, avouai-je. Plutôt mal, je pense.

— Et avec Cassandra ?

— Je n'en sais rien non plus, fis-je, en accélérant. Plutôt bien, je crois.

Je l'espérais. Pedro n'ajouta rien – il n'en eut pas le temps, Devon s'empara du téléphone.

— Salut, mon grand, bafouilla-t-il.

Comme s'il avait la bouche pleine.

— Tu goûtes les nouvelles pâtisseries de Nora ?

— C'est un amour, elle s'occupe bien de moi. Je crois que je vais l'épouser.

Devon n'avait jamais été marié et je ne lui avais jamais connu une relation, ni femme, ni homme, ni rien du tout. Et parfois je me disais que j'en étais responsable. Qu'il m'avait fait passer bien avant sa propre vie, ses attentes, ses amours, ses désirs. Mais il avait l'air si heureux. Si bien que j'oubliais facilement qu'il était seul dans une maison trop grande.

— Comment vas-tu, mon grand ?

— C'est compliqué, lui racontai-je. Je ne sais plus vraiment comment les aider. Tout s'embrouille dans ma tête. J'ai un million de données et je ne sais pas comment les utiliser, ni même si elles sont utilisables.

— Et qu'en pense Cassandra ?

— Que je dois me reposer ! jurai-je. Mais si j'écoutais Cassandra, je passerais mes journées dans un putain de lit !

Devon se racla la gorge et émit un rire qui se situait entre la gêne et la tendresse, la joie et la mesure.

— Fais attention, Jessie. Et laisse Cassandra s'occuper de toi, il a besoin de se faire pardonner.

Je serrai un peu trop fort le volant et mis le clignotant en m'arrêtant au stop. Je ne supportais pas de me rappeler la trahison de Cassandra, c'était comme un ciel obscurci qui gâchait la plus belle des journées. Je ne voulais pas y penser, pourtant, je le revoyais comme si j'avais assisté à la scène. Son corps transpirant,

les cris de la rousse qu'il pilonnait, sa jouissance, ses lèvres sur ses seins.

Je savais que Cassandra avait tout oublié, que s'il croisait cette femme dans la rue, il ne la reconnaîtrait pas. Mais moi, j'avais mémorisé chaque trait de son visage et ça me tuait comme au premier jour. Encore.

J'aurais aimé oublier. Ne jamais savoir. Que ce ne soit jamais arrivé.

— Ce n'est pas si évident, oncle Devon.

— Je sais.

— Et ce n'est pas la priorité pour l'instant.

— Je le sais aussi. Mais pense-y quand même.

J'y pensais constamment.

Je raccrochai après les avoir tous embrassés encore une fois, et laissai mes pensées dériver, en roulant jusqu'aux bureaux du FBI.

Quand je me garai, j'avais une boule au creux de l'estomac et quelques espoirs qui commençaient à renaître. Une ou deux choses que j'avais voulu oublier et qui me semblaient aujourd'hui faisables de nouveau.

Je montrai mon badge visiteur à l'entrée et pris l'ascenseur. Quand les portes s'ouvrirent sur le quatrième étage, je tombai aussitôt sur les agents Jo Franklin et Did Lord. Ils avaient un café dans les mains et Jo me tendit aussitôt le sien. Je le pris en souriant – conscient du regard qu'il posait sur moi depuis la première fois que nous nous étions rencontrés. Ses yeux cherchaient souvent les miens et ses petites attentions mettaient Cassandra en pétard.

— Tu n'as pas l'air d'avoir beaucoup dormi.

Façon détournée de savoir si mon sommeil avait été perturbé par des rêves obscurs ou par les mains habiles de Cassandra. Je n'allais pas répondre à cette question.

— Merci pour le café, Jo. Salut, Did.

— Comment va, l'extralucide ?

De tous, il était le plus sceptique, préférant attribuer mes ressentis à un sens analytique hors norme. S'il était plus à l'aise avec cette pensée, je n'allais pas le contredire. Même si je savais qu'il en avait contre les voyants depuis plusieurs années. Ça datait de l'époque où il était inspecteur en Pennsylvanie et que son équipe avait suivi les conseils d'une soi-disant médium pour se retrouver au milieu d'un véritable bain de sang. Je ne pouvais pas lui en vouloir de rester sur ses gardes.

— Est-ce que je peux consulter les dossiers du Rossignol, encore une fois ?

— Bien sûr, autant que tu veux, le directeur Gramm t'a donné le feu vert.

Jo partit m'en chercher une copie qui traînait sur son bureau et je le remerciai

en les saluant, marchant vers une porte à l'opposé, celle du bureau de Shawn et Cassandra. Je refermai derrière moi, posai mon barda sur une chaise, le café sur une étagère et ouvris le dossier, me laissant tomber au sol pour l'étaler devant moi.

Le café refroidit.

Mon téléphone sonna.

J'entrai en moi, tendu vers les mots que je lisais et les images qui en découlaient.

À chaque prénom, il y avait un crime.

À chaque prénom, un cœur avait cessé de battre.

Judith.

Agnès.

Jordy.

Bethany.

Line.

Daniella.

Et puis Audrey... Des escargots... Des vers de terre...

Un homme. Une femme.

Un lien.

Et ce prénom qui revenait sans cesse... Bérangère, Bérangère.

*Bérangère.*

— Bérangère.

## Chapitre 7

### Cassandra

— Il faut que tu le sortes de ce bureau, Weller ! gueula le directeur Gramm. Il est arrivé aux aurores et si je ne lui avais pas apporté à manger et à boire, il serait tombé dans les pommes d'inanition ! Il n'en peut plus. Il faut qu'il se repose ou, en prime, je vais me retrouver avec un voyant à l'hosto ! Je n'ai fichtrement pas besoin de ça.

Dante Gramm était un bourreau de travail et, s'il disait que quelqu'un était à bout, c'était qu'il l'était vraiment.

Jessie avait encore passé la journée dans le dossier du Rossignol de Memphis, s'usant, s'écorchant sur des visions de plus en plus violentes qui le faisaient hurler les nuits sans qu'il s'en rende compte. Il criait de terreur, saisi d'effroi, jusqu'à ce que je réussisse à le réveiller.

Je hochai la tête à l'intention du directeur Gramm et tournai les talons vers mon bureau, entendant Shawn prévenir notre supérieur :

— Attention, chef, il risque d'y avoir un peu de casse.

— Je m'en moque, Reed. Qu'il me sorte ce gosse de mes bureaux pour qu'il tombe dans les vapes dans un lit.

Jessie était « le gosse » pour Dante Gramm, mais aussi pour les agents les plus anciens du bureau. Il n'avait que quelques mois de moins que moi et je venais de fêter mon trentième anniversaire. Mais peu importait l'âge qu'il avait, ils s'étaient tous attendus à trouver un charlatan qui leur présenterait une facture de frais et ils se retrouvaient avec un acharné qui cherchait la vérité en lui avec autant de détermination que nous en mettions en sillonnant les rues pour traquer cette ordure. Nous nous lancions sur chaque piste sur laquelle Jessie nous mettait et sur celles sur lesquelles nous tombions au cours de notre enquête. Mais les résultats n'étaient toujours pas là. Nous continuions, évidemment. Jessie continuait. Tellement qu'il avait été question de le rémunérer comme un consultant. Il avait refusé froidement en faisant hausser plus d'un sourcil. Je ne m'étais pas attendu à une autre réponse. Jessie ne pourrait jamais toucher un centime sur la mort de six gamines et sur la disparition de la septième, surtout pas quand Audrey était encore dans sa geôle, terrorisée et qu'il s'attendait toutes les nuits à la voir mourir.

Il avait mal de ne pouvoir rien faire de plus. Alors qu'il avait fait davantage en cinq jours que nous depuis le début de l'enquête.

Il avait besoin de se reposer. De dormir une nuit entière. De ne plus penser à la mère d'Audrey qu'il voyait tous les jours, et qui s'asseyait dans la salle d'attente de nos bureaux dans l'espoir d'une bonne nouvelle, ni aux visages sans vie de ces gamines étranglées, ni à Audrey...

Nous en faisons déjà plus que ce qu'il était humainement possible de faire.

Je poussai la porte du bureau et tombai sur une multitude de feuilles empilées les unes sur les autres, de notes collées un peu partout, de photos alignées alors que Jessie était assis en tailleur sur le sol, les coudes sur les genoux, les mains sur son front, tellement éreinté qu'il ne prit pas la peine de lever le menton à mon arrivée.

— Allez ça suffit ! gueulai-je si fort que les murs tremblèrent.

Le voir dans cet état me foutait en l'air.

— Tu es en train de te bousiller, Jessie !

— Laisse-moi, Cass, me balançait-il d'un ton mesuré.

Il était fébrile, éreinté.

— On rentre !

— Rentre tout seul, j'ai encore...

— Rien du tout ! le rembarrai-je. Tu n'as rien à faire à part aller dormir.

Je me baissai pour ramasser tout ce qui était éparpillé au sol, Jessie m'en empêcha. Ses yeux verts me transpercèrent et je restai accroupi devant lui, histoire qu'il comprenne bien que je n'avais pas l'intention de céder un millimètre de terrain.

— Ne me pousse pas, Jessie, le prévins-je. Je suis plus grand, plus fort et surtout, j'ai un putain de Glock que je n'hésiterai pas à pointer sur toi si tu ne te lèves pas dans la minute pour sortir de ce bureau.

Il arrêta de se buter quand il comprit que je ne plaisantais pas. Il se redressa avec difficulté, alors que je fermais le dossier et le posais sur le bureau.

— J'y suis presque, dit-il d'une voix éteinte. Je sais que j'y suis presque.

J'avais aussi cette impression. De l'avoir sur le bout des doigts, de la langue – de savoir quelque chose sans réussir à dire quoi. C'était quelque part, dans les notes que je prenais chaque fois que Jessie voyait quelque chose – ou rêvait – ou pensait simplement.

Mais c'était des journées de plus de quinze heures que nous enchaînions, des nuits parfois sans sommeil, à continuer à sillonner les rues les moins fréquentées pour espérer tomber sur lui – sur cette ordure. Nous avons tous besoin de repos

– si nous ne dormions pas un minimum, nous allions finir par passer à côté de l’essentiel.

Le directeur Gramm parut soulagé de voir Jessie émerger du bureau et retint l’ascenseur pour nous. Il hocha la tête à mon intention et tapa sur l’épaule de Jessie, amicalement.

— Prends une bonne nuit de repos, lui conseilla-t-il. Demain, il sera toujours temps de s’inquiéter pour la suite.

— Et Audrey...

— Il ne faut pas penser comme ça, le coupa-t-il. En tant qu’agents, nous devons rester alertes et en forme pour bien faire notre boulot et avoir une chance d’arrêter ce genre de raclure. Et surtout savoir compartimenter les deux parts de nos vies – le professionnel et le privé. Je te conseille de faire de même.

Jessie hocha la tête et la leva vers le plafond de la cabine d’ascenseur, les mains dans les poches. Dès que les portes s’ouvrirent, il sortit, un bras distrait s’enroulant autour de ma taille. J’aurais pu m’écarter, mais le directeur Gramm s’éloignait déjà et je préférais laisser sa tête s’abandonner sur mon épaule, alors que nous avançons vers ma voiture. Je déverrouillai les portières et Jessie s’installa côté passager, posant aussitôt les pieds sur la boîte à gants, inclinant le siège et s’endormant quelques secondes avant que j’aie démarré. Je souris, entre douceur, amour et tristesse, me penchai pour embrasser ses lèvres pleines. Il gémit dans son sommeil, je m’écartai pour dégager de son visage ses mèches châtaines trop longues. Je les aimais comme ça.

Le sortir de la voiture fut assez compliqué, Jessie avait une certaine masse, il était grand, costaud et pesait son poids.

Je réussis à le faire atteindre le lit et je lui ôtai ses chaussures, ses vêtements, balançai la couette sur lui. Assis à ses côtés, je passai de longues minutes à le regarder, cherchant quel mystère faisait de lui cette personne si exceptionnelle. Quel dieu lui avait offert ce *plus* ? Comment pouvait-il savoir tant de choses, les voir et rester d’une telle simplicité ? D’une humilité et d’une douceur qui faisaient parfois peur, tellement elles étaient... *pures*.

Comment avais-je pu lui faire autant de mal, alors qu’il n’avait fait que m’aimer ? Lui. Et moi. Nous. Ce qui avait le plus de valeur dans ce monde, je l’avais piétiné et bafoué. Et j’avais fini par me bannir tout seul, loin de son regard déçu, loin de ses yeux qui me renvoyaient ma faute, qui me balançaient ma culpabilité. Pourtant, malgré mes conneries, c’était un oiseau qu’il avait tatoué au creux de ses reins ; le symbole de notre enfance, le totem que nous lui avions créé, la façon dont je l’avais toujours perçu.

Du bout des doigts, je suivis le contour des ailes du dessin, embrassai l'épaule de Jessie et finis par me relever pour le laisser dormir tranquillement.

Je refermai la porte de la chambre, descendis jusqu'à la cuisine et sortis une bière à l'instant où on frappait à la baie vitrée du salon. L'instant d'après, Shawn débarqua dans la cuisine et prit une Bud dans le frigo en posant des plats chinois sur la table.

— Jessie dort, je suppose.

— Il ne tenait plus debout.

— Pas étonnant.

Shawn, comme tout le monde, s'était mis à apprécier Jessie. C'était difficile de faire autrement, c'était un ange. Un ange au regard acéré, au caractère sacrément bien trempé, mais un ange quand même.

Je récupérai la photocopie des pièces du dossier du Rossignol, mes notes de carnet, et les posai entre nous. Shawn ouvrit la boîte du porc au caramel et se mit à manger avec les baguettes comme s'il était né à Pékin.

Je m'emparai d'un nem et croquai dedans.

— Comment fait-il ça, Cassandra ?

Je savais qu'à un moment donné, Shawn allait me poser cette question. Une fois qu'il aurait compris que Jessie était né différent de nous, mais qu'il n'en restait pas moins plus humain qu'aucun homme de ma connaissance. Avec une perception en plus, une autre vision du monde.

Cela faisait près d'une semaine que Jessie était à Memphis – largement assez longtemps pour avoir pu convaincre les agents les plus sceptiques et rationnels.

— Hier encore, il m'a dit de ne pas décrocher mon téléphone à dix-huit heures. Évidemment, dernièrement je ne compte plus vraiment les heures qu'on fait, alors j'ai décroché. Et là, Bingo, mon ex ! Et quelle heure il était, dix-huit heures ! Encore, ça pourrait être un coup de chance, s'il ne m'avait pas demandé comment allait ma mère avant que je ne sache moi-même qu'elle s'était foulée la cheville ou que mon propriétaire allait me demander de payer les travaux de cette salope de fuite d'eau ou que j'avais joué de la flûte traversière dans la chorale du lycée – le secret le mieux gardé de ce pays. Putain de merde ! Il connaît même le prénom de ma première petite amie et l'âge auquel j'ai baisé pour la première fois.

Je retins un rire – parce que je me rappelais très bien comment Jessie l'avait mouché, deux jours plus tôt, avec cette histoire. J'avais cru que Shawn allait s'en décrocher la mâchoire.

— Je ne sais pas comment il fait – pour lui, c'est comme une multitude de

lumières, chacune est une vie comportant un amas plus ou moins important de données. Aussi simple que de respirer.

— Vraiment ? J'ai plutôt l'impression qu'il dérouille ces derniers jours.

Je grimaçai.

— Parce qu'il force, il cherche, il creuse. Il essaie de trouver des informations et n'attend pas de les laisser venir à lui, comme il le fait depuis qu'il est gosse.

— Il essaie d'allumer des lumières, si j'ai bien compris l'analogie.

C'était exactement ça. Il essayait d'allumer des lumières éteintes, dont l'ampoule serait cassée et l'interrupteur difficilement accessible. Il essayait d'atteindre certaines choses que l'essence même de son esprit se refusait à concevoir. Le meurtre de sang-froid. Des vies inachevées. Tout ce gâchis au nom d'une vengeance.

— Oui, Shawn, c'est ce qu'il tente de faire.

Je sortis deux autres bières et m'attaquai à une seconde barquette – mais avec une fourchette, les baguettes ce n'était définitivement pas pour moi.

— Je crois qu'il faut reprendre tout depuis le début.

Il fallait retrouver Audrey.

— OK, dis-je. Première victime, la petite Judith Brown, dix ans, née le 3 janvier 2005. Mère au foyer, père artisan, trois frères aînés. Elle était blonde, les yeux bleus, blanche. Elle a été enlevée alors qu'elle rentrait de l'école et retrouvée morte trois jours plus tard à Riverside.

— Agnès Thomas, onze ans, née le 11 juillet 2004. Elle avait une sœur, la mère est secrétaire, le père professeur. Elle était métisse, brune aux yeux verts. Disparue à la sortie de la boulangerie près de chez elle et retrouvée morte à Richwood. Quinze jours plus tard.

Je soupirai en prenant la fiche de la troisième victime.

— C'est toujours le même schéma. Il les enlève, les garde, les étrangle et nous les balance à la figure comme une victoire. Aucun lien entre elles, aucune similitude au niveau des âges, des dates de naissance, des parents, des écoles... Ce n'est pas dans cette direction qu'il faut chercher.

Shawn attrapa mon paquet de cigarettes qui traînait et en alluma une. Je l'imitai – le besoin de nicotine devenant de plus en plus impérieux à mesure que nous nous perdions dans cette enquête. Je tirai mon ordinateur portable et l'allumai, une idée me trottant soudain dans la tête.

— Pourquoi les médias l'appellent le Rossignol ?

— Parce qu'un enfoiré de crétin a balancé à sa maitresse journaliste qu'on a

retrouvé une copie de l'*Ode à un rossignol* de John Keats sur chaque scène de crime, sur une clef USB qu'il laisse dans une des poches des gamines.

— Le seul lien que nous ayons entre les victimes.

— Du vent, ouais ! siffla Shawn. Il se fout de notre gueule. Tout ce qu'il cherche, c'est nous mener en bateau. Son histoire de rossignol, c'est juste un os pour qu'on le ronge pendant qu'il prépare son coup suivant.

— OK, fis-je en hochant la tête. Alors qu'est-ce qu'il nous reste ?

J'attrapai mon carnet et le jetai entre nous. Shawn haussa les épaules.

— Jessie, dit-il. C'est tout ce qu'on a.

Pendant plus d'une heure, nous classâmes tous les détails que Jessie nous avait donnés, même les plus infimes, pour essayer d'en tirer... n'importe quoi. Même un rien qui ressemblerait à un quelque chose. Tant que ça nous donnait une idée, une clef, que ça entrebâillait une porte.

Il y avait un truc... Il y avait forcément...

Shawn sifflait. Je tapai plus vite sur le clavier de mon ordinateur. C'était là...

— Jessie nous a tout donné, même si c'est flou, finis-je par dire. Une identité, un lieu et un lien.

— Ouais. Un travesti, deux pièces dans un espace clos sans fenêtre qui n'est pas une usine désaffectée, des escargots et des vers de terre, marmonna Shawn. Tu parles qu'avec ça, on va avancer.

— Je ne pense pas que ce soit un travesti, Shawn.

Je me tournai vers Shawn pour lui montrer ce que j'avais trouvé sur Internet. Il lut les quelques lignes d'un article sur l'hermaphrodisme, ses yeux s'agrandissant au fur et à mesure.

— Ça me trotte dans la tête depuis quelques jours, lui expliquai-je.

Il était de plus en plus intrigué, ses pensées suivant le cheminement des miennes.

— Jessie a dit que c'était à la fois un homme et une femme – une femme étrange, mais à aucun moment il n'a réellement parlé de travesti. C'est moi qui l'ai déduit.

— Et s'il a tant d'affinités pour ces bestioles... C'est qu'il est hermaphrodite ?

— Ou qu'il a un lien avec quelqu'un qui l'est. D'où son attachement pour les escargots et les vers.

— Un timbré... Mais bordel de merde, ça réduit vraiment nos champs de recherche.

Shawn claqua de la langue et je m'appuyai sur le dossier de ma chaise. C'était notre piste. Et Jessie nous l'avait donnée depuis le début.

— Bérangère, dis-je. C'est le prénom que Jessie répète tout le temps. Une Bérangère, née hermaphrodite, ça ne doit pas être si difficile à trouver.

— Si c'est vraiment ce que l'on cherche.

On le tenait cet enfoiré ! On n'était qu'à un doigt...

— Je crois qu'on est sur la bonne voie, Cassandre.

Oui, nous y étions.

Une lumière s'éteint.

Une autre s'allume.

Exactement comme Jessie l'avait toujours vu.

## Chapitre 8

### *Jessie*

Je me réveillai en sursaut, jugulant un cri qui menaçait de sortir de ma gorge. Aussitôt des bras m'enlacèrent. Je me retrouvai plaqué contre un torse exhalant une odeur de nuit que me grisa. Je me laissai aller contre Cassandra, essayant d'oublier ce cauchemar, tous ceux que j'avais déjà faits et ceux qui, je le savais, viendraient dans les jours à venir. Tant qu'Audrey serait enfermée dans cette pièce sombre et qu'elle appellerait à l'aide si désespérément. Je ne pouvais entendre que ça. Ne penser qu'à ça.

Pourtant, l'étreinte de Cassandra réussit à m'apaiser suffisamment pour que je revienne à la réalité. Celle où nous étions enlacés, dans un lit chaud, à l'abri des horreurs de ces nuits qui n'épargnaient même pas les plus innocents.

Mais lui, il était là ; Cassandra.

Il était là, avec moi.

Ses doigts vinrent prendre mon visage en coupe et ses pouces rencontrèrent mes joues mouillées. Je me raidis et me reculai. Je ne pleurais jamais et je fus le premier étonné de sentir les larmes couler de mes yeux. Je me dégageai, refusant qu'il voie cette faiblesse-là, et poussai les draps pour sortir du lit. Cassandra me retint d'une main ferme.

— Reste là, Birdie, souffla-t-il dans l'obscurité.

— J'ai besoin d'air.

Il me tira à lui. Je résistai, bien que je n'aie qu'une envie, venir me blottir contre lui de nouveau.

— Ne me fuis pas.

Je ris – pas de joie, mais de tristesse.

— C'est dingue que ce soit toi qui me dises ça, Cass, lui dis-je, rancunier.

Il ne sembla pas l'entendre et tira davantage sur mon bras.

— Tu as besoin de moi. Alors, viens plus près.

Ces quelques mots m'enragèrent, et plus question de maîtrise, de paraître mesuré, froid ou stoïque. D'une, parce qu'il avait raison, j'avais toujours eu besoin de lui. De deux, parce que j'avais dû avancer sans lui et que je lui en avais voulu pour chaque seconde où nous n'étions plus ensemble. Où il m'avait privé de sa présence.

Je le frappai à l'épaule pour le faire reculer. Il ne me lâcha pas, me tenant plus fermement encore.

— Je m'en suis très bien sorti sans toi ces quatre dernières années, salopard !

Il inclina la tête sur le côté et dans la nuit, je ne vis que les contours de son visage, la lueur dans son regard. Et puis l'instant d'après, il me planqua sur le matelas, m'écrasant sous son poids, une main sur ma hanche.

— Tu t'en es sorti, évidemment, souffla-t-il contre mes lèvres. Mais ça ne veut pas dire que tu n'as pas eu besoin de moi.

Il mordilla ma mâchoire, glissa les mains le long de mes flancs, le long de mes bras, jusqu'à les accrocher à la tête du lit, sous ses propres paumes, larges, chaudes et puissantes.

Ma respiration s'accéléra alors même que je n'avais qu'une envie, lui coller mon genou dans les couilles. Comment osait-il me rappeler ces quatre dernières années d'un calvaire que j'avais appris à dissimuler pour mieux vivre avec.

— Qu'est-ce que tu crois ? sifflai-je. Je n'ai pas...

— Moi aussi j'ai besoin de toi, murmura-t-il.

— Quoi ?

Il m'embrassa. Un baiser qui combla toutes les distances. Les années.

— J'ai besoin de toi. Et j'ai envie de toi, Jessie.

Il écarta mes jambes avec l'une des siennes pour venir se lover entre mes cuisses. Il donna un léger coup de rein, je gémis, renversai la tête, lui offrant ma gorge qu'il lécha. J'étais toujours aussi réceptif à chacun de ses frôlements, à chacune de ses caresses.

Mais était-ce suffisant pour tout pardonner ? Pour recommencer ?

Une idée, comme ça, qui s'évapora à l'instant où je m'invitai sous le tissu de son boxer, attrapant ses fesses à pleines mains, me serrant davantage contre lui. Il tira sur mon caleçon, s'emparant de moi avec passion.

Et je criais.

Il gémissait.

Et je le voulais entièrement.

Il me torturait.

— Fais-moi l'amour, Cass.

Il haleta au-dessus de moi, agrippa l'une de mes cuisses, ses lèvres courant partout sur ma peau.

— Bordel, Jessie... jura-t-il quand je trouvai le chemin entre les globes parfaits de ses fesses.

J'y glissai les doigts, juste pour l'exciter davantage, pour qu'il devienne plus

furieux. Il m'écrasa sous son poids, m'écarta les jambes, un bras lancé vers la table de nuit. Il tira sur son tiroir et sortit un tube de lubrifiant.

Et puis...

Il y eut un moment d'indécision. Un suspens.

Un préservatif sorti de sa boîte, alors que nous n'en avons jamais utilisé. Et soudain ces années devinrent un poids, une gêne. Quelque chose dont nous aurions aimé nous extraire... J'attrapai l'emballage et l'envoyai au loin, pour ne plus le voir. Cassandra me fixa, j'ouvris le lubrifiant en me mordant la lèvre. J'en mis dans ma main et en caressai brutalement Cassandra. C'était presque une punition. Je le guidai en moi vivement, le malmenant un peu et me poussai sur lui d'un coup de reins violent qui lui arracha plusieurs souffles saccadés. Tant pis pour les inconsciences et les irresponsabilités. C'était Cassandra et je ne baiserais pas avec lui comme s'il était un étranger.

C'était Cass, merde !

Mon amour.

Le premier. Et le seul.

Il n'y avait jamais eu que lui... Juste lui... Juste...

— Jessie, chuchota-t-il.

Il tanguait au fond de moi, il me faisait du bien. Il était là. À moi. De nouveau, je lui appartenais.

Un raz-de-marée, un vent apocalyptique. La merveilleuse catastrophe de ces sentiments qui ne sauraient jamais s'éteindre.

— Je t'aime tellement, m'émus-je. Cassandra...

La suite... Elle ne fut qu'à nous. Elle fut emplie de nos murmures et de ces mots que nous avons peur de ne plus jamais entendre. De ne plus jamais prononcer, aussi. Je chavirai, comme j'avais toujours chaviré avec lui. Et c'était doux comme un premier regard, bouillonnant comme une première étreinte, passionnant comme un premier amour. Douloureux comme une première trahison.

Nous oubliâmes le reste du monde – l'empreinte d'un tueur, les sanglots d'une petite fille, la fin qui pouvait être si proche.

C'était un instant de nous et le monde n'existait plus.

Il m'aima des heures. Me toucha des heures encore. Et je m'endormis avec le goût de ses lèvres sur ma bouche.

*Il marchait dans une rue sombre, ses cheveux malmenés par le vent hivernal. Il avait encore un peu de sang sur les mains. Bien sûr, il ne l'avait pas tuée cette*

*petite salope. Ce n'était pas encore le moment. Pas le bon jour. Encore un ou deux, et elle pourrait rejoindre les autres. Sept putes dont la terre serait débarrassée, c'était toujours ça de pris. Bien que ce ne soit pas suffisant. Il ne se sentait toujours pas satisfait. Non, vraiment, il y avait encore quelque chose qui manquait à cette vengeance. Peut-être qu'étrangler ces chiennes n'était plus assez. Peut-être que l'accomplissement résidait ailleurs. Peut-être que c'était ce flic, celui qu'il voyait tous les jours aux informations. Ce métis aux yeux d'un noir félin qui était allé débusquer un consultant... Un consultant ! Décidément, ils ne savaient plus où donner de la tête ces pisteurs de cadavres, s'il fallait faire venir un civil pour leur donner un coup de main... Il était peut-être temps de passer à l'étape suivante et de donner une autre dimension à ce pèlerinage.*

*Quelqu'un devait payer. Alors pourquoi pas l'agent Weller ? Ce serait excitant de le prendre dans l'étau de ses manigances, de le faire tomber, de voir son visage perdre la vie. Oui, oui ! Tout ça ressemblait à une vraie bonne idée. Peut-être même devrait-il s'en occuper avant d'ôter la vie à cette petite pute enfermée dans son bunker ? Peut-être qu'il devrait la tuer devant l'agent Weller ? Ou pas ? C'était sans doute un peu trop théâtral pour lui.*

*Peut-être que c'était le moment du bouquet final ?*

*Il entra dans un bar et s'amusa du sursaut de la petite brune aguicheuse quand il la frôla, regardant dans son décolleté. Il la baiserait bien, et la paierait cher pour qu'elle se laisse faire.*

*Il se fraya un chemin jusqu'au comptoir, perça la fumée qui envahissait l'endroit comme un brouillard et commanda une bière.*

*Cassandra avait quitté la maison depuis longtemps quand cette vision me cloua au sol de la salle de bains. Je tombai à genoux, une main sur la gorge, cherchant mon souffle pendant plusieurs minutes, incapable de le trouver.*

*Un cri. Dans ma tête. Son prénom comme une urgence. Cassandra ! D'autres images, d'autres lumières. Une succession d'autres lumières... Vives... Tellement vives ...*

*Anna Lewis regarde son enfant dans le berceau de la maternité. C'est une femme bonne, aimante et joyeuse. Aucun éclat de noirceur ne vient perturber son regard débordant de tendresse, même si son mari a depuis longtemps fui leur foyer. Elle croit en Dieu. Elle croit avec ferveur et piété. Son enfant n'a rien d'une aberration. Il est parfait. Une énigme.*

*Elle le prend dans ses bras et le cajole, même s'il ne pleure pas. Juste parce*

*qu'elle veut l'avoir contre sa peau. Elle doit choisir – les médecins le lui ont expliqué. Elle doit opter pour l'un ou pour l'autre. Une partie d'elle voudrait ne pas se décider tout de suite et, plus tard, son enfant pourrait prendre lui-même cette décision. Elle pourrait se tromper et alors, qu'advierait-il ?*

*Elle suit du doigt son petit visage, les lignes et les creux.*

*Une fille... Son enfant est une fille... Bérangère.*

*Bérangère Lewis.*

Je posai ma main sur la paroi, une explosion naissant derrière mes globes oculaires vrilla mon crâne. Une supernova. Des milliers de soleils qui s'approchèrent bien trop près de la Terre. Je ne voyais plus rien.

Je voyais tout.

Je la voyais, elle.

Je le voyais, lui.

*Bérangère n'a que dix ans, elle est petite, douce et délicate. Elle a un visage d'un ovale charmant, des yeux tendres et une silhouette fine, tout en longueur. Il l'aime très fort, avec son cœur d'enfant, parce qu'elle est la seule à ne pas le voir comme un monstre. Un malade. Elle s'assoit près de lui à l'école. Elle le console quand il revient avec des bleus. Elle ne dit rien quand il étripe les petits animaux pour soulager sa colère. Bérangère prend beaucoup de médicaments. Pour être une vraie fille – elle lui dit. Parce qu'elle est née différente. Elle veut être comme Zora Bellis. Lui ne trouve rien de spécial à cette petite peste. Elle colle des chewing-gums dans les beaux cheveux de Bérangère. Et des fois, met des vers dans son cartable.*

*Non, lui il est amoureux de Bérangère et un jour il l'épousera.*

*Elle est trop fragile et se laisse trop faire.*

*Un jour il se vengera pour elle.*

*Il les tuera tous. Même sa propre mère pour lui avoir interdit de voir Bérangère. Et ce prêtre, pour l'obliger à se confesser parce qu'il est un pédéraste. C'est faux ! Bérangère est une fille. La plus belle. Et même si parfois elle semble avoir beaucoup de force, plus que les autres pleureuses, c'est parce qu'elle est spéciale.*

*Spéciale et extraordinaire.*

*Non, il n'est pas malade.*

*Il n'est pas malade !!!*

Je pris une grande inspiration et clignai plusieurs fois des yeux. Je me dirigeai vers la chambre, attrapai plusieurs affaires au hasard et les passai en dévalant les escaliers.

Des portes qui claquaient.  
Des portes qui s'ouvraient.  
D'autres qui se fermaient.

*Il arrive...*

*Il arrive...*

*Il arrive...*

*Il arrive et je suis prêt...*

*Le protecteur de ces salopes !*

*Ce chien de flic !*

*Il arrive, il a reniflé la bonne piste et tout est au point pour lui.*

*Je peux deviner son sourire satisfait...*

*Mais il ne se rend pas compte... Non, il ne sait pas que la pureté, elle n'est pas dans le cœur de ces putes...*

*Bérangère est pure.*

*Les autres ne sont que des chiennes. Des petites chiennes ! Des salopes.*

*Et quiconque les protégera, paiera.*

*Il arrive.*

*Il. Arrive.*

*IL ARRIVE !*

Je m'emparai de mon téléphone et composai le numéro de Cassandra tellement rapidement que je dus m'y prendre à deux reprises. Pourquoi ne l'avais-je pas enregistré, tout simplement !

Trois fois – et enfin une sonnerie... Et son répondeur. Lui laisser un message ? Pour quoi faire...

Je fermai la porte dans un claquement et grimpai dans la voiture en tapant un autre numéro que j'avais mémorisé ces derniers jours. Celui de Shawn.

Il décrocha à la première sonnerie alors que je démarrais en faisant crisser les pneus dans l'allée en gravier, laissant des traces qui feraient hurler Cassandra quand il les verrait – mais l'important c'était qu'il les voie, justement.

— Salut Jessie...

— Où êtes-vous ? le coupai-je vivement.

— En route pour...

— Faites demi-tour ! m'écriai-je. Je sais où vous allez et faites demi-tour.  
TOUT DE SUITE !

Des voix sourdes qui mirent mes nerfs dans un état tel que je crus mourir dans la seconde.

— Shawn ! le menaçai-je. Si tu ne reviens pas IMMÉDIATEMENT aux bureaux du FBI, j'appelle ta mère DANS LA MINUTE pour lui dire que tu as écrasé son chat et je préviens ton ex que tu l'as trompée deux fois avec sa meilleure amie. Et je te jure que lorsque j'aurai appelé Kim pour...

— OH ! gueula-t-il. Pas la peine de t'énerver ! On rentre !

Il me raccrocha au nez et je respirai un peu mieux. Mais pas tant que ça. Il y avait quelque chose, une lampe accrochée au bout d'un ponton – prise dans une tempête. Elle allait à droite et à gauche et, à chaque nouvelle bourrasque, elle manquait s'envoler, s'écraser au loin, peut-être dans la mer, peut-être sur le sable – les eaux ou le rivage.

Une demi-heure ; c'était le temps du trajet entre chez Cassandra et les bureaux du FBI à Humphreys Boulevard. Une demi-heure, c'était le temps qui séparait mon dernier coup de téléphone du moment où je descendis de voiture, trop vite, manquant tomber, mes mains sur mes tempes tellement douloureuses que chacun de mes pas était une torture de plus.

Jo, Did et le directeur Gramm m'attendaient de pied ferme quand je sortis de l'ascenseur et écarquillèrent les yeux en me voyant. J'avais le t-shirt noir de Cassandra, celui qui portait les lettres FBI en gros caractères jaunes et qu'il utilisait pour faire du sport. Il était toujours jeté sur le sol de la chambre. Mon jean traînait par terre et mes chaussures n'étaient pas lacées. Quant à mon visage mal rasé et mes cheveux tout juste essorés, ils me donnaient l'impression d'être une situation d'urgence à moi tout seul.

— Jessie ? s'inquiéta Jo.

Toute personne normale aurait été impressionnée par ces trois agents au charisme impressionnant. Mais je ne l'étais pas – j'étais juste sur le point de hurler.

Ce n'était plus seulement la vie d'Audrey. C'était celle de Cassandra aussi.

Tout devint encore plus personnel et, quelque part, au fond de moi, je sentis cet instinct meurtrier dans mes tripes. Celui que nous possédons tous. Celui que nous apprenons à ignorer.

Jusqu'au jour où...

— *Attention, Cassandra ! hurle Shawn. Baisse-toi.*

... Tout devient noir.

## Chapitre 9

Cassandra

*Le sol était blanc, vaporeux, telle une succession de nuages. Marcher dessus, c'était comme s'enfoncer dans du coton ou avancer sur une moquette d'une épaisseur hallucinante.*

*Au plafond, une multitude de lampes – des milliers et des milliers. Des ampoules allumées. Un ciel de lueurs.*

*— Salut, Cassandra.*

*Je bondis au son de cette voix et me retournai vivement. J'avais peur d'être tombé dans un rêve et de me réveiller beaucoup trop vite.*

*Mais non, il était bel et bien là – comme dans mes plus beaux souvenirs de lui. Grand, regard chaleureux, sourire accueillant.*

*— Papa...*

*L'émotion... Ce n'était pas celle que je pensais ressentir. J'aurais voulu le prendre dans mes bras, mais quelque chose m'en empêcha – une pensée. Le visage de quelqu'un.*

*Je fis un pas en arrière, refusant d'y croire. Je ne pouvais pas... Non...*

*Mon père avait disparu il y avait presque cinq ans... Je n'avais pas peur de la mort, après tout, elle était inhérente à toute vie. Non, ce qui m'empêchait de me réjouir de cette rencontre, c'était l'homme que, soudain, je perçus avec une netteté irréaliste... Et je les vis, ces yeux verts affolés... Et son cri me percuta le cœur, quand il essaya de passer les cordons de sécurité – ceux qui établissaient un périmètre de sécurité autour de la scène du crime.*

*Le crime ?*

*Oui.*

*Le mien.*

*— Tu aurais dû l'écouter, me dit doucement mon père. Jessie a toujours raison.*

*Mon père s'approcha et regarda dans la même direction que moi. Vers mon corps ceinturé sur un brancard. Vers la tache de sang recouvrant ma chemise blanche. Vers le masque à oxygène sur mon visage. Vers Shawn qui passait les menottes à un homme.*

*Lou Harper.*

*Le Rossignol de Memphis.*

*Je me rappelais...*

*Il nous attendait près de la maison de Bérangère Lewis – en embuscade. Il avait tiré sur moi avant même que la jeune femme nous ouvre. Sans une hésitation. Juste... Il avait appuyé sur la détente.*

*Oui, j'aurais dû écouter Jessie quand il nous avait fait promettre de rentrer. Mais nous avons continué notre route parce que nous n'étions qu'à quelques mètres de chez Bérangère Lewis – à quelques minutes des réponses que nous attendions. Si près d'Audrey.*

*J'aurais dû l'écouter...*

*Mais si je l'avais fait...*

*Je m'accroupis, les mains dans les cheveux, tirant dessus, mes yeux fixés sur le visage de l'homme que j'avais toujours aimé avec une intensité qui surpassait tout ce que j'avais pu connaître après lui.*

*— Je pensais avoir une nouvelle chance...*

*— Tu n'es pas encore mort, me dit mon père. Pour Jessie et toi... Je n'en sais rien. Tu l'as plutôt malmené depuis que je suis... parti. Tu lui as laissé quelques cicatrices, Cassandre, c'est indéniable.*

*— J'aimerais tellement effacer...*

*— Tu ne peux pas.*

*Je ris sans joie en lui jetant un regard.*

*— Tu m'en veux ? compris-je.*

*— Je t'aime, répondit-il. Et j'aime Jessie. Je vous veux heureux. Tous les deux. Et vous ne l'êtes qu'ensemble, Cassandre.*

*Je me détournai et fixai Jessie, en bas, accourant vers moi alors que les urgentistes me chargeaient dans le véhicule, rapidement, sans perdre une seule seconde. Ce fut à peine s'il réussit à me toucher la main.*

*Un courant électrique sur ma paume.*

*Je levai le bras et la regardai. Je l'avais senti... Vraiment senti...*

*Alors que l'ambulance partait sirènes hurlantes et que Jessie se précipitait vers ma voiture, son regard fut attiré par une petite fille. Une petite brune aux yeux marron, enveloppée dans une couverture, le visage sale, tremblante – et sa mère courait vers elle, suivie de son mari, vacillant de soulagement, qui avait cessé d'être fort pour verser des larmes.*

*Merci, mon Dieu !*

*Audrey était vivante. Vivante. Ô combien vivante !*

*Ma gorge se serra. Ça valait le coup. Si elle était debout, si elle allait fêter*

son onzième anniversaire, si elle respirait. Oui, ça valait le coup. Et Jessie le comprit dès qu'il posa son regard particulier sur cette enfant, dès qu'il vit ces lumières qui savaient si bien lui dire la vérité.

— Tu l'as sauvée, Cassandra, me dit mon père.

Je secouai la tête.

— Non, c'est Jessie qui l'a fait.

— Peut-être, m'accorda-t-il. Mais pas seulement lui. Vous deux. Ensemble.

Malheureusement, il a aussi compris quelques tristes vérités au passage.

— Lesquelles ?

Je tendis un doigt comme pour toucher Jessie, sa joue, ses lèvres. Je ne rencontrai que du vide.

— Jusqu'où la folie d'un homme peut mener, m'expliqua mon père. Ça n'a jamais été Bérangère, la coupable. Ce n'était qu'une victime. Que l'inspiration de la folie de Lou.

— Une folie que nous portons tous en nous, papa. La mort, la violence, la haine, la brutalité, la sauvagerie.

— Oui, mais certains l'ignorent. Jessie l'ignorait dans une certaine mesure. Bérangère aussi.

Bérangère était d'une beauté troublante, quelque chose qu'on ne voyait pas souvent – à part dans les magazines. Les larmes qui brouillaient ses yeux faisaient couler son maquillage noir. Ses mains ébouriffaient ses cheveux et, ainsi, elle ressemblait d'autant plus à une poupée blonde.

Sa souffrance n'avait rien de truqué. Elle était détruite. Anéantie. Et dépassée. Comme propulsée de l'autre côté d'une barrière dont elle ignorait l'existence, jusqu'à cette minute. Jusqu'à ce que Shawn lui apprenne ce que son ex-mari avait commis au nom d'un amour tapissé de sombres obsessions.

Bérangère... Née hermaphrodite... La plus belle des femmes.

La rue disparut de mon champ de vision, avec cet essaim de gens, ces gyrophares et ces hommes et femmes. Sous mes yeux apparut la salle d'attente d'un hôpital. Shawn assis, un café à la main, le visage renversé. Le directeur Gramm, Jo Franklin et Did Lord. Mais pas seulement... Nora et Pedro... Devon...

— Mais... ?

— Le temps passe si vite, Cassandra, lorsqu'on est ici.

Où était Jessie ?

Là, dehors, faisant des allées et venues, une cigarette à la main, devant les portes de l'hôpital.

*Je voulais le prendre dans mes bras. Calmer sa fièvre.*

*Je voulais lui dire que tout irait bien.*

*Tout irait bien ?*

*J'allais revenir. Je trouverais bien un moyen. Ça ne devait pas être si compliqué de vivre de nouveau, putain de merde ! De continuer. De rester avec lui.*

*— Comment dois-je faire, papa ?*

*Il s'accroupit près de moi et, pour la première fois depuis que j'avais débarqué ici, je réalisai qu'il était bien là, en face de moi. Il posa une main sur mon épaule et j'appuyai mon front sur son torse, quémendant un peu de sa tendresse paternelle, de ce besoin de lui qui avait réussi à me faire dérailler. J'avais perdu un pilier, un roc, une constance, une partie de moi. Maintenant, je savais que non, je n'avais renoncé à rien, puisqu'il était encore là, quelque part.*

*— Ferme les yeux, mon fils.*

*— Je t'aime, papa. Tu me ma...*

La souffrance vint dès que ce drôle de rêve prit fin.

Un rêve ? Vraiment ?

Quelle importance ! Soudain, au-dessus de mon visage, il y eut celui de Jessie. Et même si j'étais intubé, que je ne pouvais pas parler et que tout mon corps n'était qu'un ensemble de douleurs – j'étais ici, vivant.

Jessie y était aussi.

Sortir d'un coma de trois semaines fut un peu comme remonter à la surface après avoir coulé trop profondément. Souvent, j'eus l'impression de ne plus avoir d'oxygène et de ne jamais atteindre le grand air à temps. Mais j'avais quand même réussi. Chaque matin me semblait un peu plus clair.

Oncle Devon avait investi ma chambre d'amis pendant près d'un mois après ça et Nora et Pedro passèrent plus d'un week-end sur mon canapé. Shawn buvait toutes les bières de mon frigo et le directeur Gramm, à la retraite depuis que je m'étais réveillé dans cette chambre d'hôpital, passait régulièrement voir comment je me portais. Lui et sa femme, bien sûr, qui apportait une quantité de plats qui ravissaient Pedro.

Franklin et Lord donnaient quotidiennement des nouvelles du fort, puisque Shawn refusait de me parler boulot – Jessie l'avait encore une fois menacé.

Lou Harper était écroulé en attente de son procès. Mais ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne se retrouve dans le couloir de la mort en route

pour une injection létale. Un mort de plus... Je ne savais pas si je devais m'en réjouir. Je ne m'en sentais pas soulagé.

Bérengère Lewis avait rempli une demande de visite pour aller voir son ex-mari – elle se sentait responsable et, sans doute, cherchait-elle encore à comprendre. J'espérais qu'elle se rendrait compte un jour qu'elle n'avait rien à voir avec les déviances du Rossignol de Memphis. Un jour ou l'autre, il aurait fini par chuter dans l'obscurité, parce qu'il portait en lui ce mal. Parce qu'il s'en nourrissait.

Audrey recommença doucement à mener une existence tranquille – même si elle consultait un psychiatre deux fois par semaine. Son premier sourire depuis qu'elle était sortie de ce bunker, elle l'adressa à Jessie, lorsqu'elle vint nous rendre visite avec ses parents, pour nous remercier. Jessie et elle s'étaient assis dans le jardin et, avec madame et monsieur Chambers, nous les avions regardé parler, installés sur la balancelle. Quoi que lui ait dit Jessie, cela avait réveillé une partie d'elle. Elle s'était de nouveau illuminée, doucement, lentement. Madame Chambers en avait pleuré.

Moi, j'avais pensé à mon père.

À un rêve.

Après l'arrestation du Rossignol de Memphis, la ville avait connu une période de calme, comme s'il y avait eu assez d'atrocités comme ça. Évidemment, les meilleures choses sont aussi les plus brèves et très vite la normalité reprit son cours. Les meurtres de ces six gamines quittèrent la première page des journaux pour être relégués dans les mémoires.

Ce n'était déjà plus qu'un souvenir.

Je repris la route du bureau du FBI après trois mois de convalescence. Jessie prépara sa valise pour rentrer à Naples.

C'était un lundi matin.

Une journée pluvieuse.

Ses affaires attendaient dans l'entrée et la maison me paraissait déjà vide de lui. J'aurais voulu hurler.

Pendant ces mois à partager mon lit – *notre* lit, après des semaines à s'aimer dans cette maison – *la nôtre* ; à revivre un quotidien que je pensais perdu, jamais nous n'avions parlé de la suite. Il m'avait aidé pour ma rééducation et avait veillé sur chacune de mes minutes, pour être persuadé que j'étais bien là, vivant – dans ce monde. Alors pourquoi... ?

Je ne lui avais pas demandé de rester.

Aujourd'hui, il n'avait plus de raison de s'attarder. J'allais bien. Je tenais debout et je pouvais de nouveau courir mes dix bornes de footing par jour.

— Tu pars vraiment, Jessie ?

Il posa son passeport sur le plus gros de ses sacs et se tourna vers moi, les mains dans les poches arrière de son jean, ses yeux verts au fond des miens.

Il partait, oui. Pourquoi n'arrivais-je pas à le retenir ? À cause de cette question – celle que je redoutais et qui planait au-dessus de nos têtes depuis que nous nous étions retrouvés.

C'était elle qui nous empêchait de recommencer.

— Pourquoi m'as-tu trompé, Cass ?

Voilà, c'était dit. C'était l'instant de vérité. Peut-être le plus important de ma vie. Je savais déjà que j'allais tout foutre en l'air. Je n'avais pas de réponses – pas de *bonnes* réponses.

Je pris ma veste sur le canapé et l'enfilai. Jessie s'appuya au mur, alors que je me tournais vers lui, une main glissant dans mes cheveux.

Ce n'était même pas une accusation – il aurait pu me le jeter au visage plus violemment que ça ; je le méritais cent fois. Il fallait qu'il comprenne, qu'il l'entende. Parce qu'il m'aimait encore à en devenir fou, que je l'aimais à en être malade. À courir des kilomètres dans une journée juste dans l'espoir de le voir cinq minutes, juste pour que ce soit plus beau.

Je voulais lui dire, je voulais qu'il l'entende. Je voulais que ça n'ait plus d'importance et en même temps, qu'il crie, qu'il me frappe.

Je soupirai, il secoua la tête. Il me suivit quand je filai dans la cuisine et remplis mon mug de café. Jessie me le retira des mains, l'éloigna. Il m'empoigna la nuque et me regarda droit dans les yeux.

— Pourquoi m'as-tu trompé ?

Pourquoi, pourquoi ? Pour des conneries, putain ! Pour n'importe quoi ! Pour rien, merde !

Il m'empêcha de m'écarter quand j'essayai de le faire et m'obligea à faire face à sa putain de question.

Il faisait gris dehors. Mais la lueur de nos regards, elle, était comme un soleil au-dessus de nos têtes.

— Tu sais que je t'aime, Cassandra, me dit-il. Tu sais que je te pardonne. Tu sais que je peux tourner la page. Mais pas tant que tu ne m'auras pas parlé.

Je secouai la tête, posai le front contre le sien.

— Pour te faire mal, finis-je par dire. Je t'ai trompé pour te faire mal. Parce

que tu semblais si fort et moi, je n'arrivais plus à faire mon boulot. J'ai dû me mettre en congé prolongé alors que tu continuais de te lever chaque matin, que tu allais bosser au restaurant avec ton oncle, avant de partir t'occuper des cours de soutien avec les gosses du lycée. Tu trouvais encore le temps pour tout, pour moi, pour les autres, comme si la mort de papa ne t'avait pas atteint. Je voulais que tu aies mal. Je voulais que tu souffres.

Il posa délicatement ses lèvres sur les miennes. Je déglutis.

— Mais évidemment, c'était déjà le cas, Jessie. Tu le cachais bien, juste pour faire de la place à mon deuil, te privant de hurler ce que tu avais au creux de l'estomac pour que moi je puisse faire n'importe quoi et finir par me blottir contre toi. Par tout te prendre. Je ne voulais pas voir... Savoir que tu t'en sortais mieux que moi... Que... Je voulais... Je n'en sais rien, Jessie... Je n'ai pas d'autre excuse que celle-ci... Je n'ai que cette vérité.

La vérité, c'était tout ce qu'il avait toujours demandé. C'était sa seule exigence. Les mensonges, c'était comme des éclats d'obus dans sa tête, des tirs de shrapnels qui la faisaient exploser. J'avais écorché tout ce que nous avions.

Je vis bien que mes explications n'étaient pas suffisantes. Que voulait-il entendre ? Je pouvais tout lui dire s'il me disait les mots que je devais prononcer.

— Reste, Birdie...

Il secoua la tête.

— Ma vie est à Naples.

— Ta vie est avec moi, putain de merde ! m'emportai-je.

Je lui empoignai le bras et le plaquai contre le frigo. Je l'embrassai tellement fort... *si fort*... Je mis tout ce que j'avais dans ce baiser, tout ce que j'étais. Tout ce que je désirais.

Il s'accrocha désespérément, passant les bras autour de mon cou.

— Reviens, me souffla-t-il à l'oreille.

Je me figeai.

Revenir à Naples ? Revenir...

Jessie recula et je ne le retins pas.

— Il y a une autre raison pour laquelle tu m'as trompé, Cassandra, murmura-t-il tristement. Tu voulais partir. Et ça, tu ne me l'as jamais dit.

Oui, mais je voulais le faire avec lui. Je voulais l'emmener loin de Naples. J'avais voulu qu'il me suive, qu'il me coure derrière, qu'il s'accroche à chacun de mes pas.

Mais Jessie aimait tellement Naples, c'était son repaire, là-bas que ses étoiles brillaient le plus fort. Sa maison et son foyer. La plage et le ponton de Naples

Pier. La maison au bord de l'océan. Les mouettes et les dauphins. Devon, Nora et Pedro. Tous les autres. Les enfants qui couraient sur le sable. Les sourires des passants. Le vent dans ses cheveux châtain, le soleil qui faisait briller ses yeux verts.

Revenir à Naples...

Repartir au moment où tout avait basculé.

Laisser Memphis et mon boulot au FBI. L'horreur. Six prénoms. Une succession de nuits sans sommeil.

Jessie m'embrassa tendrement et posa sa joue contre la mienne.

— Je t'aime, murmura-t-il dans mon oreille.

Et il partit.

Fermant la porte sans bruit.

Comme s'il n'était jamais venu.

## Chapitre 10

Jessie

L'été à Naples, c'était des rues devenues touristiques et des plages noires de monde où chaque grain de sable était recouvert de serviettes aux couleurs vives. Cette année c'était l'orange et le vert qui prédominaient.

Le ponton de Naples Pier ressemblait à la Cinquième avenue en pleine journée et je me plus à y venir en pleine nuit, vers trois heures du matin, certain de n'y croiser personne.

Cet endroit, c'était le symbole de mon enfance. Ici que tout s'était passé. Chaque décision, chaque choix. Tout... Là où Cassandre m'avait embrassé pour la première fois. Un vrai baiser, celui qui avait fait de nous plus que des meilleurs amis, plus que deux gamins inséparables. Nous avions quatorze ans.

Là où il m'avait dit qu'il m'aimait.

Là où il était venu me chercher, pour l'aider sur l'affaire du Rossignol.

Là où je venais chaque soir depuis que j'étais revenu à Naples, il y avait deux mois.

À mes pieds, quelques sacs. Dans la maison de la plage, quelques cartons qu'une société de déménagement viendrait prendre demain.

J'avais fermé les volets. Éteint les lumières. Verrouillé la porte avant d'apporter la clef chez oncle Devon.

Il m'avait fallu du temps pour me décider et sans doute ne l'aurais-je jamais fait si Pedro et Nora ne m'avaient pas poussé à le faire. C'était une semaine plus tôt, à l'Us, alors que nous finissions une journée d'enfer sur les rotules.

Nous avions pris un verre assis autour de la seule table pas encore nettoyée.

Nora avait posé ses jambes sur mes genoux, la tête renversée en arrière, Pedro était complètement avachi et moi je fixais le plafond, les yeux grands ouverts.

— Qu'est-ce que tu fais encore là, Jessie ? m'avait demandé Pedro.

J'avais souri.

— Je n'ai pas encore trouvé le courage de prendre la voiture.

— Non, Jessie, m'avait repris Nora. Pourquoi es-tu encore à *Naples* ? Pourquoi n'es-tu pas avec Cassandre ? Là où tu devrais être.

Je n'avais pas répondu tout de suite, laissant les secondes s'éterniser.

— C'est à lui de revenir, avais-je finalement soufflé.

— Oh, Jessie... s'était désolée Nora. Tu peux être tellement buté, quand il s'agit de lui. Il a fait une erreur impardonnable, mais ce qui serait encore plus impardonnable c'est que tu ne lui laisses pas une chance de te prouver qu'il peut mieux faire. Alors pour cette fois, laisse ta fierté de côté, s'il te plaît, et fais ta valise, mon amour. Tu es malheureux comme les pierres depuis que tu es revenu.

— Tu es malheureux depuis quatre ans en fait, renchérit Pedro.

Cassandre me manquait, ça devenait insoutenable. Et parfois, quand il m'appelait, je ne décrochais simplement pas, de peur de ne pas supporter d'entendre sa voix.

Aujourd'hui, c'était moi qui étais parti. De Memphis. Et je comprenais maintenant la difficulté de revenir. Simplement je n'y arrivais pas. Pas par fierté ou orgueil. Par peur...

C'était peut-être la fatigue. Le manque de lui. Ou simplement le bon moment, mais je leur avais avoué, doucement, sans me précipiter, sans m'arrêter non plus. Juste pour qu'ils le sachent. Qu'en fin de compte, je n'étais qu'un lâche.

— J'ai peur, leur avais-je dit. Je l'ai *vu* mourir. C'était comme être près de lui et ne pouvoir rien faire. Il y a eu une explosion derrière mon crâne et tout a pris feu pour me propulser devant cette maison. Et je l'ai *vu*. J'ai *vu* cet enfoiré tirer sur lui à bout portant. Et j'ai hurlé... Mais évidemment personne ne m'a entendu. J'avais prévenu Cassandre, mais est-ce qu'il m'a écouté ? Non ! Et je ne peux même pas lui en vouloir, s'il l'avait fait, Audrey serait sans doute morte. Alors, dites-moi... Si je vais là-bas... Si je retourne à Memphis... Combien de fois vais-je devoir le voir mourir ? Combien de balles perdues s'échoueront trop près de son cœur ? Trop près de sa tête ? Combien d'heures vais-je le veiller ? Combien d'agonies dans une salle d'attente des urgences ? Combien de semaines de comas ? Combien de blessures ? Combien... ? Combien et combien ?

Nora et Pedro étaient restés silencieux, me fixant avec une nouvelle émotion. J'avais secoué la tête, la gorge serrée.

— J'ai failli le perdre et ça m'a tué, déglutis-je. Je ne veux plus revivre ça.

— Personne ne veut vivre ça, mon amour.

Les longs cheveux violets de Nora étaient venus chatouiller mon visage quand elle s'était penchée pour m'embrasser sur la joue, me prenant dans ses bras. Pedro m'avait tapé sur l'épaule, assez fort, mais pas brutalement. Juste pour que je comprenne bien ce qu'il allait dire.

— Bois un grand verre de ce whisky, Jessie. Rentre chez toi. Dors. Et demain, prépare tes valises et va le retrouver.

Évidemment que j'allais le faire – puisque je ne faisais que me planquer

depuis deux mois. Rester à l'abri pour ne plus avoir peur. Mais être loin de lui ne rendait pas plus supportable cette terreur. C'était même pire.

Je voulais me trouver des excuses – juste quelque temps encore. Rester un peu plus ici. Comme un gamin se blottit dans le creux des bras de sa mère, juste le temps que le cauchemar s'efface.

— Et le restaurant...

— Jessie ! m'avait coupé Nora. Arrête ! L'Us tourne tout seul et on a largement les moyens d'embaucher un autre garçon de salle.

— Devon... ?

— Oh, bordel ! s'était agacé Pedro. Devon prend soin de lui tout seul et crois bien qu'il est assez dans nos jambes pour qu'on garde un œil sur lui.

Ils avaient raison, évidemment.

*Il m'a trompé.*

Cette vérité s'imposa à moi, cinglante, comme une gifle s'abattant sur ma joue.

*Il m'a trompé, putain !*

— Il m'a trompé, avais-je dit à oncle Devon plus tôt.

Alors que tout était prêt pour mon départ, que je n'avais plus qu'à m'envoler pour Memphis demain matin à l'aube.

Je n'avais pas prévenu Cassandra, je ne lui avais même pas laissé entendre que j'envisageais de revenir. Il ne m'avait pas appelé depuis plus de deux semaines.

— Oui, Jessie et crois-moi, je le trouve sacrément impardonnable malgré les circonstances, m'avait répondu Devon.

Il l'avait dit d'une voix tranchante, presque acérée. Les traits de son visage s'étaient faits durs et sombres. J'avais plissé les yeux, intrigué par tant de rancœur. J'étais bien placé pour savoir que Devon aimait Cassandra autant qu'il m'aimait, moi.

— Ce que je veux dire, s'adoucit-il, c'est que je comprends tes réticences, ton manque de confiance et les craintes que tu peux avoir de partir à Memphis.

— Est-ce que tu me déconseilles de... ?

— Bien sûr que non ! s'était-il exclamé.

Il avait pris deux bières dans le frigo, m'en avait tendu une, avant de trinquer en levant sa Budweiser bien haut.

— Tout le monde a le droit à une seconde chance, Jessie. Aucun de nous n'est

parfait. Aucun de nous n'est à l'abri d'une erreur, un soir de trop grande tristesse, quand tout nous submerge et que *n'importe quoi* devient mieux que *rien du tout*. Tu comprends ?

Je n'en étais pas certain, mais au moment où Devon parlait, une lumière s'était allumée. J'avais eu la vision d'un jeune homme, assis à table, en face d'une fille rousse aux grands yeux verts. Il secouait la tête en parlant. Elle pleurait. Il avait pris sa main. Elle s'était levée pour s'enfuir. Et n'était jamais revenue...

Devon, dans sa jeunesse. Une erreur qui lui avait coûté beaucoup... Peut-être trop.

Alors j'avais hoché la tête.

— Oui, je comprends, oncle Devon.

J'avais fini ma bière, laissé la clef de la maison de la plage et promis de revenir bientôt.

Je partais donc...

Pour Memphis, pour Cassandra. Pour tout recommencer.

— Vous n'avez tué personne ? me demanda le chauffeur de taxi, goguenard.

Il s'arrêta devant les locaux du FBI et me lança un clin d'œil. Je lui souris – un peu crispé, un peu tendu, en fourrageant dans ma poche pour trouver quelques billets froissés à lui donner.

— Gardez la monnaie.

— Merci, jeune homme.

Il me salua de la main avant de redémarrer. Je fixai mon barda à mes pieds et soufflai. Je passai l'anse de mes sacs sur mes épaules, enfonçai ma casquette bas sur mon front et avançai vers les portes.

Je n'avais pas vu Cassandra depuis plus de deux mois et il ne m'avait pas appelé depuis près de quinze jours. Évidemment, je ne l'avais pas fait non plus – par égoïsme et par fierté. Parce que s'il m'avait trompé, moi aussi dans un sens. Je l'avais su bien avant d'avoir cette vision de lui avec cette femme. Et cela n'avait rien à voir avec un quelconque don. Quand je le regardais dans les yeux, à cette époque, je voyais des ombres prendre de plus en plus de place. Je n'avais rien fait pour les faire disparaître. Cassandra avait eu tant à dire et je n'avais pas écouté un seul de ses mots. Il avait eu besoin de partir, de s'éloigner, de recommencer ailleurs, de se prouver qu'il était un homme – pas seulement un fils qui perdait l'équilibre sans son père –, mais un homme dont on pouvait être

fier. J'avais ignoré chacun de ses appels silencieux, parce que je nous voulais ensemble à Naples, là où tout avait commencé.

J'aurais dû lui courir derrière, l'obliger à se faire pardonner. J'aurais dû lui dire que je l'aimais et présenter des excuses parce que, moi aussi, j'avais commis des fautes.

Il n'était pas le seul à s'être trompé.

Mon cœur commençait à me faire mal quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Et je manquai hurler de soulagement quand je reconnus Shawn, juste en face de moi, avec une femme d'une quarantaine d'années que je n'avais jamais vue. À la façon dont elle lui parlait, je supposai qu'elle était la remplaçante de Dante Gramm.

Quand Shawn me vit, il oublia sa supérieure pour se tourner vers moi, les bras grands ouverts et le sourire aux lèvres.

— Bon sang, Jessie, sale enfoiré ! m'accueillit-il. Tu es parti sans dire au revoir !

Je ris quand il me serra contre lui, malgré l'épaisseur de mes sacs.

— Tu m'appelles tous les deux jours, Shawn. Alors ne fais pas comme si tu n'avais plus de nouvelles.

— Tu m'as manqué, mon vieux !

Il me tapa sur l'épaule.

— Ça ne fait pas si longtemps que ça.

Je croisai un regard par-dessus l'épaule de Shawn.

— Je suppose que vous êtes Jessie Wellington ?

La voix de cette femme était posée et douce. Elle était brune et belle – une femme de pouvoir, juste et valeureuse. Elle me tendit la main, je l'acceptai, sans hésiter.

— Arianna Lowell, se présenta-t-elle. Je suis ravie de vous rencontrer.

— Madame Lowell.

— J'ai entendu beaucoup de choses à votre sujet.

— J'en suis désolé, plaisantai-je.

Une petite lumière – toute petite et nichée au creux de son ventre. Je souris, penchai la tête de côté et l'examinai un peu plus attentivement. Je serrai un peu plus fort ses doigts avant de la lâcher.

— Félicitations, lui dis-je.

Elle ne fut pas dupe. J'aurais pu la féliciter pour sa promotion – pour son nouveau poste, mais elle savait que je ne parlais pas de ça. Elle plissa les yeux, je ne dis rien de plus.

— Merci, se contenta-t-elle de répondre avec un sourire amusé.

La légèreté s'envola à l'instant où il apparut dans mon champ de vision, son téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, fonçant vers l'ascenseur en notant rapidement quelque chose dans son calepin. Il était pressé et, à l'attitude de Shawn qui devint aussitôt d'un professionnalisme terrifiant, je compris que le temps était un ennemi derrière lequel ils courraient.

Mais Cassandra me vit et tout d'un coup, l'urgence, ce fut moi.

Il raccrocha, laissa tomber les bras le long de son corps, sa bouche s'entrouvrit légèrement et ses yeux... Mon Dieu, comment avais-je pu me passer de ces yeux-là... De ce noir obsédant. Et de cette peau au goût de sel, à l'odeur entêtante. Il était beau, comme une nuit étoilée, comme un matin d'été. Une journée d'hiver au coin d'un feu.

Et je l'aimais. Pour tout ce que nous avons partagé. Pour tout ce que nous partagerions encore. Quand il était près de moi, je savais où aller. Et quand j'avais la certitude de le voir, le soir, j'avais soudain tellement de choses à raconter.

Il avait fait une erreur. J'en avais fait des milliers. Il m'avait blessé. Mais c'était aussi ça, grandir. Apprendre à pardonner.

— Jessie ?

Je ne savais pas quoi lui dire ni comment lui expliquer. Alors je prononçai les premiers mots qui me passèrent par la tête. Sans doute les plus banals, les plus anodins, les plus quotidiens.

— J'ai besoin des clefs.

Sans doute les plus forts aussi.

— Des clefs ? répéta-t-il.

— Oui, Cass, des clefs. Celles de la maison. Et de ta voiture, ajoutai-je aussitôt. Je serais bien venu avec ma Jeep, mais Devon a cassé le moteur de la sienne, donc je récupérerai ma bagnole à Noël, quand on y retournera pour passer les fêtes. Le trajet de retour sera un peu long, mais...

— Jessie ! me coupa-t-il en riant.

Un rire ému, un rire qui avait tout compris. Et puis, il y eut ce regard que nous échangeâmes et qui dura un peu plus longtemps... Mais pas trop, parce qu'il devait partir. Parce que ce n'était pas le bon moment. Ou justement le meilleur.

Cassandra secoua la tête, sortit ses clefs de sa poche et me les tendit. Je déglutis en les récupérant.

— À ce soir, Cass.

Il cligna des yeux. Une fois. Deux.

Trois ?

— À ce soir, Birdie.

Shawn le poussa et il appuya sur le bouton de l'ascenseur, me jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, pour être certain de ne pas rêver.

Il fit brusquement demi-tour, marcha droit vers moi, me percuta. Et sa bouche s'empara de la mienne une seconde. Pas plus. Mais cette seconde-là, elle dit tout ce que j'avais besoin de savoir.

Je souris dès que les portes de l'ascenseur se refermèrent sur lui.

La directrice Arianna Lowell n'avait pas bougé et je me tournai vers elle, le regard baissé sur son ventre.

— Ce sera une fille, lui appris-je.

Samantha Lowell – une petite fleur d'automne.

Elle naîtrait dans un monde qui possédait des milliers de zones d'ombre. Mais parfois, entre deux moments de douleurs, au milieu de pas mal d'atrocités, il y avait ces rayons de soleil – ces douces lueurs, qui vacillaient au-dessus de nos têtes.

Quelques bulles de bonheur pour que nous puissions nous y réfugier.

Quelques perles d'amour.

# Épilogue

## Cassandra

En rentrant chez moi, ce soir-là, j'avais deux certitudes. La première, Shawn et moi venions de boucler notre dernière enquête avec les remerciements du maire et les félicitations de notre nouvelle supérieure, Arianna Lowell.

La seconde était que Jessie était revenu. Qu'il était dans la maison ! Quelque part, même si tout était éteint et que le silence régnait entre les murs. Je pouvais sentir son odeur flotter partout, du salon jusqu'à la chambre, bien qu'il semble n'être nulle part.

Je finis par jeter ma veste sur le canapé, en même temps que j'entendais des voix provenant du jardin. Sans prendre la peine d'ôter mon holster, encore accroché autour de mon épaule, par-dessus ma chemise noire, je sortis sur la terrasse et l'aperçus près du petit hangar, discutant avec Jeffrey, mon voisin.

Je n'avais jamais trouvé grâce aux yeux du vieux célibataire endurci qui vivait le nez écrasé sur sa fenêtre, même s'il faisait semblant de les nettoyer pour épier ce que faisaient les gamins dans la rue ou qui ramenait madame Grant, quand son mari était en déplacement.

— Agent Weller, m'accueillit-il quand il me vit avancer vers eux.

J'eus même le droit à une moue sympathique. L'effet Jessie, sans doute. Avec son sourire avenant, ses yeux verts pétillants et ses cheveux châains en belle pagaille autour du visage, il n'aspirait qu'à de bonnes choses. Et dès qu'il se mettait à parler, il n'y avait plus que le son de sa voix qui importait.

— Agent Weller, répéta Jessie, en se tournant vers moi. Nous parlions de toi.

— Oui ?

Sans vraiment m'en rendre compte, je me léchai la lèvre dès que mon regard s'attarda sur sa gorge, oubliant Jeffrey et leur conversation. Il était là. Il était *vraiment* là. Je m'étais posé la question toute la journée et malgré les sarcasmes de Shawn, je n'avais pu m'empêcher d'appeler plusieurs fois à la maison, l'entendre répondre et raccrocher sans avoir dit quoi que ce soit.

J'avais besoin de m'assurer qu'il était bien... Et j'avais envie... Là... De lui...

Jessie me fixa, trop longtemps, et même si Jeffrey nous épiait, il continua, hypnotisé, souriant, ses pensées au diapason des miennes.

Prendre congé de Jeffrey ne fut pas évident, mais il finit par retourner chez lui. Dès qu'il eut disparu de ma vue, je me tournai vers Jessie, crochetai un doigt à la ceinture de son jean et le tirai vers moi.

— Viens là, murmurai-je.

— Où ça ?

— Dans mes bras.

Il passa un bras autour de mon cou, empoigna ma nuque, joua avec mes cheveux. Je mordis sa lèvre, les mains sur sa taille glissant sous son t-shirt, remontant le long de sa colonne vertébrale jusqu'à m'accrocher à ses épaules.

Je me penchai pour l'embrasser, m'arrêtai à l'orée de ses lèvres.

— Est-ce que tu me pardonnes, Birdie ?

— Est-ce que j'ai des raisons de m'inquiéter, Cass ?

Je secouai la tête.

— Jamais plus, lui promis-je.

— Alors oui, je te pardonne.

Je l'embrassai. Comme cette première fois, au bout du ponton de Naples Pier, avec cette même émotion, ce même sentiment d'absolu. Je l'embrassai comme un gamin, comme un amoureux, comme un homme.

Il me fit reculer jusqu'à la maison et je montai les quelques marches de la terrasse en reculant, j'en percutai un mur. Je le laissai me dévorer, faire courir ses mains partout sur moi, déboutonner mon pantalon, ouvrir le bas de ma chemise, caresser mon ventre, faire couler une main obsédante entre mes cuisses.

— Tu vas garder ton flingue ?

Mon flingue ? Quoi... Ses doigts s'enroulèrent autour de moi et je ne compris plus que ça – ce toucher-là. Ce désir...

— Parce que je dois te dire...

Il me mordit la mâchoire, m'envahit de sensations.

— ... que ça m'a toujours excité.

Je lançai le bras sur la droite pour ouvrir la baie vitrée et le traînai à l'intérieur.

Il était nu quand nous atteignîmes la chambre. J'avais encore tous mes vêtements, même mon holster.

Je tombai sur le lit, Jessie grimpa sur moi, baissant juste assez mon pantalon pour libérer ce qui l'intéressait. Et moi, je me laissai faire – tellement heureux de retomber dans cette folie avec lui. Dans cette passion, cet amour un peu dément que nous avons toujours partagé.

Ses sacs, ses vêtements, envahissaient la chambre. Son odeur était partout sur moi. Et il me touchait. Me touchait encore.

Des caresses.

Son visage, son regard, son corps juste parfait, juste pour moi. Et puis je fus au fond de lui, au chaud, à l'étroit. Sur le point de basculer.

— Mon amour, gémit-il.

Il croisa les bras derrière la tête, chavira la tête et ondula. Bon Dieu, qu'il était beau ! Ses cuisses m'encerclaient, son corps était une douce prison.

Mourir.

Non, revivre.

Pour lui.

Par lui.

— Bon sang, Jessie, grondai-je quand il accéléra.

Il allait m'avoir trop vite.

Il se pencha subitement sur moi, s'accrocha à la tête du lit, continua de nous malmenner, de nous tuer de plaisir, ses lèvres si près des miennes.

— Est-ce que tu m'aimes ? grogna-t-il.

Je me cambrai, la main accrochée à sa cuisse.

— Bordel, m'étranglai-je. Tu poses vraiment la question ?

— Réponds, exigea-t-il, autoritaire.

Je me redressai, l'embrassai sauvagement et le renversai sur le dos. Je m'enfonçai en lui, plus fort que jamais. Il glissa ses mains dans mes cheveux, s'y agrippa furieusement, la gorge offerte à mes baisers.

Je l'aimais plus que n'importe quoi. Que n'importe qui.

Je l'aimais chaque jour avec plus d'intensité.

Plus de couleurs.

Les couvertures volèrent, ses cris me rendirent fou, son corps était ma démente.

Lorsque la fin nous happa, interminablement, une pensée me traversa comme un éclair.

*Tu fais de moi un homme, Jessie.*

*Un homme bien.*

### Jessie

Quand Lou Harper fut exécuté, un jour de grand soleil, près de trois ans plus tard, ce fut comme perdre quelque chose, sans savoir quoi. Dans ma mémoire, j'avais le souvenir d'un homme imbu de lui-même et arrogant. Mais quand je fermai les yeux, ce matin-là, à onze heures trente, je ne vis que le regard d'une

personne terrifiée. Il était parti, repentant. Et dans un sens, c'était plus important que des excuses. Le savoir ne soulagerait personne, à part peut-être Bérangère, mais elle avait depuis longtemps tourné les talons pour vivre une autre vie, loin de celle-ci.

Je notai cette vision avec les autres, dans un de ces carnets que j'avais recommencé à remplir et que Cassandra rangeait dans le coffre-fort de notre bureau. Il les mettait à l'abri parce que plus d'une page parlait de ses enquêtes et je ne pouvais vraiment pas omettre les détails qui me traversaient l'esprit chaque fois qu'il évoquait une affaire ou une autre – ou que Shawn m'en parlait – quand ce n'était pas Jo ou Did. Ou même Arianna.

Avec l'âge, le temps, mon don s'était encore affiné. Je pouvais les aider, c'était certain, mais pas sans douleur. Je préférais laisser mes visions s'exprimer quand je travaillais à l'association d'aide aux victimes d'agression et à leur famille. Ou quand je rendais visite aux enfants hospitalisés. Ou encore lorsque nous étions en famille, comme aujourd'hui, autour de la table de jardin trop petite pour tout le monde.

Heureusement que nous avons déménagé parce que je me demandais comment nous aurions accueilli tout le monde. Nora, son gros ventre, et son futur mari – Julian ; un caricaturiste qui travaillait pour un quotidien de Naples. Pedro et sa nouvelle épouse, Pearl, qui portait si bien son prénom. Shawn et sa fille, Aida, de deux ans – qu'il élevait seul après que sa compagne avait fichu le camp. Je lui avais proposé de la retrouver, mais il préférait l'ignorer. Devon, qui coupait la viande sous le regard critique de Pedro. Dante Gramm et sa femme, Judith. Did Lord et sa belle moitié brune – Clara. Et Jo Franklin accompagné du bel Alain, pour qui j'avais un faible plus que marqué, ce qui agaçait Cassandra. Mais je ne pouvais tout simplement pas ignorer cette timidité et son manque total de confiance en lui, caché derrière des yeux d'un bleu profond qui mangeaient son visage.

Cassandra me rejoignit à la cuisine où je récupérais plusieurs bières et autant de verres. Il se plaqua contre mon dos, posant les mains sur mes hanches.

— Si tu continues à regarder ce type, je vais vraiment me foutre en boule, grogna-t-il à mon oreille. Et je te garantis que tu n'en as pas envie.

Je ris en le poussant.

— Je voudrais lui éviter...

— Mais quelle idée de vivre avec un putain de type omniscient, bordel ! s'énerma-t-il.

Je décapsulai les bouteilles de Bud et les lui tendis.

— Tu t'en plains ?

Il inclina le visage sur le côté – m'observant en fronçant les yeux. Il était magnifique quand il était en colère.

— J'y réfléchis, figure-toi !

— Depuis quand ?

— Depuis que Franklin a décidé de nous coller Alain dans les pattes !

— Tu es jaloux ?

Il ricana. Je souris.

— Je suis prudent, rectifia-t-il.

— Tu es surtout con.

— Merci !

Nous nous fîmes héler quand nous revînmes avec les bouteilles des uns et des autres.

Les discussions étaient animées, les rires bruyants, les amitiés toutes là. La famille. Tous ces autres qui nous entouraient et qui devenaient une partie de nous-mêmes.

Un peu d'eux.

Un peu, oui.

Une image de bonheur.

Sensation de plénitude.

Et le sentiment que tout était enfin là, devant moi.

Je m'assis près de Cassandra qui s'engueulait avec Shawn pour une histoire d'entraînement au stand de tir. Je m'appuyai contre le dossier de ma chaise, une main sur sa nuque, jouant avec ses cheveux bruns, me plaisant à regarder sa peau briller sous les rayons de soleil.

Peut-être que l'on me parlait, mais je n'écoutais plus rien. Je me coulais dans cette journée, cherchant juste à ressentir chacun d'eux comme les pièces d'un puzzle dont on formait l'ensemble – nous tous réunis.

Aujourd'hui, tout était vraiment pardonné.

— *Agent du FBI ? avait ri Cassandra.*

*Nous n'avions pas encore seize ans et, assis sur l'une des plages de Naples, je racontais ma dernière vision. Cassandra secouait la tête, comme si tout ce que je lui disais n'était, pour une fois, que pure invention de ma part.*

— *Je serai donc agent du FBI à Memphis, dans le Tennessee ? Et toi ? Tu fais quoi dans tout ça ?*

— *Je travaille pour une association.*

— Chouette.

— Et je t'aide sur des enquêtes quand je vois certaines choses.

— Vraiment ? rit-il. Et est-ce que tu vois...

Il se jeta sur moi et me renversa sur le sable, plaquant mes bras au-dessus de ma tête.

— ... ça ?

— Je vois que tu as un grain, Cass.

— Un grain de toi.

— Un grain tout court.

Il m'embrassa, redevint sérieux, réfléchissant à tout ce que je venais de lui apprendre.

— Et tu m'aimeras toujours ? voulut-il savoir.

— Bien sûr que je t'aimerai.

— Autant que maintenant ?

— Plus encore.

Il secoua la tête, frotta son nez contre le mien.

— C'est impossible.

— Je te jure que si.

— Si je t'aime plus, Birdie, je vais en mourir.

Et, alors que la journée s'éternisait, devenant un souvenir, quelque chose que nos mémoires garderaient longtemps, une pensée me traversa comme un éclair.

*Je suis exactement là où je dois être.*

*Exactement à ma place.*

# Dix Instants de toi

\*\*\*\*\*

« C'est impossible, dit la Fierté ;  
C'est risqué, dit l'Expérience ;  
C'est sans issue, dit la Raison ;  
Essayons, murmure le Cœur. »

William Arthur Ward

## Premier Instant – Avoir huit ans...

*Jude*

J'étais caché derrière la porte de la chambre de mes parents, un œil dans l'embrasement. Depuis que mon père avait eu son accident, je n'arrivais plus à l'approcher. Avant c'était simple, je n'avais qu'à courir dans sa direction et il s'accroupissait pour que je saute sur son dos, les bras autour de son cou. Il sentait presque toujours l'essence, le gaz des moteurs de ces voitures qu'il lançait à toute vitesse sur le circuit. Au moment des courses, j'étais toujours la dernière personne qu'il regardait avant de mettre son casque et, après avoir franchi la ligne d'arrivée, la première vers qui il levait les yeux. Lorsqu'il s'extirpait de l'habitacle d'un geste souple, je me retenais pour ne pas me précipiter vers lui, tout de suite. Peu importait qu'il gagne ou qu'il perde, il restait mon héros. Ce n'était pas grave, s'il ne montait pas sur le podium, s'il ne sabrait pas le champagne pour en asperger tout le monde. Ce n'était pas grave... Parce que la course suivante, il aurait de nouveau ce regard brillant en sortant de sa caravane, dans sa combinaison, et qu'il nous prendrait dans ses bras, maman et moi, avant de se diriger d'un pas tranquille vers la piste.

À l'hôpital, là où nous étions restés plusieurs mois après son accident, j'avais entendu grand-mère pleurer, la main de papa entre les deux siennes. Je n'aurais pas dû être là. Je n'aurais pas dû, non, mais j'avais commencé à me cacher partout pour entendre ce qu'on taisait quand j'étais dans les parages.

— Est-ce que ça en valait le coup, Kyle ? avait sangloté Granny Ileana.

— Oui, maman, avait dégluti mon père. Même maintenant, ça en valait le coup.

Je ne sais pas vraiment de quoi ils discutaient, mais la voix de papa était celle qu'il prenait quand il parlait de voiture, de son cœur qui battait trop vite, comme s'il cherchait à sortir de sa poitrine. Il disait que c'était comme tomber amoureux, que les battements montaient tellement dans les tours qu'il ressentait le besoin de passer à la vitesse suivante, pour reprendre le contrôle.

Aujourd'hui, il se déplaçait dans un fauteuil roulant et les médecins disaient qu'il ne pourrait plus marcher.

Il pouvait encore rouler...

Peut-être que ça suffirait, non ?

Un œil encore dans l'entrebâillement de la porte, j'observai ma mère l'aider à s'installer dans le lit, parce qu'il était fatigué. Elle leva ses jambes avec douceur et les cala sous le drap, tendrement, avant de s'allonger à ses côtés, la tête sur son épaule.

Elle y arrivait, elle. À s'approcher.

Moi j'avais peur, comme si quelqu'un avait pris la place de mon père. Quelqu'un que je ne connaissais pas du tout. Il souriait, c'était vrai. Il riait même de temps en temps. Lorsqu'il ne gémissait pas quand madame Haros, notre voisine, venait pour ses séances de kinésithérapie. Elle était gentille, Monica Haros. Elle me disait toujours de venir chez elle, qu'elle allait préparer des gâteaux, que j'allais rencontrer son fils Nikola, qu'il avait le même âge que moi.

Mais je secouais seulement la tête et recommençais à regarder mon père, de loin, attendant quelque chose que nous n'aurions plus jamais.

Une main s'abattit sur mon épaule et je sursautai. Je me retournai vivement et tombai sous le regard perçant de Granny Ileana.

— Pourquoi ne rentres-tu pas dans la chambre, Jude ?

Je haussai les épaules.

— Papa est fatigué.

— Je pense qu'il serait content si tu allais passer un moment avec lui.

— Il est avec maman.

Granny soupira en me fixant.

— Tu es en colère et c'est normal.

— Je ne suis pas en colère.

— Non ?

— Non.

Elle ne parut pas me croire.

— Alors pourquoi ne parles-tu plus à ton père ?

Une boule se forma dans ma gorge et je ravalai mes larmes en passant devant Granny. Je longeai le couloir et descendis les escaliers. Elle me suivit dans la cuisine où j'ouvris le frigo après lui avoir lancé un regard pour lui demander la permission. Elle se contenta de hocher la tête en soufflant plus fort. Je ne me sentais pas chez moi dans cette maison, ni dans cette ville. Même me servir un verre d'eau, je ne le faisais que si j'étais certain d'en avoir le droit.

— Et si tu allais rendre visite à Nik ? me demanda distraitement Granny, en replaçant l'une des barrettes de son chignon.

Je me remplis un verre d'eau et jetai un coup d'œil par la fenêtre. La neige

recouvrait le toit des maisons.

— Je ne sais pas.

— Jude... Tu vas reprendre l'école dans une semaine, ce serait bien de connaître quelqu'un, non ? Et Nik est gentil.

Elle n'allait pas dire le contraire.

— Alors ? insista-t-elle.

Je baissai les yeux vers mes chaussures, elle en profita pour me tendre mon manteau, mon bonnet et mon écharpe. Puis elle attrapa une boîte de cookies et me la mit d'autorité dans les mains.

— Allez, sors d'ici.

Je me dirigeai d'un pas lourd vers l'entrée. J'enfilai mon blouson, négligeant le reste et ouvris la porte.

Je descendis les marches en jetant un coup d'œil vers la rue. Des enfants fabriquaient un bonhomme de neige. Mes pieds s'enfonçaient dans l'épaisse couche de blanc et chacun de mes pas grinçait, il était difficile d'avancer. Je longeai la barrière du jardin jusqu'au trottoir et fis quelques pas avant de tourner dans l'allée du voisin.

Ici, il y avait un ballon et un panier de basket. Des vélos appuyés contre le mur du garage, une balancelle sur le perron, des chaussures jetées en vrac à l'entrée. Il y avait des rires et des cris de l'autre côté de la porte ; loin du silence qui régnait dans la maison de ma grand-mère, depuis que nous y avons emménagé.

J'hésitai à frapper.

L'idée du regard que pourrait me lancer Granny si je rentrais maintenant me força à lever la main et à appuyer sur la sonnette.

La porte s'ouvrit une seconde plus tard, sur un garçon au sourire immense et aux boucles brunes masquant quelque peu des yeux verts pétillants. Je lui tendis la boîte de cookies, comme si ça pouvait tout expliquer. Il rit en la prenant.

— C'est toi, Jude ? me demanda-t-il, criant presque.

— Oui, répondis-je timidement, ma grand-mère m'a...

— Cool, me coupa-t-il en attrapant mon bras.

Il ne me laissa pas le temps d'en dire plus, il ne me laissa le temps de rien d'ailleurs. Il me tira à sa suite, ferma la porte du pied et passa dans la cuisine pour prévenir sa mère que nous montions dans sa chambre. Je vis à peine le sourire de madame Haros avant de me retrouver assis sur un tapis, le dos appuyé contre le lit, une boîte de cookies ouverte entre nous, alors que j'appuyais frénétiquement sur les touches d'une manette de jeux vidéo.

Il y avait des miettes partout sur la moquette.

Nos bouches étaient pleines.

Le rire de Nik rebondissait sur le mur comme des balles lancées à toute vitesse et il ne suffit que d'un après-midi pour que ma timidité disparaisse. De quelques heures pour que je souris de nouveau. D'une soirée, où le ciel s'assombrissait, pour que je recommence à rire.

Nous étions allongés sur le ventre, au milieu de son lit, en sens inverse, nos deux têtes penchées sur une BD que je ne connaissais pas.

Je n'avais pas vu l'heure filer.

Je n'avais pas vu cette journée se finir.

J'étais triste et puis, d'un coup, je ne l'étais plus.

J'avais envie de pleurer et puis, d'un coup, la peine devenait un peu de joie.

Je savais bien que lorsque je rentrerais chez Granny et que je retrouverais mon propre lit, les larmes reviendraient. Je m'assiérais encore dans les coins de la maison en cherchant mon père derrière ce corps blessé si loin de ce que j'avais connu.

Mais pour l'instant, j'étais un petit garçon de huit ans comme les autres. C'était simplement chouette.

— Regarde, me dit Nik.

Je rigolai en lisant ce qu'il me montrait. Il tourna la page en me faisant un clin d'œil.

— Lequel des X-Men tu veux être, Jude ?

Nos fronts se frôlaient.

— Wolverine.

— Pourquoi ?

Je haussai les épaules. Nik secoua la tête.

— Tu n'es pas assez méchant pour être Wolverine.

— Je peux être méchant, le contredis-je.

— Bien sûr que non.

— Bien sûr que si.

Nik me défia du regard, je plissai les yeux.

— D'accord, fit-il. Alors sois méchant, là, maintenant.

— Maintenant ? répétais-je.

— Oui, maintenant.

J'ouvris la bouche sans bouger. Nik rigola en tournant une nouvelle page.

— Non, dit-il en me jetant un coup d'œil. Toi tu seras Cyclope.

La porte s'ouvrit dans notre dos, se referma. Se rouvrit. Se referma de

nouveau. Alors que nous continuions à lire, nos têtes encore plus près, nos voix basses devenant des murmures, comme si soudain se parler était un secret.

Ce fut ce jour-là que Nik Haros entra dans ma vie.

Ce jour-là que tout changea.

## Deuxième instant – Avoir quatorze ans...

*Nik*

— Ton petit chéri n'est pas là ?

La voix de mon frère résonna dans mon dos. Je passai la tête par-dessus mon épaule pour le fusiller du regard.

— Va te faire voir, Lukas !

Il entra dans ma chambre, s'étala sur mon lit en écrasant au passage mes livres de cours. Je me mordis la langue pour ne pas l'envoyer au diable, puisque c'était tout ce qu'il espérait. Quand Lukas s'ennuyait, il devenait pénible. Et il s'ennuyait toujours le vendredi soir. Du moins, avant de rejoindre ses amis. Ce qui serait le cas dans quelques heures.

Je priai pour que Jude se dépêche. Moins je passais de temps avec mon frère, mieux je me portais.

— Et donc ? continua Lukas, de sa voix agaçante. Qu'est-ce que Jude et toi avez prévu pour cette soirée d'hiver ? Des câlins sous la couette ?

Je ne lui fis pas le plaisir de répondre. De toute façon, c'était la même rengaine depuis maintenant six ans. Depuis que Jude et ses parents avaient emménagé chez madame Evans, juste à côté. Depuis qu'il passait autant de temps, sinon plus, dans cette maison que dans la sienne. Des affaires à lui traînaient dans mon placard pour les nuits où il dormait ici. Parfois nos devoirs atterrissaient dans le sac de l'autre et c'était la course dans les couloirs du collège pour retrouver sa classe et récupérer mes exercices.

Je n'allais pas présenter mes excuses pour ça.

Je n'allais faire d'excuses pour rien, d'ailleurs.

Jude était mon meilleur ami, j'aimais passer du temps avec lui.

Même si ces derniers temps, il me cachait quelque chose. Je le savais parce qu'il avait une drôle de façon de me regarder. Avant de baisser les yeux, de peur que je le devine. Ça me mettait en colère. J'avais envie de le secouer, de lui crier dessus pour savoir ce qu'il gardait pour lui. Cette semaine, il avait même commencé à m'éviter. Ça ne m'avait pas calmé, bien au contraire. Quand je le voyais manger avec ses amis, Shelby et Juan, rire et rapprocher leurs têtes pour conspirer, je passais d'énervé à franchement furieux.

Après tout, j'étais là depuis l'accident de Kyle, son père. Je l'avais écouté quand il pleurait. Nous nous cachions sous le drap, juste éclairés par une lampe de poche, et il me racontait comment c'était de vivre au rythme des courses automobiles, toujours à cent à l'heure. Comment son père lui manquait et que sans ses jambes c'était une part de cet homme qu'on lui avait arraché. Comment sa grand-mère lui faisait peur, mais au fil des semaines il avait appris à aimer cette froideur qui ne cachait que plus de tendresse. Comment il avait peur des accidents qui rendaient différents.

Qu'est-ce qui avait changé ces derniers temps ?

Je jetai mon stylo sur mon bureau et renversai la tête en faisant pivoter ma chaise. Lukas était toujours là, dans son jean et sa chemise noire, ses cheveux bruns éparpillés autour de son visage. Il jouait avec une feuille que j'avais écrasée dans mon poing et la jetait d'une main à l'autre, comme une balle.

— Tu n'as pas autre chose à faire ? m'agaçai-je.

— À part emmerder mon frère ? Non, rien pour l'instant.

Je grinçai des dents.

Je détestais avoir quatorze ans ! Même si j'allais en avoir bientôt quinze. Mais là encore, ce n'était pas le bon numéro. Je voulais avoir seize ans, franchir cette barrière invisible contre laquelle je butais trop souvent. Celle qui séparait l'enfant de l'adulte. Et si l'adolescence était quelque part au milieu, ce n'était pas si important. Mes parents me regardaient comme si j'étais un œuf à couvrir. Lukas avait eu seize ans quelques mois plus tôt. Depuis il faisait tourner ses clefs de voiture autour de son doigt, sortait tard le soir, bossait dans un petit restaurant, commençait à parler université et options, avenir et séjour au ski entre amis.

Moi j'étais bloqué à Helena, au cœur du Montana, avec mes devoirs de maths et mon meilleur ami qui était devenu soudainement mystérieux.

Ou pas si soudainement.

Ou bien n'était-il pas si mystérieux que ça.

Ça me rendait dingue !

Je m'apprêtais à répliquer une remarque bien sentie à Lukas lorsque ma mère m'appela du bas des escaliers.

— Nik ! Jude est là !

En une seconde j'étais debout, en deux je dévalais les marches pour sauter devant lui à la troisième, sourire aux lèvres. Avec ses cheveux châtain toujours trop longs, ses yeux d'un marron foncé et son air un peu timide, il ressemblait encore au petit garçon qui avait frappé chez nous, il y avait des années.

Sauf qu'aujourd'hui il n'était pas triste. Seulement nerveux.

Mon sourire s'effaça.

Il se tordit les mains.

— Quoi ? demandai-je, en jetant un coup d'œil à ma mère.

Elle s'en allait déjà vers la cuisine, un peu trop vite il me semblait. À croire qu'elle savait quelque chose que j'ignorais. Ma mère passait pour une diseuse de bonne aventure, quand elle commençait à vous « analyser ». Elle disait que son travail de kiné l'avait rendue tellement proche des gens qu'elle les comprenait facilement.

En ce qui me concernait, il fallait me dire les choses clairement, je n'étais pas vraiment fort pour deviner quoi que ce soit.

La preuve.

Si ça avait été le cas, j'aurais su ce qui rendait mon meilleur ami, la personne de qui j'étais le plus proche sur cette terre, aussi fébrile. On aurait dit que Jude allait exploser à tout moment. Encore plus quand Lukas descendit les escaliers et lui tapa sur l'épaule en nous jetant : — Alors les amoureux ? Comment ça va ?

Jude rougit violemment et me tourna le dos pour monter jusqu'à ma chambre. Je frappai Lukas à l'épaule, avant de le suivre. Mon frère explosa de rire et recommença à faire ce truc que je détestais : tourner ses clefs de voiture autour de son doigt.

Je claquai la porte plus fort que je l'aurais voulu et j'entendis mon père me rappeler à l'ordre. Je grimaçai en chavirant sur le lit, les bras croisés derrière la tête. Jude m'imita un instant plus tard, regardant par la fenêtre la neige tomber.

Moi, c'est lui que je regardais. Son silence que j'écoutais. Et cette distance que je ressentais.

Je soupirai.

— Tu le fais encore, Jude, marmonnai-je.

— Quoi ?

— Rien dire, lui répondis-je sèchement, en haussant les épaules. Je vois bien que quelque chose ne va pas, tu sais. Je ne suis pas né complètement aveugle.

Il se redressa aussitôt et s'assit sur le bord du matelas, les coudes sur les genoux, en me tournant le dos.

Je m'appuyai contre la tête de lit et croisai les bras, me sentant de nouveau en colère. J'étais sur le point d'exploser lorsqu'il ouvrit enfin la bouche.

— Tu te souviens de la fête de Carla ? me demanda-t-il.

Très bien, même. C'était quatre mois plus tôt, il faisait encore beau et ses parents nous avaient laissés dormir dans leur chalet, au milieu des montagnes,

près d'un lac où nous avions tous plongé.

J'avais embrassé Daisy et j'avais trouvé ça inoubliable. Je me rappelais parfaitement sa langue s'entortillant autour de la mienne. C'était tellement étrange que j'avais d'abord reculé avant de me rendre compte que, finalement, ça me donnait des frissons à des endroits dont les noms me faisaient encore rougir.

— Oui, répondis-je, en me raclant un peu la gorge.

Jude avait la tête baissée et jouait avec les manches de son pull. Ses épaules, moins frêles qu'avant, s'étaient affaissées, comme s'il portait le poids de la terre entière et qu'il allait finir par être écrabouillé au sol.

Il se ratatina tellement sur lui-même qu'il aurait pu devenir le tapis, à ses pieds.

— J'ai embrassé quelqu'un à cette soirée.

— Quoi ? hurlai-je aussitôt.

Je bondis du lit, surexcité, et me plantai devant lui.

— Mais pourquoi tu n'as rien dit ? m'écriai-je. Je t'ai bien parlé de Daisy ! Bon sang, Jude, je suis en pétard. Tu es vraiment... Laisse tomber, dis-moi plutôt quelle fille tu as embrassée ? Lara ? Non, pas Lara, tu la supportes à peine. Shelby, alors ? Tu l'adores, et vous êtes toujours ensemble... Non, pas Shelby, elle n'était pas là, alors... Ah si ! Lou, tu l'aimes bien aussi, vous suivez les mêmes cours de biologie, non ? Attends, mais hier tu n'étais pas avec G...

— Steve, me coupa-t-il soudain, en redressant la tête. C'était Steve.

Ses yeux étaient pleins de larmes ; l'une d'elles dévala le long de sa joue. Cette perle de chagrin, presque insignifiante, me percuta bien plus que le nom qu'il venait de prononcer.

Steve.

D'accord, alors ce serait Steve, s'il le voulait.

Je pris une grande respiration devant son visage tout chiffonné, le même que ces nuits où il était encore réveillé par les cauchemars de l'accident de son père. D'habitude, je passais un bras autour de ses épaules. Mais tout de suite, il était trop tendu et il me regardait comme si, d'un instant à l'autre, j'allais lui coller un coup de poing dans le nez.

— Ce n'est pas le choix que j'aurais fait, lui dis-je, doucement.

Il rit, en s'essuyant les yeux.

— Sans blague ?

— Non ! ris-je. Ce que je veux dire, c'est que si tu embrasses un mec, okay. Mais Steve ? Pourquoi pas Lee tant que tu y es ! Non, mais Angelo, lui d'accord.

Ou Cam, à la rigueur. Et là je ne parle pas de moi, parce que je suis franchement canon, tu remarqueras... Aïe !

Jude me frappa avant de se rallonger à côté de moi, appuyé sur un coude. Je me tournai sur le flanc pour lui faire face. Un sourire étirait ses lèvres. J'adorais quand il le faisait. Les sourires de Jude, ils étaient comme du feu en plein hiver. Les flammes, de l'orange et du bleu, un plaid pour se pelotonner et ne rien faire. Juste être ensemble, tous les deux.

— Tu ne m'en veux pas ? me demanda-t-il à voix basse.

— Si, avouai-je.

Il baissa de nouveau les yeux.

— De ne pas me l'avoir dit tout de suite, idiot, ajoutai-je. Tu n'aurais pas dû avoir peur.

— J'ai encore peur, Niky.

— Pourquoi ?

— Et si tout le monde me déteste ? Si *toi*, tu me détestes ?

Qu'est-ce que ça pouvait faire aux autres « qui » il embrassait. Si j'entendais quelqu'un lui dire quoi que ce soit, il aurait affaire à moi... Je haussai les épaules. Après tout, personne ne pourrait détester Jude très longtemps.

Il plia un coude sous sa joue et laissa tomber sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux, avant de les rouvrir.

— J'arrêterai de dormir ici, si tu veux, fit-il avec précaution.

— Pourquoi ça changerait ?

— Parce que je suis différent.

— Tu sais ce que dit ma mère ? souris-je. L'ordinaire, c'est ennuyeux. Et puis tu te souviens ? On s'est fait une promesse.

Il se contenta de me regarder sans répondre, ses mèches châtaines encadrant son visage à la peau hâlée. Il se souvenait lui aussi, de notre pacte.

Nous avons fait perler une goutte de sang avec une aiguille, nous nous étions même craché dans la main avant de les serrer l'une contre l'autre en répétant ce que nous avons écrit sur un morceau de papier.

Nous avons douze ans et si ça avait pu paraître ridicule par la suite, aujourd'hui, ce n'était plus le cas.

Comme des années plus tôt, comme si nous l'avions mémorisé pour nous en souvenir ce soir très exactement, nous murmurâmes cette vieille promesse...

*Je promets de ne jamais m'en aller sans revenir.*

*Je promets de toujours être là.*

## Troisième instant – Avoir seize ans...

*Jude*

J'aurais dû écouter Nik. Il avait eu raison, une fois de plus. Laniel n'était qu'un enfoiré !

UN ENFOIRÉ !

Je détestais pleurer. Je pleurais pourtant pour ce connard.

CE CONNARD !

Je passai une main devant mes yeux en conduisant ma vieille bagnole déglinguée que j'adorais et que j'avais eue pour mes seize ans. Pour ce que ça m'avait servi ! Maintenant j'étais capable d'aller jusqu'au Rialto où je l'avais trouvé la bouche collée à celle d'un mec blond platine qui ressemblait à une mauvaise caricature. Le salaud.

LE SALAUD !

Bien sûr Laniel m'avait couru derrière en me jurant que ce n'était pas ce que je croyais. Comme si j'avais besoin d'autre explication alors que sa langue était en train de racler la gorge d'un autre.

Je tapai de toutes mes forces sur le volant et freinai bruyamment devant le feu, juste pour le plaisir de faire un peu de bazar. Le vieux, dans la voiture à côté, me jeta un regard désapprobateur. Je résistai à l'envie de baisser ma vitre et de lui demander d'aller se faire voir. Je préfèrai encore accélérer dès que le feu passa au vert.

Vingt minutes plus tard, je me garai devant chez moi et sans passer mon manteau, me rendis aussitôt chez Nik. J'aurais pu rentrer chez moi, claquer la porte et dire que Laniel n'était qu'un sale con. Mes parents seraient venus me consoler et Granny m'aurait apporté l'un de ses légendaires bouillons de poule. Mais tout de suite, je ne voulais qu'une seule chose : m'enfouir dans le lit de Nik, sous les couvertures, et pleurer, hurler, taper son oreiller.

Je ne frappai pas. Je le faisais encore de temps en temps, mais c'était de plus en plus rare. Aujourd'hui, je me contentai d'entrer en lançant mes chaussures sur le paillason. Je reniflai lorsque Monica et Andréas, les parents de Nik, passèrent un œil par la porte de la cuisine. Ils n'ouvrirent pas la bouche et me laissèrent monter sans rien ajouter, se lançant seulement un regard de connivence qui

voulait clairement dire qu'eux aussi se doutaient que je débarquerais un jour ou l'autre dans cet état. Parce qu'un pauvre con m'avait trompé.

UN PAUVRE CON, OUI !

Ça ne surprenait personne à part moi, évidemment.

Nik ne sursauta pas quand j'entrai dans sa chambre. Il ne détourna pas les yeux de son écran de télévision ; il regardait l'une de ces séries débiles où l'on devinait qui était le tueur après quelques secondes à peine. Quel intérêt ?

Il était assis en tailleur sur son lit, je le poussai un peu pour glisser sous les couvertures, la tête dans un oreiller. C'était ici que j'avais pris l'habitude de pleurer, de déposer mes peines, de parler du passé, de plus tard, de mes peurs. De dire ces choses qu'on ne pouvait confier qu'à un ami, qu'à cette personne qui vous complétait et qui, parfois, vous comprenait mieux que vous-même.

— Je te l'avais dit, marmonna Nik.

Je lui donnai un coup dans la jambe, il ne broncha pas. Évidemment, à seize ans, Nik devait mesurer un mètre quatre-vingt-deux, pesait au minimum soixante-dix kilos. Il courait tous les jours, jouait dans l'équipe de basket du lycée et sortait avec la plus populaire des pom-pom girls. C'était un vrai cliché à lui tout seul !

— Un ami me consolerait au lieu de jouer à monsieur je-sais-tout, lui fis-je remarquer. Personne n'aime les je-sais-tout !

Il ricana.

— Un ami te préviendrait avant que tu te fasses avoir. Eh, attends ! Mais c'est ce que j'ai fait, non ?

Il adorait avoir raison, il se foutait bien que je sois blessé. Pour lui c'était juste un *petit* mal pour un très *grand* bien.

— Fous-moi la paix, Nik.

Il tira la couverture pour me découvrir et me jeta un coup d'œil. Ses yeux étaient d'un vert que les années avaient rendu plus foncé, son visage s'était débarrassé de ses derniers airs poupins, ne laissant que des traits masculins que je trouvais magnifiques. Même si je ne lui dirais jamais.

— Ne pleure pas pour ce type, me lança-t-il sur un ton autoritaire. Il ne mérite même pas une larme. Ce n'est qu'un manipulateur et un profiteur. Forcément il t'a vu arriver à des kilomètres avec ta gueule d'ange.

Il renifla, dédaigneux, et éteignit la télé. Il jeta la télécommande en se levant et ôta son t-shirt d'entraînement pour en passer un plus propre. Dès que j'aperçus la peau brune de son torse, je m'enfouis de nouveau sous la couette en déglutissant.

— Laniel est beau, jetai-je.

Pour oublier que Nik l'était davantage et d'une façon qui me touchait bien plus.

Le silence me répondit. Je passai un œil par-dessus le drap, le regard de Nik s'était fait dur.

— Ouais. Eh bien peut-être qu'il est beau.

— Et il est gentil.

Cette fois-ci, Nik m'arracha la couverture et la balança de l'autre côté de la pièce. Avant de me pointer du doigt, furieusement.

— C'est un con suffisant !

— Il était adorable, le provoquai-je parce que je savais que ça le mettrait en rogne.

— C'est un sale prétentieux !

Il avait raison.

— Peu importe, soupirai-je. Que ce soit Laniel ou un autre, tu ne les aimes jamais.

Il haussa les épaules devant l'évidence.

— Tu devrais en attendre un qui en vaille la peine, Jude.

— C'est ce que tu fais toi, peut-être ? Attendre ?

— Je ne m'effondre pas chaque fois qu'une fille me tourne le dos.

Qui était suffisant et prétentieux à présent ?

— Parce que c'est toujours toi le salaud, dans l'histoire, m'énervai-je.

Il me tira hors du lit et je le suivis sans me poser de questions. Il récupéra ses clefs et, en me faisant un clin d'œil, les fit tourner autour de son doigt. Je ne pus réprimer mon sourire. Il avait tellement attendu de pouvoir le faire que, maintenant, il ne pouvait plus s'en empêcher.

— C'est mieux, approuva-t-il en me poussant hors de la chambre.

— Où est-ce qu'on va ?

— Tu verras.

Je passai mon manteau et lui le sien, j'attrapai l'une de mes écharpes qui traînaient à l'entrée et la nouai autour de mon cou en m'emparant avant lui du bonnet noir de Nik, son préféré. Il soupira, mais me le laissa et en prit un autre. J'enfouis mes mains dans mes poches et nous passâmes à la cuisine embrasser ses parents.

Deux minutes plus tard, nous étions dans le vieux pick-up de Nik en route pour je ne savais où. Ce n'était pas important. La musique jouait tranquillement, le chauffage réchauffait l'habitacle et les lumières de la ville ressemblaient à des lucioles en pleine nuit.

— Tu me détestes, Niky ?

Il garda les yeux sur la route.

— Je t'adore.

Je souris et observai le faisceau des lampadaires venir éclairer son visage. Sans lui, je ne sais pas comment j'aurais pu surmonter l'accident de mon père. Si je n'avais pas vu Nik s'approcher de lui sans une hésitation, je n'aurais sans doute plus vu, derrière le regard de mon héros de père, ce que j'y avais toujours aperçu. Ces flammes que son handicap ne lui avait jamais enlevées. Et même s'il ne pouvait plus faire de course automobile, ça ne l'avait pas empêché de reprendre le volant, de faire de la vitesse sur les circuits, même quand ils étaient vides et que les spectateurs étaient absents des gradins.

Il le faisait pour un peu d'adrénaline.

Avec Nik, nous l'accompagnions souvent, chrono en main. Le regardant filer, son bolide vrombissant.

Au début, ça avait été horrible de se dire qu'il pourrait si facilement avoir un autre accident. Mais son bonheur, juste après, avait eu raison de toutes nos craintes.

L'horloge de la voiture indiquait près de minuit, il neigeait dehors.

À l'instant où Nik se gara à Canyon Ferry Lake, là où nous venions l'été nous baigner, faire du bateau, de la randonnée, j'avais déjà oublié Laniel. Il n'était que le vague souvenir d'un type qui en avait embrassé un autre. Parce que, même avec le froid, même avec des températures glaciales qui gelaient mes doigts, venir ici me rappelait toujours les années passées. Les jours heureux.

Les mains dans les poches, nos têtes enfouies dans nos épaules, nous marchâmes pour prendre un peu de hauteur et admirer le lac, les eaux calmes qui miroitaient sous les rayons de lune, le reflet des étoiles qui éclairaient la surface.

Nous nous assîmes, moi les genoux remontés contre ma poitrine, lui une jambe étendue, l'autre repliée.

Je soufflai.

Nik siffla doucement l'air de la musique qui passait à la radio, juste avant qu'il ne coupe le moteur.

— C'est vrai que je ne les aime pas, tes petits amis, m'avoua-t-il.

Je quittai le paysage des yeux pour me tourner vers lui.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, dit-il. Ça m'énerve de te voir avec eux.

— Tu es jaloux, m'étonnai-je.

Il se racla la gorge.

— Peut-être un peu, dit-il d'une voix qui s'était faite tellement basse que j'aurais juré avoir rêvé.

Non, il l'avait bien dit et le reste s'effaça sous cette simple phrase. Il n'eut plus que ses mots, et son regard incertain. Je souris et me détournai pour ne pas qu'il voie à quel point j'étais soudain bien trop heureux.

Mais c'était Nik et il s'en aperçut très bien.

— Pas la peine de prendre cet air satisfait, marmonna-t-il. Tu es jaloux de mes copines aussi, je te signale.

— Alors là, ça m'étonnerait ! ris-je. Elles m'agacent parce que ce sont toutes des idiots sans cervelle qui se pavanent à ton bras, c'est tout. Tout ça parce que tu sais mettre un ballon dans un panier.

— Hé ! s'offusqua-t-il. Je suis très doué au basket, figure-toi !

Je le poussai à l'épaule, il en fit autant.

— Tu es plus grand que la moyenne, Nik ! *Moi j'appelle ça de la triche génétique.*

— Eh bien *moi*, j'appelle ça des *caractéristiques physiques*, imbécile !

— Question de sémantique.

Nik pouffa.

— Depuis combien de temps tu attends pour placer ce mot ? se moqua-t-il. *Sémantique.*

— Plusieurs mois, rigolai-je. Eh ! Ce n'est pas si facile !

J'avais entendu notre professeur de littérature l'utiliser à plusieurs reprises, laissant la majorité des élèves dans le flou. J'avais fini par chercher une définition dans le dictionnaire, mais je n'avais pas le don de monsieur Hanoway pour parler avec des grands mots.

— Est-ce que ça va mieux ? me demanda Nik, tout à coup.

Il me fallut quelques secondes pour me rappeler de quoi il parlait. De qui.

— Ouais...

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Je gonflai les joues.

— Laniel m'avait dit qu'il serait au Rialto.

— Et il n'y était pas, c'est ça ?

— Si, il y était. Mais avec un autre, en train de l'embrasser, appuyé au bar. Il ne se cachait même pas, il se moquait bien que quelqu'un le voie ou non. Enfin, il ne s'attendait visiblement pas à ce que ce soit moi.

— Le salaud ! hurla Nik, tellement fort que le son se répercuta à l'infini.

Et nos rires suivirent, nous renvoyèrent leurs échos un moment. Avant que le calme ne revienne. Il ne fut pas pesant, il ne fut pas lourd. Il était léger, comme chaque fois qu'il nous entourait. Discuter avec Nik était aussi facile que de se taire. L'écouter, aussi simple que de lui parler.

Il y avait quand même une chose que je n'avais su lui dire. Pas parce que j'avais peur de l'avouer, mais plutôt par crainte de tout ce qui suivrait.

« *Je t'aime* ».

Pourtant quand il me regardait comme ça, avec ce sourire particulier et que nos épaules se frôlaient, je savais que, d'une manière ou d'une autre, il l'avait compris.

## Quatrième Instant – Avoir dix-huit ans...

*Jude*

— Jude ! appela mon père du rez-de-chaussée.

Je redressai précipitamment la tête et mon regard tomba aussitôt sur le réveil. Il indiquait dix-huit heures douze. Merde ! Le match de Nik commençait dans dix minutes et j'avais promis d'être à l'heure cette fois-ci. Je grimaçai ; je n'étais jamais à l'heure de toute façon.

J'éteignis mon ordinateur en plein acte entamé, mais loin d'être terminé, de ce que j'avais baptisé « mon futur chef-d'oeuvre ». C'était censé être une pièce de théâtre qui n'intéresserait sans doute personne et je n'étais pas certain de la finir un jour. Mais j'aimais ça, écrire. J'aimais jouer aussi, monter sur les planches de la petite scène du lycée et entrer dans la peau d'un personnage. Me détacher de moi-même avait quelque chose de jouissif et, parfois, de réconfortant.

Avant de descendre en vitesse, j'attrapai mon keffieh que j'enroulai autour de mon cou, cachant la chaîne que j'avais au cou depuis des années, depuis que Nik me l'avait offerte pour mon quinzième anniversaire. Puis je passai un manteau noir, un bonnet blanc et enfilai mes chaussures en ouvrant la porte à la hâte. Sur son fauteuil, mon père m'attendait, les mains recouvertes de gants épais. Ma mère et Granny Ileana étaient probablement déjà au gymnase avec Monica et Andréas ; et si Dieu m'en voulait, sûrement aussi Lukas. Le frère de Nik avait tendance à me taper sur le système depuis maintenant dix ans, mais je faisais attention de ne pas trop le montrer. À part quand je n'étais qu'avec Nik et que je pouvais tout dire.

Mon père donna plusieurs coups de bras pour faire avancer son fauteuil et j'ouvris la porte. Il glissa sur la neige, mais contrôla son dérapage jusqu'à ma voiture, comme il l'avait toujours fait. Du moins, si on omettait l'accident qui lui avait coûté ses deux jambes. Il n'eut pas besoin de moi, ni pour ouvrir la portière, ni pour se hisser sur le siège passager, ni pour balancer son fauteuil sur la banquette arrière. Je démarrai rapidement, arrivant un peu trop vite au feu vert. Au lieu de hurler, mon père se contenta de sourire.

— Rétrograde, me dit-il. Voilà. Maintenant, braque et accélère.

Je pris le virage en dérapant, il rit en même temps que moi lorsqu'une grand-

mère nous fit de grands signes, tapant un index sur sa tempe pour nous signifier que nous étions complètement fous.

Sans doute.

J'aimais rouler vite, j'avais ça dans le sang. J'aimais entendre mon père m'enseigner cette façon de conduire ; c'était un peu de son héritage qu'il me léguait. Même si ma mère nous aurait sûrement éviscérés tous les deux si elle avait été au courant. Sans parler de ce que nous ferait Granny.

Bien sûr, nous arrivâmes en retard. Et en nous faisant remarquer, évidemment. Je poussais mon père de toutes mes forces avant de grimper sur les cale-pieds de son fauteuil quand il dérapa devant la porte du gymnase, juste avant de rentrer dedans en provoquant un vrai vacarme.

Ma mère, assise près de Monica, de Shelby, et d'Andréas, secoua la tête en nous voyant. Je recommençai à marcher normalement, même si je sentais les yeux de Nik me brûler la nuque lorsque nous nous installâmes près de son coach, là où mon père avait sa place attitrée. Il ne pouvait pas vraiment crapahuter dans les gradins.

Un coup de sifflet retentit et le match repartit. Nik me lança un dernier coup d'œil peu amène et je me penchai sur l'oreille de mon père.

— Comme s'il ne savait pas que je n'ai jamais étudié le mot « ponctualité ».

Il rit.

— C'est un garçon plein d'espoir, sourit-il.

Plein d'autres choses, aussi. Dans sa tenue de basket, son brassard de capitaine autour de son biceps, ses épaules larges qui attiraient le regard des pom-pom girls, son sourire et ce talent pour mettre des points encore et encore, il était le parfait modèle de l'étudiant américain à qui tout réussissait. Beau, doué en sport, intelligent, populaire et avenant. Pourtant, j'étais certain de ne pas voir en lui la même chose que les autres. Pour moi il était bien plus que tout ça. Il était Niky.

*Mon Niky.*

Avec ses yeux clairs et ses cheveux noirs. Sa peau brune et son sourire qui avait une note différente lorsqu'il me le destinait.

Un coup d'épaule me fit tourner la tête. Shelby, son éternel chewing-gum à la fraise dans la bouche, m'adressa un clin d'œil avant de se pencher pour embrasser la joue de mon père.

— Bonsoir, monsieur Evans.

— Bonsoir, Shelby.

Elle passa un bras sous le mien et me chuchota à l'oreille :

— Nik était en rogne de ne pas te trouver avant le match. Il t'a appelé au moins six fois et a abandonné en disant quelque chose que je ne répéterai pas, mais qui incluait de la torture et du sang.

Je levai les yeux au ciel en attachant mes cheveux en catogan. Nik était toujours très imaginaire lorsqu'il était énervé. Je ne connaissais personne qui puisse le mettre plus en colère que moi. C'était même devenu un art, au fil des ans.

— Tu crois que je dois appeler l'US Marshall pour entrer dans le programme WITSEC<sup>9</sup> ?

Elle rigola en m'enfonçant son coude dans les côtes.

— Je crois que tu vas t'en sortir.

J'aurais plutôt dit que j'étais déjà foutu depuis un moment, alors au point où j'en étais... Si aimer Nik était la chose la plus merveilleuse qui me soit arrivée en dix-huit ans, c'était aussi la pire.

Ça me faisait rire, rêver, imaginer.

Ça me faisait pleurer.

Ça m'avait rendu fort.

Ça m'avait rendu faible.

Parfois j'avais l'impression que s'il était à mes côtés, je pourrais courir sans fin, sans jamais m'arrêter pour reprendre mon souffle.

À d'autres instants, j'avais la sensation d'être une ombre qui s'effaçait derrière lui et qui allait finir par disparaître.

Nik dribbla en courant, dépassa les défenseurs, se positionna et lança le ballon qui atterrit directement dans le panier. Mon père mit deux doigts dans sa bouche et siffla par-dessus les applaudissements. Les pom-pom girls lancèrent leurs cris de victoire et Nik se tourna vers moi en me faisant un clin d'œil.

Je mis mes mains en porte-voix et hurlai comme tout le monde, ce qui le fit rire. Il savait bien que sans lui, je n'aurais jamais assisté à ces matchs. Voir des types se passer une balle pour la faire entrer dans un filet suspendu à un panneau, ce n'était pas du tout mon truc.

— Je crois que ce garçon cherche à attirer ton attention, Jude, me dit mon père.

Il pointa du menton un blond, de l'autre côté du terrain, et j'inclinai la tête pour mieux le dévisager. Pas trop mal...

— Tu sais, continua mon père, tu ferais peut-être bien de suivre les conseils de Nik et ne pas te jeter à tête perdue dans une autre histoire...

Il s'arrêta en croisant mon regard et Shelby pouffa dans mon dos.

— Les conseils de Nik ne sont destinés qu'à me tenir éloigné de n'importe quel mec qui s'intéresse à moi. Et je ne vais sûrement pas écouter un type qui a un goût plus que prononcé pour les blondes. À croire que c'est la nouvelle collection à la mode.

Shelby me tapa sur le crâne.

— Hé ! s'offusqua-t-elle. Je suis blonde !

— Châtain clair, la reprîmes-nous en chœur, mon père et moi.

L'équipe de Nik gagna avec plus de dix points d'avance. Les hurlements devinrent assourdissants. Ma mère et les parents de Nik nous rejoignirent, leurs casquettes de supporters sur la tête et je manquai me moquer d'eux. Si je renonçai à le faire, mon air devait parler pour moi puisque Monica me donna un coup d'épaule.

— Tu détestes ça, n'est-ce pas ? s'amusa-t-elle.

— Je n'en suis pas encore là, mais ça risque d'arriver vite.

Surtout quand j'étais obligé de voir une jolie brune se jeter au cou de Nik, collant sa bouche sur la sienne.

Pourquoi m'infligeais-je ça, déjà ?

Ah oui, j'étais amoureux fou de mon meilleur ami. Rien d'étonnant, Nik passait son temps avec moi, préférait traîner dans ma chambre plutôt que d'aller au cinéma avec ses petites amies. Je n'avais pas souvenir d'un week-end où je n'avais pas dormi chez lui, et, lorsque je me réveillais et qu'il était près de moi, j'avais le sentiment que tout était à la bonne place. Il lisait par-dessus mon épaule quand j'avais un livre dans les mains, je l'écoutais me baratiner avec ses histoires de nouvelle technologie, processeur, et logiciel super performant. Il avait hérité l'amour de son père pour tout ce qui touchait de près ou de loin à l'informatique. Il passait son temps à démonter son ordinateur, le remonter, l'améliorer, baragouiner alors que, le mien sur mes jambes en tailleur, je laissais mes doigts courir sur le clavier, écrivant quelques répliques, une histoire, des mots que je n'osais pas dire.

Quand Nik me regardait, je me sentais exceptionnel. Ses yeux étaient chaleureux, ils avaient la couleur des émeraudes, parfois clairs parfois foncés, cela dépendait de la façon dont les rayons de soleil faisaient jouer ses iris. Sa peau, l'été, devenait encore plus brune. Ses cheveux étaient perpétuellement en désordre.

Il avait assisté à chacune de mes pièces de théâtre, depuis que je prenais des cours avec un professeur complètement fou. Il venait même voir les répétitions.

Je savais quand il était triste, je connaissais les expressions de son visage

quand il passait du bonheur à l'émerveillement, de la colère à la déception.

Je savais qu'il préférait dormir du côté gauche.

J'écoutais ses silences et, de temps en temps, ses hurlements.

Je le connaissais si bien que je pouvais énumérer ses sourires et ses peurs, comme s'ils m'appartenaient.

Si je l'aimais ? Bien sûr que oui. Il était mon meilleur ami.

Il était mon amour.

Je sortis discrètement du gymnase et filai vers la voiture, en plongeant le nez dans mon keffieh, les mains dans les poches, me laissant bercer par le murmure lointain des spectateurs.

— Tu t'enfuis déjà ! résonna sa voix dans mon dos.

Je sursautai et fusillai Nik du regard. Il vint se poser devant moi. Je le poussai à l'épaule, il en fit autant. Je le poussai plus fort. Il recommença aussi. Je jurai et me jetai sur lui, passant un bras autour de son cou, m'y appuyant pour le faire se courber. Il explosa de rire en essayant de se dégager. Il n'y arriva pas de suite. Je n'étais pas aussi grand, ni aussi carré que lui, mais je me défendais quand même... D'accord, il ne lui fallut pas plus d'une minute ou deux pour se défaire de moi.

Je rajustai mon manteau et m'appuyai contre le capot de ma voiture. Nik s'assit à côté de moi, tirant sur son écharpe pour se couvrir le plus possible. En dessous il portait encore sa tenue de sport, et des mèches de cheveux collaient à ses tempes.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandai-je.

— Je venais te chercher avant que tu ne décampes.

Il me connaissait bien.

Une seconde il appuya son épaule contre la mienne...

— Il y a une soirée chez Simon, ce soir. Pour fêter dignement notre victoire.

— Non, fis-je, catégorique.

J'aimais bien Simon, et même Randall et quelques autres de ses coéquipiers. Mais leurs fêtes, je ne m'y sentais jamais à l'aise.

— Allez, ça va être sympa.

Il se leva et se planta devant moi. Quand il me sourit, je clignai des yeux. Il sourit de plus belle, je gonflai les joues.

— Je déteste quand tu fais ça, marmonnai-je.

— Quand je fais quoi ?

— Tu sais très bien quoi.

— Non, je ne sais pas.

Bien sûr que si, sinon il ne serait pas là avec sa belle gueule et son visage incliné, son regard braqué sur moi comme une arme, attendant que je faiblisse un peu pour appuyer sur la détente.

— Je ne viendrai pas à cette fête, m’entêtai-je.

— On va s’amuser.

*Ouais...*

— *Toi* tu vas t’amuser, nuance.

Il me prit la main et je l’observai. Est-ce qu’il se rendait compte que tous ces gestes qu’il faisait étaient autant de joies que de douleurs ? Parce que j’aimais la sensation de ses doigts se refermant sur les miens. Mais je savais aussi que pour lui, ce n’était rien qu’un peu de cette tendresse qu’il savait si bien me donner.

— Allez, Jude, insista-t-il. J’ai envie de passer cette soirée avec toi, okay. On ne s’est pas vus de la semaine.

*N’importe quoi !*

Je ris.

— On s’est vus hier.

— À peine.

— Et avant-hier.

— Tout juste quelques minutes.

— Et ce matin...

— Ça va, je ne suis pas sénile, s’agaça-t-il.

Je haussai les épaules.

— Bon alors...

— Tu viens, ordonna-t-il.

— Non, lui balançai-je.

— Si, répliqua-t-il.

Nos regards s’arrimèrent l’un à l’autre avec la force d’un défi. Mais pas seulement. Dans ce regard-là il y avait la lueur du gamin de huit ans que j’avais rencontré, la détermination du jeune homme qu’il était devenu, l’humour de la personne qu’il était, une envie de moi que je ne comprenais pas, un besoin que je dise oui, même si je n’étais pas certain qu’il sache lui-même pourquoi c’était si important que je sois là ou non.

Mais ça l’était.

Ça l’était vraiment.

Alors je capitulai.

— Tu me fais chier, Niky !

Il rit en brandissant un poing en l’air.

Il s'éloigna et je soupirai. Pourquoi me faisais-je toujours avoir aussi facilement ?

*Pourquoi ?*

Sans doute pour des moments comme celui-ci. Pour le voir faire demi-tour et revenir vers moi. Le sentir poser ses lèvres sur ma joue.

Un baiser aussi bref qu'éphémère.

Mais un baiser quand même.

— À tout à l'heure alors, me dit-il en faisant un pas en arrière, les yeux braqués sur moi.

— Okay.

Il me fixa quelques interminables secondes et disparut vers le gymnase.

Je déglutis.

Mon cœur battait si vite qu'il me faisait souffrir.

J'avais les mains qui tremblaient.

Et un sourire timide aux lèvres.

Un rire m'échappa et résonna dans le parking de nouveau vide.

— Niky, dis-je doucement.

Pas pour qu'il m'entende, il était déjà trop loin. Juste pour le prononcer.

Juste pour le plaisir de le dire.

Pour cette sensation.

*Niky...*

## Cinquième Instant – Avoir vingt ans...

*Nik*

— Alors, on va te manquer, le Californien ?

— À voir, plaisantai-je.

Je souris à Simon et lui tapai sur l'épaule. Évidemment qu'ils allaient tous me manquer. Lui et Randall, Shelby et Juan, les autres, ceux d'avant, ceux d'après, ceux que je connaissais moins. Il m'arrivait de regretter m'être expatrié si loin. Si j'avais eu envie d'étudier à la Silicon Valley, c'était avant tout parce que mon père avait passé son diplôme là-bas. Je n'avais que deux modèles dans ma vie, lui et Kyle. Mais mon père m'avait transmis son amour pour l'informatique et ça m'avait semblé une excellente idée d'aller étudier en Californie. Lorsque j'avais été accepté, j'avais sauté de joie et, forcément, je m'étais rué chez Jude pour lui dire. Il avait été si heureux pour moi qu'on aurait pu croire, l'espace d'un instant, que c'était lui qui venait d'être reçu.

Pas une seconde il ne m'avait fait regretter mon départ.

Il m'avait même aidé à faire mes valises.

Il en avait rempli une de ses livres, bien que je ne lise pratiquement jamais. Du moins pas de romans. Des manuels, oui. Mais sûrement pas une histoire d'amour d'un autre temps. Pourtant, depuis deux ans que j'habitais ma petite chambre universitaire, ils trônaient sur mes étagères, j'en avais lu plusieurs fois certains.

Jude m'en offrait d'autres chaque fois que je rentrais chez nous... Pas assez souvent. J'avais l'impression d'être arrivé la veille. Alors que j'avais débarqué à Billings dix jours plus tôt. J'avais frappé chez Jude, avant de l'embarquer pour Helena où nous avions passé Noël avec nos familles respectives. Avant de nous retrouver, à minuit passé, pour parler de ces vies que nous vivions en parallèle.

Les cours d'arts dramatiques, la troupe de Billings dans laquelle il jouait, la première de leur nouveau spectacle, son rêve idiot de pouvoir racheter un vieux théâtre un jour et vivre au fil des représentations.

Ma vie en Californie, mes études, mes ordinateurs démontés, le surf et cette planche que je venais de m'acheter, une société appelée NCT « New Computer Test », dans laquelle j'aimerais être embauché après mon diplôme. Il y avait une

antenne ici, à Billings.

Je ne regrettais rien ; je ne regretterais jamais d'avoir choisi cette voie. Mais la perspective de revenir vivre ici, dans deux ans, était bien plus excitante que le jour de mon départ. Parce que j'avais tout anticipé, tout rêvé et tout imaginé à l'époque. Je m'étais senti fort, je m'étais senti vivant. Nous avions remporté le championnat de basket, et puis il y avait eu la cérémonie de remise des diplômes. Une page que nous avions tournée.

J'avais eu des envies et des besoins ailleurs.

Et Jude, cet ami dont le cœur avait toujours battu près du mien, avait soufflé sur mes rêves, pour leur donner encore plus de beauté.

Pourtant, cet après-midi-là, dans cet aéroport, au moment de se quitter, j'avais enfin réalisé. Partir, c'était aussi le quitter *lui*. Alors que je m'étais fait la promesse de ne jamais l'abandonner. Mes sacs étaient soudain tombés au sol dans un fracas et mon sourire avait vacillé. Cette promesse, je la lui avais faite à lui aussi... Mais ce n'était pas seulement ça. D'un coup, m'éloigner de lui m'avait paru impossible. Depuis nos huit ans, nous avions toujours été ensemble. Il avait toujours été là, il avait toujours fait partie de moi. Bien plus encore, il y avait cette vérité... je l'aimais.

Je l'aimais comme mon meilleur ami.

Non...

Je l'aimais immensément plus fort que ça, m'étais-je rendu compte en posant mes valises dans ma chambre universitaire, des heures plus tard. *Je l'aimais*, simplement.

Et il me manquait...

Je l'appelais tous les matins.

Tous les soirs.

J'écoutais sa voix.

J'écoutais, jusqu'aux prochaines vacances.

Le revoir était chaque fois un nouveau départ.

Demain, je m'envolerai pour la Californie. Mais pour l'heure, nous étions encore dans ce club. La musique assourdissait certains aveux. Elle m'empêchait de lui dire... De toute lui dire. Je ne pouvais pas... Pas maintenant.

Ce n'était pas le moment. Je n'étais pas prêt.

Pour Jude.

Pourtant, lorsque je le voyais là, assis au milieu de nos amis, j'avais tellement envie de lui. Sa chemise blanche dessinait ses épaules, les boutons ouverts laissaient apparaître la chaîne qu'il avait toujours au cou, ses cheveux trop longs

frôlaient son col, ses yeux chocolat brillèrent sous les lumières des stroboscopes, son oreille percée, son sourire lorsqu'il se tourna vers moi et qu'il me regarda.

Jude avait un petit côté décalé, il était différent. Sa façon de voir le monde, de s'exprimer, ce don qu'il avait de se perdre dans les personnages qu'il interprétait. Ce piercing à l'arcade sourcilière, ce petit tatouage à l'intérieur de son poignet, le symbole de l'infini.

Il n'avait plus rien du garçon triste, de l'adolescent un peu timide. Il avait la beauté de ces artistes qui portent l'art en eux, comme une façon de vivre, de s'éprouver, de comprendre.

Il était grand, il était beau.

Il était lui, tout simplement.

Je le voulais.

Je voulais sa peau et ses lèvres.

Et aucun regret pour ternir ce bonheur.

J'attendais... J'attendais de finir mes études, de revenir dans le Montana, d'aller au bout de ces années pour, enfin, le retrouver.

Alors je lui expliquerais qu'il m'avait fallu du temps pour comprendre cet amour-là. Du temps pour être certain que ce ne soit pas juste une connerie, quelque chose qui allait passer.

Ça ne passait pas, non.

C'était encore là.

Ça avait toujours été là.

Il avait fallu que je m'éloigne pour le voir vraiment.

Le manque avait été une leçon un peu douloureuse à apprendre.

— Tu rêves ? se moqua Shelby, lorsque je lui passai devant pour m'asseoir entre elle et Jude.

— Hum, répondis-je distraitement.

Jude mit un verre dans mes mains. J'aurais été incapable de dire combien j'en avais bu. Sûrement beaucoup trop. Sans doute plus que ça d'ailleurs. Je n'avais plus assez de bonnes raisons pour empêcher mes pensées de divaguer à ce point. J'avais pourtant réussi à les contrôler ces dernières années. À les taire.

— Ça va ? me demanda Jude.

Il se laissa tomber contre le dossier de la banquette, son visage tourné dans ma direction, son regard perçant plongé dans le mien.

— Bien, ouais, répondis-je.

Il inclina la tête, ne me croyant qu'à moitié. Une preuve de plus, s'il en fallait encore, qu'il me connaissait mieux que quiconque.

Je lui donnai un coup d'épaule en souriant, essayant de lui faire oublier les questions qu'il commençait à se poser. Je pouvais le deviner au froncement entre ses sourcils, au pli sérieux de sa bouche ; celui qui apparaissait lorsqu'il se concentrait. J'avais appris à le reconnaître.

C'était le même depuis douze ans.

— Je crois que je ne vais pas tenir un verre de plus, marmonna Randall, à moitié affalé sur la table.

Ce qui ne l'empêcha pas de mettre des glaçons dans son whisky et de le boire cul sec.

— Un autre ? lui demanda Juan.

— Va te faire voir !

— J'y penserai, un de ces jours.

— Dans tes rêves !

Les rires furent étouffés par les sons techno qui sortaient des enceintes. Le club commençait à se vider.

Trois heures du matin.

Puis quatre.

La demie, lorsqu'un taxi nous déposa, Jude et moi, devant chez lui.

Récupérer ses clefs fut une vraie épreuve et monter jusqu'à son appartement sans réveiller tous ses voisins relevait du miracle, mais nous nous en tirâmes sans trop de mal.

La porte refermée, j'ôtai mes chaussures et me dirigeai aussitôt vers le lit. Je me vautrai du côté gauche, mon côté. Jude m'imita une seconde plus tard.

— Pense à mettre ton réveil si tu ne veux pas rater ton avion.

— Hum, marmonnai-je, sans faire le moindre mouvement.

J'étais vraiment trop bien, la tête enfouie dans l'oreiller de Jude. Ça avait une odeur d'enfance et de tendresse. De toutes les conneries que nous avons faites, des jours heureux aux larmes, la nuit, quand tout pouvait lui sembler trop noir. Le bonheur reprenait toujours ses droits.

Aujourd'hui, nous n'étions plus vraiment des enfants, mais j'avais encore la sensation que si nous étions ensemble, tout était à la bonne place.

Ne me voyant pas esquisser le moindre geste, Jude roula pratiquement sur moi. Il glissa sa main dans ma poche pour y récupérer mon téléphone portable et programmer une alarme. Il fouilla la première, puis l'autre, son visage au-dessus du mien, son regard voilé. Mes yeux étaient à peine ouverts.

Et puis soudain, tout devint plus précis, comme la pointe d'une lame qui cherchait à m'atteindre.

Je déglutis, sans oser bouger.

Il était si près de moi... Il m'envahissait... Si j'esquissais le moindre geste, j'allais...

— Je t'aime Niky, me dit-il doucement.

Avec tendresse, avec autre chose ; telle une prière juste murmurée.

Un coup au cœur.

— Je t'aime aussi, soufflai-je.

C'était vrai. Pourtant, j'eus l'impression de l'avoir blessé bien plus que si je m'étais contenté de me taire.

— Nik, soupira-t-il en secouant la tête.

D'un coup, il parut bien moins ivre et se releva, les mains dans les cheveux. Je m'assis au bord du lit, les coudes sur les genoux, le regardant marcher vers le frigo en me tournant le dos. Il sortit une bouteille d'eau, en but la moitié avant de pivoter vers moi en replaçant le bouchon.

Je me levai, les jambes vacillantes et fis un pas maladroit dans sa direction.

Le ton de sa voix me figea.

— Je t'aime *vraiment*, m'assena-t-il. Je t'aime *différemment*. Je t'aime *tellement* qu'être avec toi, ça ressemble trop à ce que j'ai toujours espéré. Et pourtant, ce n'était pas ça, parce que tu n'es pas *avec moi*. Parce que je ne suis que ton ami et toi, tu es le mec dont... dont je suis amoureux. Tu comprends ?

J'aurais pu dire « non, je ne comprends pas » ou « si, Jude, je sais très bien que tu m'aimes comme ça », les deux réponses auraient été exactes. J'aurais pu éviter son regard, détourner la tête et changer de sujet. Il aurait été clos et nous n'en aurions plus jamais parlé.

Lorsque je fis un pas vers lui, Jude me regarda venir sans baisser les yeux. J'appuyai sur le bouton du poste radio, laissant la musique envahir le petit studio. Le son était au minimum pour ne pas réveiller les voisins. La mélodie était douce. Le sourire de Jude de nouveau timide quand je lui pris la main et posai mon front contre le sien.

— Danse avec moi, lui murmurai-je.

— Pardon ?

— Danse avec moi, répétai-je.

Le rythme lent d'une chanson qui resterait longtemps gravée dans notre mémoire.

Iron & Wine chantait *Passing Afternoon* alors que les bras de Jude se nouaient autour de ma taille.

Je posai une main sur sa nuque, jouant avec ses cheveux.

Son souffle me caressa.

— J'ai peur, lui soufflai-je à l'oreille.

— De quoi ?

Je le serrai plus fort.

— De tout ce que j'éprouve quand je te vois, lui avouai-je faiblement. De tout ce que je ressens quand je suis avec toi. De tout ce qui me bouleverse quand je te tiens dans mes bras.

Il fallait qu'il le sache... Qu'il n'était pas le seul...

— J'ai peur de toi, Jude.

Il enfouit son visage dans mon cou.

— Tu me manques, murmura-t-il.

— Toi aussi, fis-je, ému.

— Alors pourquoi... ?

Pourquoi restais-je loin de lui ?

Pourquoi ne revenais-je pas aujourd'hui ?

Pourquoi ne lui avouais-je pas ce que j'avais tout au fond du cœur ?

Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

Je les entendais dans ses silences sans qu'il ait besoin de les dire.

— Niky... soupira-t-il en s'accrochant au revers de ma veste. Parle-moi, s'il te plaît.

Il releva la tête et plongea dans mes yeux. Et c'était comme si, pour la première fois, il s'autorisait à me regarder ainsi. Comme si, pour la première fois, je m'autorisais à éprouver ces sentiments, ailleurs qu'à l'abri de mes pensées, de mes nuits, de mes solitudes ; là où rien ne pouvait être deviné.

Comme si, pour la première fois, nous faisons remonter quelque chose à la surface.

Je fredonnai les paroles de la chanson en même temps que la radio, le serrant plus fort contre moi.

— *There are times that walk from you like some passing afternoon.*

Jude sourit.

Sa joue trouva mon épaule.

Je continuai de chanter.

— *Summer warmed the open window of her honeymoon ; And she chose a yard to burn but the ground remembers her ; Wooden spoons, her children stir her Bougainvillea blooms...*

Sa bouche s'invita à mon oreille. Je frissonnai.

— Tu as toujours été doué pour te défiler.

- Je suis doué pour beaucoup de choses.
- La modestie, par exemple ? se moqua-t-il.
- Entre autres, plaisantai-je.

La chanson prit doucement fin, je le tirai de nouveau vers le lit et nous nous laissâmes tomber. Il se cala contre moi, je passai un bras autour de ses épaules, les yeux fermés.

Pour les rouvrir brutalement lorsque je sentis ses lèvres sur les miennes. Ce n'était pas la première fois qu'il m'embrassait. Pas la première fois que je lui rendais. Mais jamais comme ça. D'habitude, ça restait bref, amical, presque fraternel. Mais là, à peine sa bouche trouva la mienne qu'elle s'y attarda. Un moment, puis un moment encore. Et ma main s'agrippa à sa nuque pour ne plus qu'il s'échappe ; ses doigts serrèrent le devant de ma chemise pour s'accrocher à moi.

Nos souffles s'accélérent.

Nos gestes se firent langoureux.

Si amoureux...

Il finit par se reculer, nos regards s'accrochèrent. Et ce silence était comme des mots que nous nous murmurions à l'oreille, pour qu'ils ne soient qu'à nous.

— *Est-ce que tu m'aimes comme ça ?*

Une caresse sur sa joue, une main qui remontait le long de mon bras.

— *Oui. Bien sûr que je t'aime comme ça.*

Un dernier baiser qui s'endormit avec nous, laissant son empreinte sur nos lèvres.

S'inscrivant dans nos mémoires comme un rêve.

## Sixième Instant – Avoir vingt-deux ans...

*Nik*

— À Paris, répétais-je.

Je n'étais pas certain d'avoir bien entendu. C'était impossible... Jude ne pouvait pas *se barrer* pour Paris.

Pas maintenant !

Noël était derrière nous et... ça avait été des fêtes un peu différentes. J'avais ce secret sur le cœur, et j'avais travaillé tellement dur pour en faire une réalité. J'avais espéré si fort pour nous offrir ça. Et, évidemment, si nous n'avions jamais reparlé de ce baiser, échangé deux ans plus tôt, je pensais qu'il aurait pris autant de place dans la vie de Jude que dans la mienne.

Je m'étais trompé.

Je m'étais *vraiment* trompé.

Il ne partirait pas s'il... s'il y avait cru.

S'il l'avait voulu.

Peut-on aimer aussi fort et, au bout du compte, voir toutes les étincelles devenir des ombres ? Tous les rêves s'éteindre, d'une seule phrase ?

En quelques mots ?

— Oui, à Paris. Pour quelque temps et...

— Deux ans ! le coupai-je, brutalement. Tu peux au moins dire ça, Jude ! Tu pars deux ans !

Assis sur une chaise, dans son appartement, mes sacs à l'entrée, je pensais avoir une tout autre discussion avec lui, là, tout de suite. J'avais voulu attendre la dernière minute pour lui en parler, pour profiter des fêtes, de nos parents. Pour profiter de lui. Surtout, j'avais eu la trouille et un poids sur l'estomac qui refusait de me quitter. Sans doute parce qu'il avait été sur la défensive durant tout mon séjour dans le Montana.

Heureusement que je n'avais rien dit !

Heureusement...

Jude jouait avec sa chaîne – celle que je lui avais offerte –, comme chaque fois qu'il était nerveux. Même si rien dans son attitude ne laissait transparaître son anxiété, je connaissais ce geste. Je le connaissais, *lui*.

Peut-être pas aussi bien que je le croyais.

Il se leva et marcha de long en large. Le bas de son jean noir frottait au sol. Son pull à col roulé moulait des épaules plus larges chaque fois que je le voyais. Ses cheveux étaient en désordre autour d'un visage aux traits masculins, à la peau toujours un peu dorée, comme s'il avait pris le soleil la veille. Son piercing à l'arcade ne se voyait pas sous sa frange, mais je pouvais remarquer le petit tatouage sur son cou, et celui sur son poignet. Une bague à un pouce. Une bouche trop rose et un trait noir sous ses yeux qui cherchaient les miens, les lâchaient, y revenaient par habitude.

Pour rien, s'il s'en allait, en fin de compte.

J'avais mal.

J'avais envie de lui coller un poing dans la mâchoire.

De le plaquer contre un mur pour l'embrasser ; juste pour me souvenir du goût de ses lèvres.

— C'est une chance pour moi, dit-il en s'arrêtant, les mains dans les poches, tourné dans ma direction. Cette compagnie de théâtre a un super projet et je ne peux pas louper ça.

— Même pour moi ? lui lançai-je sans réfléchir.

Il se figea.

— Ne fais pas ça ! s'emporta-t-il aussitôt. Tu ne peux pas... Tu ne peux pas me faire ça, *putain*. Pas toi !

— Et pourquoi, bordel ?

Je me levai et récupérai mon sac, que je balançai sur mon épaule. Jude fit un pas vers moi.

— Quand tu es parti en Californie, j'étais heureux pour toi, Nik.

— C'est différent !

— En quoi ?

En tout ! Pourquoi ne voyait-il rien ? Pourquoi ne me regardait-il pas *vraiment* ? Pourquoi ne ressentait-il pas ça ?

C'était pourtant évident, non ?

Tellement évident.

— Je suis parti pour étudier, Jude.

— Et baiser toutes les Californiennes qui te passaient devant, au passage, siffla-t-il.

Je me raidis, les poings serrés sur les lanières de mon sac.

— Je crois que tu n'as *strictement rien à me dire* ! Parce que tu n'as pas vraiment été un modèle de vertu, ces dernières années.

— Parce qu’il fallait que je le sois ?

— Bien sûr que non ! Mais n’en fais pas un reproche quand il s’agit de moi !

Il passa les mains dans ses cheveux ; j’appuyai deux doigts sur ma tempe.

Ce n’était pas la première fois que nous nous disputions – en plus de quatorze ans, c’était impossible de ne pas se chamailler de temps en temps. Mais ce n’était jamais plus que ça, justement. De la chamaillerie.

Là, il y avait plus qu’un simple désaccord. Il y avait des cœurs douloureux et le poids des silences. De l’incompréhension et tous ces non-dits.

Il y avait quelque chose qui m’échappait.

Jude prit une grande inspiration et baissa la tête pour retrouver son calme. Je l’observais, sans réussir à revenir à de meilleurs sentiments.

Il y avait cette enveloppe dans mon sac.

Celle que je pensais lui donner.

Celle qui aurait dû tout changer.

Si je la sortais maintenant, peut-être que...

Peut-être...

— Écoute, Nik, souffla Jude, je ne m’y attendais pas non plus et tu sais bien que partir loin de toi... Mais rester c’est... Enfin... Barry m’a proposé d’intégrer cette troupe avec lui et...

À ce moment-là, quelque chose se brisa. Je l’entendis craquer à l’intérieur de moi et je me raidis si violemment que les mots moururent sur les lèvres de Jude.

— Barry ? répétai-je, difficilement. Tu pars à Paris, *avec Barry* ?

Son ex... Ce type avec lequel il s’envoyait en l’air, par intermittence. Quelques mois, puis plus rien. Et encore quelques mois et de nouveau une séparation. Des semaines, des jours et puis des pauses qui s’étiraient.

— Qu’est-ce que ça change ? me balança-t-il.

*Beaucoup de choses, mon beau. Beaucoup trop.*

Je ricanai en ouvrant la porte, lui tournai le dos pour sortir, dévalai les escaliers en jurant. Je l’entendis me suivre, quelques secondes plus tard ; le bruit de ses chaussures sur le trottoir.

Il courut.

Me rattrapa par le bras.

Je me dégageai brutalement en faisant volte-face.

— Merde, Nik ! hurla-t-il.

Son haleine fit de la buée dans l’air hivernal.

— Bon sang, rugit-il. Il ne s’agit que de ça, alors ? De ta jalousie mal placée ? Bordel, c’est la même chose depuis qu’on est gosses. Tu ne supportes pas un

seul mec qui s'approche de moi à plus de cent mètres. Mais PUTAIN Nik ! Je n'en ai rien à faire de ta pseudo possessivité fraternelle. Tout ce qui compte c'est que je reste ? Pour quoi faire, merde ? Pour faire joli dans ta vie ? Si c'est ça, achète-toi une bagnole hors de prix, marie-toi avec une de tes poupées blondes. Mais ne prétends pas en avoir quelque chose à foutre de moi...

— Comment peux-tu dire ça ? l'arrêtai-je en hurlant. Comment peux-tu même le penser ? Tout ce que j'ai fait – TOUT. CE. QUE. J'AI. FAIT – depuis l'instant où l'on s'est rencontrés, je l'ai fait AUSSI pour toi.

Il contracta les mâchoires, sans se soucier des gens qui nous regardaient, de ses voisins aux fenêtres de l'immeuble pour assister au spectacle. Moi aussi, je m'en foutais. Tout ce qui comptait ; tout ce qui avait toujours compté ; c'était l'homme en face de moi.

Lui.

Ça avait toujours été lui.

— Tu crois que c'est de ça qu'il s'agit ? lui assénai-je douloureusement. Tu crois que ce n'est que de la jalousie envers Barry ? Que c'est juste pour t'avoir à mes côtés rien que *pour faire joli* ? Tu crois que si c'était le cas, je t'appellerais deux fois par jour ? Tu crois que je reviendrais chaque vacances ? Ou que je prendrais l'avion dès que j'entends que tu ne vas pas bien, ou pour assister à la première d'un de tes spectacles ? Tu crois VRAIMENT que ce n'est que ça ?

Il déglutit en haussant les épaules.

— Quoi d'autre ? fit-il d'une voix faible.

Est-ce qu'il le demandait vraiment ? Est-ce qu'il était aveugle à ce point ?

— Bordel Jude ! lui gueulai-je dessus. J'ai eu un entretien avec NCT et ils m'ont embauché, sous réserve que j'obtienne mon diplôme. Ils tenaient à m'envoyer à New York, dans une maison plus importante, mais j'ai dit que je voulais bosser à Billings, pour être *avec toi*. Ils ont accepté, ils ont clôturé tous mes prêts étudiants avant de me filer un chèque. Et tu sais ce que j'ai fait, à l'instant où je l'ai posé sur mon compte ? J'ai cherché un putain d'appartement *pour nous*. Pas pour moi, mais *pour nous*. Près du théâtre ! Parce que je sais que tu aimes y aller à pied. Je me suis dit que ça te plairait. Qu'on pourrait commencer à construire quelque chose. Je me suis dit que toi aussi tu attendais ce moment. Que tu m'aimais *comme ça*.

Il n'aurait pas eu l'air plus choqué si je lui avais annoncé que je souffrais d'une maladie quelconque. Petit à petit, il comprenait lentement ce que j'étais en train de lui avouer et moi, je n'étais que plus furieux d'être sur ce trottoir, de remarquer les reflets dans ses yeux. Une lueur de quelque chose, une lueur qui se

rallumait, mais trop tard.

— Nik... souffla-t-il.

Je secouai la tête et, brutalement, j'ouvris mon sac, y récupérai l'enveloppe et la jetai à ses pieds en le regardant droit dans les yeux.

— Tiens, ce sont les photos de *notre* appartement, sifflai-je. C'était un cadeau de Noël un peu en retard.

Il se pencha pour les ramasser, et les sortir de l'enveloppe, ses yeux pleins de larmes.

— Mon Dieu, pleura-t-il, je suis désolé...

— Désolé ? répétai-je, désabusé. Ne le sois pas. Se prendre des claques ça permet de ne pas faire deux fois la même erreur.

— Ne dis pas ça.

Il avança, je reculai vivement. Il s'arrêta devant mon regard sombre, ma froideur et cette distance que j'avais soudain mise entre nous.

— J'espère que tu profiteras bien de Paris, Jude. Et de Barry.

— Nik... Attends...

— Va te faire foutre !

Il ne chercha pas à me rattraper ; il me connaissait assez pour savoir que ce n'était pas la peine. Que j'avais renoncé à ce rêve, à l'instant où j'avais compris qu'il ne le partageait pas.

Je pris mon avion, direction la Californie.

Sillicon Valley.

San José.

Plusieurs heures plus tard, je poussais enfin la porte de mon petit studio avec une seule idée en tête, finir les bouteilles de mon bar, les unes après les autres, jusqu'à ne plus rien sentir. Je pris quand même le temps d'appeler ma mère pour la prévenir que j'étais bien rentré. Elle me demanda une bonne dizaine de fois si ça allait. Je répondis « oui » sans conviction et avec une voix qui aurait pu hurler tout le contraire. Mais je ne dis rien de plus. Je ne dis rien, non, puisqu'il n'y avait plus rien à dire, de toute façon.

Je raccrochai et me laissai tomber sur mon canapé, le regard fixé sur l'écran éteint de la télé. Je bus la fin du whisky à la bouteille et m'attaquai de même à la vodka.

Je bus en repensant à la semaine passée, à Jude dans mes bras, la nuit. La façon dont il se blottissait contre moi. Je n'avais pas rêvé ça, aussi. Ce n'était pas possible de rêver de ce souffle contre mon cou, de ce bras qui me serrait dans son sommeil comme s'il avait peur de me perdre. Et pourtant c'était lui qui

partait en France et moi qui restais là.

Moi qui pleurais comme un con, des larmes silencieuses qui prenaient le chemin de mes lèvres.

Plus d'alcool.

Il me fallait plus d'alcool.

Beaucoup plus.

Mon téléphone resta obstinément silencieux. Lorsqu'il sonna enfin, ce n'était pas le bon numéro. Pas celui que je voulais voir. Mais quand j'entendis la voix dans le combiné, je me sentis rassuré.

Lukas.

Ce frère un peu tyrannique, je l'avais détesté. Avant de me rendre compte qu'il avait toujours été là pour moi. Qu'il l'était encore. Après tout, il avait été le seul à être au courant de mon petit projet. Le seul auquel j'avais dit « je suis amoureux de Jude ». Il n'avait même pas haussé un sourcil et s'était contenté de me regarder en me demandant si c'était *vraiment ça* que je voulais lui annoncer.

— Salut Lukas.

— Merde ! jura-t-il en entendant ma voix. Je viens de rentrer chez les parents et les Evans étaient tous là. J'ai appris la grande nouvelle.

Je ricanai.

— Tu parles de la compagnie à Paris ? marmonnai-je au milieu de mes vapeurs de vodka. Ouais, j'ai appris ça aussi.

— Charlie et Granny Ileana sont aux anges, elles n'arrêtent pas d'en parler. Mais Kyle... Il m'a demandé comment tu allais ?

Kyle avait compris depuis longtemps lui aussi. Parce que parfois, assis sur son fauteuil, il se faisait discret au point qu'on pouvait l'oublier. Il voyait tout.

Lukas souffla dans le téléphone.

— Pourquoi avoir attendu quatre ans, putain, Nik ?

Je haussai les épaules, même s'il ne pouvait pas me voir.

— J'étais en Californie et lui dans le Montana, expliquai-je pour la énième fois. Je voulais qu'on profite de ces années sans se poser de questions. Je voulais qu'on soit des étudiants insouciantes. Et pas que l'on vive une histoire à plusieurs états de distance. Tu sais comment ça finit, ce genre de connerie ? Par une connerie, justement ! Je voulais attendre que...

— Ouais... Mais, tu sais ce que j'en pense ?

— Ouais...

Je ne le savais que trop bien. Il m'avait toujours dit de laisser à Jude la possibilité de choisir. Il pensait que j'aurais dû tout lui dire.

Mais qu'est-ce que ça aurait changé ?

Il ne serait pas parti à Paris ?

Il n'y aurait jamais eu de Barry ?

Nous aurions eu une chance ?

Une chance...

Dès l'instant où je l'avais vu sur le palier chez mes parents, j'avais eu le sentiment de gagner quelque chose. Aujourd'hui je m'en sentais privé.

Je me sentais pauvre.

Comme si on m'avait balancé à la rue, me laissant crever dans le froid, sans rien pour me réchauffer.

C'était ça la solitude.

Oui, c'était ça.

Perdre un ami, perdre un amour.

Perdre, tout simplement.

L'air qu'on respire.

Le sourire.

Une envie de plus.

Perdre, oui.

Le perdre lui.

Mon Jude...

## Septième Instant – Avoir vingt-quatre ans...

*Jude*

— Tu comptes rester ici encore longtemps ?

Ça faisait deux jours que mon père me posait la même question. Deux jours que j'étais rentré de Paris. ça avait été une aventure qui avait tellement ressemblé à une folie. À une douleur aussi. Je ne pouvais pourtant pas la regretter. Bien sûr que non. Je ne pouvais pas, mais revenir avait été une récompense. Enfin, je méritais de repasser cette porte. De me laisser submerger par les souvenirs du gamin qui vivait en face et que j'apercevais de la fenêtre de ma chambre. Il étudiait, il démontait la tour d'un ordinateur, il enlevait son t-shirt...

Je n'avais pas vu Nik une seule fois depuis mon retour. Pourtant, la tradition n'avait pas changé. Pour le réveillon de l'an, les Evans et les Haros partageaient la même table, riaient et profitaient les uns des autres, parlaient de l'année passée et de celle qui allait venir. Me retrouver parmi eux après deux ans d'exil avait été une bénédiction. Même si Nik avait déserté. Même si j'avais espéré le voir débarquer et prendre en pleine gueule sa beauté. Il y avait des photos dans le salon de ses parents, des photos d'un mec qui avait continué de vivre, de sourire, de grandir. Sans moi.

J'avais bien tenté de demander à Lukas de ses nouvelles, mais ce dernier avait gardé la bouche fermée et j'avais compris, au regard qu'il m'avait lancé, qu'il était au courant de ce jour, de cette dispute, du silence de plus de deux ans qui m'assourdissait davantage depuis que j'avais remis le pied dans le Montana. Ce n'était pas comme si je n'avais pas essayé de téléphoner. Nik n'avait pas répondu. Puis un jour, il avait seulement changé de numéro et ça avait été impossible de le joindre.

Les mails étaient restés sans réponses.

Les lettres, aussi.

Il m'avait laissé sur ce trottoir ce soir-là, avec des photos que j'avais gardées plus précieusement que des mots d'amour. Un appartement, un acte manqué. Un endroit que nous ne connaîtrions jamais. Pourtant... Pourtant je ne serais pas parti s'il m'avait ouvert sa porte lorsque j'avais fait le voyage jusqu'en Californie. Je serais resté pour lui si la sonnette n'avait pas résonné dans le vide.

J'avais attendu toute la nuit, il n'était pas rentré.

J'avais attendu le lendemain ; il n'était pas réapparu.

J'étais rentré à Billings, j'avais fait mes valises et j'étais parti pour deux ans. Sans finir ma dernière année. Ce n'était pas vraiment grave, j'avais le temps d'obtenir mon diplôme maintenant que j'étais revenu. Ou pas.

J'avais le choix.

Quelques propositions auxquelles je n'avais pas encore répondu.

Ça dépendrait de ce que je trouverais à New York.

Ou que je ne retrouverais jamais plus.

*Nik.*

— Va à New York, m'avait poussé mon père. Tu sais bien qu'il n'est pas rentré voir ses parents parce que tu étais là.

— Je sais, oui ! avais-je brutalement répondu.

Il avait ri avant de faire rouler son fauteuil jusqu'à moi.

— Tu y vois un point final, Jude. Moi je vois juste un homme qui n'a pas tourné la page. Si c'était le cas, il serait rentré pour les fêtes. Il n'aurait pas eu besoin de rester si loin pour t'éviter. Ça n'aurait plus eu d'importance... S'il est resté loin, c'est que ce n'est pas terminé.

J'avais cru que le silence de ces années françaises serait vite oublié dès que je le verrais. Qu'aussitôt, nous redeviendrions tout l'un pour l'autre, comme ça avait toujours été le cas depuis nos huit ans. Je m'étais accroché à cette idée pour supporter son absence. Elle faisait trop mal. Elle faisait plus que ça. À un point que je ne supportais plus personne dans mon lit. Que chaque baiser avait eu un goût de trahison.

J'étais resté avec les souvenirs d'un homme que je n'avais pas vraiment eu. Malgré ça, il avait été, et resterait, bien plus que tous les autres.

— Fais le chemin vers lui, comme il l'a fait vers toi, m'avait encore poussé mon père. Ne le laisse pas s'éloigner davantage, ou vous ne réussirez jamais à vous retrouver.

— Je ne sais pas si c'est encore possible, papa.

— Il est temps de le découvrir, tu ne penses pas ?

Un brin d'espoir avait lentement émergé lorsque je m'étais assis sur ma chaise et que j'avais regardé ce père que j'avais si longtemps eu du mal à reconnaître. S'il ne roulait plus à des centaines de miles à l'heure, ce qu'il me donnait au quotidien avait l'intensité d'une course automobile. C'était aussi puissant que le ronflement de son moteur, quand il se lançait sur une piste.

Il était encore mon héros.

Il le resterait toujours.

L'aéroport JFK était une plongée en apnée. Je me faufilai entre les voyageurs, mon sac sur l'épaule, en reprenant mon souffle une fois à l'extérieur. Évidemment, Nik avait laissé tomber Billings pour s'installer dans la grosse pomme, là où rien ne lui rappellerait que j'existais.

New York...

Dire que je n'avais jamais su que Nik m'aimait aurait été un mensonge. Seulement, je n'avais jamais imaginé qu'il m'aimait *comme ça*. Ou j'avais eu du mal à le comprendre. Et quand, enfin, j'avais vu la vérité, ça m'avait causé un choc, comme si la Terre avait soudain décidé de se mettre à tourner en sens inverse. Comme si, d'un coup, le ciel avait changé de couleur.

Et puis il était parti sans me laisser ne serait-ce qu'une chance et j'avais été si en colère, si furieux, qu'un seul mot avait tourné dans ma tête pendant des heures. Pendant des jours, même. Il m'arrivait encore de l'entendre, de temps en temps.

Menteur. Menteur, menteur...

**MENTEUR !**

En atterrissant à Paris, il n'était resté que la frustration de toutes ces choses que j'aurais dû faire ou dire et que j'avais ratées. Puis j'avais été pris dans la vie française et alors que je montais sur ses planches, j'avais commencé à rêver de mon retour, de tout ce que je pourrais lui raconter, de toutes les façons de lui dire « je t'aime » et de cette déclaration que j'avais sur le cœur depuis mes quatorze ans.

Depuis avant.

Depuis toujours.

Est-ce que c'était trop tard, maintenant ?

Est-ce que ça l'était réellement ?

Lui et moi, ça avait toujours marché. De l'amitié à l'amour, de la tendresse à l'étrangeté de nos regards. De la douceur à la violence de cette dernière dispute. Il y avait forcément encore un peu de place pour le pardon, pour recommencer. Autrement.

J'y pensai tout le temps du trajet qui m'amena jusqu'à la Skyline, à NCT<sup>10</sup>, là où travaillait Nik. Je posai plusieurs billets dans la main du chauffeur et descendis.

Je regardai le gratte-ciel, l'enseigne imposante sur le fronton. Je montai les marches, deux par deux. Les yeux en l'air. La tête trop pleine, ou trop vide. Le

cœur battant douloureusement. J'avais les idées en vrac.

Distrain, je percutai un homme.

— Excusez-moi, dis-je aussitôt.

Avant de me figer devant un regard vert. Un regard qui plongea en moi, qui coula, qui se noya, avant de remonter à la surface trop vite, se rappelant que c'était dangereux de se perdre avec une telle facilité.

Nik...

*Bon sang, Nik !*

Une sacoche d'ordinateur sur l'épaule, un costume gris anthracite, une chemise blanche, un foulard épais autour du cou, une veste longue par-dessus.

Sa peau mate, ses cheveux bruns toujours un peu en bordel, mais pas tant que ça. Moins qu'avant.

Il était beau.

Cruellement.

Il n'avait plus rien à voir avec le jeune homme que j'avais quitté.

Il n'avait plus rien à voir avec le gamin, l'adolescent.

Il ressemblait... à *quelqu'un d'autre*.

*Quelqu'un d'autre* que j'aimais encore de toutes mes tripes.

Il laissa traîner son regard sur moi et je me demandai ce qu'il y vit. Mon jean noir. Mon keffieh. Mon piercing à l'arcade. Le nouveau tatouage sur mon cou. Mon blouson un peu usé, un peu rétro, comme je les aimais. Le bonnet enfoncé sur mes cheveux toujours trop longs. Mes gants en cuir.

C'était certain, l'un en face de l'autre, tout de suite, nous donnions l'impression d'être deux hommes si différents qu'aucun pont ne pourrait être assez solide pour nous rejoindre quelque part.

Deux inconnus qui se percutaient avant de reprendre chacun leur chemin.

Nik s'éloigna sans m'avoir dit un mot.

Il me tourna le dos ; j'aurais tout aussi bien pu ne jamais avoir existé. Par fierté, j'eus envie de l'envoyer se faire voir. Mais je le regardai descendre les marches, hélér un taxi, et je compris... J'allais le perdre.

Définitivement.

Sans aucun retour.

La seconde suivante, je courais à sa suite et montais dans le taxi qui démarrait. Son regard se braqua sur moi, obscur et glacial.

— Salut, Nik, finis-je par dire.

Il inclina le visage et sa mâchoire se contracta.

— Qu'est-ce que tu fous là, Jude ?

— D’après toi ?

Il ricana en récupérant son téléphone qui sonnait et l’éteignit aussitôt.

— En fait, je n’en ai rien à foutre de tes raisons.

Son portable se remit à vibrer, il le coupa d’un geste nerveux. Je croisai les bras et l’observai. Après deux ans sans l’entendre, et encore moins le voir, j’avais juste envie de me couler dans mon siège et de le regarder.

Il était tellement en colère.

Tellement...

Et pourtant...

— *Il ne serait pas autant en colère contre toi, Jude, s’il n’était pas bien plus amoureux encore.*

— *Je ne suis pas certain que ce soit le cas, papa.*

— *Si tu dois me faire confiance une seule fois dans ta vie, c’est aujourd’hui.*

— *Pourquoi ?*

— *Parce que j’ai vu Nik ces dernières années. J’ai vu ce vide que tu as laissé. J’ai vu son regard, comme s’il te cherchait partout et qu’il ne te trouvait nulle part. Je sais à quel point il t’aime. Ça ne va pas être évident, Jude, mais accroche-toi à cette certitude. Il t’aime.*

Je souris en me rappelant ces quelques mots. Et même si l’air de Nik se fit encore plus furieux. Accusateur. Un peu meurtrier, aussi. Noir.

Si noir.

— Tu sais ce qui m’a retenu pendant toutes ces années, lui dis-je doucement pour ne pas que le chauffeur nous entende. Ce qui m’a retenu de ne pas te pousser à me donner plus, Nik. C’était la peur de te perdre. Au bout du compte, je t’ai perdu quand même.

Il me fixa les poings serrés. J’eus peur qu’il me cogne. Mais bien sûr que non, Nikola Haros savait se contrôler.

— Qu’est-ce qu’il s’est passé, Jude ? siffla-t-il. Tu t’es planté à Paris et tu t’es enfin souvenu que j’existe ?

— C’est toi qui as...

— Moi qui quoi ? fit-il en montant le ton.

Je pris une grande inspiration pour ne pas m’énerver, pour ne pas lui donner un coup à l’épaule, pour ne pas le remuer, pour ne pas me laisser fouetter par cette rancœur que je sentais encore là.

Juste là.

— C'est toi qui n'as plus répondu à mes coups de fil, Nik. Ni à mes messages, ni à mes mails, ni à mes lettres. C'est toi qui m'as tourné le dos.

Il était tellement tendu. Si magnifique. C'était une torture de le sentir si près et si loin en même temps. De ne pas faire comme avant. M'asseoir à côté de lui et tout lui dire. C'était si simple de lui parler.

— Tu sembles oublier que tu as fichu le camp à Paris ! me balança-t-il, d'un ton accusateur. Tu sembles oublier ce *petit* détail !

Non, je n'avais pas oublié. Rien du tout, même.

— Je t'ai tellement attendu, Nik, lui avouai-je.

Il me regarda sans me voir. Avant de se tendre si violemment que je crus que cette fois-ci, c'était foutu. Il allait m'en coller une.

— Je t'ai attendu autant, lâcha-t-il enfin.

Oui. Oui, peut-être, mais...

— Pourquoi n'as-tu rien dit, alors ? lui demandai-je, avec une pointe d'accusation.

— Et toi, Jude ?

— Je t'ai dit que je t'aimais, Nik. Des centaines de fois.

— Moi aussi.

C'était vrai, mais...

— Je...

— Tu quoi, Jude ?

— Je ne...

— QUOI ? s'emporta-t-il.

Le hurlement résonna dans l'habitacle et le chauffeur nous lança un coup d'œil inquiet. Moi, je ne l'étais pas. Parce que le cri de Nik faisait écho à quelque chose que j'avais en moi.

Ce cri était un autre je t'aime.

Un que j'entendais très bien, aujourd'hui.

Il écarta les bras, excédé. Je passai les mains dans mes cheveux.

— Nik, tu savais que j'étais gay, c'est différent.

Il rit, comme s'il n'y avait rien de plus absurde que ça. Et c'était vrai. C'était absurde. J'en voulais à ces gens qui cloisonnaient toutes les différences, et je lui balançais « la mienne » au visage en guise d'excuse.

— C'est ironique, n'est-ce pas ? me jeta-t-il, blessant. Je voulais que tu sois mon premier homme, Jude. Mon premier pour beaucoup de choses. Aujourd'hui, tu n'es plus rien du tout. Alors je ne sais pas ce que tu fous ici, à New York, devant moi, mais je vais sortir de ce taxi dans dix minutes et après, je ne veux

plus jamais te revoir.

Hors de question.

— Non, lui jetai-je, aussi brutalement que lui.

— Non ?

— C'est ce que je viens de dire.

— Je me fous de ce que tu viens de dire, okay, cracha-t-il.

Je me penchai vers lui et le regardai dans les yeux. Si j'avais pu le toucher...

Si j'avais pu l'embrasser...

Si j'avais pu...

— Je ne te laisserai pas me tourner le dos une seconde fois, lui murmurai-je. Plus maintenant. Je serai à chaque coin de rue, devant chez toi, dans les bars où tu vas. Je serai partout jusqu'à ce que tu me voies.

## **Huitième Instant – Avoir « encore » vingt-quatre ans...**

*Nik*

C'était une connerie. Une vraie connerie ! J'aurais dû faire demi-tour et rentrer chez moi. M'éloigner sans me retourner. Après tout, je ne lui devais rien. J'avais passé deux ans à essayer de l'oublier. Et maintenant il était de retour, il était partout. Je le voyais dès que je sortais, à chacune de mes respirations, je sentais son odeur. Chacun de mes battements de cœur semblait le chercher.

Quatre mois que Jude s'était installé à New York.

Une éternité à lui résister.

J'avais cru qu'il abandonnerait vite, après tout c'était lui qui avait fichu le camp pour Paris. Mais après plus d'un mois, j'avais dû me rendre à l'évidence, rien ne paraissait entailler sa détermination. Même pas le beau brun avec lequel il m'avait vu plusieurs fois. Même pas mes silences. Même pas les insultes que je lui lançais sans les penser, rien que pour l'éloigner de moi.

Rien.

Jude semblait lire ce que je voulais plus que tout lui cacher. La seule vérité. Celle qui hurlait dès que je croisais ses yeux ou son sourire.

*Je t'aime. Je t'aime tellement !*

Ses frôlements, ses souffles, ses mots, ses rires, autant de douleurs qui me rappelaient avec quelle facilité il m'avait quitté. Pourtant j'étais là, devant le Paradise, une salle de théâtre du Bronx, où la troupe que Jude avait intégrée jouait ce soir.

Il s'était installé à New York.

De nouveau dans ma vie.

Plus je le repoussais, plus je le ressentais.

Ce n'était plus comme avant, ce n'était plus cette amitié amoureuse qui nous avait portés si longtemps. Nous n'étions plus deux gamins qui s'aimaient, en se le disant, mais pas forcément de la bonne manière. Ce n'était plus lui et moi au-dessus du monde, si haut que rien ne pouvait nous atteindre.

Ce n'était plus ça, non...

Qu'est-ce que c'est, alors ?

Est-ce que ça valait le coup ?

J'avais eu ma mère au téléphone, pas plus tard qu'hier et elle m'avait dit de lui donner une chance. Une autre. De ne pas laisser ma rancune me priver de ce bonheur.

En fait, elle n'avait pas été aussi polie. Ça avait même été tout le contraire.

— Bon sang, Nik, mais si tu as tellement le goût de la douleur, mets-toi au BDSM, c'est la mode en ce moment, m'avait-elle lancé.

J'avais manqué en lâcher mon téléphone. Les lettres BDSM dans la bouche de ma mère me donnaient envie de hurler en courant autour de mon salon, les mains sur les oreilles, jusqu'à oublier qu'elle les avait prononcées.

— Okay maman, je crois que la conversation va s'arrêter là.

— Attends une minute, mon chéri, m'avait-elle retenu. Je t'aime et je sais que tu es un homme bien. Mais la vérité, c'est que tu as hérité de ton père bien plus que ton goût pour l'informatique. Il t'a aussi transmis son incapacité à pardonner, de toute évidence. Jude est parti à Paris parce que ça le faisait souffrir de rester près de toi, parce qu'il pensait qu'il ne pourrait jamais être vraiment avec toi. Et jusqu'à il y a peu de temps, je lui donnais raison. Parce que je ne savais pas que tu l'aimais de cette façon-là. Moi, ta propre mère. Alors, s'il te plaît, pardonne son erreur et sa fuite. Et regarde plutôt l'homme qu'il est devenu. Il est magnifique, c'est un artiste doué, une personne précieuse. Avec ton père nous sommes si fiers de lui, autant que nous le sommes de Lukas et de toi. Vous êtes des enfants tellement... Je n'ai plus les mots pour le dire. Je vous aime si fort tous les trois, mes amours. Alors oublie ta fierté si grecque héritée des Haros et ne bousille pas la plus belle chose qu'il te sera donné d'avoir dans une vie. Et ce n'est pas un boulot super. Ce n'est pas un appartement avec une vue incroyable sur Manhattan. Ce n'est pas l'argent que tu auras sur ton compte. Ce n'est pas ces hommes et ces femmes, avec qui tu partages quelques heures. Ce n'est pas ça, Nikola, mon grand. Pour toi, la plus belle des choses, d'une manière ou d'une autre, ça a toujours été Jude.

Elle avait raccroché et j'avais attrapé l'invitation à la première d'une pièce moderne. Je l'avais fait tourner entre mes doigts un long moment avant de l'aimer au frigo en me reculant pour mieux la regarder.

Maintenant, j'y étais.

J'avais encore l'impression de faire une grosse connerie. Mais je me garai quand même et descendis, verrouillai les portières en me dirigeant vers le théâtre.

La salle était pleine de monde, il n'y avait pas une place de libre et lorsque la

lumière s'éteignit, pour se rallumer un instant plus tard, éclairant la petite scène de halos colorés, je pris une grande inspiration, me souvenant de la première pièce dans laquelle Jude avait joué. C'était au lycée et l'émotion de le voir soudain apparaître, dans le rôle de Cyrano de Bergerac, avait été quelque chose que je n'arrivais pas à expliquer. Un mélange de stupeur et d'émerveillement. D'un coup, ce garçon que je connaissais si bien n'avait plus été lui-même. J'avais admiré sa façon de rendre vivant les personnages qui l'habitaient pour quelques heures, le temps de plusieurs actes, au fil des répliques. L'amour et le frisson, de le voir jouer si passionnément, en me demandant où il puisait tous ces sentiments, comment il réussissait à m'entraîner avec lui. Soudain, j'avais eu l'impression d'être sur scène avec lui, que c'était à moi qu'il avait raconté cette histoire. Il n'avait joué rien que pour moi.

Rien que pour moi...

Ce jour-là, assis dans cette petite salle de théâtre, à le voir tellement beau sur ces planches, habillé d'un simple pantalon en toile noir, son torse nu nimbé de lumière, je retrouvais de nouveau ces vieilles sensations. Exactement les mêmes. Elles étaient l'écho du passé, la résonance oubliée de ce qui nous avait toujours rapprochés. Qui avait fait de lui et de moi deux hommes si attachés, deux garçons inséparables, deux adolescents qui ne savaient pas passer une journée sans se voir.

Aujourd'hui qu'étions-nous devenus ?

Où étaient passées toutes ces journées, ces années ? Toutes ces soirées à regarder le plafond en se racontant des conneries ?

Ces nuits à dormir dans le même lit, la tête sur le même oreiller ?

Je restai assis sur mon siège, longtemps après la fin de la représentation. À fixer une scène vide, dans le silence à peine dérangé par le bruit des discussions, dans le hall.

Quelqu'un s'assit à côté de moi, lentement, pour ne pas déranger mes réflexions. Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir que c'était lui.

— À quoi penses-tu, Nik ? me demanda Jude.

Sa voix se faufila jusqu'à mon oreille.

— J'essaie de savoir ce qui me fera le moins souffrir. Partir et ne plus t'avoir dans ma vie. Ou te laisser revenir et avoir peur de te perdre de nouveau. Je ne suis pas certain de pouvoir revivre ça. Alors sans doute que le mieux serait que je me lève et que je m'éloigne. Et peut-être qu'en faisant semblant d'être heureux sans toi, un jour ce sera vraiment le cas.

Je me tournai vers lui et l'observai. Son regard souligné d'un trait de noir, ses

joues un peu rouges, son regard magnifique, ses cheveux attachés à la va-vite.

Il avait posé un coude sur le dossier du siège, une jambe repliée contre sa poitrine.

— Laisse-moi juste une chance, souffla-t-il. Une chance d'être de nouveau ton ami, de retrouver un peu de ce qu'on avait avant...

— Avant que tu ne foutes tout en l'air ? lui lançai-je.

Il grimaça.

— Oui, bébé. Avant ça.

Je me souvenais de la première fois qu'il m'avait appelé « bébé ». Nous avions dix-sept ans, c'était après le match que nous avions remporté, raflant la médaille du championnat en même temps. Quand je l'avais vu, ma joie avait explosé et je l'avais serré dans mes bras si fort qu'il aurait pu se briser. Il n'avait pas bronché, il avait juste soufflé dans mon oreille : « Félicitations, bébé ». Ça m'avait donné des ailes, des palpitations, des envies de solitude – de solitude partagée – avec lui. De nous enfermer dans ma chambre, d'allumer ma lampe de chevet et de l'écouter parler, allongé sur mon lit, tourné sur le flanc pour me regarder. Mais, quelques instants plus tard, toute l'équipe se jetait de nouveau sur moi, enfermant Jude dans une étreinte de masse dont il était ressorti en riant.

Aujourd'hui, il hésitait même à poser sa main sur ma joue. Il s'en approcha en inclinant le visage, me demandant la permission d'aller plus loin. Je ne la lui donnai pas, je ne lui refusai pas non plus. Je le laissai seulement approcher. Reculer. Faire tout ce qu'il voulait.

Je n'avais plus la force de lui en vouloir.

Plus le courage de l'ignorer.

Plus assez de fierté pour m'accrocher à ma rancune, à ma colère.

J'avais juste assez d'amour pour lui pardonner.

— Tu as aimé la pièce ? me demanda-t-il, doucement.

Son pouce caressait le coin de ma bouche ; j'attrapai son poignet et l'arrêtai.

— Oui, répondis-je, d'une voix rauque.

Je me penchai sur lui en serrant son poignet plus fort, le poussai contre le siège jusqu'à ce qu'il y soit plaqué. Il releva la tête, par défi.

Son regard vacilla, le mien l'empêcha de se détourner.

Je m'approchai encore plus.

Il respira plus vite.

Encore un peu.

Il perdit son souffle.

Il le retrouva dans un halètement, quand mes lèvres se trouvèrent à un

murmure des siennes.

— Je t'ai fait une promesse alors que nous n'étions que des gamins, chuchotai-je. Aujourd'hui, je vais t'en faire une autre, Jude. Et tu ferais bien de l'écouter.

Il déglutit.

— Je t'écoute.

— Je te promets de t'aimer jusqu'à en crever. Je te promets que personne ne pourra le faire mieux que moi. Je te promets que je serai assis au premier rang pour chacune de tes premières. Je te promets d'être près de toi à chacun de tes rires, à chacune de tes larmes. Je te promets que les années n'entacheront jamais ce que je ressens pour toi. Je te promets... Je te promets aussi que si tu t'en vas encore, du jour au lendemain, sans moi, je ne serai pas là à ton retour. Je te promets que si tu fuis de nouveau, je partirai ailleurs, je referai ma vie et je trouverai le bonheur. Il n'aura pas ton éclat, il sera moins fort et moins précieux, mais je le trouverai quand même. Je te promets qu'il n'y aura pas de troisième chance. Mais si tu en veux une deuxième, alors oui, je te promets qu'il n'y a rien que je ne veuille sur cette terre plus que toi. Rien que je n'aie aimé plus que je t'aime depuis des années. Et si tu n'as pas été le premier, je te promets que tu seras le dernier.

Il était immobile, les larmes coulaient sur ses joues, il avait toujours pleuré facilement. Pas à gros sanglots, en hurlant. Mais seulement parce qu'il n'avait jamais voulu les retenir. Seulement parce qu'il n'avait pas envie de cacher cette sensibilité par peur de paraître moins « homme ». Il l'était tout simplement. Fort, beau, talentueux. Il n'avait pas besoin de faire semblant d'être un autre. Il était lui et c'était tellement plus que tous les autres.

Je passai mes pouces sous ses yeux et attrapai son visage entre mes paumes. Je lui en voulais toujours, mais j'avais besoin de l'embrasser...

Ma bouche trouva la sienne.

Ses bras s'enroulèrent autour de mon cou.

Les lumières s'éteignirent, nous plongeant dans le noir.

Peut-être nous avait-on oubliés, peut-être nous retrouverions-nous enfermés ici jusqu'au matin. Peut-être aurions-nous dû nous lever. Mais c'était impossible. L'obscurité eut raison de nos dernières barrières.

Jude s'assit sur moi, ses genoux de part et d'autre de mes hanches. Il empoigna mes cheveux et rendit ce baiser si passionné qu'il gémit et que je grognai en lui empoignant les cuisses.

Ses lèvres étaient douces, les miennes étaient exigeantes.

Elles étaient furieuses, les miennes étaient tendres.

Jude avait un goût de menthe, de lui, de moi.

Un goût d'amour.

— Jude, dis-je dans un souffle. Jude, Jude.

Je le répétais tant de fois, que son prénom devint une musique qui s'envolait autour de nous.

Jude, Jude et Jude encore.

Un murmure qui lui donna des frissons.

Ses mains se faufilèrent sur ma peau ; ses doigts glissèrent sous la ceinture de mon pantalon pour caresser la naissance de mes fesses. Je mordillai son épaule. Il tira sur l'encolure de mon pull et embrassa ma gorge.

— Si tu savais comme je t'aime, chuchota-t-il, de peur de briser ce moment. Je t'aime tellement que ça m'étouffe parfois. J'ai la sensation de mourir et ça me fait peur. À Paris, tu me manquais au point que ça m'a brisé, comme si mes os étaient fracturés. Et puis je suis revenu et je te vois de nouveau, Nik. Maintenant je me rends compte qu'en fait, non, tu ne m'étouffes pas du tout. Bien sûr que non. Tu me donnes du souffle, et tu envahis ma poitrine. Je t'ai constamment en moi, tout le temps, le jour et la nuit. Alors je ne sais plus quoi faire, je ne sais plus comment te le dire. Je ne sais plus pourquoi je suis parti. J'ai peur de te perdre. Peur de tout gâcher. Je veux que tu sois libre, mais libre avec moi. Je veux qu'il n'y ait plus aucun regret, plus rien à cacher.

Il respirait vite, je m'étranglais sur chacun de mes souffles. J'avais la peau couverte de chair de poule.

Je me reculai pour mieux le regarder.

Il était magnifique.

Entre la force et la tendresse.

Tout ce que j'avais toujours aimé.

— Alors dis-moi oui, Niky, me supplia-t-il.

Niky...

Ça faisait si longtemps qu'il ne m'avait pas appelé comme ça.

Une éternité, peut-être.

Niky...

— Tu n'as posé aucune question, murmurai-je.

Il sourit en blottissant son visage dans mon cou.

— Dis oui, quand même.

Je cherchai son regard et le trouvai plus brillant qu'avant. Plus profond aussi.

J'avais le choix, compris-je. Celui de secouer la tête et de lui dire que je

n'acceptais rien tant que je ne savais pas ce qu'il attendait de moi. Ou bien, j'acquiesçais en lui faisant confiance.

Et c'était évidemment de ça dont il s'agissait. De confiance.

De pardon.

De tout ce que j'avais mis entre ses mains pendant tant d'années et que j'avais repris lorsqu'il était parti à Paris.

— Dis-le, supplia-t-il.

Tellement bas que je l'entendis à peine.

Ses yeux étaient des mots, ses yeux étaient des suppliques. Ses yeux étaient un océan. Je voulais me noyer, couler jusqu'à ce qu'il me récupère, qu'il me sauve. Reprendre mon souffle au bord de ses lèvres.

Alors forcément que je le dis.

Bien sûr...

— Oui, Jude.

Et je l'embrassai de nouveau.

Puis encore... Encore plus... Quelques caresses, quelques rires, des gémissements étouffés, deux corps qui se rencontrent.

Un secret que cette nuit garderait.

## Neuvième Instant – Avoir vingt-six ans...

*Jude*

Tyron était un type sympa. C'était un collègue de Nik, ils bossaient ensemble sur le dernier projet que Nik réaliserait pour New Computer Test puisque nous rentrions à Helena dans trois mois. Une décision que nous avons prise un peu sur un coup de tête lorsque l'un des théâtres d'Helena avait annoncé sa fermeture et qu'Andréas, le père de Nik, avait décidé de lancer une boîte d'informatique. Avec Joselyne, une comédienne que j'avais rencontrée à Paris, nous avons racheté le vieux théâtre d'Helena. Et Nik n'avait pas hésité à s'associer à son père lorsque ce dernier lui avait proposé de travailler avec lui.

New York avait abrité des années magnifiques, un rêve qui avait pris forme. Évidemment, il y avait eu des disputes, des ajustements, des coups de gueule et des incompréhensions, mais jamais nous n'avions manqué d'amour. Même dans l'absence et la colère ; même dans les non-dits. Il avait continué de m'aimer, je n'avais jamais cessé de l'adorer.

Mais revenons à Tyron...

Tyron mesurait un mètre quatre-vingt-dix, au bas mot ; pesait quatre-vingt-cinq kilos – plus ou moins, je ne l'avais pas forcé à monter sur une balance non plus. Il avait des yeux noirs, deux obsidiennes brillantes et des lèvres rouges comme une tache de sang au milieu d'un visage d'un blanc laiteux. Il portait des costumes faits sur mesure, des chemises qui mettaient en valeur ses épaules. Il souriait constamment, avait toujours un trait d'humour, un mot sympa à dire, des bières quand il débarquait, ou une bouteille de vin quand je n'étais pas dans le coin et que je rentrais tard.

C'était le cas, ce soir.

Lorsque j'étais rentré, Tyron était *encore* chez nous, assis sur une des chaises de la cuisine, penché sur un ordinateur – sur Nik –, regardant par-dessus son épaule. Il lui jetait des coups d'œil avec ce quelque chose que j'avais déjà vu plusieurs fois dans les yeux de ceux qui le voulaient. Cette envie de le toucher, de l'embrasser, de le faire parler rien que pour entendre sa voix, grave et profonde, qui résonnait en un grondement un peu trop excitant.

Évidemment, je n'étais pas jaloux.

Pour deux raisons.

La première, parce que Nik se collait à moi toutes les nuits, sans exception, depuis deux ans. Depuis plus que ça. Le matin il m'enlaçait, m'embrassait, se glissait encore plus près de moi jusqu'à ce que je me réveille dans un gémissement. Ses mains voyageaient sur ma peau et il souriait en se glissant entre mes jambes, m'empoignait comme s'il avait peur que je ne parte de nouveau.

La deuxième raison était une liste que j'avais dans ma table de nuit. Celle de tous les hommes avec lesquels Nik avait eu une aventure pendant mon séjour à Paris. J'avais bien regardé, plus d'une fois d'ailleurs, à m'en faire exploser les rétines même ; Tyron n'y figurait pas, donc...

D'accord ! Très bien... Je détestais ce type et il se tenait trop près de mon homme ! Tyron avait tout d'une tentation et je voulais que Nik n'en ait qu'une seule. Moi.

Juste moi.

Ce n'était pas si compliqué, si ?

Alors je serrai les dents jusqu'à ce que Tyron finisse par s'en aller, faisant semblant de lire un bouquin passionnant, assis sur le canapé. J'avais un œil passé par-dessus pour voir si une main baladeuse ne s'était pas égarée sous la table.

Quand Nik ferma la porte derrière Tyron, il vint s'asseoir sur l'accoudoir, à côté de moi. Je fis mine de ne pas le voir. Il m'arracha mon livre des mains, le mit dans le bon sens avant de le poser de nouveau entre mes doigts.

— Sérieusement, Jude ? se moqua Nik.

Par bravade, je remis mon roman à l'envers.

— Je lis très bien comme ça, grinçai-je.

— Vraiment ?

Il rigola en partant vers la salle de bains. Je l'y suivis, balançant mon livre sur le coussin.

— J'ai beaucoup de talents, figure-toi.

— Même celui de prendre le téléphone et de commander une pizza ?

— Oui, celui-ci aussi ! m'agaçai-je.

Il éclata de rire en ôtant sa chemise, pour la jeter sur le lit de notre chambre. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et surprit mon regard sur ses fesses. Il se tourna vers moi et défit les boutons de son pantalon en inclinant légèrement la tête.

— Pourquoi ne le dis-tu pas ? me provoqua-t-il.

— Dire quoi ? fis-je en me drapant de mauvaise foi.

Son sourire s'élargit, il ôta son jean et son boxer, se rapprocha en se léchant la lèvre.

— Tu es jaloux, Jude.

— Ne rêve pas trop, ricanai-je.

— *Complètement* jaloux.

— Non...

Quel foutu mensonge ! Je l'étais à en crever quand je le voyais là, nu et magnifique devant moi. Et que je l'imaginai avec un autre. Ça me donnait envie de... de marquer mon territoire, même si ça pouvait paraître un peu... *bestial*. Je m'en foutais, j'avais bien envie de mettre un mémo dans le *New York Times* pour poser des limites aux abrutis – tous genres confondus – qui tournaient autour de lui.

— D'accord, susurra Nik en mordillant mon cou.

Il lécha le contour de ma mâchoire, le lobe de mon oreille, tirant sur le bas de mon pull pour que je l'ôte en même temps que mon t-shirt. Il enleva ma ceinture en m'embrassant, me faisant reculer vers le lit sans me quitter des yeux.

— Alors je suppose que si tu n'es pas *jaloux*, tu te moques de savoir ce que Tyron m'a dit, plus tôt.

Mon sang pulsa trop vite dans mes veines. J'explosai.

— Ce connard a plutôt intérêt de se tenir loin de toi s'il... !

Le reste de ma phrase se perdit contre sa bouche. Il me fit taire d'un baiser avant de me pousser sur le matelas et d'enlever mon pantalon. Il vint se blottir entre mes jambes, embrassant mes cuisses au passage, mon sexe, mon ventre, mes tétons, mes épaules et de nouveau, mes lèvres. Il mit une main à l'intérieur d'un de mes genoux, pour le remonter contre sa hanche. Il aimait que j'entoure sa taille de ma jambe, que je m'accroche à lui de toutes mes forces. Moi... J'étais toujours heureux de lui donner ça.

De *tout* lui donner.

Il appuya ses coudes de chaque côté de ma tête et se hissa au-dessus de moi, plongeant dans mes yeux comme lui seul savait le faire. Comme s'il se perdait et que je le rattrapais. Comme s'il n'y avait rien de plus beau que ça, ce saut en moi, cette plongée au creux de mon âme.

— La première fois que je t'ai fait l'amour, dans ce théâtre du Queens, je me suis dit que rien ne pourrait plus jamais être aussi bon et parfait que ce moment-là, me murmura-t-il. Que cette première fois resterait inégalable et que nous l'avions perdue, qu'elle était déjà dernière. J'avais envie qu'elle dure, qu'elle dure encore...

Je souris contre ses lèvres. Pour la faire durer... Une vraie torture... Une torture qu'il réitérait très souvent...

— Je me souviens, Niky.

Il appuya son front contre le mien.

— Je m'étais trompé, Jude. Parce que... chaque fois c'est de nouveau la première. Chaque fois, c'est encore plus fort. Quand je te vois, quand je te touche, je me sens vivant. Je me sens entier. Je me sens... chez moi, rempli de toi.

Je glissai les doigts dans ses cheveux et les empoignai à pleine main.

— Est-ce que tu es en train de me dire que je suis un emmerdeur jaloux ?

Il donna un petit coup de hanche pour me faire haleter, pour me tenter, pour que je me cambre sous lui, qu'il lèche ma gorge.

— C'est à peu près ça, oui, s'amusa-t-il.

Il y eut d'abord des rires, des caresses, des râles étouffés par nos baisers.

Il y eut ensuite la passion, le désir, l'amour et ces cris que nous n'arrivions plus à retenir.

Il y eut, plus tard, le silence, des bras qui enlaçaient, des regards qui voulaient tout dire.

Puis une pizza, un livreur qui rougit.

Une douche un peu trop longue qui inonda toute la salle de bains.

Le début d'un film, des bières, des coussins balancés dans tout l'appartement, des empoignades et des souffles étranglés.

Un peu de vulgarité.

Un peu de douleur.

Et puis, deux corps se nouant l'un à l'autre, sur le tapis.

La télévision toujours allumée.

La neige qui tombait par flocons épais, dehors.

D'autres promesses murmurées.

## Dixième Instant – Avoir vingt-huit ans...

*Nik*

Je passai la cravate de Jude sous le col de sa chemise et la laissai pendre de chaque côté, comme un foulard. Il était parfait comme ça. Il s'appliqua à nouer la mienne, se mordant un peu la lèvre. Il était magnifique, avec ses cheveux – toujours trop longs – et son costume blanc. Le mien était noir. Il inspira profondément et se recula pour voir le résultat, je me tournai vers le miroir et nous observai, là, ensemble. Quand je me trouvais près de lui, j'avais l'impression que tous les moments étaient des fils qui s'emmêlaient depuis plusieurs vies. Que tout nous avait conduits à ce moment. De notre rencontre aux années qui avaient suivi.

Nos parents étaient dehors, ils nous attendaient.

Notre famille.

Nos amis.

Les anciens, les nouveaux, ceux qui nous avaient aidés à grandir, inexorablement.

— Tu as des regrets ? me demanda Jude.

Un ou deux, sans doute.

Je glissai ma main sur sa joue, il la laissa reposer au creux de ma paume.

— Tout le monde en a, non ?

— Je n'en ai aucun.

Je plissai les yeux.

— À part Barry et la France, tu veux dire ?

Il secoua la tête.

— Non.

Je me raidis.

— Tu es au courant qu'on se marie dans une heure ?

Il rit en tirant une nouvelle fois sur ma cravate.

— Je suis au courant oui, Niky. Mais Barry et mon voyage en France ont eu de l'importance dans ma vie. Dans la tienne aussi. Sans eux, peut-être que nous ne serions pas là, aujourd'hui. Alors non, ce n'est pas un regret.

Évidemment, s'il le disait comme ça, avec ce regard et ce sourire-là, je

devenais soudain muet. Et il le savait.

— Okay, soufflai-je sur son visage, je veux bien encore t'épouser.

— Tant mieux, je ne voudrais pas passer le reste de ma vie sans toi.

— C'est une bonne nouvelle, non ?

— Une très bonne, oui.

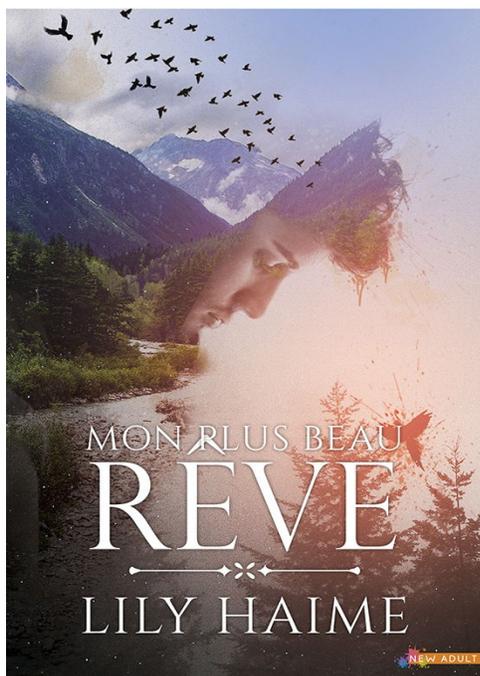
La ville d'Helena était sous la neige. Tout ce blanc, ces arbres qui ployaient sous leur manteau glacé, c'était un spectacle qui nous allait. Un mariage en décembre, ce n'était pas banal.

J'aimais que cette journée porte un peu de la magie de Noël.

Qu'elle ait un goût d'hiver.

Que ce ne soit qu'un instant, parmi tous les autres.

## De la même auteure



### Mon plus beau rêve

« C'est un oiseau sur un mur. »

Depuis la mort de ses parents Aliocha vogue de familles d'accueil en foyer, de conneries en garde à vue. Il a appris très tôt à ne s'accrocher à rien, à ne croire qu'en lui, à ne laisser personne l'approcher d'assez près. Il dessine le regard des gens qu'il croise dans la rue, les émotions, ces choses étranges qu'il ne ressent jamais. Il dessine en oubliant qu'il n'est pas que ça...

« C'est un oiseau qui déploie ses ailes. »

Une nuit il tague le mur d'enceinte d'une institution pour autistes. Un jour, il rencontre Damien. Un soir, il esquisse les traits de son visage. Lentement, guidé par un jeune homme qui l'aimera sans condition, Aliocha réapprendra à sourire et aura la force de découvrir que nous ne sommes jamais autant surpris que par nous-mêmes. Que nous sommes toujours plus que nous le croyions. Que nous portons tous en nous un peu de magie...

« C'est un oiseau qui s'envole... »

# Notes

[ ← 1 ]

Pour Jean-Sébastien Bach

[ ← 2 ]

La *vatrouchka* est une galette à base de levure, qui peut être au beurre, arrondie sur les bords. Elle est fourrée avec les sucreries les plus communes — fromage blanc sucré, confiture, etc.

[ ← 3 ]

Pirojoki sont des chaussons farcis

[ ← 4 ]

Samsa est un autre chausson farci au fromage salé

[ ← 5 ]

Zakouskis sont des légumes variés salés avec leur pomme de terre chaude

[ ← 6 ]

Pelmeņi sont des raviolis farcis

[ ← 7 ]

Mon frère en laurentien, langue iroquoise.

[ ← 8 ]

Mon frère en russe [мой брат]

[ ←9]

*United States Federal Witness Protection Program* ou *WITSEC* est un programme de protection des témoins qui est conçu pour protéger les témoins menacés avant, pendant, et après un procès.

[ ← 10 ]

*New Computer Test*